

L'enjamineur 1794

Pierre Bordage

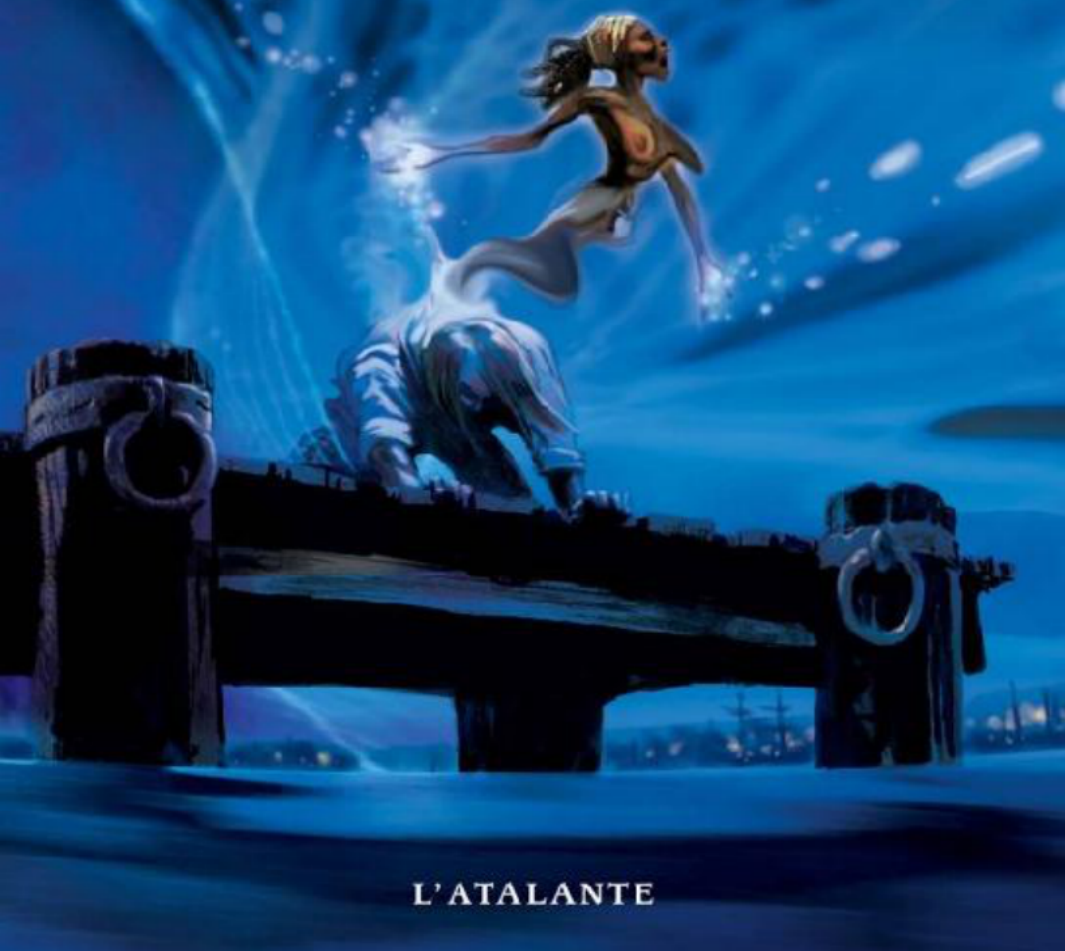
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre Bordage

L'enjamineur

1794



L'ATALANTE

L'ENJOMINEUR

LA DENTELLE DU CYGNE

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME EDITEUR
Les guerriers du silence GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994
Terra Mater La citadelle Hyponéros PRIX COSMOS 2000 1996
Wang *Les portes D'Occident Les aigles d'Orient*
PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon

Orchéron

Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)

Rohel II (cycle de Lucifal)

Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes

Nouvelle Vie[™]

L'enjonineur

1792

1793

Pierre Bordage

L'enjamineur
1794

ILLUSTRATIONS INTERIEURES DE VINCENT MADRAS

L'ATALANTE
Nantes

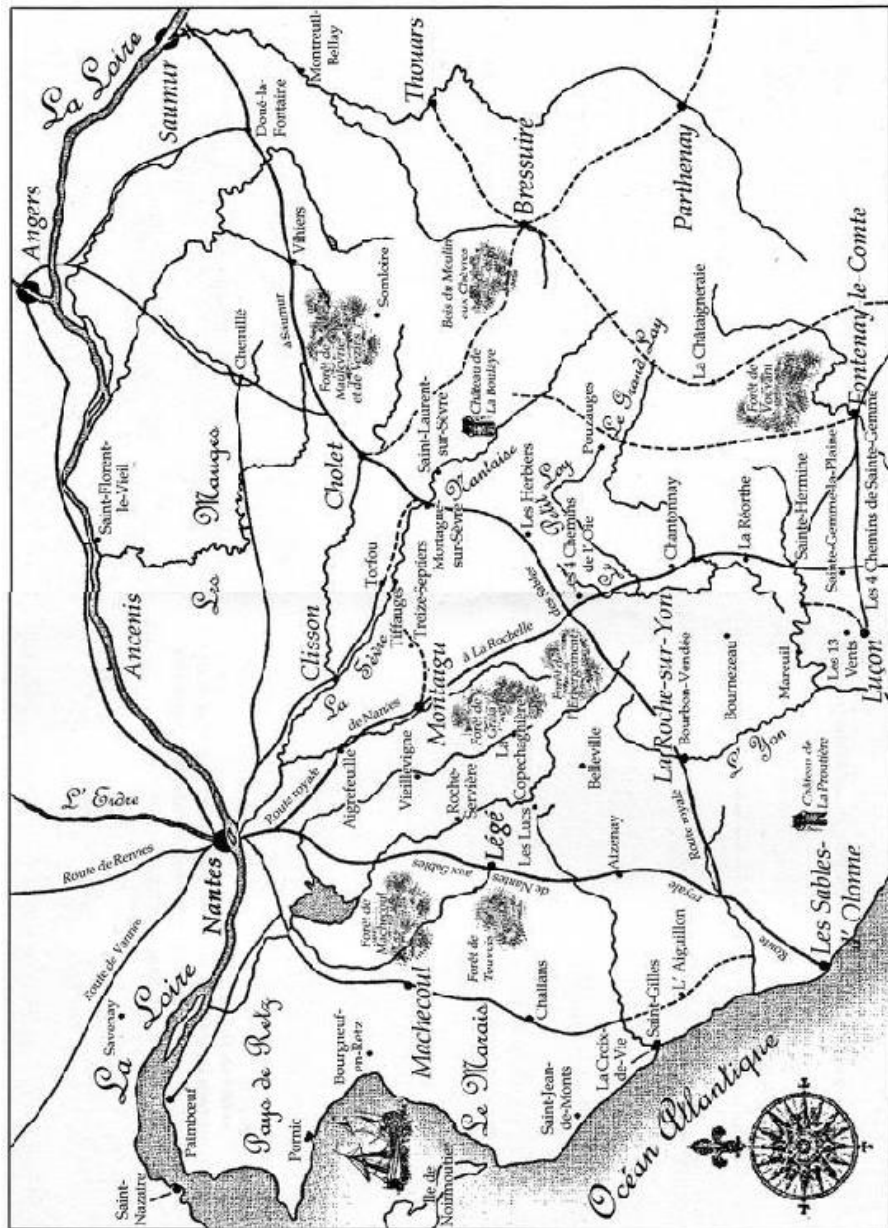
Il a été tiré 2000 exemplaires de cet ouvrage présentés sous reliure en toile Assuan, marquage sur le dos, numérotés de 1 à 2000, et qui en constituent l'édition originale.

Illustration de la couverture : Gess Carte : Vincent Madras

© Librairie L'Atalante, 2006 ISBN 2-84172-3.37-2

Librairie L'Atalante, 11&15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

À tous les miens
À tous les autres





CHAPITRE PREMIER

Armande se contempla avec effroi dans le miroir grossissant posé sur sa table à fard : les rides s'étaient creusées aux coins de ses yeux, des fils blancs s'étaient piqués dans sa chevelure dorée, sa peau avait perdu de son éclat, ses traits s'étaient affaîssés...

La vieilleuse s'invitait chez elle bien avant l'heure. Les hommes étaient d'ailleurs de moins en moins nombreux à se presser dans sa loge à la fin des représentations. Ils préféraient la chair fraîche et ferme des deux jeunes comédiennes recrutées au cours de l'été par Gaillard, l'administrateur du théâtre, d'autant que les petites catins ne rechignaient pas à se présenter sur scène largement dévêtues ou drapées dans des voiles transparents – le théâtre patriotique avait beau se réclamer de la vertu révolutionnaire, il n'hésitait pas à flatter les bas instincts des spectateurs, bourgeois massés dans les loges, sansculottes et Beaux agglutinés au parterre. Il arrivait parfois que plusieurs de ces femmes qu'on appelait les tricoteuses montent sur scène et flanquent une fessée mémorable à une grâce dont le seul tort était d'accaparer l'attention de leurs maris. La gourgandine ainsi corrigée se contentait de rabattre ses vêtements sur ses fesses écarlates et de rire à gorge déployée avec les hommes du parterre.

Armande, elle, n'aurait pas toléré pareille humiliation, elle se serait débattue, elle aurait griffé et mordu les poissardes qui auraient osé lever la main sur elle. Chaque soir les sectionnaires se montraient plus audacieux, plus exigeants, plus bruyants. Qu'une réplique eût la mauvaise fortune de leur déplaire, et ils se répandaient en imprécations, ils brûlaient la pièce au milieu de la scène, ils exigeaient des comédiens qu'ils déclament un poème de leur choix ou, pire, de leur composition, ils se battaient avec les Beaux et les enragés des factions opposées, puis, une fois la représentation terminée, ils se ruaient dans les loges afin de rendre un culte barbare aux déesses

presque nues qui leur avaient échauffé l'humeur et le sang.

Le théâtre de la rue de Richelieu changeait de nom au gré des convulsions politiques. Pour l'heure il était devenu la chaire officielle des grands prêtres de la République. On y jouait exclusivement des œuvres patriotiques. La pièce dont les répétitions avaient débuté depuis deux semaines, *La Constitution à Constantinople*, atteignait des sommets de prétention et de médiocrité jacobines. Armande n'y avait pas obtenu le grand rôle dont elle rêvait, contrairement aux promesses de Gaillard et de Talma ; ils lui avaient offert une apparition courte et voilée de vieille sultane dans un tableau vivant où ses jeunes consœurs se livraient à une ensorcelante danse du ventre.

Armande frissonna. Les orages des derniers jours s'étaient retirés en abandonnant un ciel maussade, des fossés engorgés et une puanteur tenace. Elle n'avait pas apprécié la parenthèse éblouissante et languide de l'été autant que les années précédentes. Elle n'avait cessé de frissonner comme un animal apeuré malgré le feu ardent qui se glissait sous les toits, dans les rues, sur les places. Paris semblait incapable de se relever de ce terrible mois de janvier 93 où les conventionnels avaient décapité le roi.

Un craquement fit sursauter la jeune femme. Son sang se figea lorsqu'elle aperçut, jaillissant d'un recoin obscur comme un diable hors de sa boîte, Jacques-André Bellerive. Il s'était introduit dans sa loge avec une discrétion d'ombre. Elle ne l'avait pas vu de tout l'été, et elle avait pensé, avec une indécrottable naïveté, qu'il l'avait oubliée. Elle ne reconnaissait plus le jeune Gascon dont l'élégance et la faconde l'avaient séduite un soir de l'année 91. Il lui avait alors promis de la préserver des remous politiques qui secouaient le pays, de lui obtenir le rôle et la gloire que méritait sa beauté, puis il s'était engagé dans la légion des sectateurs de Mithra, avait renoncé à ses prétentions littéraires, était devenu sombre, violent, imprévisible.

« Eh bien, ma chère Armande, n'es-tu point heureuse de revoir ton vieil ami Bellerive ? »

Comment aurait-elle pu se réjouir de la réapparition d'un homme dont les étreintes brutales l'abandonnaient brisée sur la bergère de sa loge ? D'un homme qui l'obligeait à dissimuler, à espionner, à tromper ?

« Je n'espérais plus ta visite, murmura-t-elle. Où donc... où étais-tu passé tout ce temps ? »

Bellerive se rapprocha d'une démarche de fauve, la canne-épée posée sur l'épaule. La gorge et le cœur d'Armande se serrèrent. Elle se crut dénoncée. Contactée par une ancienne lingère du palais de Versailles, elle avait épousé la cause de la famille royale, elle s'était enrôlée dans l'un des réseaux monarchistes commandés par le baron de Batz, elle avait préparé avec enthousiasme la tentative de libération

de Marie-Antoinette de sa prison du Temple. Désespérée par l'échec du complot et le transfert de la reine à la Conciergerie, elle avait tremblé les semaines suivantes, craignant à chaque instant que des agents du Comité de sûreté générale ne surgissent chez elle et ne la traînent devant Fouquier-Tinville, le redoutable accusateur du tribunal révolutionnaire. Elle s'était souvenue des prophéties de la voyante aux serpents dans l'officine des galeries du Palais-Royal : *Les deux années qui viennent verront un grand nombre de têtes rouler dans les paniers emplis de sang... Ils ne seront point nombreux, ceux qui conserveront leur chef...* Les paroles de la prêtresse prenaient une résonance effrayante pour ceux et celles qui, comme Armande, pactisaient avec les ennemis déclarés de la nation.

« Nous avons beaucoup à faire, répondit Bellerive. Les moissons de cet été ont été... fructueuses ! »

Il éclata de rire. Il ressemblait à un chien en maraude avec ses yeux exorbités, ses joues creuses, son teint pâle, ses cheveux ébouriffés et sa tenue maculée de boue. Une odeur âpre, sueur, sang, terre et alcool mêlés, se dégageait de son chapeau et de sa redingote noire. Il ne portait pas de cocarde ni aucun autre insigne révolutionnaire, bravant ainsi les décrets de la Convention et les patrouilles de sectionnaires.

« Le pays est à feu et à sang, reprit-il d'une voix sourde. Les traîtres ont été châtiés. »

Armande s'efforça de ne rien laisser paraître de son trouble.

« Les girondins ? »

— Eux ? ricana Bellerive. Ces jean-foutre de bourgeois et d'accapareurs étaient condamnés depuis bien longtemps. Je parle des pleutres et des scélérats comme l'Ami du peuple.

— Tu veux dire que cette petite Charlotte Corday...

— ... n'était pas une fille du Père des Pères, mais un esprit sincère, candide, qu'il n'a pas été difficile d'enflammer.

— Je gage que c'est toi qui t'en es chargé.

— Moi ou un autre, quelle importance ? Elle avait une tendresse coupable pour la famille Capet. Mais d'elle on se fout. L'essentiel était de montrer à nos anciens alliés qu'on ne peut pas tromper impunément le Père des Pères.

— Marat vous a donc trompés ? »

Bellerive se pencha sur Armande et eut le geste qu'elle redoutait par-dessus tout : il glissa la main dans l'échancrure de sa robe légère. Après les frissons de volupté déclenchés par ses premières caresses, elle faillit hurler et le gifler quand il lui pinça un mamelon.

« Lorsque les poux prolifèrent dans les cheveux, il convient de les éliminer sans pitié. »

Des larmes vinrent aux yeux d'Armande. Il lui soufflait son haleine

brûlante et avinée sur le cou. Il prenait un malin plaisir à la faire souffrir. Elle se mordilla les lèvres pour s'empêcher de gémir.

« Troué par une femme dans sa baignoire comme un vulgaire goret ! Il nous a bien servis contre les girondins et leur foutue commission des douze, puis il a rejoint le clan des vertueux contre les enragés, il s'est allié aux traîtres, Robespierre, Hébert, Collot d'Herbois, pour obtenir l'exclusion de Roux et de Varlet des Cordeliers. »

Il s'échauffait en parlant, serrant de manière convulsive les mamelons d'Armande. Elle se pencha sur le côté afin de lui échapper, mais il accompagna le mouvement et continua de la rudoyer tout en lui pesant de tout son poids sur les épaules.

« Robespierre, ce maudit Duricrâne, croit tout contrôler. Il a tout volé au Père des Pères, jusqu'à l'établissement du Comité de salut public, jusqu'à l'avènement de la Terreur. C'est à nous que ce jean-foutre doit la destruction des tombes des rois de France et les fêtes célébrant l'anniversaire de la chute de la royauté. Il ne se rendait pas compte, l'incorruptible, que la fontaine de régénération symbolisait l'élixir d'immortalité, l'haoma, qu'elle préparait le peuple au nouveau culte de Mithra et à l'établissement sur le trône de France du Père des Pères. Ou de son héritier. »

Recroquevillée sur elle-même, les yeux emplis de larmes, Armande n'osait plus respirer. Elle aurait sacrifié dix ans de sa vie pour que s'interrompe, ne serait-ce que quelques secondes, l'effroyable douleur qui naissait de sa poitrine et se ramifiait dans son corps. Bellerive devait savoir, pourtant, qu'elle entretenait une liaison régulière – et plutôt agréable – avec le jeune Nicolas Froidure, un héros de la Bastille, que ce dernier occupait un poste important à la Municipalité, qu'il n'aimait pas voir d'autres hommes, fussent-ils ses anciens amants, tourner autour de sa maîtresse.

« Son... son héritier ? » bredouilla-t-elle. Elle espérait que la conversation détournerait l'attention de Bellerive. « Est-ce... ce jeune homme, Émile, à qui j'ai rendu visite à la prison du Châtelet ? »

Bellerive cessa de pétrir la poitrine d'Armande et se releva. Soulagée, elle se redressa à son tour et rajusta sa robe.

« À vrai dire, je n'en sais foutre rien, répondit-il d'un air pensif. Le Père des Pères nous a demandé de le laisser seul avec lui, et depuis ce temps-là je ne l'ai point revu, je n'en ai plus entendu parler. Peut-être a-t-il subi le châtement réservé aux parjures, aux félons ? Tout comme cet imbécile de Schwarz... »

Une vague d'amertume recouvrit Armande : elle avait envoyé à la mort le seul homme peut-être qui lui eût témoigné un amour sincère, désintéressé. Le visage blanc et triste d'Antoine Schwarz la tourmentait toutes les nuits, même lorsqu'elle dormait dans les bras rassurants de Nicolas Froidure. Elle avait beau se persuader qu'elle

avait agi sous la contrainte, les remords la tenaient parfois éveillée jusqu'à l'aube.

« Il n'a fallu que trois ou quatre secondes aux serpents pour l'exécuter, ajouta Bellerive en fixant la jeune femme d'un regard en biais. Leur venin est foudroyant. Il n'a pas souffert longtemps, mais, foutre, on aurait dit qu'il portait sur son visage toute la douleur du monde ! »

Armande s'empara d'une houppette de coton et se poudra le haut des joues afin de dissimuler une nouvelle montée de larmes.

« Cet Émile n'était pas l'homme qu'attendait le Père des Pères ? » demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

Bellerive fouetta rageusement l'air de sa canne-épée.

« Je n'en sais rien, foutre ! Je ne suis pas encore dans le secret des dieux !

— Je ne l'ai pas vu longtemps, mais, malgré son état déplorable, je me souviens qu'il avait une mine avenante...

— Aussi avenante que celle du citoyen Froidure sans doute ! »

Elle se pencha légèrement pour observer le visage de Bellerive dans son miroir. Les yeux luisants du Gascon, son rictus cruel, son ton doucereux ne laissaient planer aucun doute sur ses intentions : il venait lui rappeler qu'aucun homme, fut-il héros de la Bastille et administrateur de police, ne l'empêcherait de disposer d'elle à sa guise.

« Tu... tu m'avais dit que j'étais libre de... »

Il lui posa l'extrémité de sa canne-épée sur les lèvres.

« ... d'accueillir qui tu veux sur ta couche, ma douce. Allons, tu ne feras croire à personne que tu es un parangon de vertu ! En conséquence, ne t'avise point de jouer les pucelles effarouchées avec les vieux amis. »

Elle continua un temps de se tamponner les pommettes, puis, n'y tenant plus, elle se retourna et leva sur lui un regard ardent.

« Pourquoi me persécutes-tu de la sorte, Jacques-André ? Je t'ai servi avec zèle, je requiers juste un peu de tranquillité. »

Il écarta les bras d'un air navré. Des taches aux couleurs passées maculaient sa chemise blanche dont les larges pans chiffonnés flottaient par-dessus son pantalon de drap noir.

« Toutes les bonnes gens aspirent à la tranquillité, déclara-t-il avec un sourire vénéneux. C'est leur nature. Ils sont de plus en plus nombreux à regretter l'Ancien Régime, à comploter pour hisser le petit Capet sur le trône de France. Ils ont déjà oublié les privilèges exorbitants du clergé et de l'aristocratie, la pauvreté, la famine, l'injustice, ils veulent renouer avec les vieilles habitudes, les vieilles certitudes, ils préfèrent revenir à leur place et continuer de souffrir plutôt que d'affronter le changement.

— Le changement dont tu parles, mon pauvre ami, ressemble comme un frère à la fin des temps. On ne voit plus que des têtes coupées, des ruisseaux de sang, des batailles féroces dans la plupart des régions de France. Ne crois-tu pas légitime le désir du peuple de vivre en paix ? »

La tête de Bellerive se posa tel un oiseau de proie sur l'épaule d'Armande. Une odeur de sang et de suif lui fouetta les narines.

« Le peuple est faible, irrésolu, voilà sa faiblesse. Nous devons penser pour lui, agir pour lui, ou il continuera de se laisser tondre comme un mouton.

— Vous voulez le tondre à votre manière, toi et les tiens. Où est le changement ? »

Il lui déposa un baiser appuyé dans le creux du cou ; elle frissonna de dégoût.

« Nous l'avons sorti des misérables pâturages chrétiens où il s'était fourvoyé, nous le conduisons sur des chemins solaires, glorieux, nous lancerons bientôt une armée de corbeaux, de griffons, de lions, de perses à la conquête du monde, la lumière de Mithra brûlera les peuples des autres continents, ses serviteurs goûteront le breuvage d'immortalité. »

Son visage s'était transfiguré tandis qu'il parlait ; on aurait dit l'un de ces jeunes sectionnaires fanatiques qui apostrophaient les passants dans les rues et sur les places.

« Si le Père des Pères a le pouvoir de donner l'immortalité à ses fidèles, pourquoi cherche-t-il un héritier ? »

Armande regretta sa question lorsque Bellerive, comme piqué par un frelon, se redressa avec vivacité et lui frappa la nuque du plat de la main.

« Comment une toute petite catin de ta sorte peut-elle se permettre de porter un jugement sur le Père des Pères ? »

Elle se protégea la tête de ses mains. L'air glacé et humide de la loge la pénétrait jusqu'aux os. Froidure avait promis de lui rendre visite une heure avant la représentation, autant dire dans une éternité. Les autres comédiens, Talma en tête, s'étaient rendus à l'Assemblée afin d'assister aux débats – de les interrompre éventuellement – sur le rôle majeur de l'art dans l'éducation du peuple. Elle n'avait d'aide à attendre de personne.

« Ce n'est pas parce qu'il prépare son héritage qu'il est sur le point de mourir, reprit Bellerive d'une voix traversée d'éclats de fureur. Peut-être souhaite-t-il seulement rester dans l'ombre après des années, des siècles, devrais-je dire, à la tête de l'organisation.

— Des... siècles ? Il ne peut être aussi vieux... »

Les mains croisées sur sa nuque, Armande épia du coin de l'œil les réactions de son interlocuteur.

« Personne ne connaît son âge au juste. On dit de lui qu'il a vécu au temps du Christ et qu'il a machiné auprès des Juifs et des Romains pour le faire crucifier. C'est difficile à croire, j'en conviens, mais je prétends qu'il n'y a là rien d'impossible.

— Tu as déjà contemplé son visage ? »

Bellerive semblait maintenant gagné par l'épuisement, ses traits s'étaient tirés, ses cernes creusés, ses épaules affaissées.

« Je n'ai pas eu ce privilège, ni personne de mes relations. »

Il se laissa tomber sur la bergère accotée au mur et laissa pendre son bras droit par-dessus le dossier sans relâcher sa canne-épée.

« N'es-tu point gêné de servir un homme qui refuse ainsi de dévoiler son mystère ? »

Elle reprenait espoir : il s'écroulait de fatigue, elle n'aurait peut-être pas à subir ses assauts.

« Il n'est point besoin de le contempler pour se rendre compte qu'il est d'un autre monde et d'un autre temps, dit Bellerive d'une voix déjà embrumée de sommeil.

— J'ai l'impression que tu parles de Micromégas, le géant de cette histoire écrite par monsieur de... le citoyen Voltaire.

— Je ne veux pas dire que le Père des Pères vient d'un monde lointain, mais qu'il s'élève au-dessus de la condition des hommes ordinaires, qu'il est l'incarnation du soleil. Quant à Voltaire et à ses semblables, viendra bientôt le temps où l'on effacera toute trace de leur mémoire de la surface de la terre.

— Les Lumières vont pourtant de pair avec le soleil... »

Bellerive ricana avant de s'étendre de tout son long et de frotter ses bottes crottées sur le tissu fleuri de la bergère.

« Les Lumières ? Ces misérables chandelles ont eu leur utilité autrefois : elles ont sapé les pouvoirs royal et religieux, elles ont préparé le peuple au changement. Elles émanaient d'esprits affaiblis par des siècles de compassion chrétienne. Les conventionnels qui continuent de se réclamer de Rousseau, de Diderot, de Voltaire considèrent le peuple comme un troupeau de moutons bêlants. Robespierre affirme que l'indulgence est une faiblesse coupable, il dirige le parti de la Terreur, mais il ne fait que perpétuer la tradition chrétienne, il déguise Dieu en Être suprême et la messe en ridicule cérémonie païenne. C'est un foutu inquisiteur, comme le petit Saint-Just, comme Fouquier-Tinville, comme les autres membres du Comité de salut public.

— Je ne vois pas que les inquisiteurs aient eu la moindre compassion pour leurs...

— Ils pensaient extirper le mal de l'âme des infidèles, les convertir. Une pensée charitable. Tout comme les conventionnels s'acharnent à convertir le peuple aux vertus révolutionnaires. »

Armande se demanda si elle avait choisi la bonne tactique : non seulement Bellerive ne s'endormait pas, mais il s'enivrait de ses propres paroles, il recouvrait des forces. Le corps de la jeune femme se révoltait à l'idée de ployer sous le joug de son ancien amant.

« Ils en sont encore à parler de vertu, de pureté, de péché, de baptême, incapables qu'ils sont de se débarrasser des vieilleseries chrétiennes », poursuivit-il. Son accent du Sud-Ouest, rocailleux, bondissant, lui revenait en même temps que sa vigueur. « Ces petits prêcheurs se croient vertueux, mais ce sont des monstres d'ingratitude : ils ont laissé la ville de Nantes seule face à l'armée catholique et royale. Les Nantais ont dû se débrouiller pour repousser les assauts de plus de quarante mille hommes. S'ils n'avaient pas résisté et tué le généralissime des Vendéens, un jean-foutre de roturier du nom de Cathelineau, les Anglais auraient débarqué en toute tranquillité à Paimbœuf et marché sur Paris avec une grande armée, le petit Capet aurait été hissé sur le trône, la Révolution ne serait aujourd'hui plus qu'un songe et nos sermonneurs de la Convention auraient fini roués comme de vulgaires larrons.

— Ils ont obligé les théâtres à jouer pendant trois semaines des pièces patriotiques, murmura Armande. *Brutus, Gracchus, Guillaume Tell...* »

Elle en gardait un souvenir pénible. Elle avait dû prononcer des mots, des sentences qu'elle abhorrait, qui lui écorchaient les lèvres. Elle n'avait pas regretté alors d'être cantonnée dans des rôles minuscules et vaguement dévêtus. Les spectateurs du parterre lui avaient accordé une attention purement luxurieuse tandis que leurs foudres s'étaient abattues à plusieurs reprises sur Talma et les autres comédiens. Des voix avinées avaient appelé à la destruction totale de la Vendée, on avait dansé sur des cadavres imaginaires en braillant des chansons obscènes. Les plus excités avaient voulu contraindre le grand Talma à pisser en public sur les brigands de l'Ouest, mais, bien que les furies de la République eussent appuyé la requête de hurlements hystériques, le comédien, outré, avait refusé de s'exécuter. Une bataille générale s'en était suivie, et il avait fallu que le général Kléber, de passage à Paris, en appelât aux officiers de l'armée de Mayence présents dans la salle pour rétablir un semblant d'ordre.

« Ils veulent éduquer le peuple. Les sots ! Le peuple est un torrent impétueux. Vouloir le domestiquer revient à l'assécher. On doit plutôt exciter sa fureur et la diriger sur ses ennemis. » Bellerive s'étira comme un chat, se leva, joua un instant avec sa canne-épée. « Je reviens de chez Ronsin. Les comédiens sont à l'honneur ces jours-ci : il va bientôt être nommé général de l'armée de l'intérieur et responsable du ravitaillement de la capitale.

— Il n'est pas comédien mais auteur dramatique. Tous les gens de

théâtre ne connaissent pas la même fortune. Larive, du théâtre de la Nation, a été arrêté. Il est soupçonné d'avoir caché Bailly, l'ancien maire de Paris. »

Bellerive glissa l'extrémité de sa canne sous la robe d'Armande et entreprit de la soulever.

« Il n'est pas le seul à nouer des amitiés coupables. »

Elle sut que cette petite phrase, prononcée d'un ton faussement badin, lui était destinée. Le Père des Pères et ses adeptes étaient mieux renseignés que les agents du Comité de sûreté générale et les policiers de la Municipalité. Aucune conspiration, aucune réunion, aucun conciliabule, aucune discussion ne leur échappait. Ils décidaient ensuite d'intervenir selon leurs intérêts, exerçant un chantage sur les suspects ou les désignant aux comités des sections. Jacques-André Bellerive ne s'était pas introduit dans la loge d'Armande par hasard. Il avait une tâche à lui confier ; si elle refusait, elle serait traduite devant le tribunal révolutionnaire pour intelligence criminelle avec les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, une accusation qui l'expédierait à coup sûr à l'échafaud. La nuque de la jeune femme se contracta.

Il continua de retrousser sa robe jusqu'à découvrir ses cuisses. Le froid s'enroula autour de ses jambes nues.

« Certains intriguent pour la délivrance de la catin autrichienne. Le Père des Pères, lui, penche pour une exécution rapide et publique de Marie-Antoinette. Il faut abattre sans pitié les derniers vestiges de la royauté. Le petit Capet a été arraché à sa mère et confié à l'un de nos braves corbeaux, un certain Simon, et...

— En quoi... en quoi suis-je concernée ? »

La question d'Armande s'était achevée en un hoquet de terreur.

« Tes jambes, ma chère Armande, sont la partie de toi que je préfère », souffla Bellerive avec un sourire.

Il tira la chaise de manière à pouvoir se glisser entre la table à fard et la jeune femme et s'accroupit devant elle. Comme elle ne portait pas de linge de corps, elle tenta de refermer les jambes, mais il lui agrippa les genoux et, de force, les lui maintint écartés.

« De grâce, ma douce, ne me prive pas de l'un des plus agréables spectacles de Paris.

— Que veux-tu de moi, Bellerive ?

— Toi, en premier lieu. Il y a bien longtemps que je n'ai point foutu de femme et je sais que tu ne refuseras pas une faveur à un vieil ami.

— Et si je refuse quand même ? »

Bellerive lui décocha un coup d'œil vipérin.

« Je crains que tu n'aies guère le choix. Tu as pris en pitié la catin autrichienne, mais tu aurais dû garder tes sentiments par-devers toi.

Tu t'es montrée bien imprudente en t'acoquinant avec les valets du baron de Batz. » Il baissa le nez et plongea à nouveau les yeux sous la robe d'Armande. Glacée d'épouvante, elle ne réagit pas. « Tu as de la chance dans ton malheur. Le Père des Pères pense que nous ne devons négliger aucun atout. Ta trahison peut nous être utile. Nous allons mettre à profit tes relations avec les réseaux de Batz. Tu nous rapporteras tout ce qui s'y dit, tout ce qui s'y trame. Nous savons que les royalistes n'ont pas renoncé à délivrer la reine. Nous voulons connaître leurs projets dans les moindres détails, et c'est toi, ma chère Armande, qui es dorénavant chargée de nous fournir les renseignements. »

La tête de Bellerive disparut sous la robe d'Armande et s'avança entre ses cuisses. Un réflexe la poussa à se reculer, à fuir son souffle tiède et haïssable. Elle se heurta durement au dossier de la chaise et poussa un gémissement de désespoir, qu'il prit pour un encouragement.





CHAPITRE II

Il ne savait pas depuis combien de temps il se trouvait dans cette pièce. Il n'était pas en prison en tout cas : les lourdes tentures habillant les murs, les tapis étalés sur les dalles de pierre, le lit confortable et le mobilier précieux évoquaient plutôt un appartement luxueux du quartier du Palais-Royal. Il lui semblait parfois qu'on l'y avait conduit la veille, et parfois il avait l'impression que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis son arrivée. Ses souvenirs tourbillonnaient comme les feuilles mortes en automne. Aucun n'était suffisamment tangible pour déchirer les brumes enveloppant sa mémoire. Les mêmes images revenaient à intervalles réguliers, bribes d'un rêve obstiné, mais elles n'ouvraient aucune porte, elles s'évanouissaient en abandonnant des sensations, des émotions en germe.

Une jeune femme à la beauté bouleversante, au regard à la fois terrorisé, aimant et implorant. L'allée sombre d'une forêt. Un homme à la face ronde et au sourire rassurant. Une vieille femme aux cheveux blancs, au front et aux pommettes striés de rides. Des loups aux poitrails et aux flancs ensanglantés. Un rustre au ventre proéminent brandissant son vit noueux comme une arme. Une gigantesque créature marine jaillissant de l'eau d'un étier et l'emprisonnant dans ses yeux de serpent. De petits êtres aux oreilles pointues et au pelage clairsemé. Un grand gaillard musculeux, comme taillé dans un chêne, coiffé d'un chapeau noir et armé d'une faux emmanchée à l'envers ; un cœur surmonté d'une croix cousu sur le revers de sa veste ronde. Une femme blonde, frêle, coiffée d'un chapeau emplumé ; les crosses de deux pistolets dans l'entrebâillement de sa redingote. Un flot de déjections empourpré au milieu d'une rue pavée. Une sirène agonisante sur une grève enneigée. Une ombre furtive dans un escalier tournant et maculé de sang. Une charrette tirée par des bœufs se

frayant un passage difficile au milieu d'une foule vociférante. Une course éperdue, tumultueuse, dans une fumée noire et piquante. Des trognes haineuses sous des bonnets rouges.

Des yeux flamboyants dans les fentes d'une cagoule ; des yeux à l'éclat fascinant, blessant.

Une dague faite d'un métal inconnu, tantôt brûlant, tantôt glacé...

La vision de la dague s'estompait en l'abandonnant dans un sentiment poignant de tristesse. Il ne savait pas pourquoi, il ne parvenait pas à relier ses pensées, quelque chose l'en empêchait, une volonté supérieure à la sienne, comme si quelqu'un s'était tapi en lui pour lui interdire l'accès à sa mémoire. Il ne cernait plus les frontières entre le rêve et le réel. Il croyait se souvenir que des hommes vêtus de tuniques courtes s'étaient introduits dans sa chambre et l'avaient contraint à ingurgiter un breuvage au goût atrocement amer. Il s'était débattu les premières fois, les visiteurs s'étaient mis à trois pour le maîtriser. Les jours suivants, il avait trempé sans regimber ses lèvres dans la coupe dorée. Il avait fini par s'habituer à l'exécrable saveur de la boisson, puis par l'apprécier, enfin par la réclamer. Elle lui était devenue indispensable, son corps se tordait de fureur jusqu'à ce que les gouttes d'amertume s'insinuent dans sa gorge. Passé la première réaction de répulsion, le breuvage lui procurait un soulagement immédiat. Il flottait dans un bien-être ineffable, dans un espace infini où il n'y avait ni haut ni bas, ni lumière ni obscurité, ni chaud ni froid. Il ne restait plus alors qu'une sensation de présence, attentive, bienveillante, qui l'enveloppait comme un souffle. Des images commençaient à défiler, une succession de scènes qui, il en avait la certitude, n'appartenaient ni à son passé ni à son imaginaire.

La lumière d'une torche arrachait aux ténèbres des visages d'hommes, de femmes et d'enfants entassés dans des geôles exiguës. On discernait, sous le premier voile de frayeur, une détermination farouche dans leurs yeux brillants. Vêtus de tissus déchirés, tachés, ceints autour de la taille et drapés sur l'épaule, ils parlaient une langue inconnue dont il comprenait pourtant chaque mot. Les uns s'étaient abîmés dans une prière silencieuse tandis que d'autres, à voix basse, exhortaient les plus désespérés à montrer leur fermeté devant l'épreuve.

Des chrétiens, lui soufflait une voix.

Ils lui paraissaient plus réels que les hommes aux tuniques courtes qui lui apportaient son breuvage quotidien. Il avait franchi des abîmes de temps pour leur rendre visite, et il lui aurait suffi de tendre le bras au travers des épaisses grilles pour les effleurer. Non loin, dans le couloir pavé de pierres lisses et humides, deux hommes riaient et buvaient du vin vermeil au bec d'une cruche. Amples capes rouges, armures métalliques plaquées sur le torse, épaulières en acier,

sandales lacées jusqu'aux genoux, casques ornés de plumets, glaives courts sur le côté droit.

Des officiers romains.

Crachant autant de mots que de vin, ils insultaient les prisonniers, leur promettaient mille supplices, mettaient au défi leur dieu de les délivrer des geôles de l'Empire. Eux adoraient Mithra, le principe absolu et invaincu de l'Avesta, *Sol Invictus*, le feu destructeur et purifiant ; eux n'étaient pas du genre à se laisser crucifier ou jeter aux fauves sans combattre. Ils se proclamaient gardiens de la pureté morale, soldats ardents de la foi, courriers du soleil, ils combattaient de tout leur cœur les *daevas*, les démons, et leur redoutable prince, *Angra Mainyu*, ou *Ahriman*, afin qu'apparût la lumière d'*Ormazd* à l'issue des neuf millénaires. Les chrétiens étaient des *ako-mano*, des esprits mauvais, des *nasus*, des mouches qui corrompaient la chair des cadavres et qu'il fallait écraser sans pitié. Joignant le geste à la parole, ils dégainaient leurs glaives et, du plat de la lame, frappaient les captifs au travers des barreaux. Les hommes tentaient de protéger les femmes et les enfants, mais l'exiguïté du cachot rendait les déplacements difficiles et le fer mordait durement, sans distinction d'âge ou de sexe, les prisonniers des premiers rangs.

Il se retrouvait ensuite dans une salle sombre encadrée de deux banquettes en pierre où des hommes étaient allongés, nus, visages dissimulés sous des masques animaux, corps maculés de taches et de sillons pourpres, croix de cendre tracées sur leurs fronts et le dos de leurs mains. Ils avaient égorgé les chrétiens, hommes, femmes, enfants, ils avaient immolé le taureau, puis ils étaient descendus à tour de rôle dans la fosse afin d'être aspergés de sang, le sang du taureau, le sang des *ako-mano* chrétiens. Des serviteurs vêtus de pagnes, le visage dissimulé sous un masque de corbeau, leur apportaient le calice d'haoma, le breuvage de l'immortalité, des galettes dorées, de l'eau fraîche, des morceaux de la chair crue du taureau. Ils prononçaient une série de formules rituelles avant de retirer leurs masques et de manger avec des grognements de satisfaction. Il reconnaissait parmi eux les deux officiers romains, cheveux bruns et courts, fronts en sueur, muscles saillants, épaules et bras couturés de cicatrices. Leurs larges sourires dévoilaient leurs dents marbrées de sang. Le plus jeune s'appelait Claudion, le plus âgé Lucianus. Ils avaient été amants avant de devenir amis.

Il se demandait ce qu'il faisait là. La voix lui répondait qu'il assistait à un banquet des origines, que ses yeux se dessilleraient bientôt, qu'il pourrait alors contempler l'ensemble du tableau et prendre la place qui lui était réservée.

Il remarquait un bas-relief, les sculptures d'un homme avec une torche levée, d'un autre avec une torche baissée, d'un monstre à

gueule de lion enserré dans les anneaux d'un serpent. Le grand reptile se teintait de noir, s'animait, s'enroulait autour du bras d'une prêtresse maigre et blême, se dressait sur son épaule, fondait sur lui, la gueule ouverte, les crochets dégagés. La première fois, une telle peur l'avait saisi que sa vision s'était troublée, qu'un courant à la puissance phénoménale l'avait happé et ramené, haletant, en sueur, sur son lit. Il avait fini par s'habituer à la présence menaçante du serpent.

Tu n'as rien à craindre de son venin, avait chuchoté la voix, il ne foudroie que les ennemis de Mithra.

Il se disait parfois qu'il était devenu fou, qu'il ne percerait jamais le mystère du tableau, qu'il ne trouverait sa place nulle part. Il avait visité d'autres cryptes où des initiés nus et masqués perpétuaient le sacrifice du taureau. Les cérémonies se ressemblaient, mais elles se situaient à des époques différentes, traversant les siècles, s'enfonçant peu à peu dans la méfiance et le secret. À l'ambiance joyeuse et sensuelle des premiers banquets succédait une atmosphère sombre, grave, presque funèbre. Les adorateurs du *Sol Invictus* étaient entrés dans la clandestinité. Parfois le sang d'un traître ou d'un suspect se mêlait au sang du taureau. Ils préparaient la revanche dans l'obscurité de cavernes profondes et humides.

Le Père des Pères lui-même ne montrait plus son visage parce que, disait-il, les temps étaient venus de l'ombre, de l'anonymat. Il ne se révélerait au monde que lorsque le soleil aurait triomphé de la lune et recouvré son éclat. Les serpents noirs étaient les exécuteurs silencieux et implacables de sa volonté. Les maîtresses des reptiles formaient avec lui un trio qui paraissait préservé de la malédiction du temps. Elles l'accompagnaient dans chacun de ses déplacements. De temps à autre l'une d'elles recevait des visiteurs dans une officine éclairée par des bougies et parfumée par les encens. Elle prédisait leur avenir aux membres de la petite assemblée, à la fois fascinés et terrifiés par ses prophéties et les reptations des serpents sur ses bras et sa poitrine. Elle recrutait ainsi de nouveaux adeptes séduits par les promesses de vie éternelle et le sentiment d'appartenance à une organisation puissante, influente. Les hommes jeûnaient quarante jours et quarante nuits avant de se soumettre à l'épreuve du premier grade : le pacte du sang, le meurtre d'un ennemi désigné de Mithra, prélat chrétien, notable ou commerçant félon. Ils se métamorphosaient alors en corbeaux, en serviteurs au zèle inlassable, en soldats d'une légion occulte et implacable. Les femmes, elles, apprenaient les vertus des herbes et renonçaient à leur individualité pour se consacrer aux désirs des guerriers. Les ventres des vierges étaient promis à la semence des mystes des grades supérieurs, perses et héliodromes. Les prêtresses aux serpents annonçaient qu'Atar, le sauveur, naîtrait des entrailles d'une vierge, qu'il voyagerait sur le char de Mithra et serait proclamé roi des

rois. Ainsi s'accompliraient les prophéties aryennes et s'achèverait le cycle des neuf millénaires initié par les anciens mages.

Une odeur suffocante de moisissures et de pourriture imprégnait la pièce minuscule, obscure et dépourvue de fenêtres. Elle ne savait pas si elle aurait encore la force de mettre son enfant au monde. Elle s'était enfuie à la tombée de la nuit, elle avait dévalé la colline de Montmartre, franchi une porte de Paris et traversé une bonne partie de la ville à pied. Lancés à sa poursuite, les autres l'avaient presque rattrapée sur la rive droite de la Seine quand une étrange créature avait surgi devant elle, ruisselante, l'avait saisie par les chevilles et renversée sur les pavés glissants. Elles avaient plongé toutes les deux dans l'eau du fleuve. Glacée, suffocante, elle avait commencé à se débattre, mais l'autre n'avait pas relâché sa prise et avait continué de la traîner dans la nuit liquide. Elle avait cru sa dernière heure arrivée, elle avait cessé de résister, puis elle était tout à coup remontée à l'air libre et avait enfin pu respirer. Elle avait aperçu un bateau à quelques pouces de sa tête. Des voix graves avaient retenti au-dessus d'elle, des bras puissants l'avaient saisie par les aisselles et avaient entrepris de la tirer hors de l'eau. La créature aquatique n'avait pas relâché sa prise, mais, comme le bateau risquait de chavirer, elle avait fini par céder.

« Qu'est-ce donc qui t'retenait là-dessous ? » avait demandé un marin après qu'il eut réussi à la hisser dans l'embarcation.

Elle avait haussé les épaules.

« Si ça se trouve, avait marmonné le marin, c'était une sirène. Paraît que, de c'temps, y en a plein dans la Seine. Les bougresses prennent les gens par les pieds et les entraînent au fond de l'eau pour les manger. Comment es-tu tombée là-dedans ? »

En lui étalant une épaisse couverture de laine sur le corps, il avait remarqué son ventre distendu.

« Par le bon Dieu et tous ses saints, t'es plus grosse que ma femme qui en est à son septième mois. »

Elle était parvenue à maîtriser le tremblement de ses lèvres pour murmurer :

« Il... il va tantôt sortir.

— Misère, quel âge as-tu donc ? Treize, quatorze ans ?

— Presque quinze.

— As-tu un endroit pour le mettre au monde ? »

Elle avait secoué la tête.

« Et le père ? Où est-il, ce sacripant ? »

Elle n'avait pas répondu. Le deuxième homme, celui qui dirigeait le bateau, avait alors déclaré :

« On n'a qu'à l'emmener chez Patte-Folle. Il m'a confié sa clef et c'est à deux pas du quai.

— Avoue que tu t'sers de son logis pour lutiner les drôlesses, coquin.

— J'suis un bon chrétien, Angrelin, j'ai une épouse et je m'y tiens !

— T'y tiens tellement, Jacquet, que tu l'engrosses chaque année ! Me dis pas qu'un bouc de ton espèce ne va pas foutre d'autres...

— Eh, Angrelin, parle donc point de la sorte devant une femme presque en couches ! C'est bizarre, j'ai l'impression qu'on nous suit.

— Allons, à c't'heure y a personne d'autre que nous sur la Seine.

— Et dedans la Seine, qui sait ce qu'il y a ? »

Les deux marins avaient abordé et l'avaient conduite au logis du dénommé Patte-Folle, un petit appartement au deuxième étage d'un immeuble insalubre du quartier du Marais. Tremblante de froid, elle s'était laissée choir sur la paillasse et recroquevillée sous plusieurs couvertures. Ils avaient allumé une petite lampe à huile, lui avaient donné à boire un alcool fort et étaient sortis après lui avoir promis de lui envoyer une sage-femme ou un chirurgien. Elle s'était relevée, avait retiré sa cape et sa robe encore mouillées et s'était frictionnée à l'aide d'une pièce de tissu à peu près propre qu'elle avait trouvée dans un coffre.

Les effets de la décoction qu'elle avait avalée avant de s'enfuir s'estompaient. Sans l'aide des plantes qui neutralisaient la souffrance, elle serait probablement déjà morte d'épuisement. Gagnée par les premières douleurs de l'enfantement, elle surmonta son dégoût pour se glisser nue et frissonnante dans les linges poisseux et puants.

Les prêtresses avaient déclaré qu'elle portait l'Atar de la fin des temps, le roi des rois, l'homme qui renverserait le parti de la nuit et instaurerait le règne du soleil, de la lumière. Elle ne savait pas qui en était le père. Avant d'offrir sa virginité à l'époux qu'on lui avait choisi, elle avait bu quelques gouttes d'un élixir doux et enivrant. Elle avait vécu sa nuit de noces dans un état second, ensorcelée jusqu'à l'aube par les caresses et le souffle de son amant. Ils s'étaient aimés dans une obscurité dense et baignée d'une entêtante odeur d'encens. Elle avait défailli à plusieurs reprises sous le corps vigoureux, infatigable, de son céleste époux. Elle avait exploré à tâtons son visage qu'elle ne pouvait pas discerner et elle l'avait trouvé beau. Grosse de ses œuvres à l'issue de cette nuit magnifique, elle n'avait plus jamais revu son époux ni connu le plaisir. On l'avait cloîtrée dans une chambre luxueuse avec deux servantes à son entière disposition. L'une d'elles, incapable de tenir sa langue, lui avait confié qu'elle allait mettre au monde un être exceptionnel, l'Atar de la fin des temps, et que le Père des Pères comptait lui retirer son enfant aussitôt après sa naissance. Ne supportant pas l'idée d'être séparée de l'être qui grandissait en elle, de la chair de sa chair, elle avait conçu le projet de s'enfuir. L'occasion ne s'était pas présentée les huit premiers mois, si bien que, désespérée,

elle avait pris le risque de mettre dans la confiance la servante à la langue bien pendue. Celle-ci lui avait avoué qu'elle œuvrait pour le compte du monsieur le lieutenant général de police, qu'elle s'était enrôlée dans l'organisation afin d'élucider les nombreux crimes commis ces dix dernières années. Un jeune policier du nom d'Antoine Schwarz pensait que les responsables en étaient les adeptes de Mithra. Les victimes étaient systématiquement décapitées et placées de manière à ce que le sang jaillisse en fontaine au-dessus d'un fossé ou d'un caveau, un rituel qui rappelait les cérémonies secrètes des tauroctones.

La servante avait préparé sa fuite et était venue la chercher le jour où elle avait ressenti les premières contractions. L'enfant demandait à naître deux semaines avant terme. Elle n'avait pas hésité pourtant, consciente que l'occasion ne se représenterait pas. La servante lui avait donné à boire la décoction aux herbes qui ravivait les énergies et engourdisait la douleur, l'avait entraînée dans un premier couloir, puis, après avoir déclenché l'ouverture d'un pan de mur à l'intérieur d'une cheminée abandonnée, les deux femmes s'étaient aventurées dans un dédale de passages souterrains dont le dernier débouchait sur la colline surplombant Paris. Les cris des hommes et des chiens lancés à leur poursuite avaient déchiré le silence de la nuit naissante. Affolée, la servante avait relevé sa robe et s'était mise à courir en direction des portes de Paris. Elle lui avait emboîté le pas, mais, lourde, essoufflée, elle l'avait bientôt perdue de vue. Les gardes de faction à la barrière l'avaient laissée passer après lui avoir lancé des réflexions égrillardes. Elle avait dû se débrouiller seule dans une ville qu'elle ne connaissait pas, n'ayant jamais quitté depuis sa naissance l'ancre de Mithra. Elle faisait partie de ces fillettes offertes à leur naissance au Père des Pères et entièrement vouées à son service. Elle avait enfilé les rues au hasard, jusqu'à ce que, talonnée par ses poursuivants, elle débouche tout à coup sur un quai de Seine désert et froid.

La formidable poussée de l'enfant la déchirait du bas en haut, lui brisait les os. Elle n'osait pas hurler de crainte d'attirer l'attention des voisins et de ses poursuivants. Elle se mordait les lèvres et s'enfonçait les ongles dans ses paumes. La lampe à huile laissée par les deux marins s'était éteinte. Elle ne survivrait pas à l'épreuve. Elle regrettait de s'être enfuie. Là-bas, au moins, elle aurait eu accès aux décoctions qui allégeaient le corps et transformaient le réel en rêve. Elle ne croyait plus que la liberté de son fils valût un tel sacrifice. Ses forces l'abandonnaient, la vie s'échappait d'elle, ou plutôt se transférait tout entière dans le petit homme qui forçait la porte. Il lui fallait résister, encore, jusqu'à ce qu'il prenne sa première respiration et pousse son premier cri.

Une lumière vive éclaboussa la pièce, une forme noire s'agita au

pied du lit.

Ne m'emporte pas maintenant, pas maintenant !

Elle perdait la raison, catapultée aux confins de la folie par la fièvre et la douleur.

« Mon Dieu, c'est pourtant vrai. Pardonnez-moi, Seigneur, de tenir une promesse faite à une créature du diable. »

La voix grave qui avait roulé au-dessus d'elle paraissait tomber du ciel. L'enfant poussait toujours entre ses jambes.

« Peux-tu me parler, ma fille ? »

Non, elle ne le pouvait pas.

Elle vit entre ses paupières mi-closes que l'intrus était un prélat corpulent et rougeaud enveloppé dans une cape noire. Elle avait déjà aperçu des hommes d'Église dans la maison du Père des Pères. Les mystes en parlaient généralement comme des ennemis les plus virulents de Mithra, mais certains d'entre eux, ceux de la Compagnie de Jésus le plus souvent, étaient des alliés, voire des adeptes, de l'organisation. Il tenait à bout de bras une lampe dont la flamme faisait danser son ombre sur les murs. Il tira les couvertures et contempla quelques instants son corps dénudé, martyrisé. Elle éprouva d'abord une sensation de fraîcheur agréable, puis elle trouva détestable d'être ainsi exhibée. Les yeux sombres du prêtre lui volaient son intimité, la profanaient, la souillaient. Elle profita d'une relative accalmie pour bredouiller :

« Recouvrez-moi, par pitié. Ce sont les... les marins qui vous envoient ?

— Pas des marins, des... des créatures de l'eau. Elles me sont apparues sur la rive de la Seine, m'ont dit où je pourrais te trouver et m'ont imploré de prendre ton enfant pour l'emporter loin d'ici. Ou le feu de l'enfer s'abattrait sur cette terre et ne laisserait pas un seul homme vivant.

— Atar...

— Atar ? N'est-ce point un dieu ou un génie dans l'antique langue perse ? Oh, Dieu, éclaire ton serviteur : dois-je donc entrer au service de créatures issues de règnes oubliés et païens ?

— Laissez-moi... laissez-moi mon enfant... »

Elle retomba sur le matelas, épuisée.

« Je ne sais pas comment t'aider, ma fille. Je... j'aperçois sa tête entre tes jambes. Il faut sans doute que tu fasses un effort pour l'expulser en entier. »

Elle prit une profonde inspiration et trouva en elle encore assez d'énergie pour délivrer son fils. Elle eut la joie de l'entendre crier avant de perdre connaissance. Elle se réveilla, si faible qu'elle n'était plus accrochée à la vie que par un souffle, pour constater que le prêtre était parti avec l'enfant.

L'abbé Rambaud ne comprenait pas pourquoi il avait cédé aux supplices des créatures marines. Elles avaient surgi de l'eau noire de la Seine juste devant lui et, se dressant sur leurs queues, lui avaient barré le passage. Contrairement à l'Ulysse de *L'Odyssée*, il n'avait pas eu assez de force de caractère ou de présence d'esprit pour résister au chant des sirènes. Les membres du cercle de lecture, les frères de la loge maçonnique, son ami Cassini et ses autres relations à la Cour, eux qui avaient consacré la raison comme leur seule muse, eux qui raillaient volontiers les superstitions des populations campagnardes, ne le croiraient jamais s'il leur racontait qu'il s'était retrouvé nez à nez, en plein Paris, avec des femmes aux cheveux d'algues et aux queues de poisson ! Pire encore, qu'il avait tenu avec elles une conversation silencieuse et cohérente, qu'elles l'avaient supplié d'enlever un nouveau-né pour empêcher l'humanité tout entière de roussir dans le feu de l'enfer. Leurs pensées s'étaient imposées en lui avec une telle clarté qu'il lui avait été impossible de les ignorer.

Seigneur, ton serviteur est devenu fou...

Fais seulement confiance à ce que te dit ton âme.

Parce que vous... vous percevez mes pensées en sus ! Disparaissez, créatures du diable !

Nous ne sommes pas des démons mais des êtres du monde invisible. Notre mère nous envoie.

Que me voulez-vous ?

L'abbé Rambaud s'était surpris à leur consacrer toute son attention. Au risque d'être frappé d'hérésie, il avait passé une grande partie de son sacerdoce à se forger des certitudes rationnelles, scientifiques, et la vitesse à laquelle s'étaient écroulées les barrières de sa raison l'avait sidéré.

Pourquoi moi ?

Tu es passé près de nous et nous avons perçu ta grandeur d'âme, ta bonté. Il n'y a pas de hasard. C'est notre mère qui t'a envoyé à nous.

Notre mère ?

La mère de toute chose.

Il avait coupé le cordon ombilical, enveloppé le nouveau-né dans un linge et l'avait dissimulé sous sa cape avant de sortir du petit appartement insalubre. Il regrettait de le ravir ainsi à sa mère. La pauvre petite s'était évanouie après l'accouchement. Elle n'en avait plus pour très longtemps à vivre, et elle aurait certainement aimé le serrer dans ses bras avant d'être rappelée dans l'au-delà. Mais les sirènes avaient recommandé à l'abbé Rambaud d'agir sans perdre un instant.

L'enfant ne devait à aucun prix tomber entre les mains de ceux qui le cherchaient.

Qui sont-ils ?

Il est préférable pour toi de ne point le savoir. Emporte l'enfant loin de Paris. Un jour, notre mère lui apportera son présent.

Quelle mère ? Quelle sorte de présent ?

Va maintenant. Certains des nôtres reprendront contact avec toi, où que tu sois.

Dois-je vous croire ?

Au fond de toi, tu sais où est la vérité.

Elles avaient foutrement raison. Ses derniers doutes s'étaient envolés lorsqu'il était entré dans l'appartement et que, exactement comme elles l'avaient prédit, il y avait découvert la jeune fille en couches. Comment avaient-elles su que cette bougresse s'était réfugiée au deuxième étage d'un immeuble du quartier du Marais ? Il lui fallait sans doute admettre, un constat désagréable pour un homme féru de raison, que des créatures mi-humaines, mi-aquatiques, pas même mentionnées dans la Genèse, étaient dotées de pouvoirs supérieurs à ceux des hommes. Restait maintenant à dénicher une nourrice pour allaiter l'enfant dont les cris perçants menaçaient de réveiller la ville endormie.

« Cet enfant, c'est...

— Tu as enfin trouvé ta place dans le tableau.

— Vous voulez dire que je suis... »

À son réveil, Émile avait découvert le Père des Pères assis sur un fauteuil à côté de son lit. Les brumes enveloppant son esprit s'étaient déchirées : sa mémoire lui avait été redonnée, pas seulement la sienne, d'ailleurs, mais les événements qui avaient précédé et suivi sa naissance.

Les yeux du Père des Pères lançaient des éclats rougeoyants par les trous de sa cagoule.

« Atar, le roi des rois, le sauveur de la fin des temps. »





CHAPITRE III

« Foutue, foutue guerre ! »

Pleurian, dit le Boucher, cracha dans le fossé au risque de perdre ses dernières dents. Son habit bleu, pourtant récupéré quelques jours plus tôt sur le cadavre d'un pauvre bougre massacré à coups de faux dans un champ, était déjà déchiré, crotté, maculé de taches. Ses bottes bâillaient à fendre l'âme et son tricorne au feutre élimé avait perdu depuis longtemps sa cocarde. Ses compagnons du bataillon Panthéon ne valaient guère mieux : les soldats de la République, les volontaires recrutés par Santerre et envoyés en renfort dans la détestable Vendée, ressemblaient à une bande de loqueteux des faubourgs. Les gibernes et les havresacs s'étaient vidés lors des premières batailles et le ravitaillement se faisait toujours attendre. Aux rêves de pillage, de fortune, de gloire s'étaient substitués les trocs misérables avec les populations locales, cartouches contre pain, œufs, fromage, morceaux de lard. Le Comité de salut public et la Convention n'auraient sûrement pas goûté que les vaillants combattants de la liberté arment ainsi le camp de la tyrannie afin de remplir leurs estomacs. Le triomphe annoncé s'était transformé en déroute infamante à Saumur, à Angers et dans les campagnes. Les brigands surgissaient des impénétrables buissons en poussant des hurlements diaboliques, déchargeaient leurs canardières ou leurs mousquets, abattaient leurs piques, leurs bâtons, leurs haches et leurs faux emmanchées à l'envers sur les bleus des premiers rangs, puis se retiraient avant que le bataillon n'ait eu le temps de riposter. Dans les chemins étroits, creux, veillés par les genêts touffus, les canons se révélaient encombrants, inutilisables. Et si les artilleurs réussissaient à les tourner et à les armer, les assaillants se plaquaient à terre, se relevaient une fois la salve passée et reprenaient leur charge avec une férocité décuplée. Il ne restait plus alors qu'à battre en retraite, s'égailler dans les fourrés,

les forêts et les prés environnants, et abandonner quelques pièces d'artillerie à la horde des brigands – le nom officiel attribué par la Convention aux insurgés des provinces de l'Ouest.

« Pourquoi donc t'es-tu engagé, alors ? répliqua Cornuaud.

— Comment j'aurais pu refuser une prime de cinq cents livres, foutre ? grogna Pleurian. J'avais plus un sou vaillant, plus de quoi nourrir ma femme et mes enfants. Sans une partie de ma solde, ils seraient morts de faim à c't'heure. Et puis j'escomptais... »

Il désigna les alentours d'un ample geste du bras. Au loin, pardessus les crêtes dentelées des bosquets, des colonnes de fumée se jetaient dans les nuages lourds et noirs qui coiffaient les collines des Mauges. La pluie n'allait pas tarder à tomber, à transformer routes et chemins en rivières de boue. Chargé par Santerre de protéger les arrières du bataillon Panthéon, le détachement d'une cinquantaine d'unités avait hâte d'atteindre Saumur, la ville où s'étaient rassemblés les généraux des armées de La Rochelle et de Brest ainsi que de nombreux représentants en mission. On avait annoncé l'arrivée à Nantes de l'avant-garde de l'armée de Mayence commandée par Kléber, et on avait réuni un conseil de guerre afin de tirer le meilleur parti de cette légion expérimentée, considérée comme l'élite des armées de la nation.

« ... t'enrichir durant cette campagne, pas vrai ? » reprit Cornuaud.

Pleurian acquiesça d'un hochement de tête, les yeux dans le vague. La lassitude arasait ses traits rudes taillés à la serpe. La crasse collait des mèches de ses cheveux blonds sur ses joues ombrées de barbe.

« Dame, les gens d'ici ont point l'air décidés à s'laisser tondre comme des agneaux », poursuivit Cornuaud.

Lui-même n'en pouvait plus de courir les chemins et les routes dans un pays où chaque fourré, chaque ruine, chaque mesure de berger abritaient une bande d'insurgés fanatisés par les prêtres réfractaires. Les paysans de l'Anjou se battaient au nom de Dieu, mais ils n'écoutaient guère les paroles du Christ rapportées par les saints Évangiles : ils ne tendaient pas la joue gauche lorsqu'on leur frappait la droite, ils ne rendaient pas à César – la Convention – ce qui lui appartenait, ils ne remisaient pas l'épée dans le fourreau ainsi que Jésus l'avait exigé de Pierre lors de son arrestation par les Romains.

L'ardeur de Cornuaud dans les combats avait suscité l'admiration des autres volontaires, en particulier du général Santerre, qui l'avait élevé au grade de sous-officier et lui avait confié le commandement d'un détachement chargé des missions les plus périlleuses. Les premiers temps, la sorcière négresse, avide de moissonner dans le pays de l'homme blanc, lui avait prêté une vigueur inlassable. Il fondait sur l'ennemi sitôt son fusil déchargé, baïonnette en avant, éventrant à tour de bras, finissant parfois le travail avec la lame de son poignard ou à

main nue. Tous avaient compris d'où il tenait son surnom de Belzébut. Ils ne pouvaient pas savoir qu'il hébergeait une enjomineuse venue des terres d'Afrique. Captive sur l'*Indomptable*, un bateau négrier à destination des îles Caraïbes, elle l'avait envoûté pendant qu'il violait une petite esclave d'une douzaine d'années. Elle se vengeait à travers lui des pirates blancs qui avaient surgi dans son village et emmené les hommes, les femmes et les enfants dans un voyage sans retour.

L'énergie qu'elle lui prodiguait se payait ensuite d'une fatigue intense et d'un vieillissement prématuré, mais ni les prêtres exorcistes ni Noé, le sorcier nègre des rues de Nantes, n'étaient parvenus à l'expulser de Cornuaud. La guerre contre les rebelles de l'Ouest, une guerre farouche, haineuse, offrait des avantages certains à son serviteur : il n'était pas obligé de chasser comme un prédateur nocturne ses victimes sacrificielles, et donc de prendre le risque d'attirer sur lui l'attention des préposés de police et autres sectionnaires, elles venaient d'elles-mêmes s'embrocher sur sa baïonnette ou sur sa lame. L'enjomineuse en tirait une grande satisfaction. Elle cessait de le tyranniser à la tombée de la nuit et le laissait dormir d'un sommeil paisible et réparateur. Elle se manifestait seulement lorsqu'une bataille était sur le point de s'engager, ses yeux s'ouvraient, scintillaient comme des étoiles noires ; des frémissements glacés parcouraient les veines de Cornuaud, puis un feu dévorant l'embrasait tout entier, engourdissait toute fatigue, toute douleur, le maintenait jusqu'à la fin de l'engagement dans une ivresse sanguinaire.

« Y a plus rien à manger, marmonna Pleurian. Le gibier lui-même a foutu le camp de c'pays d'malheur... »

Les autres volontaires du détachement s'étaient assis, recrus de fatigue, sous l'abri précaire des chênes, des genêts et des poiriers sauvages. Il avait plu la veille du matin au soir. L'eau croupissait encore dans les ornières creusées par les sabots des bœufs et les roues des charrettes. Le vent chargé d'humidité n'avait pas séché les vêtements, les sacs et la poudre. Si le soleil ne daignait point paraître, ils ne pourraient pas utiliser les armes à feu en cas d'attaque, et les affrontements se traduiraient par de terribles corps à corps. Les Vendéens passaient pour des êtres féroces, cruels : on disait d'eux qu'ils découpaient les blessés en morceaux afin de griller et de manger leurs organes, ou encore qu'ils réservaient aux prisonniers le supplice jadis subi par le Seigneur Jésus-Christ.

Cornuaud et ses hommes avaient attendu une journée avant de s'ébranler en direction de Saumur. Santerre craignait d'être pris à revers par les groupes de paysans rentrant chez eux à l'issue des grandes batailles de Luçon et de Chantonnay. Il avait donné pour

consigne à l'arrière-garde de contenir les éventuels assauts, de résister au besoin jusqu'à l'extrême limite de ses forces afin de permettre au gros de la division d'atteindre sans encombre la cité fortifiée de Saumur.

Autant Santerre s'était montré martial sur la place de la Révolution lors de l'exécution de Louis Capet, autant il se découvrait hésitant, pusillanime, dans les paysages tourmentés des Mauges. Il avait connu une gloire éphémère à Paris en ordonnant le roulement des tambours afin de couvrir les dernières paroles du roi, mais ici, dans le cœur sombre du bocage, il tremblait comme une brindille au moindre craquement, sa voix habituellement tonnante se muait en un ruisseau à peine audible, ses yeux affolés volaient d'une branche à l'autre, d'un visage à l'autre, un voile pâle glissait sur ses joues rondes et rougeaudes. Il se tenait en retrait lors des batailles, sur une éminence pour, selon lui, mieux juger de la situation, peinant à maîtriser son cheval, donnant le signal de la retraite et fuyant lui-même à bride abattue à peine les insurgés enfonçaient-ils les premières lignes. Ses hommes l'auraient volontiers excusé de n'être point versé dans l'art de la guerre – il avait exercé l'honorable métier de brasseur au faubourg Saint-Antoine avant la Révolution –, mais ils ne lui pardonnaient pas son manque de courage et, pendant les bivouacs, ils pestaient à voix basse contre ce « jean-foutre qui hurle plus fort qu'un verrat à qui on arrache les couilles et qui détale plus vite qu'un bouquin poursuivi par une horde de loups »...

Même s'ils ne l'avouaient pas, ils regrettaient de s'être engagés dans cette équipée. La plupart d'entre eux ne s'étaient pas enrôlés par patriotisme, mais pour toucher la prime de cinq cents livres, se refaire une virginité patriotique ou bénéficier d'une amnistie. Beaucoup s'étaient dispersés à l'issue des premières escarmouches et n'avaient jamais reparu. La désertion était d'ailleurs le fléau principal d'une armée sous-équipée et sous-alimentée. L'atmosphère lugubre de l'Anjou, des Mauges, du bocage vendéen, les légendes toutes plus terrifiantes les unes que les autres qui couraient sur les combattants insurgés continuaient de saper un moral déjà au plus bas.

« Bah, on s'ra tantôt à Saumur et on pourra enfin boire et manger tout notre saoul », lança Cornuau en se relevant et en étirant ses muscles.

Il s'était miré à l'aube dans une mare et il avait constaté avec inquiétude que ses cheveux avaient presque viré au blanc. Bon Dieu, s'il ne trouvait pas rapidement le moyen de chasser la succube, elle l'aurait transformé en vieillard impotent en moins de deux ans.

L'attaque se produisit dans un chemin profond, sombre, bordé de talus hauts et chevelus.

« Rembarre ! Rembarre ! »

Les brigands surgirent de tous les côtés à la fois, brandissant leurs faux emmanchées à l'envers, légion terrifiante d'anges de la mort. Le fracas des fusils et des mousquets se mêla aux hurlements et aux gémissements des blessés. Des effluves de poudre se répandirent dans l'air imprégné d'une odeur persistante d'humus.

« Regroupez-vous ! »

Seuls un peu plus de la moitié de ses hommes obtempérèrent à l'ordre de Belzébuth ; les autres, épouvantés, se sauvaient déjà à toutes jambes après avoir jeté leurs fusils.

« En cercle ! »

Les insurgés comptaient sur l'effet de surprise pour semer la panique dans les rangs bleus et isoler les « patauds », mais, Cornuauud l'avait constaté à plusieurs reprises, ils se décourageaient rapidement devant une résistance acharnée et préféraient se retirer dans les fourrés plutôt que de continuer à se battre à découvert. Les volontaires se disposèrent en un cercle approximatif au fond du chemin et épaulèrent leurs fusils.

« Feu ! »

La poudre n'ayant pas fini de sécher, des coups de feu épars crépitèrent dans un épais nuage de fumée. Le faible tir ne coupa pas dans leur élan les insurgés, qui dévalèrent les talus en vociférant. Placé au milieu du cercle, Cornuauud estima leur nombre à trente. Leurs chapeaux rabalets s'ornaient de cocardes blanches, et les revers de leurs vestes courtes de cœurs rouges surmontés de croix noires. Avec leurs guêtres claires, leurs sabots boueux, leurs pantalons bouffants, leurs larges ceintures de tissu, leurs mouchoirs rouges autour du cou, ils paraissaient revenir d'une fête de village.

« Rembarre ! Rembarre ! »

Cornuauud songea, avec une pointe d'amertume, qu'il aurait dû se retrouver dans leur camp. Sa région natale, le marais breton, le pays de Retz, avait basculé du côté de l'insurrection sous la houlette du marquis de Charette. D'importantes batailles s'étaient déroulées à Pornic, à Machecoul, à Legé, les bourgs qu'il avait courus dans sa jeunesse. Mais la vie avait fait de lui un brigand, une canaille du quai de la Fosse, un marin sur un navire négrier, un possédé, un volontaire des armées de la République.

Un perpétuel banni.

« À vos baïonnettes ! »

Il tira lui-même le sabre de sous-officier que Santerre lui avait remis avec une solennité ridicule deux mois plus tôt. Au fond de lui brillèrent les yeux de l'enjomineuse, réveillée par la perspective de répandre le sang. La pluie se mit à tomber lorsque se produisit le premier choc. Faux et baïonnettes se heurtèrent dans un vacarme de

cliquetis, d'ahanements, de grondements, de gémissements. Les assaillants exploitèrent d'abord l'avantage que leur conféraient la surprise et l'élan, puis Cornuauud entra en action. Deux de ses hommes s'effondrèrent devant lui, l'un touché au cou par une faux, l'autre transpercé par une pique. Il s'engouffra dans la brèche et fondit sur le petit groupe de paysans qui tentaient de pénétrer à l'intérieur du cercle. Il marqua un temps d'hésitation en constatant que le premier d'entre eux était âgé d'à peine quinze ans, puis, contraint de parer un premier coup de faux, il riposta en lui enfonçant la pointe de son sabre dans la gorge. Les yeux exorbités, son adversaire lâcha son arme et tenta de retirer l'écharde métallique qui l'empêchait de respirer. Son rabalet glissa sur le côté, une somptueuse chevelure tomba en cascade noire et brillante sur son visage, ses épaules et sa poitrine.

Une fille.

Les autres tentèrent d'exploiter la surprise de Cornuauud. Il se jeta à droite pour esquiver l'extrémité d'un bâton hérissé de clous, percuta le corps vacillant de la fille, perdit l'équilibre, tomba dans la boue, roula sur lui-même afin de mettre la plus grande distance entre ses adversaires et lui, se releva quelques pas plus loin, le sabre levé, la rage au ventre. Il s'essuya le front et les yeux d'un revers de manche. La colère de la sorcière négresse frémissait maintenant dans ses veines, elle réclamait le sang de ces hommes.

« T'as tué ma feille, sapré grand fils d'garce ! » gronda un insurgé dont les mèches grises balayaient le visage haché de rides profondes.

Comme beaucoup de ses compagnons, il portait un chapelet enroulé autour de sa main et un autre autour du cou.

« Fallait pas l'emmener s'battre, fils de vesse ! rétorqua Cornuauud.

— alle ira tôt dret au paradis pendant qu'ta, failli pataud, te grâleras dedans l'enfer ! »

Les deux hommes s'affrontèrent du regard quelques secondes. Le cercle s'était brisé autour d'eux, des duels acharnés opposaient les brigands aux Bleus sur les pentes des talus, dans les ornières profondes, au milieu des buissons. Au fracas des premiers instants avait succédé une rumeur sourde, crissements prolongés des fers, expirations enroutées, râles des blessés.

« Rembarre ! »

Cornuauud n'eut aucun mal à esquiver l'attaque franche, prévisible, de son vis-à-vis. Il lui suffit de se décaler d'un pas pour se mettre hors de portée de la terrible faux, puis il riposta par un coup de taille qui atteignit le paysan au flanc. La lame déchira la veste, la chemise et se ficha profondément dans la chair. L'homme tituba, essaya de relever sa lourde faux. Le paydret arma son sabre et se tint prêt à frapper une deuxième fois. Il n'en eut pas besoin : le paysan lâcha le manche de son arme pour retenir les entrailles s'échappant de la plaie béante,

puis il s'affaissa aux côtés de sa fille, qui avait cessé de remuer depuis peu. Deux autres insurgés, plus jeunes, se ruèrent sur Cornuaud. Il recula et évalua la situation d'un coup d'œil. Il n'eut pas besoin de réfléchir, seulement de se laisser guider par l'enjomineuse : rompre la distance avec le premier assaillant, l'empêcher d'utiliser avec efficacité son bâton hérissé de clous, lui frapper la jambe gauche d'un mouvement tournant, exploiter son léger fléchissement pour lui assener un coup puissant dans le creux de l'épaule, l'abandonner aussitôt pour s'occuper du deuxième, fondre sur ce dernier comme un oiseau de proie, écarter d'un revers sa pique maladroitement tendue, s'engouffrer dans sa garde ouverte, transpercer sa poitrine offerte, le repousser d'un coup de pied avant de se retourner et de faire face à d'autres assaillants.

« Égaillez-vous, les gars ! »

Les insurgés se dispersèrent avec autant de promptitude qu'ils étaient apparus. Aux volontaires qui, par réflexe, s'élançaient à leur poursuite, Cornuaud cria de rester sur place puis de se regrouper. Le silence retomba sur le chemin, bercé par le frissonnement des buissons, le crépitement des gouttes de pluie sur les ramures et les flaqes.

« Ramassez les armes et les vivres que vous pourrez trouver. »

Ils récupérèrent les fusils et les cartouches abandonnés par les déserteurs, et, sur les cadavres des insurgés, deux mousquets et un pistolet en état de marche, une giberne garnie de cartouches, des morceaux de pain rassis et deux bouteilles d'un vin aigre qu'ils se partagèrent comme le plus précieux des trésors. Quand ils s'aperçurent à leur tour que l'un des brigands était une fille, ils se vengèrent de leurs frayeurs en lui arrachant ses vêtements, en pissant sur sa dépouille nue et mimant toutes sortes d'obscénités. Sur une suggestion de Pleurian, le Boucher, ils la crucifièrent à un tronc d'arbre afin de ridiculiser la superstition chrétienne et de montrer à ceux de l'espèce ignorante ce qu'il en coûtait de s'attaquer au bataillon du Panthéon. Cornuaud n'intervint pas. Il n'aurait servi à rien d'en appeler à leur raison. La guerre et la peur les avaient métamorphosés en bêtes. Ils étaient, comme lui, des demeures délabrées et ouvertes à tous les démons, ils n'étaient plus piqués dans l'étoffe humaine que par des fils ténus, distendus, des bribes d'enfance, des lambeaux de leurs vies d'avant. Et puis la fille, plus blanche que neige, maculée du sang qui avait coulé de sa gorge, avait cessé de souffrir. Ses yeux grands ouverts fixaient ses bourreaux avec le léger étonnement qui l'avait saisie dans la mort. À l'exemple des hussards, deux volontaires achevèrent de la profaner en lui coupant les oreilles et en les enfilant dans un collier de corde.

Cornuaud donna le signal du départ.

« Qu'est-ce qu'on fait des coquins qui ont déserté ? s'enquit Pleurian.

— Qu'ils aillent au diable, ces jean-foutre ! Ils n'ont plus leur place dans le bataillon. Ils se feront égorger comme des lapins.

— Et les blessés ? »

Cornuaud laissa errer son regard sur les volontaires ensanglantés et gémissants avant de hausser les épaules.

« On peut point s'encombrer d'eux. Récupérez tout ce que vous pouvez et fichons le camp. »

Ils s'ébranlèrent en colonne serrée, silencieux, s'immobilisant au moindre bruit suspect. Le chemin débouchait trois lieues plus loin sur la route royale de Saumur, plus large, plus dégagée, moins propice aux embuscades. La pluie battante alourdissait les vêtements et les sacs. Des coups de feu retentissaient de temps à autre dans le lointain. De rageuses escarmouches opposaient des Bleus dispersés et des paysans de retour dans leurs paroisses. Ceux-là avaient hâte sans doute de rentrer chez eux, de manger un bon repas et de se réchauffer devant l'âtre ou dans les bras de leurs femmes. Les républicains, eux, devraient se contenter d'un peu de paille dans une écurie, d'un brouet infâme et d'une étreinte sordide avec l'une des prostituées qui suivaient les armées de la nation dans chacun de leurs déplacements. La Convention avait bien interdit aux catins de camper dans le sillage de ses soldats et d'attenter à leur vertu, mais les officiers avaient rapidement compris que la privation de femmes retirait une bonne partie de leur combativité aux hommes, et ils toléraient la présence des gourgandines plus ou moins déguisées en cantinières.

Cornuaud s'était frotté à deux reprises au corps d'une catin ; l'infection qu'il avait récoltée l'avait dissuadé de recommencer. Il avait pissé pendant quatre jours des lames de poignard. Aux côtés des vautours des champs de bataille – les bons patriotes qui s'abattaient comme des oiseaux de proie sur les cadavres et les dépouillaient de leurs vêtements, de leurs sous, de leurs assignats, de leurs montres, de leurs dents en or, de leurs alliances –, il y avait les buses ou les grues des campements qui, elles, se débrouillaient pour soulager les pauvres bougres de leur solde et leur donner en échange une maladie vénérienne ou des parasites. Les officiers encourageaient également leurs hommes à violer les brigandes, plus saines que les prostituées, avant de les éventrer ou de les égorger : il convenait de terroriser les populations, de les décourager par tous les moyens de porter assistance aux troupes catholiques et royales.

Les rescapés du détachement contournèrent la petite ville de Doué-la-Fontaine, dont on ne savait pas si elle était passée aux mains des républicains ou demeurée dans celles des calotins. La nuit les surprit en rase campagne, tandis qu'ils longeaient la route en restant autant

que possible dissimulés derrière les haies et les bosquets. Plusieurs voitures filèrent au grand galop en direction de Saumur en soulevant des gerbes de boue.

« Foutre, grommela Pleurian. Ils sont fichtrement pressés, nos représentants en mission !

— On n'y voit goutte, objecta Cornuauud. Comment sais-tu que ces voitures sont d'la République ?

— Je sais les reconnaître, dame ! Je suis souvent monté dedans pour aller faire le coup de force avec la section Droits de l'homme. Puis j'ai vu des choses qui ne me plaisaient guère.

— Quelles choses ?

— C'est qu'on voulait m'obliger à adorer un dieu dont la tête ne me revenait point.

— Une tête de taureau, pas vrai ?

— Ah, t'as sans doute assisté à ces cérémonies où l'on décollait sa tête à un calotin ou à un noblaillon. J'ai travaillé aux Halles, j'crains pas le sang, mais, foutre, j'aime point c'culte-là : m'est avis qu'on s'est servi d'la colère du peuple pour essayer d'instaurer une tyrannie pire que l'ancienne. »

La pluie redoublant de violence, ils s'éloignèrent du bord de la route pour chercher un abri. Ils errèrent un bon moment dans la nuit avant d'arriver en vue d'une ferme isolée. Ils se glissèrent silencieusement dans la cour ceinte d'un muret et s'approchèrent d'une lucarne découpée par la flamme vacillante d'une chandelle de suif.

Cornuauud jeta un coup d'œil par la petite ouverture. Deux femmes dans la pièce principale de la maison, une ancienne en train de servir de la soupe à deux enfants attablés, une jeune assise sur un côté de la cheminée et donnant le sein à un nourrisson. Le crissement d'un fer de botte sur une arête rocheuse déclencha une première vague de caquètements prolongée par des salves de meuglements et de grognements.

« La peste soit des satanées bestioles ! » chuchota Pleurian derrière Cornuauud.

L'ancienne, alarmée par le bruit, tourna la tête dans leur direction. Le paydret eut juste le temps de se reculer.

« Combien sont-ils là-dedans ? demanda Pleurian.

— Deux femmes et des enfants, répondit Cornuauud à voix basse.

— Pas de danger, alors...

— Sauf si leurs hommes reviennent dans la nuit.

— Sans vouloir t'offenser, citoyen, m'est avis qu'on doit prendre le risque. La faim m'tord les tripes et j'ai point l'envie de rester toute la nuit sous cette foutue pluie. »

Cornuauud observa ses hommes disséminés dans les ténèbres. Une meute de loups faméliques.

« Soit ! À la condition qu'aucune violence ne soit faite à ces femmes. »

Un sourire hideux transforma la trogne de Pleurian en une gargouille dégoulinante.

« Pourquoi donc, foutre ? Santerre dit qu'il faut crever le ventre de ces femelles enragées avant qu'elles nous fabriquent de nouveaux brigands.

— À la condition qu'aucune violence soit faite à ces femmes, répéta le paydret d'une voix dure. Y a eu tant qu'assez d'sang pour aujourd'hui ! »

Un ordre pour ses hommes, une supplique à l'adresse de la sorcière africaine. Il espérait qu'elle n'exigerait pas de nouveau sacrifice au cours de la nuit, qu'elle lui accorderait les quelques heures d'oubli auxquelles il aspirait de toute son âme.

« Vous avez entendu, vous autres ? »

Une deuxième rumeur s'éleva des étables proches. Cornuaud colla à nouveau son œil à la lucarne. L'odeur de la pièce, pain chaud, choux, lard rance, lui emplît les narines et raviva sa faim. La vieille femme, munie d'un gourdin, se dirigeait vers la porte d'une allure de trottemenu. Toujours donnant le sein, la plus jeune lançait des regards inquiets vers les deux alcôves creusées dans le mur et fermées par des tentures : il y avait sûrement du monde à l'intérieur.

Cornuaud tira son pistolet et se dirigea à grands pas vers la porte d'entrée.

« Bougez pas, vous autres. »

Posté contre le mur, il attendit que l'huis s'ouvre et livre passage à la vieille femme pour se dresser devant elle et la menacer de son arme. Elle leva sur lui des yeux agrandis par la surprise et la frayeur.

« N'aie point peur, dit-il d'une voix posée. J'te requiers seulement de nous donner à c't'heure le gîte et le couvert, à mes hommes et moi, et t'as ma promesse de sous-officier de la République qu'aucun mal ne sera fait aux occupants de ce logis. »

Toute de noir vêtue, la vieille femme marmonna quelques mots dans un patois incompréhensible avant d'adresser au visiteur un large sourire qui révéla une bouche édentée et plus noire qu'une cheminée. La peau craquelée de son visage paraissait s'enfoncer dans ses os. Ses yeux clairs avaient conservé toute leur vivacité, tout leur éclat. La pluie plaquait déjà sa chevelure neigeuse et clairsemée sur son crâne et son front.

« Dans c'te maison, mon gars, les patauds de votre espèce sont les bienvenus, dit-elle en s'appliquant à bien articuler chacun de ses mots.

— Vous n'êtes donc pas...

— Royaliste ? »

Elle cracha par terre avant d'éclater d'un rire enroué.

« Que le diable m'emporte ! Nous sommes pour la Révolution depuis le début. Entrez donc, citoyens : j'suis bien aise d'accueillir chez moi des gens d votre qualité. »





CHAPITRE IV

« Les plantes de l'haoma ont le pouvoir de révéler le passé. Pas seulement le tien : elles donnent accès à l'ensemble de la mémoire humaine et guident le visiteur dans ses arcanes. »

Jacques-André Bellerive était venu chercher Émile quelques instants plus tôt et, par une succession de couloirs et de pièces, l'avait conduit dans une petite salle sombre et parfumée où l'attendait le Père des Pères, assis dans l'un des deux fauteuils qui se faisaient face. Vêtu d'une ample chasuble et d'une cagoule blanches, le grand prêtre de Mithra avait congédié Bellerive d'un geste de la main et invité Émile à prendre place.

« Elles t'emmènent voir ce que tu as besoin de voir et t'assignent ainsi une place dans le tableau.

— Je ne sais toujours pas qui est mon père.

— Les plantes ont leurs propres lois : elles te délivrent seulement les révélations que tu es capable de recevoir.

— Et ma mère, qu'est-elle devenue ? »

Le Père des Pères s'agita sur son fauteuil dans un froissement de tissu. Ses yeux avaient perdu leur flamboyance habituelle, les braises étaient éteintes dans le gris cendre des iris. Une chandelle posée sur un petit guéridon dispensait une lumière dorée. Un taureau noir aux naseaux écumants occupait le centre d'une immense tenture pourpre tendue sur le mur du fond.

« Ta mère a trahi Mithra. Elle m'a trahi.

— Toute femme qui redoute d'être séparée de son enfant aurait eu la même réaction.

— Elle n'était point une femme ordinaire mais une servante de Mithra. Plus qu'une servante, le temple choisi pour porter le roi des rois.

— Pourquoi elle ? »

Le Père des Pères agita les mains. Émile, qui n'y avait guère prêté attention jusqu'alors, remarqua qu'elles étaient étonnamment longues et diaphanes, presque translucides.

« De même qu'il n'y a qu'un seul Atar en trois mille ans d'histoire, il n'y a qu'une seule femme pour lui donner le jour. Nous avons patiemment attendu qu'elle paraisse et qu'elle soit déclarée conforme aux critères édictés par les premiers mages. Lorsque nous l'avons enfin reconnue, nous avons su que le temps était venu de sortir de l'ombre, d'accomplir la prophétie de nos pères.

— Qu'avez-vous fait d'elle ?

— Nous l'avons retrouvée dans le misérable logis où elle avait enfanté. Dans un état de faiblesse extrême, mais elle vivait encore. Elle nous a confié qu'un prêtre envoyé par de mystérieuses créatures lui avait ravi le nouveau-né. Nous avons fouillé Paris et ses environs à la recherche de ce prélat, mais, bien que nous ayons alerté tous nos réseaux de surveillance, bien que nous ayons fouillé chaque chambre, chaque grenier, chaque cave, nous n'avons jamais pu apprendre où il s'était réfugié, et nous t'avons cru perdu.

— Qu'avez-vous fait d'elle ? répéta Émile d'un ton impatient.

— Elle a reçu le châtiment réservé à tout homme et à toute femme qui se détourne de Mithra : sa tête a été tranchée. Son sang, mêlé à celui d'un taureau, a aspergé mes fidèles courriers du soleil. »

Les yeux d'Émile s'embruèrent. Il n'avait entrevu sa mère que dans un univers illusoire ressuscité par les plantes et, pourtant, il avait l'impression qu'il venait tout juste de lui être arraché, il ressentait la brûlure vive de la séparation. Un vide vertigineux, douloureux, s'était creusé en lui, qui s'était comblé au fil des jours de chagrin et de colère. Il palpa machinalement, au niveau du bassin et des cuisses, le pantalon neuf et confortable apporté par deux jeunes femmes quelques minutes avant l'irruption de Bellerive dans sa chambre.

« Inutile de chercher la dague, reprit le Père des Pères. Tu l'as levée sur moi, mais j'ai ordonné à mes fidèles de nous laisser seuls et je n'ai pas bougé. J'avais besoin de savoir.

— Savoir quoi ? »

Le feu couvait à nouveau dans les yeux du Père des Pères. Une chaleur intense, à la limite du supportable, enveloppa Émile.

« Ce qui dominait en toi : l'envoûtement des créatures de l'eau ou la vérité de ton sang. Les sortilèges de la lune ou la chaleur du soleil.

— Jusqu'à ce qu'elles me confient la dague, je n'avais jamais eu affaire aux créatures de l'eau, ainsi que vous les appelez. Je ne vois pas comment elles auraient pu m'enjoindre.

— Tu étais sous leur protection. Elles connaissaient tes ressources potentielles, elles te surveillaient. Elles attendaient patiemment que tu sois prêt pour faire de toi leur champion.

— Mes ressources potentielles ? Je ne suis qu'un homme comme les autres...

— Oh non ! » La voix du Père des Pères était subitement devenue grave, caverneuse, comme surgie de la nuit des temps. « La preuve : tu n'as pas réussi à plonger la dague dans ma gorge alors que personne ne t'en empêchait. Les filles de la nuit ont essayé de te pervertir, mais, au dernier moment, ton esprit, ton cœur, ton sang t'ont clamé à quel monde tu appartenais, tu as reconnu ta véritable famille, tu as repris ta place dans le tableau. Elles ont conçu le projet de se servir de toi afin de m'abattre, elles ont échoué. Que peut l'insigne clarté de la lune face à l'éclatante lumière du soleil ? »

Émile tenta de se souvenir de l'instant où il avait levé sur le Père des Pères la dague confiée par la fée Mélusine. Il s'entendait crier : « Je ne serai pas ton héritier », il se revoyait bondir sur l'estrade, s'avancer d'un pas rageur vers le grand prêtre assis sur la banquette claire, puis la suite des événements se perdait dans une brume épaisse, il lui semblait être fauché par une invisible lame, perdre l'équilibre, rouler sur les tapis, heurter une chaise curule.

Brûler dans un feu infernal. Être réduit en cendres.

« Si nous accomplissons la prophétie de nos pères, les Aryens de la Perse antique, le monde de la nuit disparaîtra, poursuit le Père des Pères. Voilà pourquoi il se défend farouchement, voilà pourquoi il prend le parti des souverains lunaires. Son ère s'achève pourtant : les temps sont pour lui venus de laisser la place aux fils du feu, aux guerriers du soleil.

— La nuit et le jour sont pourtant indissociables...

— De même que la mort et la vie, penses-tu. Qui donc dénie à l'homme cette aspiration naturelle à l'immortalité ? Qui donc a décidé que les êtres humains devaient s'effacer après leur passage sur terre ?

— La nature.

— La nature ? Ne sommes-nous pas ses maîtres ? N'est-ce pas à nous de lui dicter nos lois ?

— On ne peut pas interdire au soleil de se coucher chaque soir et de se lever chaque matin.

— On peut faire en sorte que jamais sa lumière ne cesse de nous éblouir. »

Les interrogations se bousculaient dans l'esprit d'Émile. Les images laissées par ses explorations du passé se mêlaient à ses propres souvenirs d'enfance et formaient un écheveau impossible à démêler. Il finit par poser la question la plus simple, la plus directe :

« Qui êtes-vous ? »

Le Père des Pères émit un petit rire qui s'acheva en toux rauque puis en expiration sifflante.

« La réponse à cette question t'a déjà été donnée, répondit-il enfin

d'une voix essoufflée.

— Où vous aurais-je déjà rencontré ?

— Tu ne sais toujours pas que la loi contraint les citoyens au tutoiement ?

— Dans le passé, n'est-ce pas ?

— Tu vas dans la bonne direction... »

Émile se remémora les visages croisés dans les arcanes de la mémoire humaine. Il s'aperçut avec étonnement qu'il n'avait rien oublié de ses plongées dans les mondes enfuis, qu'il se rappelait chaque détail, chaque ambiance, avec la même précision que les événements les plus récents.

Il explora plusieurs époques à vive allure jusqu'à ce qu'il se retrouve devant les cachots où s'entassaient les chrétiens. Les deux officiers romains conversaient à voix basse dans le couloir empierré et éclairé par une torche, Claudion, le plus jeune, et Lucianus, le plus âgé. Claudion se détournait de Lucianus pour fixer Émile avec insistance. Yeux jaunes, brillants, mélange d'orgueil, de férocité et de douceur, allure de fauve, sourire à la fois charmeur et cruel.

Ces yeux... oui, bien sûr...

« Vous êtes... tu es... l'officier romain, Claudion. »

Le Père des Pères eut une brève inclinaison du torse avec un gloussement de satisfaction.

« C'est... impossible, bredouilla Émile. Plus de quinze siècles se sont écoulés depuis que... Mille cinq cents ans. Ça voudrait dire que...

— Ne t'ai-je pas dit tout à l'heure que c'était aux hommes de dicter leur loi à la nature ? N'en suis-je pas la preuve vivante ? »

Même s'il refusait encore de la reconnaître, Émile savait que la vérité, l'inconcevable vérité, se tenait devant lui, enfouie sous une chasuble et une cagoule blanches.

« Les connaissances des antiques Aryens nous ont suivis à travers les siècles, ajouta le Père des Pères. Elles nous ont d'abord aidés à nous maintenir en vie, puis nous ont permis de modifier notre structure profonde. Les végétaux, les minéraux, les animaux, les sciences sont les alliés de ceux qui cherchent à s'élever au-dessus de leur condition.

— Qu'est-ce que vous... tu veux donc dire par "modifier notre structure profonde" ?

— Quand les changements sont suffisamment inscrits dans notre physiologie, ils deviennent à leur tour des lois, des caractéristiques que nous pouvons transmettre à nos descendants. Commander au temps est le dessein souverain de l'alchimie, et non pas changer le vil plomb en or.

— À part toi, qui est immortel ? »

Le Père des Pères croisa les jambes avec d'infinies précautions.

Il sembla à Émile percevoir des gémissements étouffés dans le

souffle de son vis-à-vis.

« Je ne suis pas immortel. Mon cycle touche à sa fin. Je me suis maintenu en vie jusqu'à ta naissance. Je n'étais que l'avant-dernier maillon de la chaîne humaine forgée par nos pères. Tu es le dernier.

— Tu veux dire que... »

Le Père des Pères s'agita à nouveau dans son fauteuil. Émile fut traversé par l'envie d'arracher sa cagoule et de contempler son visage.

« J'ai traversé quinze siècles, tu vivras beaucoup plus longtemps. Ton organisme ne connaîtra pas le vieillissement. Tu ne seras point à l'abri des accidents ou des criminels, mais tu seras épargné par les maux qui affligent tes semblables. Les plantes t'aideront à entretenir ta vigueur et ta jeunesse.

— Pour quoi faire ? »

Un soupir d'agacement s'exhala de la cagoule du Père des Pères.

« Tu es le roi des rois, l'Atar de la fin des temps, le représentant ici-bas du soleil et de sa lumière. Ton dessein est de régner, non sur la France mais sur toute l'humanité. La Révolution n'est qu'un infime intermède destiné à préparer l'avènement du règne solaire. Le peuple est déjà las du désordre et réclame de nouveaux souverains. Robespierre et ses amis croient être ceux-là ; ils ne sont que des marionnettes dont les têtes rouleront bientôt dans le panier.

— La fin des temps, dis-tu. Est-ce donc... l'extermination de l'humanité à laquelle les tiens et toi aspirez ? »

Émile se rappelait les paroles de l'abbé Rambaud, l'homme qui l'avait enlevé à sa mère et caché dans sa cure de La Réorthie. Le prêtre affirmait quant à lui qu'une ère magnifique de progrès s'ouvrait pour les êtres humains, que le pays de France et les royaumes voisins s'apprêtaient à renaître.

« La fin d'une certaine humanité, geignarde, coupable, misérable, répondit le Père des Pères. L'Atar chasse les vieux démons lunaires, arrache les faiblesses du cœur des hommes comme on sépare le bon grain de l'ivraie. Il fait de l'homme un être supérieur, invincible, un éclat du soleil. En luttant contre les superstitions, les philosophes des Lumières ont préparé sans le savoir l'âge solaire. La raison va de pair avec la lumière : l'une comme l'autre cherchent à éclairer les zones d'ombre, à chasser toutes les créatures, imaginaires ou réelles, qui se terrent dans les ténèbres et livrent une bataille permanente aux soldats du soleil. Les créatures des eaux se prétendent protectrices des hommes, mais, pour elles, il s'agit avant tout de survivre. Si tu m'avais frappé avec leur dague ensorcelée, tu aurais non seulement tué mon corps, mais tu aurais éventré mon âme, dispersé les connaissances de nos pères, brisé à jamais la chaîne.

— Pourquoi as-tu pris le risque ?

— Le risque n'était pas si grand ! La preuve : je suis encore en vie et

tu as vaincu le maléfice des servantes de la lune. Elles t'avaient choisi parce que tu étais le seul, de par ta naissance, à pouvoir tolérer le contact de leur dague. Les humains ordinaires sont foudroyés dès qu'ils la touchent, tu as déjà pu le vérifier à plusieurs reprises. Ce sont d'ailleurs les morts suspectes à la prison du Châtelet qui ont alerté mes agents et m'ont permis de te retrouver. Le stratagème des fées a fini par se retourner contre elles.

— Pourquoi avaient-elles besoin de moi ?

— Elles et leurs alliés ne peuvent pas intervenir directement dans les affaires humaines. Le secret est à la fois le garant de leur existence, leur tragédie et leur faiblesse. C'est la raison pour laquelle elles demeurent à l'état de légende ou de superstition dans l'esprit des hommes.

— Elles me sont bien apparues, à moi...

— Tu n'es pas un homme ordinaire, dois-je encore te le répéter ?

— Et à Bequette, à Norbert, à... à Perrette. »

La voix d'Émile se brisa. Le fait d'avoir prononcé son nom le ramenait tout à coup dans la chaleur et l'odeur de la jeune femme des Lucs-sur-Boulogne. Il avait peut-être vaincu le maléfice des créatures des eaux, selon les mots du Père des Pères, mais il n'avait pas brisé l'enchantement de Perrette, elle continuait de vivre au fond de lui, il n'avait pas oublié la douceur de ses lèvres et de sa peau, l'azur grave de son regard, la candeur éclatante de son sourire.

« Tu connaîtras de nombreuses amours, murmura le Père des Pères. Apprends donc tout de suite à les oublier.

— Que peux-tu savoir de mes amours ? rétorqua Émile avec une pointe d'agressivité.

— Rien de ce qui te concerne ne m'est étranger. Tu as eu un aperçu du pouvoir de l'haoma. Les plantes m'ont donné accès aux recoins de ta mémoire comme tu as eu accès à la mémoire de ta mère. Ceux dont tu parles, les sorciers du pays vendéen, tiennent leur savoir des créatures de l'ombre. Elles se servent d'eux pour garder leur ascendant sur les populations des campagnes.

— Tu parles comme les gens d'Église !

— Ah, les gens d'Église, les jésuites ! Ils ont combattu inlassablement l'influence des sorciers et autres guérisseurs. Les apôtres du Christ nous ont considérablement facilité la tâche. Certains d'entre eux sont même devenus nos plus fidèles alliés. De même que les Templiers, les chevaliers teutons, les loges maçonniques... Nous avons utilisé tous ceux qui... »

Un cri déchirant interrompt le Père des Pères. Émile voulut se lever, mais la main de son vis-à-vis se posa avec une incroyable vivacité sur son avant-bras et le contraignit à rester assis. Une force étonnante se dégageait de sa paume brûlante et plus légère qu'une

plume.

« S'il y a un problème, les courriers du soleil sauront le régler. Ils nous sont utiles. Ce sont eux qui haranguent les fidèles dans les assemblées, eux qui organisent les cérémonies, qui accueillent les nouveaux adeptes et leur font passer les épreuves des premiers grades. Je te les présenterai bientôt. Ils prononceront devant toi le serment de fidélité qu'ils ont prononcé devant moi. Il te reviendra de nommer leurs successeurs.

— Ils ne sont pas immortels ?

— Ils sont encore pétris d'humanité. Ils ne sont pas prêts. »

Émile dégagea son bras d'un mouvement brusque.

« Je suis également pétri d'humanité ! »

Le Père des Pères se pencha vers son interlocuteur comme pour l'emprisonner dans son regard.

« Tu crois appartenir à cette engeance qu'on appelle l'espèce humaine, mais bientôt le maléfice des créatures des eaux s'estompera définitivement, le souvenir de la jeune fille qui te tourmente également, et tu prendras conscience que tu es l'Atar de la fin des temps.

— Je ne l'oublierai jamais ! s'écria Émile.

— Quand la chaleur du soleil t'embrasera, elle pulvérisera les pauvres braises qui couvent en toi. Les fées ont tenté d'infléchir ton destin. Elles ont utilisé leurs satanés philtres pour te jeter dans les bras de cette fille. L'amour est la principale distraction humaine. Il obscurcit les esprits et les cœurs, il aide les hommes à supporter leur misérable condition. »

Les propos du Père des Pères révoltèrent Émile. Il faillit bondir de son fauteuil et sortir de la pièce. Il envisageait déjà de fausser compagnie aux adorateurs de Mithra, de sauter dans la première malle-poste à destination de la Vendée, de battre le bocage et le marais à la recherche de Perrette. Cependant, le doute s'insinuait en lui, traçait son sillon froid et vénéneux, tempérait sa première réaction de colère : c'était grâce aux fadets, les petits êtres de la forêt, les alliés des fées, qu'il s'était retrouvé dans la maison de Bequette, grâce à eux qu'il avait rencontré Perrette. Pourquoi l'avaient-ils transporté du bois Battiau jusqu'aux Lucs-sur-Boulogne ? Avait-il subi un enchantement ? Les créatures du monde invisible avaient-elles machiné sa rencontre avec Perrette ?

« Laisse seulement le temps à ton esprit de s'éclaircir, dit le Père des Pères d'une voix douce. Laisse le temps au soleil de disperser les dernières zones d'ombre. Les réponses sont en toi. »

À peu de chose près le même discours que celui de la sirène dans les souterrains de Paris.

« Qui dois-je croire ? murmura Émile. Elles jurent que tu es l'esprit

du mal, que tu dresses les hommes les uns contre les autres, que ton dessein est de les exterminer jusqu'au dernier.

— Ne t'ont-elles pas affirmé que leur sort est à jamais lié à celui de l'humanité ? Elles vivent parce que nous vivons, elles se sont glissées dans nos nuits, dans nos rêves. C'est une fatalité que nous devons briser. La fatalité de l'ombre, la fatalité des ténèbres. » Émile se remémora les paroles-pensées de la fée Mélusine dans la baie de l'Aiguillon.

Nous œuvrons dans le silence, nous réparons les offenses faites par la pensée humaine, les hommes sont prisonniers déformés dont ils devraient être les maîtres, un jour nous nous présenterons en pleine lumière, mais cela ne sera pas tant que les hommes resteront captifs du champ de matière...

« Nous sommes prisonniers de la matière selon elles, nous avons oublié notre véritable nature... »

Le Père des Pères émit un rire aigu dont les éclats restèrent un moment suspendus dans l'air parfumé de la pièce.

« Notre véritable nature, c'est la matière précisément ! Nous sommes issus de l'union du soleil et de la terre, nous sommes constitués de chair et de sang.

— Nous disposons d'un esprit...

— Nos pères, les anciens Aryens, ont percé les secrets de la matière et en ont conclu qu'elle était également le berceau de l'esprit. »

En proie à une brusque tension intérieure, Émile se leva et fit quelques pas entre les fauteuils.

« Pourquoi te croirais-je, toi ?

— Parce que l'haoma t'a révélé sa puissance.

— Les sortilèges des fées également, tu viens justement de le rappeler.

— Nous avons tous nos alliés, mais l'haoma t'emmènera là où bien peu d'êtres sont allés. Et puis il y a une autre raison pour laquelle tu dois me croire.

— Laquelle ?

— Le lien du sang. »

Émile resta un moment pétrifié contre le mur, les yeux rivés sur les dalles de la pièce.

« J'ai assisté à la nuit de noces de ma mère, donc à ma conception, finit-il par marmonner. Il faisait noir dans la chambre. Elle n'a jamais vu son époux, elle a seulement caressé son visage. Et ces traits lui sont apparus comme les plus beaux qu'elle eût jamais touchés, elle a connu un plaisir comme jamais aucune femme n'en a éprouvé.

— La réalité était, je le crains, bien différente de ses perceptions. Les plantes savent transformer le plus repoussant des vieillards en prince et le moindre effleurement en gouffre de félicité. Tu devais

entrer dans la vie par une porte grandiose.

— Elle n'a jamais su qui était son céleste amant.

— Il lui suffisait d'être le sanctuaire d'Atar. Elle a été choisie et bénie pour cela.

— Bénie ? Curieuse conception de la bénédiction : tu lui as tranché la tête et tu as mêlé son sang à celui d'une bête.

— Pas d'une bête, d'un taureau. Pour les adorateurs de Mithra, c'est un grand honneur. »

Le Père des Pères se leva à son tour et, d'une démarche chancelante, s'avança vers Émile.

« Les discours sont vains. Les certitudes te seront données en temps et en heure. Il te faut seulement accepter ton destin.

— Certaines destinées sont plus aisées à accepter que d'autres. Tu parles comme la sirène des souterrains de Paris.

— Il arrive parfois que les créatures de l'eau ne profèrent point de sottises ! »

La cagoule de son interlocuteur s'immobilisa à quelques pouces de la tête d'Émile.

« Puis-je... puis-je voir ton visage ?

— Cette demande est bien légitime de la part d'un fils. »

D'un geste lent, solennel, le Père des Pères entreprit de retirer sa cagoule.





CHAPITRE V

Les vingt hommes avaient pris place dans la grande pièce de la maison, les uns autour de la table, les autres devant la cheminée. Certains d'entre eux avaient retiré leur habit, leurs bottes, et ajouté leur puanteur à l'odeur âpre de chou, de purin et de bois brûlé. Après avoir installé le nourrisson dans un berceau de bois, les deux femmes leur avaient servi du pain noir, de la soupe, des pommes de terre, du lard et du vin aigre.

Excités par la présence des soldats, les enfants, un garçon de six ou sept ans et une fillette d'à peine cinq ans, volaient comme des abeilles de l'un à l'autre, touchaient les épaulettes, les boutons des redingotes, les bicornes, les cocardes, les crosses des fusils et les gibernes. De temps à autre, la vieille femme leur ordonnait d'une voix enrouée de laisser tranquilles les « braves gars de Paris qui viennent se battre dans nos campagnes pour nous rendre notre liberté ». Les enfants ne tenaient aucun compte de ses admonestations et continuaient leur incessant ballet parsemé de petits cris hystériques.

Cornuaud avait jusqu'alors réfréné la curiosité dévorante qui le poussait à fouiller les alcôves : rassasiés, séchés, ses hommes seraient plus faciles à raisonner au cas où l'on découvrirait un ou plusieurs brigands dissimulés derrière les lourdes tentures. Les deux femmes s'efforçaient de détourner l'attention de leurs hôtes, mais leur empressement et les coups d'œil craintifs qu'elles jetaient sans cesse en direction des rideaux confortaient le paydret dans la certitude qu'elles protégeaient quelqu'un. Installé au bout de la grande table, il nettoyait avec ses dernières bouchées de pain noir l'écuelle en bois qu'il avait vidée en quelques gorgées de sa soupe brûlante, de ses pommes de terre et de ses morceaux de lard. La chaleur de la pièce et le vin l'engourdisaient. Déjà quelques-uns de ses hommes s'étaient assoupis, allongés à même la terre battue ou recroquevillés contre le

mur. Ils n'avaient pas beaucoup dormi ces derniers temps. Les batailles contre la grande armée catholique et royale s'étaient achevées en retraites piteuses, ignominieuses. Dispersés, pourchassés par les bandes d'insurgés au cœur d'un bocage ténébreux et hostile, harcelés par le vent, les orages et les averses de grêle, ils avaient vécu quatre ou cinq jours dans un qui-vive permanent. Un cauchemar dont ils ne s'étaient pas encore réveillés.

Plus il la regardait, plus Cornuaud trouvait de la grâce à la jeune paysanne. Cheveux châtain clair en partie dissimulés par la coiffe, peau laiteuse, front haut, joues et lèvres incarnadines, cou gracieux, poitrine opulente, robe de laine grise, lâche, serrée à la taille par une ceinture de tissu et reboutonnée à la hâte. Elle était dépourvue de ces apprêts trompeurs dont usaient les élégantes de Paris pour capturer les regards ; la simplicité de ses vêtements cent fois ravaudés mettait en valeur sa beauté.

Comme la plupart des fermes de l'Ouest, l'habitation se composait d'une salle principale, d'un sellier et d'une autre petite pièce servant de chambre. Outre les deux alcôves, réservées en général aux anciens, un lit aux rideaux pour l'instant ouverts se dressait à quelques pas de la table ; il servait sans doute aux enfants, la jeune femme dormant dans l'autre pièce avec son mari quand il était à la maison. On rajouterait des lits au fur et à mesure que la famille s'agrandirait. Cornuaud en avait compté parfois dix dans les pièces principales des bourrines maraîchines.

« Où donc sont passés les hommes de c'logis ? » demanda tout à coup Pleurian.

Les yeux brillants, exorbités, du Boucher dansaient au rythme des hanches de la jeune femme. Il mourait d'envie, visiblement, d'en faire sa conquête d'une nuit : son commerce le changerait agréablement de celui des catins aux étreintes vénales et sordides. Elle, en revanche, n'avait rien à gagner dans une coucherie avec un homme dont le vit rongé par la vérole ne tarderait pas à pourrir et à se détacher de son corps. Cornuaud avait entrevu le membre de Pleurian un matin qu'ils pissaient côte à côte, et il avait plaint les femmes qui accueilleraient en elles, de gré ou de force, ce bout de chair lépreux.

« Ils sont partis donner un coup de main dans une ferme voisine », répondit la vieille femme.

Une moue dubitative plissa les lèvres fendillées de Pleurian.

« Me semble que les moissons sont pourtant achevées depuis trois bonnes semaines... »

— Y a toujours quelque chose à faire par chez nous, répliqua la vieille femme. À peine a-t-on rentré le grain qu'il faut songer à couper le bois pour l'hiver, et puis on doit s'occuper des bêtes, des vendanges, réparer les toitures avant les grandes pluies... »

Le Boucher attendit quelques instants avant de revenir à la charge. La salle s'emplit des crépitements du bois dans l'âtre, des cris des deux enfants, des aspirations bruyantes des hommes vidant leurs écuelles, des ronflements des premiers dormeurs, du crépitement de la pluie sur les tuiles. Les ténèbres assiégeaient la lumière douce dispensée par les braises et la chandelle de suif.

« Vos hommes, ils ont donc point peur de vous laisser seules ? Avec tous ces brigands et coupe-jarrets qui rôdent dans les parages, foutre, vous pourriez faire de bien mauvaises rencontres.

— Qui donc s'intéresserait à deux pauvres femmes comme nous ?

— En temps de guerre, y à point de pauvres femmes, juste des femmes, plus d'hommes ni de lois pour les protéger. »

La jeune paysanne avait suspendu ses gestes devant l'évier de granit posé sur un socle de pierre à côté de la cheminée. Elle avait obturé, avec un bouchon de bois taillé, l'orifice d'évacuation creusé dans le mur avant de verser un peu d'eau chaude puisée à la louche dans une marmite, puis elle avait ajouté de l'eau froide à l'aide d'un pichet. Elle devinait que, sous les propos en apparence anodins de Pleurian, se dissimulaient des intentions moins avouables. Cornuaud jugea opportun d'intervenir :

« La loi, à c't'heure, c'est nous qui la représentons. »

Pleurian lança un regard torve au paydret.

« Les commissaires et les généraux voient pas d'un mauvais œil qu'les bons soldats de la République montrent de quel bois ils sont faits aux drôlesses du pays.

— Aux brigandes, Boucher. Pas aux patriotes.

— Qui t'dit qu'ces deux-là sont vraiment patriotes ? »

Un frémissement parcourut les tentures des alcôves. Cornuaud se tint prêt à dégager le pistolet glissé dans sa ceinture.

« Tu crois donc qu'elles nous auraient offert le gîte et le couvert si elles n'étaient point de notre parti ?

— Dame, elles n'ont guère eu le choix. On aurait enfoncé leur foutue porte si elles avaient pas voulu l'ouvrir. »

Les enfants avaient cessé de remuer et de crier, pétrifiés par la tension soudaine qui assourdissait les voix des deux hommes.

« Le mieux est de dormir à c't'heure, puis d'lever l'camp demain au petit jour, déclara Cornuaud. Nous sommes tous fatigués.

— Va donc te coucher si t'en as l'envie. Et bonne nuit ! »

Le paydret essuya la lame de son couteau sur son pantalon avant de se lever et de se diriger d'une allure menaçante vers Pleurian.

« Le premier jean-foutre qui touche à une femme de cette maison aura affaire personnellement à moi. »

Boucher soutint quelques instants le regard de Cornuaud puis baissa la tête. Ayant vu Belzébut à l'œuvre au cœur des batailles, il ne

tenait pas à l'affronter en combat singulier. Il n'insista pas, se rendit d'un pas lourd dans un coin sombre de la salle et s'allongea directement sur le sol, la tête posée sur sa redingote bleue roulée en boule. Les deux femmes remercièrent Cornuaud d'un sourire, puis l'ancienne prit les enfants par la main et les entraîna malgré leurs protestations vers le lit.

Cornuaud attendit que la vieille femme eût éteint la chandelle et se fût glissée derrière l'une des tentures pour se rapprocher à pas de loup des alcôves. La jeune paysanne s'était retirée dans la chambre depuis quelques minutes et avait refermé la porte derrière elle. Le grincement horripilant du verrou avait dominé les ronflements et le crépitement de la pluie sur les tuiles. Des braises rougeoyaient dans l'âtre et jetaient leurs feux agonisants sur les murs luisants d'humidité. Le paydret s'assura que ses hommes, en particulier Pleurian, toujours allongé dans son coin, dormaient. Lui-même avait lutté de toutes ses forces contre la fatigue qui lui pesait sur les épaules et la nuque à la façon d'une galipote. S'il s'était couché sur la terre battue, s'il avait commencé à détendre ses muscles noués, il aurait plongé en moins de cinq secondes dans une inconscience réparatrice. Mais sa curiosité le taraudait, accompagnée d'une sourde inquiétude depuis que les ténèbres étaient redescendues sur la maison. Il lui fallait absolument en avoir le cœur net, savoir qui se cachait à l'intérieur des alcôves : deux ou trois brigands habiles et résolus auraient pu exploiter leur sommeil pour les égorger un à un, ses hommes et lui.

Il longea la première alcôve où s'était mussée la vieille femme et avança vers la deuxième avec d'infinies précautions. Les yeux de l'enjomineuse brillaient dans ses ténèbres intérieures. Les battements de son cœur l'ébranlaient jusqu'au bout des doigts. Sa main gauche se crispait sur la crosse du pistolet. Il l'avait armé avant de se lever et il avait cru que le cliquetis du chien, à peine audible pourtant, résonnait avec la puissance d'un coup de tonnerre.

Parvenu à quelques pouces de la tenture, il resta un petit moment à l'écoute des bruits, finit par percevoir une respiration légèrement sifflante, retenue, à l'intérieur de l'alcôve, leva le pistolet et, s'efforçant de maîtriser le tremblement de son bras, commença à écarter la tenture de l'extrémité du canon.

Il n'eut pas le temps d'aller au bout de son geste. Quelque chose de dur et de froid jaillit de l'obscurité et se posa avec brutalité sur sa joue. Il se figea lorsqu'il discerna un fusil puis, recroquevillés contre le mur du fond, deux individus, l'un vêtu d'une chemise et de bas blancs qui tranchaient sur le fond d'obscurité, l'autre, celui qui tenait le fusil, enveloppé dans une pèlerine sombre. Les yeux de Cornuaud s'habituerent à l'obscurité. Encadré de cheveux bruns et raides, le

visage de l'homme au fusil était long, sec, son nez, son menton et ses pommettes semblaient taillés à la serpe, une ride profonde et verticale séparait en deux sa joue gauche. Les yeux globuleux et bruns du deuxième, ses traits délicats, sa chevelure bouclée, sa prestance furent immédiatement familiers au paydret. Il ne parvint pas à se remémorer les circonstances de leur rencontre mais, aucun doute, leurs chemins s'étaient déjà croisés.

Cornuaud leva une main et, de l'index, indiqua à ses deux vis-à-vis qu'il y avait du monde dans la pièce, qu'ils n'avaient donc aucun intérêt à réveiller la maisonnée. L'homme à la chemise blanche l'examina avec attention, contraignit son acolyte à baisser son fusil puis, d'un mouvement de tête, invita Cornuaud à les rejoindre à l'intérieur de l'alcôve. Le paydret hésita avant que le grognement d'un homme endormi ne le pousse à se faufiler derrière la tenture et, la tête rentrée dans les épaules pour éviter de se cogner au plafond bas, à se jucher sur le large lit garni d'un mauvais matelas de paille séchée. Il y fut accueilli par une odeur proche de celle du ruisseau ou du chien mouillé. L'homme à la chemise blanche se rapprocha de lui jusqu'à ce qu'il perçoive son souffle chaud dans le creux de l'oreille.

« Je savais bien que nous aurions l'occasion de nous revoir. Ne t'avais-je pas dit que je te reconnaîtrais ? »

Son chuchotement ramena Cornuaud une année en arrière.

Dans la cour du château des Tuileries.

Une silhouette se détachait de l'épaisse fumée montant des corps brûlés et venait dans sa direction, dissimulée derrière une jambe encore habillée d'un pan de pantalon blanc maculé de sang.

Il colla à son tour ses lèvres contre l'oreille de son interlocuteur.

« Vous êtes le marquis déguisé en sans-culotte qu'j'ai laissé filer dans la cour des Tuileries, pas vrai ? Qu'est-ce que vous fichez à c't'heure dans cette maison ? »

Cornuaud remarqua que le fusil et les yeux de l'autre homme restaient en permanence braqués sur lui, puis il accorda toute son attention au chuchotement du marquis.

« Je suis l'un des chefs de l'armée vendéenne. Un trophée glorieux pour tes hommes et toi, n'est-ce pas ? J'étais en route pour Cholet quand nous sommes tombés sur un détachement républicain. Nous avons réussi à nous enfuir et à nous réfugier dans cette ferme. »

Les paysannes avaient fait preuve d'un sang-froid admirable. Hébergeant l'un des généraux de l'armée catholique et royale, elles avaient joué les bonnes patriotes pour dissuader les volontaires du bataillon de visiter la maison. Elles auraient pu être trahies par les enfants, un éternuement, une maladresse, mais à aucun moment leur peur n'avait transpiré, elles avaient servi le souper sans trembler, puis elles étaient allées se coucher en espérant que le marquis et son

compère profiteraient de la nuit pour s'enfuir.

« Que comptez-vous faire à c't'heure ? » demanda Cornuaud.

Il leur fallait à chaque fois attendre quelques secondes entre deux chuchotements, le temps que la bouche de l'un se colle contre l'oreille de l'autre.

« Ça dépend de toi, mon ami. Nous laisseras-tu partir ?

— Pourquoi donc j'ferais une chose de même ?

— Tu m'as déjà accordé ta grâce une fois.

— J'suis p't-êt pas d'humeur à vous l'accorder une deuxième fois.

— Je t'ai entendu parler à tes hommes et j'ai apprécié ta mansuétude pour les femmes de cette maison.

— J'voulais seulement qu'ces jean-foutre prennent un peu de repos... »

Au fond de lui, pourtant, Cornuaud avait déjà exaucé le vœu de son interlocuteur. Même si ses yeux continuaient de briller en lui, l'enjomineuse d'Afrique n'exigeait pas de sang, elle restait seulement attentive devant la menace représentée par l'homme au fusil. Celui-ci, avec son regard sans fond et son allure d'oiseau de proie, n'était sûrement pas du genre à épargner un ennemi tombé entre ses mains.

« Il y a en toi de la bonté, je le sens. »

L'émotion soulevée en Cornuaud par les paroles du marquis le mit au bord des larmes. Il avait ressenti de la bonté et de la joie jadis, avant que la cruauté, au sortir des temps de l'innocence, ne s'empare de lui. Il ne comprenait pas pourquoi il avait basculé dans le camp des réprouvés, pourquoi Dieu l'avait renié. Le curé de la paroisse avait un jour affirmé que le Divin Berger ne marquait pas toutes ses ouailles, comme s'il concédait au diable une part de son troupeau.

« Attendez avant de fiche le camp que tout l'monde dorme profondément, dit-il. J'vous accompagnerai jusque dehors. Après, dame, arrivera c'qui arrivera... »

Le marquis s'inclina brièvement avec un sourire, jeta un coup d'œil joyeux à l'homme au fusil dont les traits restèrent impassibles, se pencha de nouveau vers Cornuaud.

« Jean n'est point ce qu'on peut appeler un gai compagnon. Mais il est efficace et fidèle. Nous partirons donc à votre signal. »

Ils ne bougèrent pas jusqu'à ce que la nuit se berce de ronflements et de respirations sifflantes, puis Cornuaud écarta lentement la tenture et fouilla du regard la pièce plongée dans une obscurité totale. Il distingua peu à peu la table, les bancs, les corps jonchant la terre battue et, plus loin, la porte que révélaient ses linéaments légèrement plus clairs. Il se demanda pourquoi il se donnait tant de peine pour un ci-devant qui, en temps ordinaire, n'aurait même pas daigné baisser les yeux sur un bougre de sa sorte. Le marquis lui avait trouvé un peu de bonté, et ces paroles, même s'il doutait de leur sincérité, l'avaient

bouleversé. Et puis il avait sacrifié tant d'hommes et de femmes depuis son retour des Caraïbes qu'il n'allait pas négliger l'opportunité d'en rendre deux à la vie. L'occasion était trop belle d'en appeler à sa miséricorde, de prendre une menue revanche sur la sorcière qui le possédait, qui se servait de lui pour semer la mort et la désolation dans le pays de l'homme blanc.

Il ordonna aux deux brigands de le suivre. Ils se glissèrent silencieusement hors de l'alcôve et se dirigèrent vers la porte en enjambant les corps. Des soldats remuèrent, grognèrent, mais aucun d'eux ne se réveilla. Le hurlement lointain d'un loup troua les ténèbres. La pluie avait cessé de tomber, le vent gémissait dans la toiture et dans les frondaisons proches. Les trois hommes atteignirent la porte sans encombre. Cornuauud tira le verrou en prenant soin de ne pas faire de bruit. Le fer rouillé crissa à deux reprises sur les crampons. Le paydret s'interrompit et vérifia, avant de recommencer, que personne ne l'avait entendu. L'homme au fusil, celui que le marquis appelait Jean, se tenait prêt à tirer à la moindre alerte. Il dominait Cornuauud, haut de ses six pouces pourtant, d'une bonne demi-tête.

Les femmes n'avaient pas posé la lourde barre dans ses traverses avant de se coucher. Cornuauud n'eut qu'à tirer lentement la porte, qui s'ouvrit en émettant un gémissement prolongé. L'aboïement d'un chien souleva une vague soudaine de caquètements et de meuglements. Les trois hommes passèrent dans la cour et s'éloignèrent rapidement de la maison. Aucune lumière, aucune étoile, aucun quartier de lune n'éclairait la nuit plus noire que le cul d'un chaudron. Le vent violent dispersait des odeurs de terre humide, de feuilles mortes et de chaume pourrissant.

Le marquis enfila l'ample redingote jusqu'alors repliée autour de son bras tandis que son compagnon enfonçait sur sa tête un rabalet de la largeur de ses épaules.

« Le diab' emporte tcho chaï ! L'a bé failli tôt faire rater !

— Du calme, Jean. Nous sommes dehors, c'est l'essentiel. » Le marquis se tourna vers Cornuauud et lui dit à voix basse : « Je te suis redevable une seconde fois, l'ami. Comment te remercier ?

— En fichant l'camp l'plus vite possible, dame !

— Bien parlé. Nous n'avons pas de temps à perdre. Dis-moi ton nom, que je puisse intervenir en ta faveur quand nous aurons rétabli Louis XVII sur le trône de France. »

Cornuauud hocha la tête d'un air dubitatif.

« J'suis pas sûr que vous s'rez à même de battre les armées d'la République. Les gars de Mayence sont avec nous, à c't'heure. Et puis il vient des volontaires de tout l'pays.

— Dieu est avec nous, mon ami, répliqua le marquis avec un sourire

lugubre. Eh bien, ton nom ?

— Vous aurez qu'à dire que vous avez eu affaire à Belzébuth.

— Diantre, j'aurai donc été secouru par le diable en pers... »

Un craquement l'interrompit, suivi de battements de bottes sur la terre mouillée. Des ombres se déployèrent dans les ténèbres. Un rayon de lune se coula par une déchirure des nuages et révéla des soldats coiffés de bicornes et armés de fusils.

« Bon d'là ! I ant été trahis ! »

Le compagnon du marquis épaula son fusil et tourna sur lui-même à plusieurs reprises comme un chien affolé.

« Lâche donc ton arme, foutre de brigand ! »

Cornuaud reconnut immédiatement la voix de Pleurian.

« J'vous laisse le choix : ou vous saigner tout de suite comme des gorets, ou vous conduire devant le tribunal de Saumur. »

D'un geste, le marquis ordonna à son acolyte de lâcher son fusil et se débarrassa lui-même de ses deux pistolets.

« Ça vaut pour toi, Belzébuth ! J'sais qu'tu caches des armes dessous ta veste. »

Le Boucher attendit que Cornuaud eût obtempéré pour sortir de l'obscurité et s'avancer vers les trois hommes. Un sourire mauvais ravina sa face cabossée. Des traînées de boue maculaient son bicornes, collaient ses mèches blondes à ses joues et à son front. Ses yeux clairs brillaient d'un éclat triomphal.

« J'me doutais de quelque chose. J'trouvais point normal que tu nous interdises de toucher cette bougresse ! Les généraux de l'armée de La Rochelle nous commandent pourtant de foutre les brigandes avant d'les éventrer. J'dormais point, j'te guettais du coin de l'œil, j't'ai vu entrer dans cette alcôve, j'ai compris qu'il y avait du monde là-dedans, j'ai résolu de réveiller quelques hommes, ceux qui t'aiment point, et de vous attendre dehors, toi et tes amis... »

Pleurian s'approcha encore de Cornuaud pour lui poser sa baïonnette sur le ventre et lui souffler son haleine fétide à la face.

« T'es qu'un foutu traître, Belzébuth ! » Il désigna le marquis et son acolyte d'un coup de menton. « T'es d'leur satané pays, normal que t'aies d'l'amitié pour eux, pas vrai ?

— Tu devrais ôter ta baïonnette de mon ventre à c't'heure, Boucher. Et puis commander aux autres jean-foutre de battre en retraite. J'suis ton supérieur et, c'que t'es en train de faire, ça s'appelle une mutinerie ! »

Une colère sourde brûlait dans ses veines. L'enjomineuse négresse redonnait des forces à son serviteur afin de l'aider à se sortir du piège.

La lune disparut de nouveau sous les nuages. Pleurian redevint une ombre grisâtre, une silhouette d'où se détachaient les pierres étincelantes des yeux.

« Moi, j'appelle ça le devoir patriotique, Belzébuth. Et j'suis bien sûr que les généraux me donneront raison, j'suis aussi certain qu'le tribunal t'enverra biser la veuve et que l'bourreau montrera tantôt ta tête au peuple. »

Le Boucher appuya pendant quelques secondes l'extrémité de sa baïonnette sur le ventre du paydret, puis il la releva avec un ricanement et la pointa sur les deux brigands.

« Si tu m'disais pourquoi t'as voulu soustraire ces jean-foutre à la justice de la République ?

— Faudrait déjà qu'y en ait une, de justice ! »

Cornuau fouilla l'obscurité du regard afin d'évaluer le nombre d'hommes déployés autour d'eux. Il en compta quatre, peut-être cinq.

« Tu vois qu't'es pas un vrai patriote ! Dis-moi au moins qui sont ces deux jean-foutre.

— T'as qu'à leur demander à eux. »

Pleurian se fendit d'un soupir exaspéré avant de se planter devant le marquis.

« Présentez-vous donc, citoyens.

— Nous sommes de simples voyageurs. Nous avons été surpris par la nuit et avons demandé asile à ces deux femmes. »

Un rictus tordit les lèvres de Pleurian.

« De simples voyageurs ne se terrent pas dans une alcôve, pas plus qu'ils ne se sauvent au beau milieu de la nuit comme des voleurs. J'crois, moi, qu'vous êtes des jean-foutre de brigands. Toi, tu t'exprimes comme un aristocrate, et ton compère ressemble foutrement à un ennemi de la nation. J'parie que... »

Joignant le geste à la parole, le Boucher tendit le bras vers l'homme au rabalet, écarta un pan de sa pèlerine et dégagaa le petit morceau d'étoffe cousu au revers de sa veste. Un cœur rouge surmonté d'une croix noire.

« Qu'est-ce que je disais ! Amenez-moi les cordes, vous autres, qu'on les attache céans et qu'on les conduise à Saumur. »

Bien qu'il les distinguât à peine, Cornuau perçut l'hésitation des complices de Pleurian. Ils savaient de quoi Belzébuth était capable, ils connaissaient sa vigueur, et ficeler un gaillard de sa trempe ne serait sûrement pas une entreprise aisée.

« Pourquoi qu'on le tue pas tout de suite ? demanda l'un d'eux.

— Parce qu'on doit respecter la loi et que j'veux voir rouler sa foutue tête dans le panier. Auriez-vous peur de lui, des fois ? » Cornuau et les deux brigands devaient d'être encore en vie à l'ambition dévorante de Pleurian, qui comptait sur le retentissement d'un procès officiel pour mettre en avant ses mérites et obtenir de l'avancement.

« Donnez-moi les cordes, bande de poltrons. J'me charge de les lier.

Vous aurez juste à les tenir en joue. »

Le Boucher recula de quelques pas sans quitter des yeux les trois captifs. Un soldat lui posa une corde dans la main et s'éloigna aussitôt, pressé de remettre une distance rassurante entre Belzébuth et lui.

« Viens là, citoyen ! » ordonna le Boucher au marquis. Le chef vendéen s'exécuta après avoir adressé un signe de tête à son acolyte. « Tourne-toi. Les bras en arrière. »

Avec un gloussement de satisfaction, Pleurian commença à enrouler la corde autour des poignets de son prisonnier. L'homme au rabalet se rapprocha de Cornuaud pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille :

« Occupe-ta de tcho zirou pendant qu'i m'charge dos autres. »

Le paydret acquiesça d'un petit hochement de tête.

« Quand i t'dounerai l'signal... »

Pleurian lança un regard suspicieux dans leur direction.

« Qu'est-ce que vous complotez, vous deux ? »

Cornuaud repéra la forme grise de son pistolet gisant dans la terre deux pas devant lui.

« Ma foi, dit-il d'un ton badin, il me disait que tu ferais moins le fier quand le roi de France serait remis dessus son trône et qu'tu t'pavanerais dessus une bonne roue. »

Le Boucher éclata d'un rire gras et se tourna vers les autres soldats, aussi hilares que lui. D'épaisses gouttes de pluie dégringolèrent des nuages effilochés par les bourrasques.

« Vous entendez, vous autres ? On a coupé la tête du gros Capet, on va bientôt couper celle de la catin autrichienne, et ces jean-foutre croient qu'il y a encore de la place pour la royauté en France ! »

Cornuaud perçut dans son dos le grincement caractéristique d'un pistolet qu'on armait. Les volontaires du bataillon du Panthéon ne feraient jamais de bons soldats : ils avaient négligé de fouiller leurs prisonniers, et le compère du marquis, un redoutable combattant, celui-là, dissimulait un véritable arsenal dans les plis de sa pèlerine. Le chien enfermé dans un appentis gronda de nouveau, les poules et les vaches dans l'étable lui répondirent, des éclats de voix retentirent à l'intérieur de la maison. Le tapage avait réveillé les autres soldats.

« A c't'heure ! »

L'acolyte du marquis s'écarta d'un bond de Cornuaud. Deux pistolets apparurent dans l'entrebâillement de sa pèlerine. Son premier coup de feu griffa la nuit d'une lueur rageuse, frappant d'effroi les complices du Boucher. Le paydret exploita la stupeur de son ancien subordonné pour fondre sur lui avant qu'il ait eu le temps de s'emparer de son fusil.





CHAPITRE VI

Une douzaine d'hommes avaient pris place dans la crypte souterraine. Des motifs bleus et rouges ornaient leurs chasubles claires, les signes d'une écriture ancienne probablement. Leurs yeux brillaient de ferveur dans les fentes de leurs cagoules blanches. Ils avaient bu de l'haoma avant de se rassembler dans la petite pièce meublée de deux bancs de pierre et éclairée par plusieurs bougeoirs. Au-dessus d'une fosse centrale profonde d'environ six pieds, la voûte se criblait d'une multitude d'alvéoles larges de deux pouces et teintées de rouge. Les senteurs capiteuses d'encens ne masquaient pas les odeurs mêlées d'étable et de boucherie.

Émile crut percevoir un souffle au-dessus de lui. Il repoussa l'envie brutale de retirer sa cagoule. Il avait fallu, pour arriver dans la crypte, parcourir une succession d'escaliers et de galeries souterrains qui partaient de la cave de la maison de Montmartre, franchir deux portes – deux pans de mur coulissants, plus exactement – actionnées par des mécanismes complexes. Le Père des Pères avait posé les mains sur des pierres sans marquer la moindre hésitation. Au bout de quelques secondes, le mur s'était escamoté dans un grondement prolongé. La lampe à huile tenue à bout de bras par Émile avait dévoilé la bouche d'une galerie étroite aux parois habillées de moisissures. Les deux hommes étaient seuls, les courriers du soleil ayant emprunté un autre chemin.

« Je te révélerai bientôt les secrets de ce passage, avait murmuré le Père des Pères. Personne d'autre que toi ne les connaîtra. Si tu étais placé dans l'obligation de fuir, sache que l'un de ces souterrains donne à l'extérieur de Paris, au bord de la Seine où un bateau se tient en permanence prêt à appareiller. Mais je ne m'en suis jamais servi, et il n'y a aucune raison que tu t'en serves un jour. »

Émile avait tenté de mémoriser les mouvements des mains du Père

des Pères sur les pierres, mais ils s'étaient révélés trop rapides pour lui. Et puis le souvenir du visage qu'il avait aperçu quelques instants plus tôt continuait de le troubler. L'être qui se dissimulait sous la cagoule de grand prêtre de Mithra n'avait plus grand-chose d'humain. Sa tête n'était qu'un amas de chair informe et brunâtre où l'on ne discernait plus le nez ni les pommettes ni les sourcils. En bas des joues, les lambeaux de peau ne suffisaient pas à recouvrir les dents déchaussées, presque noires et enchevêtrées. Les yeux ressemblaient, au milieu de ce chaos organique, à des puits de soufre. Aucun cheveu ne poussait sur le crâne traversé de stries sinueuses et profondes. Les oreilles étaient restées pratiquement intactes, sombres, d'apparence dure et rêche. Curieusement, Émile reconnaissait dans cette face difforme l'expression de l'officier romain Claudion.

« Tu comprends maintenant pourquoi je te disais que, sans l'aide précieuse des plantes, ta mère ne m'aurait pas trouvé beau », avait murmuré le Père des Pères d'une voix teintée de mélancolie.

Étrange de voir bouger des mâchoires inférieures en grande partie dénudées : on avait l'impression de converser avec un cadavre en voie de décomposition. Émile avait eu une première et violente réaction de répulsion. Il refusait de toute son âme d'être le fils d'un monstre pareil. Sa mère n'avait jamais vu le visage de l'homme qu'on lui avait imposé comme époux ; il n'y avait dans sa mémoire aucune autre sensation que le contact de ses mains et de ses lèvres sur la peau douce et parfumée de son amant d'une nuit. Le Père des Pères avait donc tout loisir de mentir, et il mentait, évidemment. Émile avait maintes fois tenté d'imaginer son père lors des soirées d'hiver lentement consumées devant la grande cheminée de la cure de La Réorthie. À chaque fois il lui avait trouvé de la beauté, de la bonté, de la sagesse, à l'exact opposé de la créature abominable qui se tenait devant lui et se prétendait son géniteur.

« Voici ce que le temps a fait de moi. Les connaissances des anciens m'ont maintenu en vie, mais mon apparence humaine s'est estompée. Le prix à payer, je suppose, pour préparer l'avènement de Mithra. Pour édifier le pont entre les anciens mages et l'Atar de la fin des temps. »

La tristesse du Père des Pères avait imprégné Émile jusqu'aux os et apaisé sa colère naissante.

« Ta réaction est compréhensible : aucun fils n'accepte d'un cœur léger de se contempler dans le miroir déformé tendu par son père. Au fond de toi, pourtant, tu sais où gît la vérité. L'haoma te l'a révélée. Je ne te demande point de m'aimer : tu ne m'appartiens pas davantage que tu ne t'appartiens. Tu es le fils de Mithra, l'Atar qui délivrera l'humanité de ses vieilles lunes. Regarde-moi, si cela peut t'aider à me souffrir, avec le visage du jeune officier Claudion. »

Ayant prononcé ces mots, il avait remis sa cagoule, et Émile n'avait plus aperçu de lui que ses yeux d'un jaune assombri. Deux jeunes femmes s'étaient présentées dans la pièce, vêtues des robes transparentes portées par la plupart des servantes de Mithra. Elles l'avaient aidé à enfiler une chasuble et une cagoule blanches identiques à celles du Père des Pères.

« Le moment est venu de te présenter aux courriers du soleil. Ils nous attendent dans la crypte. »

Émile n'éprouvait plus ni colère ni dégoût. La vérité qui lui avait paru inconcevable quelques instants plus tôt commençait à s'imposer à lui. L'haoma ne trichait pas. Il devait maintenant accepter son père véritable, ce père biologique si différent de son père imaginaire. Comme tous les enfants abandonnés, il s'était bercé d'illusions, il s'était inventé une famille enchantée, des parents mythiques, magnifiques, comme si la beauté avait le pouvoir de conjurer l'absence. Les habitants de La Réorthie n'étaient pas si loin de la réalité lorsqu'ils lui avaient donné le surnom de « fils de fée » : sa mère était une jouvencelle d'une quinzaine d'années morte sans avoir connu rien d'autre de la vie que la captivité et la servitude, et son père un homme qui avait servi dans l'armée romaine et vécu plus de quinze siècles. Sa naissance n'était vraiment pas ordinaire.

« Comment les fées ont-elles su que je... j'étais celui que tu attendais ? avait-il demandé après avoir enfilé la cagoule.

— Rien n'échappe aux filles de la nuit. Les êtres intermédiaires et les animaux leur servent d'yeux et d'oreilles. En ce moment même, un rat, une souris, une chouette, un chat peut-être sont en train de nous espionner.

— Qu'as-tu fait de la dague ? »

Le Père des Pères avait marqué un temps de silence avant de répondre.

« Je l'ai confiée à Schehrinaz, l'une de mes deux gardiennes aux serpents, afin qu'elle l'égare à jamais. »

Un grand froid avait saisi Émile. Malgré la révélation qui faisait d'elles ses ennemies, il n'avait pu s'empêcher de penser qu'il avait trahi les créatures des eaux. C'étaient pourtant Mélusine et ses sœurs qui avaient commandé à l'abbé Rambaud de l'enlever, elles qui l'avaient soustrait à l'amour de sa mère, qui l'avaient enjominé pour le dresser contre son père.

« Sais-tu qu'Arnewaz et Schehrinaz sont encore plus vieilles que moi ? avait poursuivi le Père des Pères. Elles commandent aux serpents, et on dit dans certaines légendes que le serpent a volé leur immortalité aux hommes. Elles m'accompagnent souvent dans mes déplacements. Elles assistent également mes fils aînés dans certaines de leurs activités. »

Les douze courriers du soleil se pressaient devant les bancs de pierre encadrant la fosse centrale. Émile se souvenait des propos du Père des Pères à l'instant de franchir la deuxième porte secrète.

« Tu ne trouveras parmi les héliodromes ni député de la Convention, ni ministre, ni membre en vue des clubs. Et pourtant ils exercent une influence considérable sur les événements. C'est à eux que l'on doit la prise de la Bastille, la prise des Tuileries, le procès du roi, l'arrestation des girondins, la proclamation de la Terreur et bien d'autres interventions qui nous ont tranquillement conduits vers l'ultime changement.

— Qui sont-ils ?

— Des adorateurs fidèles qui préparent dans l'ombre l'avènement de Mithra et qui, le moment venu, seront glorifiés par la lumière. Par ta lumière. Le secret est pour l'instant le gage de leur réussite.

— Je ne sais si je serai capable de...

— Tu es le résultat d'un projet neuf fois millénaire. Il ne peut y avoir d'erreur. Laisse-toi seulement aller à ta véritable nature. Arrache comme de l'ivraie les pensées que tu crois tiennes et qui ne sont que l'expression d'une volonté étrangère, illusoire. Abandonne-toi à l'haoma. »

Dans les regards des courriers du soleil tournés vers le Père des Pères, Émile entrevoyait de l'adoration. Ils se seraient fait brûler ou écharper sans une once d'hésitation à l'instant où leur chef suprême leur en aurait donné l'ordre. Les yeux bleus, verts, bruns ou noirs brillaient avec un éclat singulier, presque dément, dans les trous des cagoules. À l'invitation du Père des Pères, ils s'assirent l'un après l'autre sur les bancs de pierre. La complexité et les couleurs des symboles brodés sur leurs chasubles indiquaient sans doute une hiérarchie précise. Au-dessus d'eux retentit un long mugissement suivi d'éclats de voix.

Le Père des Pères pria Émile de s'installer sur l'un des deux fauteuils taillés directement dans la roche et dont les deux parties inférieures, reliées entre elles, s'ornaient d'une frise sculptée. Bien qu'érodé par le temps, le bas-relief restait parfaitement visible à la lueur des bougies : le sang coulait en abondance du poitrail d'un taureau blessé, dévalait son flanc en cascade et formait à ses pieds une mare où poussaient des plantes, des arbres et d'autres animaux.

« Mes fils aînés, mes fils bien-aimés, mes courriers du soleil, les temps tant attendus, tant espérés, sont enfin venus », déclara le Père des Pères d'une voix vibrante dont la puissance surprit Émile.

Les douze hommes poussèrent des clameurs d'enthousiasme qui résonnèrent un long moment dans la crypte et provoquèrent un nouveau mugissement au-dessus de leurs têtes.

« Voici que Mithra nous envoie dans sa grande générosité l'Atar de

la fin des temps », reprit le Père des Pères. D'un geste péremptoire de la main, il intima aux courriers du soleil de le laisser poursuivre. « L'antique prophétie de nos pères est sur le point de se réaliser. Jamais les signes n'ont été aussi favorables, mes fils bien-aimés. La royauté honnie des Ioniens, des lunaires, a été renversée. Elle a laissé la place nette pour un nouveau souverain, une nouvelle société, une nouvelle ère. La maçonnerie, la Rose-Croix, les Illuminés de Bavière, les partis démocratiques nous ont été d'une aide précieuse, mais ils doivent maintenant se soumettre à la toute-puissance du Soleil ou s'effacer devant elle. »

L'excitation qui frémissait sous les cagoules et les chasubles gagnait Émile. Un feu encore ténu courait dans ses veines, qui l'embraserait bientôt. Sa véritable nature, selon l'expression du Père des Pères, reprenait possession de lui.

« Le peuple réclame son nouveau souverain, un souverain fort, implacable, conquérant. Le peuple est las des désordres, las des pénuries, des spéculations, de la corruption, des guerres civiles, las, déjà, de ses médiocres maîtres actuels. Le peuple est prêt à recevoir la révélation de Mithra, l'éblouissement du Soleil. Nous lancerons bientôt les sections et l'armée révolutionnaire de Paris acquises à notre cause ainsi que nos propres troupes sur la Convention. Nous achèverons dans l'Ouest la guerre qui a jusqu'alors si bien servi notre cause. Des départements rebelles, nous ferons des terres brûlées et fumantes qui montreront au peuple la toute-puissance du feu céleste. Tous, les esprits simples comme les esprits forts, seront frappés par l'éclat de la lumière, tous baigneront dans la Terreur sacrée... »

Une violente quinte de toux interrompit le Père des Pères. Émile crut qu'il allait se briser et tomber en poussière sur son siège de pierre. Pour la première fois, il se surprit à ressentir de la compassion pour cet homme. En lui jaillirent également toutes les questions qu'il n'avait pas eu la présence d'esprit de lui poser lors de leur conversation : comment vivait-on au temps de l'empire romain ? Avait-il rencontré les grandes figures de l'histoire de France, Charlemagne, Jeanne d'Arc, Saint Louis, Philippe le Bel, les autres rois ? L'abbé Rambaud disait qu'il convenait de respecter les anciens car ils étaient les puits de mémoire où les jeunes générations pouvaient à loisir s'abreuver ; Émile avait la chance de côtoyer en ce moment un puits qui recelait dans ses profondeurs vertigineuses quinze siècles de l'histoire humaine.

« Qui donc est le nouveau souverain, Père ? » demanda celui des courriers du soleil qui se trouvait à l'extrémité du banc de droite.

Le Père des Pères se redressa et attendit que s'apaise sa respiration sifflante.

« L'haoma vous le présentera bien mieux que moi », dit-il enfin

d'une voix enrouée.

Comme si cette phrase avait valeur de signal, deux hommes nus à la maigreur désolante s'introduisirent dans la crypte par une porte basse, portant des coupes d'or serties de pierres précieuses et emplies d'un liquide ambré. Émile fut secoué par un spasme lorsque l'un des deux servants s'approcha de lui et que l'odeur de la décoction frappa ses narines. Il se rendit compte avec effroi que son organisme, irrigué pendant des semaines du breuvage d'immortalité, réclamait avec véhémence une nouvelle dose d'haoma. Il s'expliquait maintenant la tension des derniers jours, les tiraillements désagréables sous les yeux, dans la poitrine, aux extrémités de ses membres. Ils s'estomperaient sitôt qu'il aurait trempé les lèvres dans l'un des calices. Il se contint pour ne pas arracher des mains celui qu'un servent tendait au Père des Pères.

« Merci, mon fils corbeau. »

Le Père des Pères releva légèrement sa cagoule sans rien dévoiler de son visage, s'empara de la coupe, la glissa sous le tissu et, maîtrisant tant bien que mal ses gestes, but une gorgée d'ambrosie. Émile perçut dans sa propre chair le bien-être qui se diffusa instantanément dans le corps du vieillard. Le deuxième calice passait déjà d'un courrier du soleil à l'autre. Des filets sombres s'écoulaient des commissures des lèvres et dégouлинаient sur les mentons dévoilés. Les mugissements retentissaient sans discontinuer au-dessus de leurs têtes, assourdissants, entrecoupés de chocs sourds.

Émile saisit à son tour la coupe d'or que lui proposait le servent avec un sourire figé, absent. Les premières gouttes s'insinuèrent dans sa gorge et, malgré leur détestable amertume, le plongèrent immédiatement dans un état grisant, euphorique. Il ne sentait plus la pesanteur, il baignait dans une atmosphère chaude, agréable. Une énergie puissante se déversait dans ses veines, estompait sa fatigue, ses douleurs et ses doutes. Frénétique, il but une deuxième gorgée d'haoma avant que le servent ne lui reprenne le calice.

« Apprends à maîtriser le breuvage d'immortalité. Pris en trop grande quantité, il se comporte en tyran et non en serviteur, il devient alors un poison et peut prendre à jamais ta raison. »

La voix du Père des Pères lui paraissait grave, altérée, comme provenant d'une lointaine et profonde caverne. Les formes tourbillonnaient dans la crypte, la fosse centrale se changeait en gouffre, des vagues ployaient les parois, soulevaient le sol, les cagoules et les chasubles des courriers du soleil dansaient comme des flammes.

« O Haoma, toi dont le royaume ne recense ni vieillesse ni maladie ni mort, toi qui es le don du Soleil fait aux hommes, ouvre dans nos cœurs la porte de l'absolue vérité. »

Émile perdit toute notion d'espace et de temps. Le sol se déroba sous lui, il tomba dans un gouffre obscur, battit inutilement des mains pour enrayer ou ralentir sa chute, se retrouva dans le petit appartement où gisait sa mère, réveillée, exténuée. À l'épuisement de l'accouchement s'associait la souffrance cruelle de la séparation. Sur une commode de bois se tenait un rat, immobile, attentif, ses yeux noirs et luisants fixés sur le lit.

Émile avait conscience de la réalité de la scène. De son absolue vérité. Il n'errait point dans un rêve ni dans un univers issu de son imagination, il explorait un pan de la mémoire humaine, à la fois à jamais effacé et à jamais gravé. Des larmes silencieuses roulaient sur les joues de la jeune fille. Elle allait mourir dans cette puanteur suffocante sans connaître le bonheur de serrer sur son sein l'être issu de sa chair. Des bruits de pas montaient de l'escalier et s'engouffraient par la porte restée entrouverte. Trois hommes s'introduisirent dans la petite pièce. À première vue, rien n'indiquait leur appartenance à l'organisation de Mithra, hormis peut-être les rubans rouges et bleus cousus au revers de leurs redingotes et la fibule en forme de héron qui fermait la cape du plus élégant d'entre eux. Ce dernier portait une perruque poudrée, une épée, de hautes bottes et une chevalière qui dénotaient ses origines aristocratiques sans lui donner pour autant des manières raffinées : il arracha les couvertures avec brutalité et dénuda le corps de la jeune femme qui baignait encore dans ses eaux et son sang.

« L'enfant ? Où est l'enfant ? Parle, catin ! »

Comme elle ne répondait pas, incapable de proférer un son, il la gifla à trois reprises. Émile aurait voulu bondir sur cette brute et lui briser le cou, mais il n'était qu'un voyageur clandestin : on ne pouvait pas changer le passé, on devait éventuellement s'en accommoder – n'étaient-ce point les arrangements avec le temps qui permettaient aux anciens de surmonter les menues misères de la vieillesse, à défaut de leur conférer la sagesse ? Il vit encore les trois hommes obliger sa mère à se lever, lui jeter une couverture sur les épaules et la traîner à moitié inerte vers la sortie de l'appartement. Le rat se faufila par un trou dans le mur, passa sur un balcon à demi effondré et, se servant avec adresse des aspérités de la façade, descendit dans la cour intérieure de l'immeuble inondée de ténèbres.

Émile rouvrit les yeux : il était revenu dans la crypte. Seul. Les courriers du soleil et le Père des Pères avaient disparu. Il se demanda de nouveau s'il n'était pas devenu fou, s'il n'allait pas se réveiller dans sa cellule de la prison du Châtelet, dans l'oubliette du château de Vouvant, dans la chambre de Perrette, dans sa petite maison de La Réorthe, dans son lit de la cure fermé par des rideaux rassurants... Un liquide épais et rouge s'écoulait par les alvéoles de la voûte et tombait

en pluie dans la fosse. Quelqu'un respirait et remuait au fond de la cavité. Émile se pencha en avant, aperçut un corps allongé sur la roche grossièrement taillée. Une femme vêtue d'une robe claire imbibée de sang. Ses halètements dominaient par instants les bruits d'écoulement et les éclats de voix graves et lointaines. Il s'approcha d'elle avec la vivacité et la légèreté d'un oiseau. Couchée sur le ventre, elle eut la force de se retourner et de tendre les bras dans sa direction. Mais ses mains implorantes ne l'atteindraient jamais : elles ne pouvaient pas franchir l'abîme de temps qui les séparait. Avait-elle ressenti sa présence ? Le sang qui ruisselait sur son visage ne provenait pas de la voûte, il s'écoulait des orbites béantes de ses yeux et des commissures de ses lèvres. On lui avait arraché les yeux et la langue avant de la jeter dans la fosse. Elle ne pouvait ni sangloter ni gémir, le prix à payer pour sa fuite, pour sa trahison.

Émile s'envola de la fosse et s'engagea dans la galerie où retentissaient les éclats de voix. Il se retrouva presque instantanément au-dessus de trois hommes éclairés par des torches et vêtus de chasubles maculées de taches pourpres. Ils tenaient dans une main un masque animal et dans l'autre un poignard à la lame empourprée. Il reconnut aussitôt l'un d'eux, perruque de guingois sur le crâne, traits et allure aristocratiques, l'homme qui avait surgi dans le misérable appartement où avait accouché sa mère. Les deux autres avaient un corps épais, une face rougeaude et des cheveux drus coupés de façon inégale.

« La foutue garce, grommelait l'un d'eux. Plus mauvaise qu'une chatte en furie : elle m'a griffé le mollet au sang. »

Joignant le geste à la parole, il releva sa chasuble et dénuda le bas de sa jambe strié de raies rouges.

« Si elle est vraiment la mère de l'Atar, le Père des Pères n'aurait pas dû la condamner à mort, dit l'homme à la perruque. On aurait pu la soigner. Elle vivante, nous aurions davantage de chances de retrouver l'enfant.

— Bah, j'gagne que certains courriers du soleil aiment mieux qu'il en soit ainsi », lança le troisième, un grand gaillard, avec une moue accentuée qui le faisait ressembler à une carpe.

L'homme à la perruque lui jeta un regard venimeux.

« C'est grand tort, par le diable ! La prophétie des anciens mages était sur le point de s'accomplir.

— Eh bien, vicomte, peut-être que certains n'ont pas intérêt à ce que la prophétie s'accomplisse.

— Ce sont des traîtres à Mithra, et tu sembles bien les connaître. »

Un voile de terreur glissa sur les yeux renfoncés du grand gaillard.

« Je... je n'ai pas dit non plus que j'étais de leur parti.

— En ce cas, Vermille, je pense que tu ne feras point de difficulté

pour les dénoncer.

— Qu'est-ce que j'y gagnerais ?

— Une bonne opportunité de monter en grade.

— Je me sens comblé en tant que soldat, je tiens point à aller plus haut. L'air des cimes n'est pas toujours respirable pour les gens des plaines...

— Mais, moi, le grade de lion ne me suffit point, et tu vas m'aider à pénétrer dans le cercle des perses.

— Apprends-moi donc ce que j'y gagnerais...

— La vie, Vermille. Si le Père des Pères apprend que tu connais des traîtres à Mithra et que tu refuses de les dénoncer, tu recevras sans aucun doute le sort réservé aux félons. »

Le grand gaillard se mordit la lèvre inférieure. Il avait voulu se gonfler d'importance avec ses insinuations, il le regrettait.

« Ma foi, vicomte, tu me places dans une posture foutrement délicate : si ceux-là ont vent de mes causeries, ma peau ne vaudra bientôt pas plus cher que celle d'un goupil.

— Ils seront passés de vie à trépas avant qu'ils aient eu le temps de te nuire, mon ami.

— Ils ont des complices partout. Y compris à la Cour, y compris chez monsieur le lieutenant général. »

L'homme à la perruque hocha la tête avant d'envelopper son interlocuteur d'un sourire cauteleux.

« Allons à cette heure mettre fin aux jours de la drôlesse. Elle a eu son compte de souffrance. Ramenons sa tête au Père des Pères. Tu me donneras ta réponse après. »

Émile entreprit de les suivre, mais un tourbillon le happa qui l'emporta dans un autre temps, un autre lieu.

Un désert, écrasé de lumière et de chaleur, un ciel couleur d'or fondu.

La fillette marchait entre les rochers, indifférente à la brûlure de l'air dans sa gorge et ses poumons, insensible aux écorchures de ses pieds nus. Elle avait quitté le village dix jours plus tôt. La soif était devenue une véritable torture depuis qu'elle avait vidé la gourde de peau de ses dernières gouttes. Avant son départ, on lui avait remis le bâton où l'ancienne avait gravé, de la pointe d'un couteau, les symboles magiques. Schehrinaz devait apprivoiser le serpent noir avant d'être souillée par son premier sang de femme. Elle risquait de perdre la vie, comme deux autres filles avant elle, mais le village ne pouvait pas rester plus longtemps sans protection et il fallait trouver rapidement celle qui prendrait la succession de Feradoun, l'ancienne protectrice morte des lunes plus tôt. Personne ne connaissait l'âge de Feradoun : des récits attestaient déjà sa présence dans le désert depuis

des générations et des générations. Était-elle morte, d'ailleurs ? Pas un ne l'affirmait, mais certains prétendaient avoir aperçu son ombre à la nuit tombante. Comme elle ne s'était pas présentée au village depuis sept lunes, on en avait déduit qu'elle n'était plus de ce monde et on avait décidé de choisir, parmi les fillettes de la communauté, celle qui lui succéderait. Schehrinaz n'avait pas demandé à participer à l'épreuve tout de suite, puis, malgré les échecs des autres filles, malgré la peur, elle avait perçu une sorte de sifflement en elle. L'appel du serpent.

Elle pensait maintenant qu'elle allait mourir au milieu des rochers brûlants. Les rayons du soleil couchant mordaient cruellement sa peau par les multiples déchirures de sa robe. Elle ne chercherait même pas un abri pour la nuit, elle abandonnerait son corps aux charognards qui l'accompagnaient depuis quelques jours de leurs cris rauques. Elle n'avait pas entrevu un seul serpent, ni même une seule autre forme de vie dans la désolation ocre et rouge du désert. Elle ne doutait pas des pouvoirs magiques du reptile. Tout le monde savait, au village, que la tête du serpent repoussait aussitôt qu'on la coupait, qu'il ne mourait jamais, qu'il accordait ses bienfaits à ceux qui le vénéraient et sa malédiction à ceux qui le combattaient.

Un jour, ses parents avaient conduit Schehrinaz dans la grotte sombre où vivait Feradoun. La fillette avait gardé un souvenir impérissable de la vieille femme maigre habillée seulement des deux serpents noirs qui s'enroulaient autour de ses bras.

Le regard de braise de Feradoun l'avait transpercée jusqu'au cœur.

« Votre fille vivra longtemps, presque une éternité, elle verra de nombreux pays, de nombreux peuples, de grandes civilisations, elle se déplacera toujours en direction de l'ouest, elle connaîtra de nombreux rois, d'autres mages, de grands conquérants, elle préparera avec d'autres la venue du fils du Soleil. »

Dans les arcanes de la mémoire de Schehrinaz, et bien qu'elle parlât une langue oubliée, Émile entendait chaque pensée et comprenait chaque mot. Les parents de la fillette n'avaient pas accordé une grande importance à la prophétie de la vieille femme : elle disait tant de choses extravagantes qu'on faisait seulement semblant d'y croire, comme on feint de prendre au sérieux les paroles d'un enfant ou d'un fou. On avait fini par l'oublier.

Schehrinaz s'allongea, épuisée, dans l'ombre démesurée d'une roche. La voix enrouée de Feradoun s'élevait maintenant dans son esprit, plus nette que les sifflements du vent qui soulevaient autour d'elle des tourbillons de poussière empourprée. À l'ouest, le soleil se couchait dans un ciel écarlate. Pourquoi la vieille femme avait-elle prononcé ces paroles ? Elle était la maîtresse des serpents noirs, la magicienne qui détenait les secrets de la matière et déjouait les ruses

du temps. Quelqu'un comme elle pouvait-il se tromper ?

Alors qu'elle se livrait au sommeil – à la mort peut-être –, Schehrinaz perçut des mouvements de chaque côté de sa tête. Elle rouvrit les yeux. Elle ne ressentit aucune frayeur lorsqu'elle aperçut, tout près de ses joues, les têtes dressées de deux serpents noirs.

Émile la vit encore tendre les mains vers les deux reptiles avant d'être de nouveau précipité dans le dédale du temps. Il traversa à vive allure des époques différentes, une multitude de scènes et de visages, bataille acharnée au pied d'une gigantesque muraille, éléphants et soldats progressant avec difficulté sur un chemin escarpé et enneigé, office solennel dans une église sombre, massacre sur les places d'une citadelle, rues désolées, ravagées par la maladie, amas de corps dans les fosses, bûcher dressé au centre d'une place, hommes ligotés égorgés dans une grotte sombre...

Un silence sépulcral baignait la crypte, à peine troublé par le clapotis du sang qui tombait en pluie de la voûte.

Émile eut besoin d'un peu de temps pour reprendre pied dans la réalité. Le Père des Pères, assis à ses côtés, et les douze courriers du soleil alignés de part et d'autre de la fosse le fixaient, immobiles et silencieux. Il vit, au pied de son fauteuil de pierre, deux femmes nues et maigres prostrées, la face contre terre, des serpents noirs enroulés autour de leurs bras.





CHAPITRE VII

Les compères de Pleurian n'opposèrent aucune résistance à Cornuau et aux deux insurgés. Plus nombreux pourtant, ils s'égaillèrent dans la nuit comme des moineaux effrayés par un chat. L'acolyte du marquis n'eut même pas besoin de décharger son deuxième pistolet. Le Boucher se tordait de douleur dans la boue sans proférer un seul gémissement. Cornuau lui avait frappé la gorge de toutes ses forces et avait entendu craquer les cartilages de son larynx. Puis, sans perdre un instant, il avait ramassé son arme gisant dans la boue et l'avait pointée sur les silhouettes figées des autres soldats. Ceux-ci, se rappelant sa férocité sur les champs de bataille, avaient adopté la tactique la plus répandue chez les combattants de la République : la débandade.

Cornuau récupéra tranquillement son sabre et le glissa dans son fourreau. Les deux femmes sortirent de la maison, cheveux ébouriffés, mines inquiètes, une couverture de laine passée pardessus leur chemise de nuit. Aucun autre soldat ne vint se mêler de l'affaire, bien que le coup de feu et le tapage des animaux dans les différents bâtiments de la ferme eussent réveillé un mort. Comme ils n'avaient reçu aucun ordre, les patauds demeurés dans la maison et livrés à leur propre arbitre avaient courageusement décidé de ne point intervenir.

Le dénommé Jean attendit que les bruits de pas s'évanouissent dans les ténèbres pour détacher le marquis.

« Tchés zirous, le sont guère plus courageux qu'dos faillis gnas, marmonna-t-il.

— Allons quérir nos chevaux et hâtons-nous de partir. » Le marquis rassura les deux femmes d'un sourire qui ne chassait pas tout à fait sa pâleur, puis il s'efforça de redonner un peu de fermeté à sa voix avant de se tourner vers Cornuau : « Tu n'as plus rien à faire avec les coquins de la nation, mon ami. Nous avons un grand besoin de

vaillants soldats. Viendras-tu avec nous ? »

Le paydret estima qu'il se trouverait toujours un jean-foutre pour témoigner en sa défaveur au cas où les choses tourneraient mal. Les complices de Pleurian, par exemple, se hâteraient de le dénoncer aux officiers supérieurs pour justifier leur propre pusillanimité. Il serait convaincu d'avoir favorisé l'évasion d'un chef de l'armée vendéenne et fusillé ou expédié sur l'échafaud.

Un mouvement de Pleurian attira son attention. Le Boucher tentait désespérément de parler, mais seules des bulles de sang et de salive s'échappaient de ses lèvres. La douleur et l'effroi agrandissaient ses yeux implorants et vitreux. Cornuau ne pouvait pas l'épargner. Des frissons glacés lui couraient le long de l'échine, ses jambes flageolaient, une souffrance indicible se déployait dans son corps ; la sorcière vaudoun réclamait son dû, le sang du sacrifice.

« Faut s'débarrasser de lui avant de foutre le camp, souffla-t-il d'une voix sourde.

— Montre-toi charitable, mon ami, accorde-lui ton pardon, intervint le marquis.

— C'est que ce jean-foutre pourrait m'causer des ennuis auprès d'mes supérieurs...

— Quelle importance puisque te voici devenu un brigand, un ennemi des enragés de la Convention ? Nous ne sommes point de la même engeance que ces brutes sans foi ni loi. Ne néglige pas cette excellente occasion de pratiquer les vertus chrétiennes. »

Cornuau serra les dents pour ne pas abattre la lame de son sabre sur le crâne du marquis. L'enjomineuse négresse s'agitait en lui comme une fouine en cage ; elle le tourmenterait jusqu'à ce qu'il ait versé le sang. Les deux paysannes le suppliaient en silence de gracier cet homme qui, pourtant, avait menacé de violenter la plus jeune au début de la nuit. Si on l'empêchait de sacrifier Pleurian, il lui faudrait les tuer tous ou être tué.

Jean vint à son secours.

« Ma, i sé do même avis qu'li. O faut plus laisser darrère nous les ennemis d'Not'-Seigneur. Le v'nant chaque jour plus nombreux, l'finirant par nous tuer tortous.

— Encore une fois, mon bon Jean, il n'entre pas dans nos principes d'achever un homme blessé. Nous combattons au nom du Miséricordieux, ne l'oublie jamais.

— I sant en guerre, à c't'heure, m'sieur l'marquis, sauf vot' respect ! En guerre contre tchos-là qu'avant chassé ou tué nos bons curés, qu'avant brûlé nos églises, qu'avant massacré nos femmes pis nos drôles. »

Les bourrasques surgissaient des profondeurs de la nuit, chargées de gouttes de pluie. Le marquis s'inclina devant les deux femmes.

« Soyez encore remerciées pour votre hospitalité, mesdames. Et que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous. » Il se dirigea d'un pas décidé vers le portail d'une écurie et ajouta, sans se retourner : « Nous n'avons plus de temps à perdre, mes bons amis. Nous devons regagner Cholet au plus vite. »

Cornuaud tira son sabre sans même s'en rendre compte, saisi de fièvre, incapable de contrôler ses gestes. Il n'était plus qu'une marionnette dont la sorcière d'Afrique tirait brutalement les fils. La plus jeune des deux femmes se détourna, l'ancienne continua de fixer la scène avec une curiosité morbide entre ses paupières plissées. Le paydret abattit à deux reprises sa lame sur la gorge offerte du Boucher, avec une telle force que la tête du malheureux se détacha en grande partie de son cou et que son sang jaillit en fontaine dans un affreux gargouillis. Il ressentit immédiatement un soulagement très proche de la jouissance, puis un relâchement de ses muscles suivi d'une fatigue intense, comme s'il venait de répandre sa semence dans le ventre d'une femme. La succube qui le possédait n'était-elle pas sa maîtresse d'ailleurs, une maîtresse qui occupait chaque parcelle de son corps, qui ne lui laissait que de rares moments de répit, qui le vidait peu à peu de ses forces ? Jean s'accroupit et examina le cadavre avant de lever ses indéchiffrables yeux sur Cornuaud.

« Qué to qu't'as, à c't'heure ? Te v'là tôt banc, mon gars, comme si qu't'avais vu l'diab' en personne ! Te soucie donc pas : tuer un pataud, o l'est point un péché, dame non. Nos bons curés, l'nous donnant lu bénédiction avant qu'i pariant à la bataille. »

Tremblant de tous ses membres, le paydret parvint à rester debout et à soutenir le regard de son interlocuteur. La jeune paysanne risqua un coup d'œil à la fois fasciné et horrifié sur le corps qui finissait de se vider de son sang.

« Vous pourrez-t-y mettre en terre tchao failli pataud ? demanda Jean en se relevant. À moins qu'vous aimez maux l'donner aux goretz !

— Feriez mieux de déguerpir avant que les autres, dans la maison, décident de se réveiller et de vous prendre en chasse », croassa l'ancienne.

Jean tendit le bras vers la porte d'entrée de la maison et demanda, d'un ton péremptoire :

« Dis-me, mon gars, alles risquant rien avec tos tchés patauds chez elles ?

— On peut jurer de rien, mais j'crois bien qu'les autres s'en partiront sans demander leur reste. » Cornuaud désigna le cadavre de Pleurian qui baignait désormais dans une mare de sang. « Le plus dangereux d'entre eux est plus guère en état de s'en prendre aux femmes, à c't'heure. »

L'acolyte du marquis salua les deux paysannes d'un mouvement de tête avant de se diriger à son tour vers l'écurie, sa pèlerine flottant de chaque côté de lui comme les ailes d'une chauve-souris. Cornuaud lui emboîta le pas.

Ils harnachèrent les deux chevaux dissimulés au fond de l'écurie derrière un panneau de bois. Ils décidèrent que Cornuaud chevaucherait d'abord en compagnie du marquis, puis monterait derrière Jean au bout de deux ou trois lieues. Ils essaieraient de réquisitionner une troisième monture dans l'une des fermes disséminées entre Doué et Cholet. Avec un peu de chance, ils trouveraient un cheval perdu par la cavalerie de l'un ou l'autre camp : on en voyait errer quelques-uns encore harnachés dans les bois et dans les prés.

« O faudra seulement en attraper un avant tchés maudits loucs ! » maugréa Jean.

Cornuaud monta à cru derrière la selle du marquis. Il n'était guère à son aise sur l'échine d'un cheval. Il s'était jadis juché sur les ânes, comme tous les enfants du marais, mais deux ou trois chutes sévères lui avaient laissé des souvenirs cuisants. Il ressentait depuis une défiance viscérale pour l'exercice et choisissait toujours, pour ses déplacements, la diligence, la barque à fond plat ou la marche. Aussi il enlaça fortement la taille du marquis quand ils s'élancèrent dans la nuit battue par une nouvelle averse, si fortement que son compagnon de chevauchée le pria de desserrer quelque peu son étreinte.

« Tu m'empêches de respirer, mon ami. Tu t'agripes à moi comme un amoureux à sa jouvencelle.

— Pour sûr, gloussa Jean. Quand un homme té une boune feille, o vaut bérède mux qu'le la serre bé fort pour point la laisser décampir !

— Et toi, Jean, tiens-tu fermement celle que tu veux garder pour la vie ? »

Jean répondit d'un grognement qui pouvait être un acquiescement ou une dénégation. Le bord de son chapeau rabalet et le col relevé de sa pèlerine empêchaient de lire ses émotions sur son visage.

Ils chevauchèrent jusqu'à l'aube, s'arrêtant à deux reprises pour laisser souffler leurs montures. Les pauses étaient les bienvenues pour Cornuaud dont les fesses et les cuisses s'échauffaient sur la robe rugueuse des chevaux. Il manifesta l'intention de tremper son bassin dans l'eau glacée d'un ruisseau afin de soulager ses brûlures, mais, alors qu'il baissait son pantalon et appréciait déjà la caresse de l'air frais, le marquis l'en dissuada :

« Les vêtements mouillés provoqueraient une irritation qui ne ferait qu'empirer les choses. Endure la souffrance, mon ami : elle n'est rien en comparaison de celle de Notre-Seigneur sur la croix. »

Cornuaud faillit lui répondre que le Seigneur sur sa croix n'avait point racheté le larron qu'il était devenu, que sa souffrance à lui était chevillée à son âme comme les mains et les pieds d'un crucifié sur le bois. Il remonta son pantalon à regret et resta debout, incapable de supporter le moindre contact avec une surface dure. Ils s'étaient arrêtés au bord d'un ruisseau gonflé par les pluies, entre un champ en friche et la lisière d'une forêt dont les arbres agités par le vent tendaient vers eux leurs branches implorantes. Autant Jean avait paru téméraire face à Pleurian et à ses hommes, autant il n'en menait pas large au milieu de la nature tourmentée. Superstitieux comme beaucoup de Vendéens, il n'était guère rassuré par les nuits sans lune ni étoiles, venteuses, maussades, propices à tous les maléfices. Il craignait sans cesse d'être surpris par une galipote, une garrache ou une autre créature des légendes qui hantaient les ténèbres sinistres d'automne et d'hiver. Les vertus chrétiennes dont avait parlé le marquis dans la cour de la ferme ne délivraient pas les paysans de l'armée catholique et royale des croyances issues d'une ère révolue.

« Je m'aperçois que je ne me suis pas encore présenté, l'ami : je suis Louis-Marie de Salgues, marquis de Lescure. Et mon compagnon s'appelle Jean Augereau. Mais tant il cause de frayeur aux patauds et aux combattants de notre armée qu'on le surnomme Faramine. »

Cornuaud s'inclina comme il l'avait vu faire chez les nobles qui avaient conspiré pour délivrer Louis XVI sur le chemin de son supplice.

« Et toi, tu as certainement un autre nom que Belzébuth...

— Cornuaud, pour vous servir. J'suis natif d'Bourgneuf-en-Retz.

— Un paydret ? Que diable fichais-tu avec les patauds au lieu de t'enrôler dans l'armée de Charette ?

— Je... j'étais à Paris quand la guerre a éclaté. Comme j'avais plus un sou vaillant, j'me suis engagé avec le bataillon des volontaires de Paris. Le bataillon du Panthéon. Ça m'a rapporté cinq cents livres plus un bon équipement. J'savais pas, j'vous en fais le serment, qu'on m'envoyait m'battre contre les insurgés de mon pays.

— Tu aurais pu et dû désertier.

— Dame non ! J'aurais pas su où m'cacher. Les sous-officiers qui désertent sont tantôt passés par les armes. » Les chevaux broutaient quelques pas plus loin, levant la tête et scrutant l'obscurité au moindre craquement. « Et vous, monsieur, qu'est-ce qui vous a amené à courir de même la campagne si loin de vos troupes ? »

Le marquis se releva et s'approcha de sa monture dont il caressa avec délicatesse le chanfrein.

« Nous essayons de savoir ce que préparent les généraux républicains à Saumur. Nous avons quelques agents dans la place. L'un d'eux m'a prévenu par pigeon voyageur qu'il désirait me rencontrer du

côté de Doué-la-Fontaine. J'ai estimé que le risque valait le coup d'être couru. Je n'ai pas prévenu les autres. Ni mon épouse, d'ailleurs. Ma chère Victoire tremble sans cesse pour moi. Elle m'aurait interdit de quitter les abris relativement sûrs que sont les villes de Cholet et de Châtillon. »

Cornuaud poursuivit la conversation, essayant de gagner encore un peu de répit avant de remonter sur l'une de ces maudites bêtes. Jean le fixait d'un drôle d'air sous son rabalet, hésitant visiblement à le classer dans les rangs de ses amis ou de ses ennemis.

« Et puis alors, ça valait l'coup ? »

Lescure marqua un temps avant de répondre, le nez et le menton posés sur le chanfrein de son cheval. Cornuaud, qui n'y avait pas prêté attention jusqu'alors, fut frappé par sa jeunesse et l'angélisme de ses traits. Dans les campements, les soldats des armées républicaines parlaient entre eux des chefs insurgés comme de jeunes gens intrépides et invincibles. On leur prêtait les vertus extraordinaires des archanges et, comme on n'était pas encore tout à fait débarrassé des vieilleries religieuses, on se demandait à voix basse si les brigands n'avaient pas reçu la bénédiction de Dieu et de ses saints.

« Notre agent n'était point au rendez-vous. Nous a-t-il trahis ? A-t-il été découvert ? Toujours est-il que nous avons donné tête baissée dans le piège. Nous avons été accueillis par une vingtaine d'hommes dûment armés. C'est miracle si nous avons pu nous échapper. Et toi, mon ami, tu es notre deuxième miracle. Il ne nous reste plus qu'à rentrer à Cholet en souhaitant que personne n'ait remarqué notre petite escapade. D'Elbée et les autres me reprocheraient amèrement mon initiative.

— Pourquoi donc les avez-vous pas tenus informés ? »

Lescure s'éloigna de son cheval et alla pisser au bord du ruisseau.

« Mon pauvre ami, il existe tant de rivalités, tant de susceptibilités au sein de notre armée qu'il est parfois préférable d'agir seul, répondit-il en se rebraguettant. Je n'approuve pas Charette et ses détestables manières de Nantais, mais je le comprends et je l'envie parfois. Il fait fi des tracas administratifs du Conseil, il est libre d'aller où bon lui semble.

— Ma, i dis qu'tcho grand zirou nous a fait manquer la prise de Nantes ! grommela Jean. I aurians pris Nantes, les Anglais auriant pu nous envoyer lus bateaux, lus soldats, et les scélérats de Paris sériant châtiés, à c't'heure.

— N'oublie pas que tu parles d'un seigneur, Jean. Et il n'est point le seul responsable de notre défaite à Nantes.

— Sauf vot' respect, m'sieur l'marquis, tous les seigneurs avant point la même valeur. Et pis o s'dit que Charette et ses moutons noirs, et pis les garces qui tornevirant autour d'eux, menant point une vie

d'bons chrétiens.

— Je sais que les gens du bocage n'ont guère d'estime pour ceux du marais, mais pour l'heure nous avons besoin de toutes les énergies. Les jugements viendront en leur temps... »

Au petit jour, ils réquisitionnèrent un cheval dans une métairie occupée par un vieil homme et trois de ses brus. L'ancien raconta que sa femme était décédée deux ans plus tôt d'une mauvaise fièvre, que deux de ses fils avaient été tués lors de la prise d'Angers, un troisième à la grande bataille de Luçon, que les deux derniers, âgés de dix-neuf et dix-sept ans, s'étaient engagés dans le régiment de monsieur de Bonchamps.

« Tchette maudite guerre va m'prendre tos mes gars, se désolait-il. Qué to qui m'restera, après ? I aurai même plus d'cheval si vous l'emportez, rin pour mes brus, pour mes petits gars et mes petites feilles. »

Le marquis compatit d'un hochement de tête avant de vider le bol de soupe qu'on leur avait servi et de tirer de la poche de sa redingote un assignat de vingt livres contresigné par les membres délégués du Conseil supérieur. On avait un cruel besoin de chevaux pour chasser les démons républicains et réinstaller les bons prêtres dans leurs paroisses. Voilà qui dédommagerait le brave homme de sa peine et de ses pertes. Une fois les Bourbons rétablis sur le trône de France, l'abondance reviendrait dans l'Anjou, dans les Mauges, dans le Poitou. On honorerait les familles qui auraient donné leurs fils pour la cause de Dieu et du roi. Les paroles de Lescure ne consolèrent pas le vieil homme, même si ses yeux à demi fermés avaient brillé de convoitise lorsqu'il s'était emparé de l'assignat.

« Dame, m'sieur, i peux point vous empêcher d'prendre mon ch'val, à c't'heure... »

Cornaud aurait parié que le paysan cachait des vivres, des armes et des munitions dans un recoin de la ferme. En ces temps de disette, les brus avaient l'air bien nourries, ainsi que les drôles qui unissaient leurs frimousses entre les tentures des nombreux lits. Une odeur forte de mouton, de porc, de beurre rance, de paille moisie et de purin imprégnait la pièce principale. À l'écart des grands chemins, la ferme n'avait pas encore été visitée par les pillards des deux bords. Le paydret lisait de l'inquiétude dans les yeux fuyants des femmes. Elles avaient eu le temps d'enfiler leurs grossières robes de laine et leurs sabots quand les visiteurs avaient tambouriné sur l'huis, mais pas leurs coiffes, et leurs cheveux emmêlés se parsemaient des brins de paille et des balles échappés des matelas. Elles se doutaient que leur tranquillité ne durerait pas éternellement, qu'un jour ou l'autre une cohorte famélique et dépenaillée s'introduirait dans leur tanière comme une meute de loups. Elles avaient entendu les effroyables

histoires qui couraient sur les patauds, sur les abominables violences que les fils d'garce républicains faisaient subir aux femmes des départements insurgés.

La sorcière d'Afrique avait ressenti la même frayeur, la même horreur, le jour où les pillards blancs s'étaient engouffrés dans le village, guidés par des traîtres d'une tribu voisine. Les bâtons des intrus crachaient le tonnerre et semaient la mort à distance de façon invisible. Les villageois avaient d'abord cru que le Serpent Arc-en-ciel, le serviteur du génie Tonnerre, leur envoyait ses serviteurs, puis ils avaient compris, un peu tard, que les pillards blancs ne leur rendaient pas une visite de courtoisie. Quelques guerriers avaient brandi le poing et levé leur sagaie en direction des envahisseurs, mais les bâtons avaient craché leur vacarme assourdissant, foudroyant les malheureux et frappant les autres d'effroi. On avait fouillé les cases, rassemblé les habitants du village sous l'arbre à palabres, écarté sans ménagement les anciens et les plus faibles, puis on avait enchaîné entre eux les enfants, les hommes et les femmes en bonne santé. On avait permis aux mères allaitantes de garder avec elles leurs nourrissons.

Elle n'avait pas eu le temps de lancer ses génies personnels et ses malédictions sur ces charognards aux faces sinistres et aux vêtements étranges. Deux d'entre eux l'avaient surprise dans sa case et l'avaient frappée avant qu'elle n'ait eu le temps de leur jeter dans les yeux le contenu d'une fiole de venin. De même elle n'avait pas pu se saisir de ses fétiches ni d'aucun de ses onguents. Elle se souviendrait jusqu'à la fin des temps de l'odeur des pillards, insupportablement fade, de leur haleine nauséabonde, de leur sueur répugnante, de leurs ventres mous et plissés, de leurs dents pourries, de leurs rires obscènes. Ils l'avaient contemplée un petit moment, nue et couverte de poussière, avant de la relever et de la traîner sous l'arbre à palabres. Elle n'avait pas osé croiser le regard des autres villageois quand les pinces des chaînes s'étaient refermées sur ses chevilles. Elle, la vaudounô, s'était montrée incapable de protéger les siens des démons venus d'au-delà les grandes eaux. Déjà un charognard à la face rouge vif et aux cheveux jaunes examinait les captifs, tâtait les crânes, les muscles, les seins des femmes, les testicules des hommes, écartait les lèvres pour inspecter les dents. La vitesse à laquelle ils avaient été ravalés au rang d'animaux l'avait sidérée puis révoltée. Les vieux et leurs yeux embusés de larmes fixaient leurs enfants et leurs petits-enfants enchaînés sans plus les voir, sans bien comprendre ce qui se passait. Un patriarche respecté avait apostrophé l'un des guerriers de la tribu voisine qui avaient conduit les Blancs jusqu'à leur village. L'autre avait répondu qu'il existait entre leurs deux tribus un très ancien différend, que le temps était venu de la vengeance, que, de toute façon, les captifs seraient très bien traités de l'autre côté des grandes eaux et que, pour

finir, c'était la volonté des esprits. La suite n'avait été qu'une succession de brutalités et d'humiliations qui avaient forgé en elle un désir farouche de vengeance. Elle avait trempé et aiguisé son esprit dans le feu de sa colère. L'occasion s'était présentée lorsqu'un démon lubrique était descendu dans l'entrepont des femmes et que, grognant et soufflant comme une hyène, il avait violé une captive à peine sortie de l'enfance. Elle avait récupéré quelques-uns de ses poils, des bouts de sa peau, des gouttes de sa semence, de son sang, et fabriqué un fétiche avec le tout. Elle était parvenue à projeter son âme en lui, abandonnant dans l'entrepont son corps désormais réduit à ses seules fonctions organiques, un cadavre vivant. Elle se fichait d'être à jamais séparée de son ancienne enveloppe de chair : elle savait que le bonheur était interdit dans le monde des charognards blancs. Elle se réjouissait de les voir se déchirer entre eux.

« Avez-vous une selle, que nous puissions convenablement équiper votre cheval ? demanda Lescure.

— Dame non ! Qué to qu'vous voulez qu'i faisons d'une selle ? Jamais i en avant eu. »

Le cheval regimba un peu lorsqu'on entreprit de lui glisser le mors entre les dents, mais il finit par l'accepter. C'était une énorme bête aux flancs rebondis, à la robe pommelée, aux membres épais et à la crinière gris foncé. Les trois brus du vieil homme et leur progéniture se tenaient à distance prudente de ses sabots, preuve qu'il avait tendance à ruer. On l'attribua à Cornuau, qui s'y jucha avec une grande appréhension. Il empoigna la corde épaisse qui lui servait de rênes. La largeur de l'échine de sa monture lui maintenait les jambes écartées et mettait au supplice ses cuisses et ses fesses irritées par les chevauchées précédentes.

« Vous m'arrachez l'cœur, m'sieur l'marquis, en m'prenant mon ch'val », jugea utile de rappeler le vieil homme.

Lescure attendit d'être en selle pour répondre :

« Vous avez une curieuse manière de rendre hommage à vos fils, mon ami : c'est le cœur du Poitou, de l'Anjou, de la Vendée qu'on essaie en ce moment d'arracher. »

Les trois hommes filèrent au grand galop jusqu'à ce que les rayons du soleil crèvent les nuages et tombent en colonnes obliques sur les collines scintillantes des Mauges. Cornuau agrippa la corde de toutes ses forces avant de se détendre et d'épouser peu à peu les mouvements de son cheval. Au sortir de la forêt de Maulévrier, ils croisèrent des bandes de paysans armés de faux, de fourches, de piques, de canardières, de mousquets, de fusils. Ils convergeaient vers Cholet, mine sombre, rabalet enfoncé sur le crâne, chapelet autour du cou ou de la main, sacré-cœur cousu sur leur veste courte ou leur peau de mouton. Ils se signaient silencieusement devant les calvaires,

innombrables dans la région. Ils marchaient au rythme lent des chariots tirés par des bœufs et chargés de fourrage, de tonneaux, de sacs de blé. Des guetteurs à cheval ou à pied évoluaient sur les lignes de crête, agitant de temps à autre les bras pour indiquer que la voie était libre. Ils jetaient des coups d'œil méfiants aux trois cavaliers surgis des bois, surtout à Cornuaud, toujours vêtu de sa redingote bleue et de ses guêtres grises, jusqu'à ce que Lescure et Jean crient : « Pour Dieu et le roi ! » Alors ils reconnaissaient le jeune homme à la chemise et aux bas blancs, un aristocrate toujours à la tête de ses hommes dans la fournaise des batailles, et puis l'autre, le cocassier dont la pèlerine noire et la férocité étaient devenues célèbres dans les paroisses, un sapré fils de vesse du nom d'Augereau, le *Faramine*. Quant au troisième, on ne le connaissait point, mais on se doutait que, puisqu'il chevauchait en compagnie des deux autres, il ne fallait pas se fier à ses habits patauds.

La ville de Cholet leur apparut au sortir d'un chemin escarpé rendu glissant par les averses de la nuit. Ils étaient descendus de leurs montures au grand soulagement de Cornuaud pour qui la chevauchée était devenue une véritable torture. Il aurait donné dix ans de sa vie pour se tremper le cul dans une bassine d'eau glacée – ou plutôt cinq, parce que l'enjoinineuse lui volait la moitié de son temps. Des frondaisons des chênes têtards, des pommiers et des genêts secoués par le vent tombaient des gouttes d'eau froide qui se faufilaient dans les cheveux et s'insinuaient dans les cols.

L'activité devant les portes de la petite cité rappela à Cornuaud l'atmosphère de ruche des villes fortifiées où se retiraient les troupes de la nation. Une antienne braillée dans les campements lui revint en mémoire ; elle concernait Rossignol, le général en chef des armées de La Rochelle : *Tant que le Rossignol chantera, l'armée républicaine déroutera*. Il se souvint également des insultes et des moqueries des soldats de la division de Saumur à l'adresse du pleutre Santerre. Et si les insurgés profitaient de l'incurie et des rivalités des chefs républicains pour vaincre les quatre-vingt mille hommes expédiés par la Convention en Vendée ? Et si le destin l'avait pour une fois placé dans le bon camp ?

Lescure se remit en selle et lança sa monture au triple galop sur le chemin encombré qui serpentait au milieu des champs et des bosquets en direction de Cholet.





CHAPITRE VIII

Je vous fais courir un très grand danger, monsieur. »

Armande jeta autour d'elle un regard d'animal pris au piège avant de se laisser choir sur l'une des deux bergères de l'antichambre où régnait une humidité à l'odeur douceuse de tissu moisi. Son vis-à-vis alluma la pipe au tuyau arrondi qu'il avait bourrée avec minutie quelques instants plus tôt.

« Je n'ignore rien de votre activité, mademoiselle, dit-il après avoir exhalé une longue bouffée avec une moue qui lui donnait un air de crapaud. De votre double activité, devrais-je dire. »

Armande frissonna. Les pluies de septembre avaient balayé les derniers vestiges de l'été. Des fossés engorgés montaient mille puanteurs entremêlées et nauséabondes comme si, avec les eaux, rejaillissaient les effluves écrasés par la chaleur oppressante de l'été. Et puis, avec la proclamation de la Terreur, le tribunal révolutionnaire condamnait à tour de bras, et l'odeur du sang versé par le rasoir national imprégnait l'atmosphère plus fortement que les abattoirs du Châtelet.

Toute joie avait déserté les rues de Paris. Les passants marchaient le long des murs sans échanger une parole ni même un regard. Les carrosses, fiacres et autres berlines filaient à vive allure au milieu de la cohue. Leurs occupants craignaient sans doute d'être arrêtés par les bandes de sectionnaires ou les patrouilles de la toute nouvelle armée révolutionnaire de l'intérieur commandée par l'ancien homme de théâtre et hébertiste Ronsin. Être arrêté, c'était être fouillé en public, bafoué, humilié, et, si l'on se montrait incapable de garder son sang-froid, emmené céans à la Conciergerie ou à la Force. Or les malheureux qui entraient en prison n'étaient pas certains d'en ressortir pour une autre destination que la place de la Révolution. Curieuse époque où l'on risquait de perdre la tête pour une altercation avec un

quidam d'une faction extrémiste. Curieuse façon de célébrer la liberté, l'égalité et la fraternité.

Armande tremblait à chaque fois qu'elle entendait des pas dans le couloir menant à ses appartements. Nicolas Froidure faisait désormais preuve à son égard d'une réserve glaciale qui allait parfaitement avec son nom. Des bouches charitables et bien informées lui avaient appris que l'administrateur de police avait jeté son dévolu sur une péronnelle de quinze ans. Les hommes, révolutionnaires ou non, enrégés ou pas, avaient besoin de chair fraîche pour ranimer leurs ardeurs patriotiques. On voyait des curés constitutionnels épouser des jouvencelles trois fois moins âgées qu'eux, on voyait des parents offrir leurs filles à peine pubères aux orateurs en vue de la Convention afin de se ménager leurs bonnes grâces ; si la plupart d'entre eux refusaient les dangereux présents, craignant de s'attirer les foudres des vertueux Robespierre et Saint-Just, certains acceptaient, incapables de dominer leurs invincibles passions. Curieuse époque où l'on vendait les filles comme des animaux sur les marchés, où l'être humain avait moins de valeur qu'une vache, un mouton ou un porc. La disette, la peur, l'incertitude arrachaient leurs derniers lambeaux d'humanité aux habitants de Paris. Chaque jour ou presque, un carnaval grotesque se formait dans la rue et parcourait une partie de la ville en brocardant l'Église, ses évêques, son prêtre et son pape. On déchristianisait à tout va, on arrachait des façades les crucifix de pierre et les statuettes de la Vierge ou des saints, on s'attifait des surplis, chasubles, étoles, bonnets carrés, mitres, dénichés dans les armoires des cures et de l'évêché, on brandissait les calices, les tabernacles, les crosses, on célébrait des messes bouffonnes où les chants paillards et les couplets patriotiques remplaçaient les cantiques. Le vin aigre coulait à flots et la communion, la distribution des pains frais réquisitionnés chez un boulanger, était la partie la plus appréciée de la cérémonie. La faction d'Hébert et de Chaumette, forte du soutien de la Commune, ne se cachait plus pour effacer des rues de la capitale les vestiges de la superstition. On murmurait dans les cafés et dans les clubs que le grand Robespierre ne goûtait que modérément les initiatives du Père Duchesne et de ses complices de la Municipalité ; à plusieurs reprises déjà, l'incorruptible avait condamné l'athéisme avec une rare violence et déclaré qu'une société incapable de reconnaître l'Être suprême avait toutes les chances de croupir dans la fange de la corruption et de la vilenie. On le surnommait, dans le secret des alcôves bien entendu, le Pape, l'Eunuque ou encore le Puceau farouche.

« On se sert de moi », avoua Armande dans un souffle.

Elle abhorrait le double jeu que lui faisait jouer Bellerive. Elle avait choisi sa cause en son for intérieur, et ce maudit Gascon l'obligeait à aller sans cesse à l'encontre de ses convictions. Elle répugnait à trahir

les cercles monarchistes de Paris où elle était accueillie avec une grande bienveillance, à rapporter les faits et gestes des partisans de la famille royale. Elle se sentait flattée, sans doute, de côtoyer des gens qui, en temps ordinaire, ne lui auraient guère prêté attention – même si quelques-uns des comploteurs s'étaient pressés dans sa loge des années plus tôt afin de rendre hommage à celle qu'ils considéraient alors comme l'une des plus belles femmes de Paris –, mais elle n'était pas mue par la seule vanité, elle éprouvait un amour sincère pour la reine et le dauphin, elle aspirait de toute son âme au retour des jours paisibles d'avant la Révolution. À quoi rimaient les grands principes quand un tel chaos régnait dans les rues et sur les places, quand une simple dénonciation suffisait à envoyer des innocents sur l'échafaud, quand plus personne ne dormait sur ses deux oreilles, quand les armées et les volontaires de la nation étaient dirigées en masse contre les populations ulcérées de Vendée et des autres départements de l'Ouest ? Les extrémistes de tous bords avaient dépecé à grands coups de sabre et de pique l'espoir soulevé par la convocation des États généraux. Armande regrettait amèrement d'avoir quatre ans plus tôt épousé la cause révolutionnaire. Son enthousiasme, sa naïveté avaient nourri un monstre. Et le monstre, débarrassé de ses oripeaux humanistes, se révélait à présent dans toute sa hideur, il dévorait les hommes et les femmes qui l'avaient porté au pouvoir, il mettait le pays à feu et à sang, il défiait les royaumes d'Europe, il semblait chaque jour grandir en puissance et en férocité. Les fanatiques qui prétendaient le guider portaient sur le peuple orphelin un regard acéré et implacable d'oiseau de proie, et c'était sans doute ce qui manquait le plus à Armande et aux autres comploteurs de tous ordres, le regard bienveillant d'un père.

« Vous savez donc qu'on m'oblige à vous trahir... »

L'homme tira une nouvelle bouffée de sa pipe et s'estompa derrière un épais nuage de fumée. Elle ne connaissait de lui que son nom de réseau, Galaad, mais elle devinait à son allure distinguée, à son autorité, à ses vêtements luxueux, à son parfum délicat qu'il appartenait au cercle le plus prestigieux de l'aristocratie. Il dissimulait les atteintes de la vieillesse sous une épaisse couche de fard qui lui servait en même temps de masque. Son embonpoint tendait son gilet de satin blanc. Il ne devait pas sortir souvent dans la rue : sa perruque aux boucles savantes, ses bas bleu roi, sa culotte de soie et sa redingote à passementerie d'argent l'auraient immédiatement désigné aux badauds comme un suppôt de l'Ancien Régime. Il était sans doute de ces hommes importants qui ne se déplaçaient qu'avec un luxe de précautions dans des carrosses clos et veillés par des escortes discrètes.

« Nous nous sommes informés sur vous, mademoiselle, et, si nous avons douté un seul instant de votre sincérité, vous ne seriez déjà

plus de ce monde. »

Armande fut envahie d'un grand froid : qu'on fut d'un bord ou de l'autre, on savait tout sur elle, on la suivait à la trace, on lisait dans ses pensées comme dans un livre ouvert, elle n'avait plus un seul endroit où se retirer, plus d'intimité.

« Décidément, monsieur, je constate que je ne m'appartiens plus. »

Galaad eut un petit sourire qui rejeta en bas de sa joue la mouche hideuse collée à la commissure de ses lèvres.

« Plus personne ne s'appartient de nos jours, mademoiselle. Nous sommes tous ravalés au rang de principes ou de symboles, les soldats anonymes d'une armée clandestine et résolue. La période n'est guère favorable à la quête individuelle. Le royaume de France a déjà perdu la tête, il est tout près de perdre son cœur.

— Toutefois, monsieur, il nous faut admettre que le peuple avait de bonnes raisons de se soulever. »

Galaad accueillit la réflexion d'Armande d'un soupir bruyant et enfumé.

« Nous en sommes conscients, mademoiselle. Nous avons nous-mêmes réclamé le changement. Nous avons poussé le roi à convoquer les États généraux, nous avons entendu les doléances du peuple de France, nous avons inspiré et soutenu les premières réformes. Mais dans l'ombre les vautours guettaient, qui n'avaient point à l'esprit le bien du peuple. L'ignoble mort du roi, l'arrestation et l'emprisonnement des modérés de l'Assemblée, la récente proclamation de la Terreur montrent que nous ne pouvons point espérer la clémence des nouveaux maîtres. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour rétablir les Bourbons sur le trône : nous avons besoin, en cette période troublée, d'une figure incontestable à l'ombre de laquelle nous pourrions enfin effectuer les changements amorcés il y a de cela cinq ans. Et vous allez nous y aider, mademoiselle.

— Je risque plutôt de vous nuire. Je suis certaine d'avoir été suivie jusqu'à cet appartement. »

Galaad fuma sa pipe en silence pendant quelques instants. L'arôme du tabac ne masquait pas tout à fait les fragrances fleuries qui émanaient de ses vêtements et dans lesquelles Armande reconnut le jasmin et le narcisse, ni, sourde, tapie en lui comme une bête dans sa tanière, l'odeur aigre d'un corps qui n'avait pas connu le bonheur d'un lavage depuis des semaines – on ne se lavait plus à Paris, on prétextait la pénurie de savon pour reprendre les vieilles habitudes et vivre en compagnie de ses odeurs et de sa crasse ; les jours fastes étaient revenus pour les maîtres parfumeurs, qui regardaient l'hygiène comme la plus dangereuse de leurs concurrentes.

« Je vous confirme que vous avez été suivie, mademoiselle. Mais

nous avons aiguillé vos anges gardiens sur une fausse piste. Ils vous croient en ce moment même dans l'immeuble voisin, chez les amis que vous avez l'habitude de fréquenter. Une jeune femme qui vous ressemble et porte les mêmes vêtements que vous se montre de temps à autre à la fenêtre. Avec les voilages, l'illusion est parfaite. »

Quelqu'un avait saisi Armande par le bras sous le porche de l'immeuble et l'avait entraînée vers une porte latérale. Effrayée, elle avait voulu hurler, mais une main puissante s'était posée sur sa bouche et une voix lui avait chuchoté de garder le silence. L'homme, un colosse roux et barbu d'une taille de plus de sept pieds, l'avait ensuite conduite dans un labyrinthe ténébreux d'escaliers et de couloirs. Pour seule réponse à ses questions, il lui avait dit, avec un fort accent alsacien ou allemand, que quelqu'un désirait la voir et que leur entrevue devait rester secrète, « pour notre reine et la grandeur du royaume.

— Qui ?

— Son nom aussi doit être tenu secret. Galaad, c'est comme ça qu'il se présente. Ayez confiance en lui, mademoiselle... »

Elle comprenait maintenant que cette mise en scène, qu'elle avait d'abord jugée superflue et ridicule, avait eu pour seul objet de tromper la vigilance des agents dévolus à sa surveillance. Elle ne les avait pas remarqués les premiers jours, puis elle avait fini par ressentir leur présence et les repérer, deux hommes, pas toujours les mêmes, qui faisaient leur possible pour rester discrets mais qui, en réalité, se voyaient aussi clairement que les mouches sur le visage blafard de Galaad.

« Pourquoi désiriez-vous tant me rencontrer ? » demanda-t-elle d'un ton vif – elle aimait de moins en moins cette impression d'être le jouet de forces qui la dépassaient.

Galaad se leva et fit quelques pas dans l'antichambre. Bien que lourde et claudicante, son allure demeurerait élégante. D'une main il remonta sa perruque, dévoilant une calvitie prononcée, et se gratta le haut du crâne avec son index délicatement replié. Les couleurs du tapis étalé devant la cheminée éteinte étaient passées, de même que les dorures du miroir et les motifs des tentures.

« Nous souhaitons tourner à notre avantage le misérable jeu qu'on vous oblige à jouer.

— De quelle façon, monsieur ?

— Nous allons agir comme avec vos deux anges gardiens, mademoiselle : nous allons aiguiller ceux qui vous emploient sur de fausses pistes.

— Ils ne m'emploient pas ! protesta Armande. Ils me tiennent par la menace, par le chantage. »

Son interlocuteur écarta les bras en un geste conciliant. À nouveau

des bouffées de son parfum égayèrent l'odeur âcre de tabac et celle, moisie, humide, de la pièce.

« Nous avons reçu de la reine un avis favorable à votre sujet. Sa Majesté vous accorde une entière confiance, mademoiselle.

— La... Sa Majesté se souvient donc de moi ?

— Elle n'a pas oublié la jeune femme qui lui rendit visite en sa prison du Temple. Ni la jeune comédienne qui enchanta quelques-unes de ses nuits.

— Oh ! d'habitude, ce sont plutôt les hommes qui apprécient mes... »

Armande s'aperçut qu'elle allait proférer une bêtise. Le tout-Paris savait pertinemment que les hommes recherchaient chez elle bien autre chose que ses dons de comédienne.

« Certes, certes, murmura Galaad avec un petit sourire. Je dois avouer que, moi-même, je ne fus pas insensible à votre... personnalité, mademoiselle !

— Vous êtes donc venu me voir au théâtre ?

— À maintes reprises. Vous n'avez hélas point daigné baisser les yeux sur moi, trop accaparée par ces jeunes messieurs qui tournaient autour de vous comme des chiens en rut ! »

Sa voix s'était envolée dans les aigus à la fin de sa phrase. Armande examina avec attention le visage de son vis-à-vis. Les courtisans se ressemblaient tous avec leurs visages fardés, leurs perruques extravagantes, leurs minauderies, leurs manières. Elle l'avait sans doute aperçu au milieu des dizaines d'hommes agglutinés dans sa loge à l'issue des représentations, mais ses traits ne l'avaient point marquée. L'administrateur ne manquait jamais, pourtant, de lui signaler la présence d'un homme d'importance dans les cohortes de ses admirateurs. Avant 1789, il s'agissait pour les théâtres de plaire en Cour, de ménager par tous les moyens les susceptibilités des éventuels protecteurs et mécènes, de leur accorder au besoin des faveurs, les administrateurs n'étant point de ces gens qui veillent farouchement sur la vertu de leurs comédiennes.

« Je suis désolée, monsieur, si je vous ai autrefois déçu...

— Allons, je n'étais déjà qu'un vieux barbon, et vous étiez serrée par des bras plus vigoureux que les miens. Voyez comme la vie est faite : d'hommes vigoureux, il n'en reste plus beaucoup chez nos partisans. La grande majorité d'entre eux ont émigré, bon nombre ont perdu leur tête, quelques-uns ont rallié l'ennemi et ses idées prétendent nouvelles, une poignée de braves se battent en Vendée. Et j'ai enfin le plaisir de votre compagnie. »

Armande se demanda où il voulait en venir. Il n'allait tout de même pas la contraindre à devenir sa maîtresse. À croire que les hommes, de quelque côté qu'ils fussent, ne pouvaient hasarder aucune entreprise

sans d'abord soumettre les femmes à leurs désirs.

« La compagnie d'une femme bien triste, monsieur, révoltée par le sort échu à la reine de France et à son fils. »

Galaad la détailla de la tête aux pieds avec des nuances de regret dans ses yeux délavés.

« Soyez tranquille, ma jeune amie : je ne chercherai pas à distraire votre tristesse. Pour la bonne et simple raison que je n'en ai plus les moyens. Maudite soit la vieillesse, cette catin désespérante qui vous vole vos dernières forces plus sûrement que les usuriers vous dérobent votre or. Combien de fois ai-je rêvé de rendre à votre beauté l'hommage qu'elle mérite ? La réalité, hélas, se présente un peu tardivement.

— Monsieur, je ne sais que... » bredouilla Armande, à la fois surprise et touchée par les aveux de son interlocuteur.

Il l'interrompit d'un geste de la main avant de tirer une nouvelle bouffée de sa pipe.

« Je brûlerai mes derniers feux à restaurer la monarchie dans ce pays et à chasser les démons qui s'en sont emparés. Je partirai ensuite l'âme en paix. J'ai un immense avantage sur les autres : je n'attends plus rien de la vie, ni honneur, ni reconnaissance, ni richesse. Ma fortune, je la mets à l'entière disposition de mes partisans. Les miens sont réfugiés en Angleterre ou à Coblenze. Ils hériteront sans doute de fort peu, voire de rien du tout, et tant mieux : nous n'allons tout de même pas nous mettre à récompenser la veulerie. On ne peut réclamer une terre qu'on n'a pas eu la volonté ni le courage de défendre. »

Il s'accroupit devant la cheminée dans une succession de froissements et de craquements, vida sa pipe au milieu du foyer et cracha sur le tabac encore fumant. Armande attendit qu'il se fut redressé pour demander :

« Qu'attendez-vous de moi, au juste ?

— Je vous l'ai dit à l'instant : rendre la monnaie de leur pièce aux scélérats qui vous manœuvrent. Nous avons besoin d'appuis extérieurs pour mener à bien notre tâche. D'appuis financiers, certes, mais également d'appuis militaires.

— J'ai entendu dire que les banquiers étrangers avaient été arrêtés et qu'on avait apposé les scellés sur leurs papiers. »

Le rire enroué de Galaad couvrit ses lèvres de salive brunâtre ; il les essuya à l'aide d'un mouchoir de dentelle parfumé qu'il tira de la poche de son gilet.

« Ces stupides conventionnels croient qu'il suffit d'arrêter une poignée de banquiers pour empêcher l'argent de circuler. Leur naïveté n'a d'égale que leur grossièreté. Ils nous confisquent nos terres, nos domaines, nos biens, mais nous continuons de maîtriser les circuits financiers. Nous disposons de relais dans toute l'Europe et nous avons

pu mettre une grande partie de nos avoirs de côté. Ce dont nous manquons cruellement à présent, c'est d'un véritable renfort militaire. La défaite du duc d'York et des armées coalisées dans le Nord est un mauvais coup pour nous. Puisque les frontières paraissent impossibles à forcer, il nous faut porter la guerre sur le sol de France.

— N'est-ce point ce qui se passe dans l'Ouest ? »

Galaad hocha la tête et s'assit sur l'autre bergère en face d'Armande. La rumeur de la ville lointaine, ténue, indiquait que l'appartement ne donnait pas sur la rue.

« Nous ne pouvons que louer le courage des populations de Vendée et d'Anjou. Et espérer que leur exemple soit contagieux. Trois fois hélas, l'honnêteté et la lucidité m'obligent à dire que ces braves ne résisteront pas longtemps.

— Pourquoi ? Ils sont nombreux et téméraires pour ce que j'en sais. N'ont-ils pas infligé des défaites cinglantes aux armées de la nation ?

— L'armée de Mayence a été dépêchée contre eux, avec des généraux compétents, pas comme ces pitres qu'on a placés à la tête des armées de Brest et de La Rochelle. Et puis les Vendéens sont des soldats de fortune, des paysans qui n'ont qu'une idée en tête ; rentrer chez eux à l'issue de la bataille, reprendre les travaux de la ferme. En outre la désunion de leurs généraux leur coûte cher : elle leur a interdit en tout cas de prendre Nantes au mois de juin et d'offrir un port à la flotte anglaise. S'ils avaient su exploiter leurs premières victoires, ils auraient marché sur Paris depuis bien longtemps, délivré la reine, mis le dauphin sur le trône et envoyé les conventionnels tâter de leur guillotine. Leur chance est passée. Ils ont laissé à la Convention le temps de se ressaisir, de décréter de nouvelles conscriptions, de préparer la riposte.

— Alors tout espoir est perdu », s'écria Armande.

À l'idée que le pays de France consacrerait le triomphe des extrémistes comme Robespierre, Saint-Just, Hébert, Chaumette, puis, après eux, les terribles coupeurs de tête adoreurs de Mithra, son cœur se serrait, son sang se glaçait, les larmes lui venaient aux yeux.

« Pas encore, mademoiselle, dit Galaad d'une voix douce.

— Que faire si les armées coalisées se montrent incapables de pénétrer en France et si l'armée catholique et royale n'a plus aucune chance ?

— Elle sera vaincue tôt ou tard, mais nous pouvons exploiter ses ultimes soubresauts pour leurrer la Convention. »

Galaad se leva, s'approcha de la cheminée, ouvrit la boîte à tabac de bois précieux posée sur le manteau de marbre.

« Le tabac est une invention du diable, marmonna-t-il en bourrant le fourneau de sa pipe de brins sombres et luisants. Il gâte l'haleine et les dents, mais, une fois qu'on l'a invité chez soi, il devient un hôte

tyrannique qu'on a le plus grand mal à expulser.

— Il me semble vous entendre parler de Robespierre ! gloussa Armande.

— Oh, lui, il ne gâte pas la bouche, mais la tête tout entière ! »

Ils rirent de concert. L'Incorruptible inspirait d'étranges sentiments à ses détracteurs – à ses partisans également. Un homme qui incarnait ainsi la vertu, l'intransigeance, suscitait autant d'admiration que d'inquiétude : c'était un miroir implacable qui renvoyait chacun à ses faiblesses, à ses accommodements plus ou moins avouables avec sa conscience. Il était aussi tranchant que le fil du couperet de la Veuve. On se sentait plus à son aise avec Danton dont le visage charnu, les débordements verbaux et la vitalité légendaire s'accordaient mieux à l'idée qu'on se faisait généralement de la vie.

Galaad alluma sa pipe avec un bâton soufré qu'il jeta encore enflammé dans la cheminée. L'odeur du tabac, mélange d'herbe grillée et de purin, envahit à nouveau l'antichambre.

« Mes agents en Vendée pensent que la bataille décisive se déroulera dans la région de Cholet, reprit-il après s'être escamoté un temps derrière l'épais rideau de fumée. Et que l'armée catholique et royale y sera vaincue. Ils œuvrent déjà pour persuader le Conseil de sortir de Vendée et de tenter une expédition vers la Bretagne ou la Normandie afin de libérer un port.

— N'est-ce point une bonne idée ? »

Galaad secoua la tête.

« À des lieues de leurs paroisses, hors des abris sûrs que fournissent le bocage et les marais, les paysans perdront une grande partie de leur ardeur. Pour qui connaît leur âme, il ne fait pas l'ombre d'un doute que leur moral s'abaissera au fur et à mesure qu'ils s'éloigneront de leur terre.

— Pourquoi en ce cas vos agents leur donnent-ils ce genre de conseils ? »

Galaad éventa d'une main molle les écharpes grises et volatiles qui s'enroulaient autour de lui.

« Perdue pour perdue, autant que l'armée catholique et royale nous soit utile à quelque chose. Elle peut nous servir à fixer l'attention de la Convention sur un port de la côte et nous permettre de préparer un débarquement à un endroit un peu moins en vue. »

Armande se redressa sur la banquette, chahutée par l'envie soudaine de gifler son interlocuteur.

« Si j'ai bien compris, monsieur, vous parlez d'expédier quelques dizaines de milliers d'hommes dans un piège. De les sacrifier.

— Ils sont de toute façon perdus, mademoiselle, n'en sommes-nous pas déjà convenus ?

— Mais s'ils restaient chez eux, dans leur bocage, dans leur marais,

ils garderaient une chance, peut-être infime mais réelle, de tenir en échec les armées de la nation.

— Détrompez-vous : la Convention ne peut point laisser l'exemple vendéen impuni. » Galaad tira sur sa pipe puis, constatant qu'elle s'était éteinte, l'alluma de nouveau avec un bâton soufré. « Il en va de sa crédibilité. Elle s'en sert de surcroît pour justifier la Terreur et les décrets qui l'accompagnent. On parle d'une loi contre les suspects, autant dire contre tous les individus qui n'approuvent pas haut et fort la tyrannie révolutionnaire. Un rude coup assené à la liberté de penser sur le territoire de France. »

Armande reconnaissait là l'empreinte de Mithra : le tour implacable que prenait la Révolution préparait la population à l'avènement d'un nouveau tyran, d'un nouveau culte. Galaad croyait combattre Duricrâne, le petit Saint-Just et leurs affidés sans se douter que d'autres adversaires, nettement plus inquiétants, tendaient leur invisible filet sur le pays et guettaient le moment propice pour se manifester. Le visage du jeune homme qu'elle avait visité dans la prison du Châtelet lui revint en mémoire, comme souvent ces derniers temps : était-ce donc lui, ce prisonnier aux traits à la fois beaux et tristes, bouleversants en tout cas, le futur souverain de la France ?

« Qu'attendez-vous de moi au juste ?

— Que vous donniez de la chair, de votre belle chair, à notre stratagème, répondit Galaad. Après que nous aurons choisi le port où se dirigera l'armée catholique, nous vous confierons un message pour d'Elbée ou celui qui occupera alors les fonctions de généralissime. Vous irez bien entendu conter l'objet de votre mission à ceux qui vous emploient. Nous leur ferons ainsi croire que les Anglais et les insurgés se sont donné rendez-vous afin de machiner l'invasion de la France. Ils vous encourageront bien entendu à porter votre message, voulant ainsi nous donner à croire qu'ils ne savent rien.

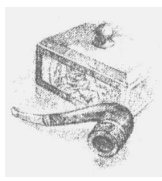
— Pourquoi moi ?

— Parce que, faisant l'objet d'une surveillance constante, vous êtes l'appât idéal. Je n'en vois pas de meilleur en tout cas. Et parce que, je vous l'ai déjà dit, la reine vous tient en grande estime. »

Armande fixa le visage blême de Galaad au milieu des volutes volatiles et grises. Elle avait déjà pris sa décision. Les défenseurs de la monarchie n'avaient guère le choix : il fallait sacrifier des dizaines de milliers d'hommes pour en sauver des millions.

« Pourrais-je savoir votre nom, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix légèrement tremblante.

— Quand vous le connaîtrez, mademoiselle, c'est que nous aurons réussi dans notre entreprise. »





CHAPITRE IX

Un homme s'agitait comme un possédé sur l'estrade de la salle enfumée et sombre où se tenait l'assemblée de la section Droits de l'homme. Il vitupérait contre les montagnards, coupables d'avoir limité les réunions des sections à deux par semaine, il proposait la création d'un comité central des sociétés populaires afin de lutter contre la Terreur imposée par Robespierre et ses affidés du Comité de salut public, de vils bourgeois uniquement soucieux de ménager les intérêts de leur ordre, il vilipendait l'indemnité de quarante sous accordée par Danton aux plus pauvres, achetant ainsi la complicité des désœuvrés qui hésiteraient à mordre la main qui les nourrissait, il clamait que l'heure était venue de retrouver l'esprit de 89, de recommencer la Révolution, une révolution sincère, sacrée, qui consacrerait les véritables égalité et fraternité entre les citoyens et les peuples de l'Europe.

Bellerive avait soufflé à Émile le nom de l'orateur : Jean-François Varlet, un enragé, un ami de Jacques Roux, le vicaire extrémiste, de Leclerc, de Pauline Léon, l'épouse de ce dernier, et de Claire Lacombe, les « deux bougresses qui avaient fondé le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires ». La moue appuyée de Bellerive signifiait que les femmes, fussent-elles d'habiles causeuses comme Olympe de Gouges ou Manon Roland, n'avaient point à se mêler des affaires publiques. Il les tolérait reines en leur royaume – la maison, la chambre à coucher –, amantes, sœurs et mères, parfois égéries, éventuellement furies et suceuses de la guillotine, fesseuses publiques, échevelées et braillardes quand on avait besoin de tumulte dans les couloirs de l'Assemblée, sûrement pas les égales des hommes comme le réclamaient avec véhémence certaines d'entre elles. Dans l'organisation de Mithra, elles étaient vestales, servantes, entièrement dévouées aux guerriers des différents grades. Lorsqu'elle brillerait

enfin sur la terre, la lumière du Soleil clarifierait les choses et remettrait les mégères à leur place.

Depuis quelques jours, Émile était conduit dans différents lieux de Paris comme un nouveau propriétaire faisant l'inventaire de son domaine. C'était Jacques-André Bellerive qui, la plupart du temps, lui servait de guide. Ils s'étaient rendus dans plusieurs sections et sociétés populaires majoritairement acquises à la cause de Mithra. On n'avait pas officiellement présenté Émile aux membres de l'organisation. Trop tôt, d'après le Père des Pères ; il s'agissait seulement de passer les troupes en revue, de mesurer leurs forces, de pallier leurs éventuelles faiblesses avant les batailles décisives. Outre Bellerive, on lui avait adjoint une solide escorte constituée de spadassins et d'assassins venus de la lointaine Arabie. Les sans-culottes accueillaient le jeune Gascon avec des sourires édentés et de grandes claques dans le dos, accordaient une attention brève et discrète à Émile, lançaient des regards intrigués aux hommes qui les accompagnaient. Coiffés de bonnets phrygiens, vêtus de carmagnoles et de pantalons rayés, ils brandissaient tous des armes, des piques pour la plupart, des sabres, des pistolets, des fusils pour les autres. La piquette qu'ils ingurgitaient en grande quantité dégoulinait sur les mentons, brûlait la gorge et les intestins, échauffait les humeurs et les ardeurs. Ils injuriaient les monarchistes, les accapareurs, les modérantistes, les indulgents, mais également les jacobins, ces jean-foutre de prêcheurs qui essayaient de leur voler leur révolution, voire, dans les sections les plus bouillonnantes, les citoyens Hébert et Chaumette, ces vauriens, ces jean-foutre, ces traîtres qui affichaient leur soutien au Comité de salut public et se répandaient en commentaires fielleux sur les enragés.

On buvait, on mangeait, on fumait, on hurlait, on gesticulait, on se disputait, on s'empoignait, on s'embrassait, on s'étreignait dans la salle mal éclairée par des bougies.

« Les voilà, la Lacombe et la Léon marmonna Bellerive en désignant d'un mouvement de menton deux jeunes femmes debout sur un côté de l'estrade. Les catins de la République. »

Émile les trouva plutôt jolies avec leurs robes et leurs coiffes aux rayures bleu, blanc et rouge. Exaltées, elles ponctuaient les diatribes de Varlet de gestes vengeurs et de cris d'encouragements.

« Je connais ce genre de bonnes femmes », poursuivit Bellerive d'une voix forte. Il ne craignait visiblement point d'être entendu. « Il suffit de leur montrer une bonne fois qui est le maître pour leur rabattre leur caquet. Les hommes sont devenus trop faibles à cause de la superstition chrétienne et des Lumières. »

De telles paroles auraient ulcéré Émile en un temps pas si lointain, mais aujourd'hui elles ne provoquaient plus en lui qu'une indifférence teintée de mépris. Les idées généreuses inculquées par l'abbé

Rambaud s'estompaient peu à peu, supplantées par une colère sourde contre l'humanité. Chacun en cette période troublée ne songeait qu'à pervertir les grands principes instaurés par l'Assemblée constituante. Qu'ils fussent d'un ordre ou d'un autre, les êtres humains se ressemblaient par leur avidité, leur servilité, leur lâcheté, ils s'inclinaient devant les nouveaux maîtres pour quémander leur subsistance ou leur survie, ils se pressaient dans les comités de surveillance pour dénoncer leurs voisins, leurs amis, les membres de leur famille parfois, et obtenir en échange un certificat de civisme ou un quelconque avantage. Et la situation risquait d'empirer puisque la Convention préparait une loi contre les suspects.

« Ah, la belle, la magnifique loi que voilà ! s'était exclamé Bellerive. Elle transformera chaque citoyen en agneau tremblant. Plus personne n'osera émettre le moindre bêlement. Tant ils seront terrorisés qu'ils accueilleront la révélation de Mithra comme une délivrance. Qu'ils t'accueilleront avec joie comme leur nouveau souverain... »

Émile avait lancé un regard interrogateur à Bellerive : hormis les courriers du soleil, personne n'était supposé savoir qu'il était le successeur du grand prêtre de Mithra. Le Gascon s'était mordu la lèvre, s'apercevant de son erreur. Il tenait probablement l'information d'un héliodrome incapable de tenir sa langue et, pressé par son ambition dévorante, il tentait aussitôt de se ménager une bonne place près du futur Père des Pères.

« Enfin, c'est seulement ce que je souhaite », avait ajouté Bellerive avec un sourire cauteleux.

Même si les deux prêtresses aux serpents s'étaient inclinées devant lui dans la crypte secrète, le désignant ainsi à l'assemblée des courriers du soleil comme l'Atar de la fin des temps, Émile ne parvenait pas à s'imprégner de la réalité de sa nouvelle vie. Il croyait errer dans un rêve suscité et prolongé par l'absorption régulière d'haoma. Il restait au fond de lui le villageois de La Réorthie, le journalier qui, la saison d'été, louait ses bras aux grands domaines des plaines, l'homme qui aimait se perdre dans les bois et les prés de Vendée, qui respirait jusqu'au ravissement l'air humide et odorant du bocage... Et puis il y avait, gravé dans son esprit comme un dessin dans la pierre, le visage bouleversant de Perrette, la jeune femme des Lucs-sur-Boulogne. Il n'avait pas encore quitté le monde qu'il avait cru sien pendant une vingtaine d'années, il n'était pas encore passé dans le monde que lui révélaient peu à peu l'haoma et le Père des Pères. Il se disait parfois qu'il avait perdu la raison, que plus jamais il ne serait capable de discerner la réalité de l'illusion ; il lui prenait alors l'envie de s'enfuir, de regagner le pays de son enfance, de se replonger corps et âme dans cette nature à la fois apaisante et consolante, de battre les chemins et les hameaux pour retrouver Perrette, mais les plantes des anciens

Aryens le dominaient de toute leur puissance et annihilait ses vellétés de départ. Elles le transformaient en profondeur, le modelaient à leur convenance, elles modifiaient peu à peu sa façon de penser, elles l'installaient dans le rôle qu'elles l'appelaient à jouer. Il jetait déjà un autre regard sur lui-même et sur les autres. La compassion qu'il avait jadis ressentie pour ses frères humains lui apparaissait maintenant comme une coupable faiblesse. Les philosophes des Lumières s'étaient trompés et leurs disciples avec eux, l'abbé Rambaud, les savants, les francs-maçons, les défenseurs du tiers état... Empêtrés dans leurs contradictions, les hommes ne seraient jamais aptes à se gouverner eux-mêmes. Ils avaient besoin de guides éclairés et fermes qui mettraient fin au tumulte et au désordre, qui les conduiraient sur les chemins glorieux. Les assemblées et sociétés populaires qu'Émile visitait depuis trois jours le confortaient dans l'idée que ces hommes et femmes bavards et gesticulants avaient besoin d'un souverain fort, qu'un destin grandiose les attendait pour peu qu'on réussisse à dompter leur inlassable énergie.

Chaque soir, deux vestales s'introduisaient dans sa chambre pour lui présenter la coupe d'haoma. L'amertume de la boisson lui était devenue agréable, indispensable. Il congédiait aussitôt les jeunes femmes, pressé de vider le calice, de détendre ses muscles noués, de commencer le fabuleux voyage auquel le conviaient les plantes. Il commençait alors son exploration des arcanes de la mémoire humaine, témoin invisible et clandestin de scènes qui s'étaient déroulées à des époques plus ou moins reculées et qui retraçaient, dans le désordre souvent, l'histoire des fidèles de Mithra.

L'origine du culte remontait à la nuit des temps. L'homme avait toujours adoré le soleil, *Sol Invictus*, sa lumière et sa chaleur bienfaitrices, il avait toujours immolé des animaux dont le sang fertilisait la terre, il avait toujours offert le fumet de leur chair grillée aux dieux, il avait traité en ennemies les ténèbres qui lui enlevaient la vue, il avait redouté les nuits qu'il conjurait dans ses abris avec la compagnie rassurante du feu, il avait connu la guerre entre le principe lunaire et le principe solaire. Le Père des Pères affirmait que la dynastie des Bourbons, celle des Valois, celle des Capet et, avant, celles des Francs saliens et des Ioniens, relevaient de la lune, de la femme, des eaux, des créatures nocturnes. La Révolution était l'une des premières manifestations de la puissance solaire contenue pendant des millénaires, le premier coup sévère porté aux suppôts de la lune, aux rois et aux nobles descendants d'Enée, aux sociétés secrètes issues des anciennes castes de la Gaule druidique. L'organisation de Mithra s'était appuyée sur les protestants, les jésuites, les templiers, les chevaliers teutons et les Illuminati de Bavière pour aboutir à la convocation des États généraux, à la prise de la Bastille et au

renversement d'un régime vieux de dix-huit siècles.

Jean-François Varlet était l'un de ceux qui avaient combattu pour le changement et devenaient à présent des éléments embarrassants : ils avaient tiré de leur action une forme de légitimité qui les poussait à imposer leurs propres vues et à contrecarrer celles des adorateurs de Mithra.

« Ces jean-foutre réclament l'abolition de la propriété, ricana Bellerive. S'ils continuent de la sorte, je vais m'introduire dans leurs maisons et exiger de partager leurs femmes ! Je dois dire qu'il ne me déplairait pas de passer une nuit avec la petite Pauline Léon : elle m'échauffe les sangs. Nous avons entendu assez de balivernes pour ce soir. Si on rentrait ? »

Émile acquiesça d'un hochement de tête. À l'atmosphère enfumée, bruyante et hystérique des assemblées de section, il préférait nettement la solitude de sa chambre à coucher et les explorations dans la mémoire humaine. Le même désordre insensé et répulsif régnait dans le cadre prestigieux du château des Tuileries qui abritait pour l'heure la Convention. Les couloirs et les salles annexes du palais abritaient des milliers d'intrigants, d'agents, de solliciteurs, de quémandeurs dont les chuchotements formaient un chœur persistant et irritant sous les plafonds peints et sculptés. Les séances de l'Assemblée étaient sans cesse interrompues par les tricoteuses ou les sans-culottes chargés de perturber les orateurs d'un parti ou d'un autre. Les décisions se prenaient au vu et au sus de tous dans des accès soudains de fièvre, un peu comme on force la volonté d'un malade en exploitant son manque de clairvoyance provoqué par la fièvre. Même chose au tribunal révolutionnaire, à la grand-chambre du Parlement de Paris, où les délibérations s'effectuaient dans un indescriptible charivari, souvent orchestré par les furies de la guillotine, dirigé tantôt contre la soixantaine de jurés coupables d'indulgence ou de modérantisme, tantôt contre les accusés dont on réclamait l'exécution immédiate. Le chaos qui gouvernait la capitale épargnait seulement la place de la Révolution où les ballets des exécutions étaient parfaitement réglés. Le bourreau et ses aides accomplissaient leur tâche quotidienne avec une efficacité redoutable, sans tenir compte des gesticulations ou des supplices des rares condamnés qui en appelaient à leur pitié. Les têtes les plus importantes étaient montrées au peuple, les corps décapités étaient livrés aux vautours, fripiers, perruquiers, chirurgiens, avant d'être ensevelis dans la fosse commune, puis, après qu'on eut épuisé les charrettes du jour, la place était nettoyée à grands coups de balais imbibés d'eau. L'odeur de sang planait désormais sur la ville comme une ombre.

Sur un signe de Bellerive, les assassins et les spadassins de la petite

escorte vinrent encadrer Émile et se frayèrent un chemin jusqu'à la sortie de la salle. Une pluie battante les accueillit dans la rue. Malgré les trombes et l'heure tardive, les piétons et les équipages se bousculaient entre les façades sombres mal éclairées par des bougies ou des lampes.

« Restez donc groupés, vous autres, je vais voir où sont passées ces foutues voitures. »

Bellerive enfonça son chapeau sur sa tête avant de s'éloigner du porche où ils étaient abrités. Les membres de l'escorte se resserrèrent autour d'Émile ; leurs odeurs masquées par des parfums aux arômes dégradés lui frappèrent les narines. Il douta à nouveau de la réalité du présent : il aurait pu se croire dans l'une des scènes que lui donnait à voir l'haoma. Un peu plus loin, au pied d'un escalier de pierre, s'étaient réfugiés des mendiants. Ils ressemblaient aux miséreux de toutes les époques avec leurs mines surnoises sous leurs chapeaux troués, leur comportement de bêtes affamées prêtes à s'entre-tuer pour la moindre miette. Certains d'entre eux étaient de petite taille, des enfants ou des gnomes. Les voitures filant à vive allure sur les pavés roulaient dans les flaques et soulevaient des gerbes d'eau qui arrosaient les passants et les poussaient à s'engouffrer précipitamment sous le porche. L'escorte d'Émile s'efforça de rester groupée malgré les bousculades. Un assassin d'Arabie avait tiré un poignard à la lame courbe de ses vêtements et se tenait prêt à le planter dans le ventre ou la poitrine du premier quidam qui se serait approché de trop près de son protégé. Ses yeux noirs et luisants volaient avec une vivacité de faucon d'un coin à l'autre de la rue. Le danger pouvait survenir à tout moment de la nuit balayée par la pluie.

L'attente se prolongea, crispante. Les protecteurs d'Émile devenaient de plus en plus nerveux au fur et à mesure que les badauds chassés par la pluie s'entassaient sous le porche. Un début de bagarre se déclencha quand un mendiant entreprit de s'extirper de la cohue en poussant des cris d'orfraie. Il frappa sans ménagement les hommes et les femmes qui l'empêchaient de passer et provoqua un grand désordre ponctué d'injures. L'un des spadassins de l'escorte, emporté par la vague, se débattit avec une telle ardeur que son poing atterrit dans la face d'un gaillard aux épaules larges et à la mine peu engageante. La riposte de ce dernier, esquivée avec adresse par le spadassin, cueillit à la pointe du menton un jeune homme qui décida aussitôt de se faire justice.

Tandis qu'on s'agitait autour de lui, Émile sentit qu'on tirait avec insistance un pan de sa redingote. Il se retourna : un des mendiants avait réussi à se faufiler entre deux membres de l'escorte pour agripper son vêtement. Il ne distinguait pas son visage sous son large chapeau. Le petit homme – ou était-ce un enfant ? – tendit son autre main, une main étrange aux trois doigts verdâtres et crochus, et

l'ouvrit sur un papier blanc et plié. Émile s'assura d'un bref coup d'œil que personne ne le regardait avant de s'en emparer et de le glisser dans la poche de sa veste. L'autre lâcha aussitôt son vêtement et s'évanouit dans la mêlée avec une vivacité surprenante. La bagarre s'éteignit au bout de quelques gifles plus sonores que douloureuses. Les assassins d'Arabie n'eurent pas besoin de recourir à leurs impressionnants poignards ; le seul fait de les montrer avait suffi à refroidir les ardeurs belliqueuses.

Émile devina que la bousculade avait été provoquée dans le but de permettre au petit mendiant de l'approcher. Bien que le papier lui brûlât la peau au travers de sa poche, il réfréna tant bien que mal sa curiosité. Si les gens qui lui avaient remis ce message avaient pris tous ces risques, c'était sans doute qu'il était d'une grande importance et qu'il ne devait pas atterrir dans d'autres mains.

Deux berlines noires aux attelages de quatre chevaux crevèrent le rideau de pluie et se présentèrent devant le porche dans un fracas de sabots et de roues cerclées de fer. Bellerive ouvrit la porte de la première et, d'un geste du bras, invita Émile à le rejoindre.

« Foutue pluie ! grommela le Gascon. Si ça continue, la Seine va bientôt déborder.

— Bah, l'été a été tellement sec qu'il faudrait des jours et des jours de la sorte pour que les cours d'eau retrouvent leur niveau, dit Émile en s'installant sur la banquette.

— J'oubliais que tu as été laboureur...

— Pas laboureur, commis ou journalier. »

*Présente-toi dans deux jours à minuit
au port aux pierres Saint-Leu,*

Une amie a quelque chose de très important à te confier.

*Si tu venais accompagné, nous le saurions, et notre confiance en toi
serait à jamais perdue.*

Ne parle à personne de ceci et brûle ce papier après l'avoir lu.

Émile relut deux fois le message rédigé dans une écriture serrée, rageuse, avant de présenter le papier à la flamme d'une bougie et de le jeter dans la cheminée de sa chambre. Il avait soupé en compagnie du seul Bellerive dans la grande salle à manger, le Père des Pères s'étant absenté pour quelques jours. Le Gascon, échauffé par le vin, s'était lancé dans d'étourdissants discours à la gloire de Mithra. Émile avait coupé court à sa logomachie en prétextant une violente migraine. Il s'était aussitôt rendu dans sa chambre et avait enfin pu déplier le bout de papier.

Il resta près de la cheminée jusqu'à ce que le papier fut entièrement consumé. Il croyait savoir où se situait le port aux pierres, après la

place de la Révolution en direction de l'ouest, en face des célèbres « bains dans onde courante » proposés pour douze sols sur la rive gauche de la Seine. Il se demanda qui souhaitait ainsi le rencontrer dans le plus grand secret. Le monde invisible tentait-il de renouer avec lui ? Malgré l'haoma, malgré ses nouvelles résolutions, il savait déjà qu'il se présenterait au rendez-vous, seul, comme stipulé dans le message. L'Émile d'avant, l'homme simple, le journalier de Vendée, ne pouvait ni ne souhaitait résister à cet appel. Il lui fallait seulement trouver le moyen d'échapper à la surveillance constante dont il faisait l'objet. Dès qu'il sortait de sa chambre, ses anges gardiens lui emboîtaient le pas et le suivaient dans tous ses déplacements. Il lui restait deux jours pour trouver une solution.

On frappa à sa porte. Deux jeunes femmes entrèrent, vêtues des tuniques courtes et légères communes à toutes les servantes de Mithra ; l'une portait la coupe traditionnelle sur un plateau doré, la deuxième un flacon d'une huile parfumée aux vertus délassantes, revigorantes. Il refusa le massage qu'elle lui proposait, but quelques gorgées d'haoma et congédia les deux servantes qui se retirèrent après l'avoir caressé d'un regard empli de déception.

Les deux jours s'écoulèrent sans qu'aucune solution ne se présente à lui. Il lui était impossible, en tant que protégé du Père des Pères, de goûter un seul moment de tranquillité. Bellerive et les autres appliquaient à la lettre les consignes laissées par le grand prêtre de Mithra avant son départ : ils n'avaient pas un seul instant à perdre pour le familiariser avec l'organisation. Si les soldats du premier grade, les corbeaux, se recrutaient dans les couches populaires des faubourgs, ouvriers et artisans, les autres adeptes venaient de tous les milieux, de tous les ordres. Les uns appartenaient au monde financier, les autres aux académies de lecture pour l'heure interdites, d'autres à la sphère du commerce et de la bourgeoisie de robe, d'autres encore à la Compagnie de Jésus et au clergé constitutionnel ; beaucoup fréquentaient avec assiduité les loges maçonniques, les clubs et les sociétés populaires. Plusieurs courriers du soleil œuvraient dans l'intimité de Robespierre, de Danton, dans les arcanes des Comités de salut public et de sûreté générale. Les tentacules de l'organisation s'étendaient jusqu'aux cours européennes, où l'on préparait les esprits au changement de régime, à l'avènement du nouvel âge.

Émile courait donc du soir au matin d'un coin à l'autre, d'une salle à l'autre de Paris ou des faubourgs. On lui présentait des dizaines d'individus plus ou moins importants, plus ou moins influents, corbeaux, griffons, soldats, lions, perses, on lui parlait d'épreuves, de purification, de banquets sacrés, d'attaque imminente contre cette foutue Convention qui se perdait dans ses bavardages, ses billevesées

et ses décrets, de livraison d'armes, d'immortalité, de char solaire traversant le ciel dans un éclat de feu... Le trait commun de ces hommes issus de divers milieux était l'exaltation. Tous attendaient avec impatience la venue de l'Atar de la fin des temps. Personne ne leur avait dit qu'Émile était celui-là, mais ils le regardaient déjà avec de l'adoration dans les yeux, comme s'ils l'avaient spontanément reconnu – l'haoma qu'ils buvaient lors des cérémonies n'était sans doute pas étranger à leurs certitudes.

Le Père des Pères lui avait expliqué qu'on ne servait pas aux adeptes la même ambroisie qu'aux grands prêtres :

« Leur organisme n'est pas assez pur ni assez fort pour tolérer sa puissance ; ils reviendraient fous ou morts de leurs voyages dans la conscience humaine. Les idiots qui ont tenté de boire un haoma qui ne leur était pas destiné ne sont plus là pour témoigner de leur présomption. Arnewaz et Schehrinaz le préparent en respectant à la lettre les rites des antiques Aryens.

— Il me semble pourtant avoir bu à la même coupe que toi », avait lancé Émile.

Le Père des Pères avait émis ce petit rire enroué qui semblait provenir d'une lointaine et profonde caverne.

« Oublies-tu donc que tu es de mon sang ? Si tu n'avais pas été celui que nous attendions, tu n'aurais pas survécu une heure à la première absorption d'haoma. Les créatures de la nuit le savaient, qui t'ont confié leur dague : seule une âme forte est capable de supporter leur métal ensorcelé. L'haoma ne fait preuve d'aucune mansuétude. Il convient d'en être digne. Nos corbeaux et griffons se contentent d'une boisson qui engendre un sentiment d'euphorie et occulte leurs douleurs. C'est pour l'heure la seule communion qu'ils peuvent recevoir.

— Communion ? On dirait le discours d'un prêtre...

— Tu ne crois pas si bien dire : le christianisme a emprunté bon nombre de ses symboles à Mithra. L'eucharistie, la transsubstantiation, le rituel du pain et du vin, la tiare du pape et la mitre de l'évêque, copies presque conforme des bonnets des sacrificateurs et pour l'heure emblèmes des sans-culottes, la naissance du Christ dans un rocher au milieu des bergers, la fête de Noël, le dimanche, le jour destiné à la célébration du soleil, l'eau lustrale, le baptême... Comme toutes les religions faibles, le christianisme s'est imposé en copiant les religions fortes. Il est temps de revenir à l'originale, tu ne crois pas ? »

Le soir du deuxième jour, Émile émit le désir de prendre son souper seul dans sa chambre. Bellerive et les autres s'empressèrent d'exaucer son vœu et donnèrent les ordres en conséquence – ils ne tenaient pas à ce que leur protégé se plaigne au Père des Pères de leur désobéissance ou de leur mauvaise volonté. La pluie était tombée sans discontinuer

depuis l'aube ; les fossés avaient débordé et répandu leurs immondices dans les rues de Paris. On avait dû remettre les exécutions du jour sur la place de la Révolution transformée en une gigantesque mare.

Émile avala son repas et tenta une première sortie. À peine eut-il ouvert la porte que les deux assassins d'Arabie en poste devant sa chambre se dressèrent devant lui. Les turbans enroulés autour de leurs têtes ne dévoilaient que leurs yeux sombres et luisants. Sous leurs amples capes ornées de broderie en fil d'or, ils dissimulaient des armes et des fioles d'un poison qui donnait la mort en quelques secondes sans laisser de trace. Ils tuaient en silence, avec une précision implacable. Leurs victimes, selon Bellerive, n'avaient pas le temps de pousser un soupir. Le Père des Pères les avait recrutés à prix d'or dans l'entourage des sultans d'Orient, qui, comme lui, aspiraient à l'anéantissement de la chrétienté. Émile se rendit à la salle à manger où il trouva Bellerive et un autre homme attablés devant un plantureux repas.

« Tu as donc changé d'avis ? Tu viens te joindre à nous ? »

Les deux assassins s'étaient arrêtés à la porte d'entrée de la pièce.

« Je me sens un peu seul, répondit Émile. J'ai un grand besoin de... de compagnie. »

Le Gascon eut un sourire grivois.

« Tu n'as qu'à ordonner, mon prince ! Les servantes de cette maison se damneraient pour passer une seule nuit avec toi. Retourne dans ta chambre : je t'y dépêche les deux plus avenantes. »

Émile se planta devant la grande cheminée où dansait un feu craquant et joyeux.

« Je préférerais...

— Choisir par toi-même ? Je comprends, foutre. » Bellerive s'essuya rapidement la bouche, le menton et les mains à l'aide d'un linge parfumé avant de se lever. « Suis-moi. Je t'emmène dans leurs quartiers. Tu auras davantage de choix sur place. »

Ils se rendirent dans l'aile de la maison où étaient regroupées les servantes, près de la cuisine et de la buanderie. Des senteurs de rose et de jasmin masquaient l'odeur des lampes à huile qui éclairaient les couloirs et révélaient, tapis sur les murs, des taureaux figés au centre de tentures. Les deux assassins les suivaient à une distance de cinq pas. Émile n'avait aucun dessein arrêté, il se fiait à son seul instinct ; l'important était de quitter la chambre, d'entrouvrir la cage où on le tenait enfermé. Il lui fallait bouger, provoquer les événements en espérant qu'une opportunité se présenterait. Il n'avait pas bu sa coupe quotidienne d'haoma et ses muscles se nouaient déjà, ses yeux le tiraillaient, son humeur s'assombrissait. Il fut traversé par l'envie brutale de retourner dans sa chambre, de sentir couler l'amère ambrosie dans sa gorge, de reprendre ses voyages fascinants dans la

conscience humaine, puis le message confié par le petit mendiant s'imposa à lui comme si une voix lui parlait de l'intérieur, et il résolut de se rendre au rendez-vous coûte que coûte.

Lorsqu'ils se présentèrent dans les cuisines, les femmes qui y travaillaient suspendirent leur activité et leur ramage. Certaines d'entre elles, les plus âgées surtout, avaient le regard vide. Avec leurs visages fanés, leurs mains crevassées, leurs robes élimées et grises, elles évoquaient les pauvresses qui déambulaient comme des spectres dans les faubourgs. Les plus jeunes en revanche levaient des regards hardis sur les deux hommes aux visages avenants entrés par surprise dans leur royaume ; elles semblaient également fascinées par les deux assassins d'Arabie qui se tenaient légèrement à l'écart.

« Tu peux choisir à partir de maintenant, mon prince, fit le Gascon en désignant les servantes d'un ample geste du bras. Si aucune d'entre elles ne te convient, nous irons chasser dans leurs appartements. Moi-même, je ne dédaignerais pas de la chair fraîche cette nuit. »

Émile examina à tour de rôle les servantes figées dans la pièce. Aucune ne trouva grâce à ses yeux – laquelle d'entre elles aurait pu supporter la comparaison avec Perrette ? Et puis il n'était pas là pour obtenir leurs faveurs, il avait besoin d'une complice pour sortir discrètement de la propriété de Montmartre. Il s'apprêtait à prier Bellerive de le conduire dans les quartiers des femmes quand il remarqua une très jeune fille dont les yeux verts, limpides, transperçaient le clair-obscur de la cuisine et le fixaient avec insistance.

« Elle ? intervint Bellerive avec un sourire. C'est donc que tu préfères les fruits verts ? À ton aise, mon prince. »

Il fit signe à la fille d'approcher. Elle émergea de son recoin de pénombre et s'avança d'une démarche gracieuse, aérienne. Très jolie avec son minois encore enfantin et sa chevelure ambrée, elle portait une robe de coton serrée à la taille par une ceinture tressée. « Comment t'appelles-tu ? demanda Bellerive.

— Séraphine, monsieur. »

Sa voix n'avait pas retenti plus fort qu'un souffle.

« Séraphine, foutre ! Eh bien, Séraphine, l'homme que tu vois là et qui m'est chèrement recommandé par le Père des Pères souhaite passer la nuit avec toi. Mesures-tu bien ta chance ? »

Elle jeta un nouveau coup d'œil dérobé à Émile avant de baisser la tête et d'esquisser une révérence. Une matrone au visage mafflu écarta les bras comme si elle voulait y loger la création tout entière.

« Ce que c'est que le hasard, tout de même ! s'exclama-t-elle. Elle s'apprêtait justement à lui porter sa coupe d'haoma. »





CHAPITRE X

Mon claud est mort d'une balle dans le cœur à la bataille de Bressuire. Le jour où les nôtres ont délivré monsieur de Lescure. »

Renée baissa la tête pour dissimuler ses larmes. Des mèches brunes et torsadées s'échappaient de sa coiffe de coton et s'égaillaient sur ses épaules et son cou. À la tombée de la nuit, elle avait allumé les mèches de résine piquée dans les chaleils de métal qui, avec le feu dans l'âtre minuscule, dispensaient un éclairage diffus. L'humidité persistante exaltait les odeurs de terre et de moisissure qui montaient du sous-sol de la petite maison coincée entre deux ruelles étroites.

« Son métier est resté dans la cave, reprit Renée. Il tissait le chanvre. Il a même pas eu le temps de me faire des drôles. Faut dire, depuis que les Anglais nous ont repris les colonies d'Amérique, il a eu beaucoup moins d'ouvrage et il a été obligé de travailler dans les champs à la saison des moissons. »

Elle resservit de la soupe de fèves, de pommes de terre, de choux et de navets à Cornuaud sans lui demander. Comme tous les habitants de Cholet, elle avait été réquisitionnée par la grande armée pour héberger et nourrir au moins un combattant. On lui avait remis un assignat de dix livres pour ses services, à échanger contre du bon argent lorsqu'on aurait restauré la monarchie. Elle avait choisi le grand diable à la chevelure grise que, malgré son uniforme pataud, monsieur de Lescure avait présenté comme son sauveur. Elle avait fourni à son hôte des vêtements propres ayant appartenu à son mari dont il avait la taille, la corpulence, les yeux noirs et l'air sombre. Avec sa veste de laine, sa chemise plissée, son pantalon de drap clair, ses guêtres, ses sabots, son large rabalet et son mouchoir rayé de rouge noué autour du cou, Cornuaud ressemblait désormais à un vrai Vendéen du bocage.

« J'ai eu de la chance dans mon malheur. Mon logeur, un coquin de

pataud, s'est sauvé quand les nôtres ont repris la ville. Il m'aurait chassée comme une malpropre autrement. Je n'ai pas un sou fieffé pour payer le loyer. Même si nous gagnons la guerre, il finira bien par se rappeler à mon bon souvenir. J'espère qu'alors j'aurai enfin trouvé du travail. Ou qu'un autre homme aura bien voulu de moi. »

Elle n'avait pas parlé de la sorte sans doute depuis la mort de son époux. Elle n'avait pas d'autre famille : orpheline, elle avait été recueillie et élevée par les sœurs de Mortagne-sur-Sèvre, où elle avait appris à lire et à écrire, avant d'être gagée comme bonne dans la maison d'un grand négociant du Choletais. Et puis Claude-Marie, le tisserand, l'avait aperçue en venant livrer sa toile chez le négociant, il l'avait aussitôt demandée en mariage et, malgré l'opposition de ses parents, métayers à La Séguinière, il l'avait épousée. Une victime idéale, ne pouvait s'empêcher de penser Cornuaud. Elle aurait pu être jolie sans la légère déformation qui abaissait le côté gauche de son visage, lui fermait en partie un œil, creusait sa joue et accentuait sa pommette.

« C'est qu'à cette heure il y a plus de métiers à tisser que d'habitants à Cholet. De toute façon, tisserand, c'est point du bon travail. On gagne peu, on passe toute la journée dans la cave pour garder sa souplesse au tissu, on respire un air malin, on meurt de fièvre avant quarante ans. Mon Claude toussait déjà à fendre l'âme. Il était fragile. Vous, vous semblez solide. D'où êtes-vous donc ?

— De Bourgneuf-en-Retz.

— Vous êtes paydret alors. Pourquoi n'êtes-vous point dans l'armée de Charette ? »

Cornuaud lui relata en simplifiant les circonstances qui l'avaient amené à s'engager dans le bataillon des volontaires de Paris avant de croiser la route de Lescure et de Jean Augereau, puis de rejoindre les rangs de l'armée catholique et royale.

« J'ai entendu dire que l'grand Augereau, Faramine, c'est le diable en personne, murmura Renée.

— Bah, la guerre transforme tous les hommes en diables... »

Il éprouvait de la sympathie pour cette femme déjà veuve avant d'avoir atteint sa vingtième année. Il espérait que la sorcière négresse n'exigerait pas son sang. L'enjomineuse d'Afrique ne s'était pas manifestée depuis plusieurs jours. Elle ménageait son serviteur afin de ne pas lui voler ses dernières forces. Sa vengeance s'accomplissait toute seule à dire vrai : les monstres blancs qui avaient ravi les hommes et les femmes de son village n'avaient pas besoin d'elle pour s'entre-tuer. Il ressentait parfois les courants de nostalgie qui se déversaient d'elle et la ramenaient sur la terre rouge d'Afrique. Elle se languissait de son pays, du soleil brûlant, des senteurs et des couleurs vives, joyeuses, puissantes. Au pays de l'homme blanc, tout n'était que

grisaille, humidité, froidure et amertume. Quelle tristesse fallait-il avoir dans le cœur pour arracher des hommes, des femmes, des enfants à leur terre ancestrale ? Pour les vendre et les acheter comme des bêtes domestiques ou des marchandises ? Pour pousser ses semblables dans d'effroyables machines à couper les têtes ? Le pays de l'homme blanc puait la mort, le sang, la charogne, la saleté et la peur.

« On dit en ville que la bataille décisive va bientôt être livrée, dit Renée en étalant du beurre sur du pain de seigle. Avez-vous entendu quelque chose à ce sujet ? »

On signalait d'importants mouvements de troupes dans la région : la redoutable armée de Mayence, commandée par Kléber, avançait vers Montaigu après avoir pris Machecoul, Legé, Roche-servièrre ; une division commandée par Aubert-Dubayet, le « brave Annibal », approchait par Clisson ; une autre dirigée par Santerre traversait les Mauges ; la terrible légion des Francs de Targe, sortie de Nantes le 8 septembre, terrorisait le marais en massacrant les hommes, violant les femmes, décimant le bétail, incendiant les maisons et les granges ; les généraux républicains appliquaient à la lettre le plan décidé à Saumur et enfermaient peu à peu les insurgés dans la ville de Cholet transformée en nasse. Malgré des victoires retentissantes aux Roches-Baritaud, à Brissac, les tentatives plus ou moins concertées des Vendéens de desserrer l'étau s'étaient traduites par autant d'échecs. Stofilet battu à Douai, Lescure repoussé à Thouars, Charette en déroute dans le marais, l'armée catholique et royale semblait désormais à la merci de son adversaire.

Cornuaud avait entendu dire que le Conseil avait dépêché des troupes afin de barrer le chemin à Santerre dans les Mauges et que d'Elbée, Lescure, Charette attendraient Kléber sur la rive droite de la Sèvre à dessein d'empêcher la jonction des armées républicaines de La Rochelle et de Brest. Pour le reste, personne ne pouvait prévoir comment réagiraient les paysans face aux Mayençais. Ils n'étaient point soldats de métier et, hormis le bataillon de Bonchamps, ils manquaient de discipline. Ils avaient tendance à s'affoler face aux redoutables obus qui tombaient dans un vacarme de tous les diables et enflammaient les bois, les maisons et les granges comme de la paille sèche. Et puis il pouvait très bien leur prendre la fantaisie de battre soudainement en retraite en prétextant une tâche urgente à finir dans leur borderie. Malgré leur attachement pour les prêtres réfractaires et les ecclésiastiques du Conseil – Bernier l'éminence grise du conseil, Barbotin à la face grêlée, Barbedette surnommé Grands Bots, Guillot de Folleville l'évêque d'Agra –, les paysans privilégiaient encore la terre aux promesses d'indulgence et de paradis. Leur candeur mêlée de rouerie ne laissait pas d'étonner Cornuaud, pourtant lui-même fils d'un paysan du marais. Ils se signaient, chantaient des cantiques et

récitaient leur chapelet dès qu'une soutane se présentait dans les parages, puis, une fois rendus à eux-mêmes, ils entonnaient des chants grivois et racontaient des histoires où les figures païennes avaient la plus belle part. Ils se taisaient dès qu'une charrette chargée de sacs de grain ou de tonneaux de vin passait à proximité. Ils se rappelaient alors qu'ils auraient dû à cette heure panser ou nourrir les bêtes, battre la moquette, étaler les pommes de terre et les fruits d'automne dans les greniers ou dans les caves, couper du bois, réparer les toitures, et leurs yeux enflammés par le vin s'assombrissaient, devenaient graves, mélancoliques. Ils ne manquaient pas de courage mais, sitôt qu'ils perdaient de vue le clocher de leur paroisse, ils ne songeaient plus qu'à le retrouver. D'ailleurs ils restaient regroupés entre paroissiens, préférant souvent dormir à plusieurs dans une étable ou à la belle étoile plutôt que de se répartir dans les maisons. Ils ne parlaient pas tous le même patois, même si Cornuaud comprenait la plupart d'entre eux.

Renée desservit. Il sembla au paydret entrevoir du trouble dans ses yeux noisette. Il saisit le fusil tout neuf, un modèle 1777, que lui avait personnellement remis Lescure et admira la qualité des pièces métalliques aussi lisses que des miroirs. Son reflet lui apparut déformé sur le canon. Bon Dieu, ces cheveux presque blancs, ces rides profondes, on aurait dit un vieillard ! Au début de l'après-midi, tandis qu'il parcourait l'une des rues principales de Cholet, il avait ressenti une faiblesse dans les jambes qui l'avait contraint à s'appuyer sur un mur. C'était la première fois de sa vie que son corps le trahissait sans raison apparente, comme s'il n'avait plus la force de se mouvoir par lui-même. Voilà pourquoi l'enjomineuse négresse ne se manifestait pas : elle attendait qu'il recouvre des forces avant d'exiger de nouveaux sacrifices. Peut-être que, si elle lui en réclamait un maintenant, il s'écroulerait et ne pourrait plus se relever. Bah, avait-il pensé, elle ne peut m'épuiser trop vite, elle n'a pas encore choisi mon successeur.

Renée tisonna les bûches dans la cheminée et donna un coup de balai sur la terre battue. Cornuaud eut la nette impression qu'elle se débrouillait, avec une habileté toute féminine, pour mettre en valeur des formes plutôt généreuses sous sa robe de laine et son tablier de coton.

« Je vais voir ce qui se passe en ville, dit-elle après avoir fini de nettoyer la salle. Vous m'accompagnez ? »

Les averses du jour avaient transformé la rue étroite et sinueuse en un ruisseau de boue. Ils durent marcher avec précaution pour éviter les flaques que révélait la faible clarté de la lune et des étoiles. Malgré l'heure tardive et la visibilité réduite, une activité de ruche se déployait entre les maisons aux façades de bois et de torchis. On

discernait, au-dessus des toits, la flèche de la cathédrale et les tourelles du château où résidait le haut commandement de l'armée royale. Des voitures tentaient tant bien que mal de se frayer un passage dans la cohue, les cochers devaient sans cesse s'arc-bouter sur leurs guides pour empêcher les chevaux de ruer. Des tavernes entrouvertes montaient des cris et des chants. Les boutiques de tissu, les épiceries, les forges, les menuiseries étaient toutes restées ouvertes. Au fond d'une cour, sous un hangar, des jeunes gens des deux sexes fabriquaient des cartouches.

« Il y avait un peu plus de huit mille habitants dans la ville avant la guerre, déclara Renée. À cette heure, il doit y en avoir plus de quarante mille. »

Ils arrivèrent dans un quartier qui avait entièrement brûlé lors de la précédente bataille. Des soldats avaient élu domicile dans les ruines, tendant des toiles de jute ou de chanvre au-dessus des murs arasés, dormant à même le sol encore noir de suie. Des halètements et des soupirs étouffés se glissaient entre les conversations, les murmures et les rires. Comme il n'y avait pas assez de place pour loger tout le monde, on s'aimait où l'on pouvait.

« Tiens donc, l'ami ! Comme on se retrouve ! »

Une silhouette surgit de la nuit et s'avança vers Cornuaud, qui eut besoin de quelques secondes pour reconnaître le marquis d'Ambert. Non qu'il eût perdu de son embonpoint, mais, avec ses vêtements élimés et crasseux, ses cheveux gras et grossièrement noués sur la nuque, avec sa barbe de plusieurs jours, il tenait davantage du poulleux que de l'aristocrate.

« Ah ça, j'm'attendais pas à vous rencontrer dans l'coin ! s'écria Cornuaud. Vous avez donc réussi à vous échapper de Paris ? »

Le marquis prit le temps de détailler Renée avant de répondre :

« Pour une fois, j'ai été servi par la chance, Belzébuth. À l'heure où je me rendais à l'échafaud...

— Ça vous intéresse donc tant qu'ça d'voir de pauvres bougres s'faire couper la tête ?

— Tu ne me comprends pas : je me trouvais dans la charrette en compagnie des condamnés. C'était donc moi qui étais sur le point de m'offrir en spectacle aux Parisiens. »

Le regard de Cornuaud croisa celui, interrogateur, de Renée.

« J'te présente le marquis d'Ambert. On s'est connus à la prison du Bouffay, puis à Nantes, puis encore à Paris, à la prison de la Conciergerie.

— Et comment s'appelle cette charmante damoiselle ? » s'enquit d'Ambert.

Renée fit la révérence apprise chez les sœurs de l'orphelinat de Mortagne-sur-Sèvre.

« Renée veuve Guérineau pour vous servir, monsieur. »

Le marquis la salua d'un bref hochement de tête.

« Vous avez été condamné par rapport à la tentative de délivrance du roi ? demanda Cornuaud.

— Même pas, mon ami. J'ai de nouveau prêché le faux. De faux assignats, cette fois-ci. J'ai été trahi. Par l'un de ceux que je croyais de mes amis. Je gage que le rustre guignait les châteaux et les terres de mes ancêtres. On m'a donc arrêté, incarcéré, et cette fois je n'avais plus personne sur qui compter, plus une seule relation à l'assemblée ni dans les ministères. Il n'y a plus de ministères, d'ailleurs, seulement de foutus comités, des ramassis de tristes sires qui ont pour seule obsession de décoller la tête de leurs semblables. L'accusateur public, cet affreux vautour de Fouquier-Tinville, ne m'a même pas permis d'ouvrir la bouche, un supplice pour un bavard de ma sorte. »

Il s'interrompt jusqu'à ce qu'un groupe de paysans ivres et bruyants se fût éloigné. Les nuages poussés par le vent se rassemblaient au-dessus de leurs têtes et avalaient peu à peu les étoiles. Les ténèbres s'étendaient sur la ville, indéchiffrables, menaçantes.

« La chance pour une fois m'a souri, reprit d'Ambert. Une bande de comploteurs a assailli la charrette pour délivrer l'un des leurs. Ils ont eu l'extrême délicatesse de trancher mes liens. J'ai sauté à terre et j'ai exploité pour m'enfuir la famée abondante et noire qu'ils avaient, je ne sais comment, provoquée. Puis un réseau de passeurs clandestins m'a fait sortir de Paris. Ensuite il m'a été facile de rejoindre l'armée royale de l'Ouest, où l'on m'a versé dans la colonne du garde-chasse Stofflet. Enfin, il est sans doute préférable de servir une brute que d'être mort, n'est-ce pas ? Et toi, mon ami ?

— J'suis à c't'heure avec Lescure.

— Tu es mieux tombé que moi, mon vieux Belzébuth : vieille noblesse du Poitou, mariage avec Victoire de Donnissan, alliance avec une famille jadis bien introduite en Cour. Mais, dis-moi, comment as-tu échappé aux geôles de la Grande Force ? On m'a rapporté que vous y aviez été enfermés après la tentative manquée de délivrance de Louis XVI et que vous aviez tous fini sur l'échafaud. »

Pris de court, Cornuaud ne trouva pas d'explication plausible à fournir au marquis. Pour gagner du temps, il lui proposa d'aller s'asseoir dans une taverne.

« Excellente idée. On meurt de soif et de faim dans ce pays ! »

Ils n'eurent pas longtemps à marcher pour trouver un établissement ouvert. Débordée, courant dans tous les sens, la servante réussit à les installer sur un côté de l'immense cheminée.

« Tu as de quoi payer, Belzébuth ? lança d'Ambert avant de s'asseoir sur le banc. Je suis comme d'habitude sans le sou.

L'argent et moi ne sommes pas les meilleurs amis du monde.

Chaque fois qu'il s'invite chez moi, il se débrouille pour aussitôt me fausser compagnie. À croire que je ne suis pas un hôte très fréquentable. Une malédiction familiale, je suppose.

— Vous souciez donc pas, j'paierai. »

Ils commandèrent du vin et une omelette au lard pour d'Ambert qui mourait de faim. Les yeux écarquillés par l'étonnement, Renée le regarda manger avec une gloutonnerie indigne d'un gentilhomme.

« Point de solde dans cette armée de gueux ! marmonna le marquis. Seulement de foutus bons d'un Trésor qui n'existe pas. Je vais te dire une chose, mon bon Belzébuth : je ne suis pas certain que les Bourbons honoreront les assignats émis par le Conseil si d'aventure on réussissait à les rasseoir sur leur trône. Je ne connais personne de plus ingrat qu'un roi.

— Tout de même, monsieur, protesta timidement Renée. Ils n'oublieraient point les gens qui les auraient soutenus dans cette triste période. »

D'Ambert s'essuya les lèvres d'un revers de manche. Sa redingote, son gilet, sa culotte étaient crottés et déchirés par endroits.

« Ah, la candeur de la jeunesse ! Ce sont les émigrés, ces pleutres, ces vautours, qui reprendront les rênes du pays avec l'appui des autres cours d'Europe. Ils considéreront ces assignats comme des bouts de papier sans valeur, et vous savez pourquoi, mes agneaux ?

— Parce que payer, ce serait r'connaître qu'ils ont laissé les pauvres bougres faire le travail à leur place », répondit Cornuau.

D'Ambert écarta les bras ; il faillit heurter son voisin, un bourgeois aux joues enflammées et à la perruque de guingois qui en était à sa quatrième ou cinquième chopine de vin rouge.

« Voilà qui est parlé avec sagesse, mon bon diable ! Les gens de pouvoir aiment à croire qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes leur bonne fortune. Quoi ? ils devraient rendre hommage à une poignée de culterreux soulevés contre les armées de la nation tandis qu'ils se prélassaient en Allemagne ou en Angleterre ? Malgré la confiscation de leurs biens, ils continuent de contrôler l'argent et les réseaux. Croyez-moi, précisément à cause de leur lâcheté, ils ne feront aucun cadeau aux Vendéens.

— Vous êtes pourtant des leurs... »

D'Ambert hocha la tête avec tristesse.

« Je suis né noble, il est vrai, mais je ne suis presque jamais en accord avec ceux de mon ordre. Je me sens au contraire plus proche des révolutionnaires. Non point ceux des comités, dont je n'aime guère les faces de carême, mais des enragés, des agitateurs des rues, de ceux qui rêvent d'abolir la propriété.

— Vous combattez à c't'heure avec les brigands, avec ceux-là mêmes qui n'en veulent point, d'la Révolution. »

Le bourgeois aux joues rouges écoutait leur conversation ; les propos du marquis avaient empli ses yeux vitreux de réprobation.

« Les circonstances de la vie », murmura d'Ambert. Sa voix peinait à se faire entendre dans le brouhaha. « Et puis il me plaît de me battre avec les paysans. Ce sont des gens du peuple, des dépossédés. La démocratie, ils n'ont pas besoin d'en avoir la bouche pleine pour la vivre. Ils citent souvent ce proverbe : malheureux qui sert, mais plus malheureux encore qui se fait servir. Et cet autre : la misère, elle est pas qu'chez les riches ! Les culs-terreux sont sages par bien des côtés, même s'ils ont l'âme simple et superstitieuse. »

Le bourgeois se servit un verre, le porta en tremblant légèrement à ses lèvres, le vida d'une traite et le reposa sur la table avant de s'adresser à d'Ambert :

« Pardonnez-moi de m'imm... de m'immiscer dans votre conversation, mais vos paroles, monsieur, chagrinent mon humeur.

— Eh bien, mon ami, finissez de la noyer dans votre piquette ! répliqua d'Ambert.

— Prenez... prenez garde, monsieur. Je connais du monde, et je pourrais vous faire traduire devant le conseil de guerre pour... vos propos sé... séditeux. »

Il rencontrait les pires difficultés à maîtriser les mouvements de ses lèvres et l'articulation de ses mots.

« À qui donc ai-je l'honneur ? » demanda d'Ambert.

Le bourgeois se redressa, tout raide, s'efforçant d'adopter une attitude digne de son rang.

« Jean-Aimé Charrier, négociant en tissus et en vins pour le compte d'une compagnie des Amériques.

— Ah, vous êtes donc de ces gens qui achètent le tissu à Cholet pour le revendre sur le sol français après un détour joliment rentable par le Nouveau Monde. Belle affaire ! Je gage que vous avez également des parts dans les armements négriers.

— Que je sache, monsieur, aucune loi n'interdit le commerce des nèg... du bois d'ébène.

— Le décret sur l'abolition ne saurait tarder. Il devrait mettre fin à ce qu'il faut bien appeler une ignominie. »

Les joues du négociant s'empourprèrent encore, des éclats de colère transpercèrent les voiles vitreux de ses yeux.

« Qui donc êtes-vous, monsieur, pour donner des leçons au monde ? Je ne vois devant moi qu'un... qu'un pouilleux qui s'empiffre comme un porc. »

D'Ambert s'inclina avec un petit sourire.

« Le marquis d'Ambert pour vous servir, monsieur. »

Le visage du bourgeois cette fois se décomposa. Insulter un aristocrate n'était pas une initiative très heureuse quand on prétendait

fournir en produits de première nécessité l'armée catholique et royale. On était certes réglé en assignats émis par le conseil de guerre, autant dire en simples promesses, mais, pour peu que les insurgés parvinssent à leurs fins, c'était l'assurance de compter ensuite parmi les fournisseurs privilégiés de la Cour. La compagnie qu'il représentait traitait également avec les nouveaux maîtres du pays, la Convention et le Comité de salut public, en gestionnaire avisée soucieuse de ne point mettre tous ses œufs dans le même panier. Voilà donc qu'il avait commis un impair et qu'à cause de son manque de clairvoyance – avait-on idée aussi de se travestir en miséreux quand on était aristocrate ? – il avait compromis sa mission. Dégrisé tout à coup, il repoussa la chopine d'un geste rageur, comme s'il se désolidarisait du coupable tout désigné de ses errements.

« Ah, euh, mille excuses, monsieur... Je vous ai pris pour l'un de ces coquins de la Convention chargés d'infiltrer l'armée royale. Les espions sont de nos jours plus nombreux que les mouches... Une véritable plaie.

— Apprenez donc à ne point juger sur le plumage si vous voulez que vos affaires prospèrent, lâcha d'Ambert d'une voix sèche.

— Bien sûr, bien sûr... Permettez-moi de vous offrir votre repas... »

Le négociant bredouilla encore des excuses, sema une large poignée de sols sur le bois nouveau de la table, se leva avec une précipitation révélatrice de son embarras et fila en titubant vers la sortie de la taverne.

« La peste soit du maraud ! grogna d'Ambert. La naissance est injuste, mais elle offre de bien douces revanches. Ce fat jouit certainement d'une fortune comme je ne puis même pas en rêver, et voyez comme il s'est humilié dès qu'il a pris connaissance de mon nom. Les exaltés de nos jacobinières auront fort à faire pour substituer le mérite à la naissance. »

Renée émit le désir de rentrer et Cornuaud se proposa de l'accompagner, sautant ainsi sur l'occasion de prendre congé du marquis ; ce dernier tenta de le retenir en lui agrippant le poignet.

« Déjà, Belzébuth ? Tu ne m'as point encore raconté comment tu t'es évadé de la Grande Force...

— Une autre fois. J'suis fatigué, à c't'heure. On se r'verra tantôt. Bonne nuit. »

Le paydret prit Renée par le bras et l'entraîna vers la porte de la salle. Dehors, les gouttes de pluie encore éparses poussaient les badauds vers les porches et les auvents. Cornuaud serra la jeune femme contre lui et la protégea d'un pan de sa veste.

« Pourquoi donc il vous appelle Belzébuth ? demanda Renée.

— On m'avait donné c'nom, à Paris.

— C'est le nom du diable...

— Allons, est-ce que j'ai la tête du diable ? Vous avez dit tout à l'heure que le diable c'était Jean Augereau. Regardez-moi : voyez-vous des cornes dessus mon front ? Et puis, croyez-moi sur parole, j'ai point de queue. Enfin, pas celle qu'on voit d'habitude chez le diable. »

Elle pouffa de rire, puis redevint aussitôt grave.

« Pourquoi vous a-t-on emprisonné à Nantes et à Paris ?

— Ma foi, on souffre guère les partisans du roi en ville.

— Il est bizarre, cet homme, le marquis. Il... il vous regardait avec de drôles d'yeux.

— Il prise point les dames mais les hommes. N'en parlez à personne surtout : dame, les amours contre nature sont tolérées ni d'un côté ni de l'autre.

— Est-ce que... est-ce qu'il vous a...

— Dites donc point d'sottises ! Moi, je ne souffre que la compagnie des dames. »

Ils regagnèrent le domicile de Renée sans prendre garde cette fois aux flaques de boue, pressés par une pluie de plus en plus drue. Une fois dans la maison, ils piquèrent de nouvelles mèches de résine dans les chaudières, les allumèrent à l'aide de bâtons soufrés, puis ils ranimèrent le feu mourant dans l'âtre et restèrent un bon moment devant les flammes et leur chaleur bienfaisante.

« J'ai... euh... point encore préparé de lit pour vous, avoua Renée dans un souffle.

— Peut-être alors qu'on peut partager le vôtre. »

Elle leva sur lui un regard déjà conquis, déjà chaviré de désir.

« C'est que j'suis bonne chrétienne et que... »

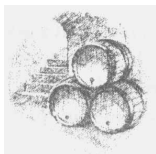
Il s'approcha d'elle et lui posa l'index sur la bouche.

« J pense pas que Notre-Seigneur s'en offusquerait. Vous êtes veuve, vous êtes jeune, vous êtes jolie, la compagnie d'un homme peut sûrement point vous être reprochée. »

Il perçut en lui l'attention soudaine de la sorcière négresse réveillée de sa torpeur. Renée se haussa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser furtif sur ses lèvres.

« La chambre est à l'étage. »

Il la suivit dans l'escalier exigu et tournant, pourchassé par les yeux noirs et brillants de l'enjomineuse.





CHAPITRE XI

Je suis venue te chercher.

— Comment pouvais-tu être sûre que je te suivrais ?

— Je ne suis jamais certaine de rien.

— Qui t'envoie ?

— Ceux ou celles qui souhaitent te rencontrer.

— Comment t'appelles-tu déjà ?

— Séraphine.

— Quel âge as-tu ?

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas.

— Bah, j'ai découvert récemment qu'on pouvait vivre plus de quinze siècles ! »

Émile et la jeune fille s'étaient retirés dans une chambre luxueuse du quartier des servantes appelée « temple des amours ». Les deux assassins d'Arabie étaient demeurés à la porte, Bellerive ayant déclaré en ricanant qu'il n'y avait de place que pour un homme dans le lit à baldaquin fermé par des tentures pourpres et dorées.

Le feu qui crépitait dans la cheminée répandait une chaleur douce, agréable ; on l'entretenait en permanence en automne et en hiver afin que le Père des Pères et les courriers du soleil puissent disposer de la pièce à n'importe quel moment du jour et de la nuit. Lorsque Bellerive avait demandé à Émile s'il préférerait rester dans le quartier des servantes ou retourner dans sa chambre, Séraphine lui avait suggéré, d'un regard appuyé, d'opter pour la première solution.

« Pourquoi tenais-tu à ce que nous nous installions dans cette pièce ? »

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour rapprocher les lèvres de son oreille et chuchoter :

« Un passage part d'ici et permet de sortir discrètement de la maison.

- Et pas de ma chambre ?
- Peut-être, mais pas à ma connaissance.
- Allons-y en ce cas », suggéra-t-il à voix basse.

Elle désigna la porte.

« Attendons que leur attention se relâche.

— Elle ne se relâche jamais.

— Quand ils nous croiront occupés à... à ce qu'un homme et une femme sont censés faire dans un lit, ils finiront par nous oublier et se détendre.

— Tu es belle et désirable... » commença Émile. Nul besoin de mentir : elle était adorable avec ses yeux verts, son minois de chatte, sa peau claire et sa chevelure aux reflets d'ambre. « Mais je n'ai pas le cœur à...

— Sois tranquille. Moi non plus je n'ai aucune envie de m'unir à un homme. Ils nous ont vus nous enfermer dans cette pièce. Leur imagination fera le reste. »

Séraphine alla s'asseoir sur l'un des deux fauteuils crapauds placés au centre de l'épais tapis devant la cheminée. Elle retroussa sa robe légère pour replier ses jambes contre l'accoudoir. Elle ne portait pas de jupon sous son vêtement. Malgré sa jeunesse apparente, elle semblait plus âgée, plus grave qu'une ancienne aux rides profondes et aux cheveux blancs. Émile la rejoignit et contempla un instant le ballet grondant des flammes.

« Il y a longtemps que tu es entrée dans l'organisation de Mithra ? finit-il par demander.

— Quatre jours, répondit Séraphine avec un sourire.

— Tu as réussi à obtenir leur confiance en aussi peu de temps ?

— Les essences et les parfums de certaines plantes sont les plus puissants des alliés. Et puis on ne se méfie pas des filles seules. On croit qu'elles sont aussi faciles à modeler que de la glaise.

— Tu es seule vraiment ? Tu n'as pas de famille ?

— Nous sommes toujours seuls, même quand les nôtres sont de ce monde. »

Un voile de tristesse assombrit le vert lumineux des yeux de Séraphine.

« Qu'est-il arrivé à ta famille ?

— Ce qui arrive à tous ceux qui ne vivent pas selon les commandements de notre sainte mère l'Église.

— L'Église ne gouverne plus les âmes depuis 1789.

— La Révolution n'aime pas non plus ceux qui ne vivent pas selon ses saints commandements. Elle coupe les têtes avec la même facilité qu'autrefois on allumait les bûchers. »

Un brouhaha soudain venant du couloir ou d'une autre pièce suspendit un temps leur conversation.

« Les courriers du soleil ou les autres t'ont-ils déjà obligée à... »

Séraphine interrompit Émile d'un geste de la main.

« Il faudrait qu'ils aient du désir pour moi. Mes alliées savent piéger les hommes, elles savent également les repousser. »

Les propos de la jeune fille exaspérèrent tout à coup Émile, qui se contint pour ne pas l'injurier. Le manque d'haoma lui vrillait les nerfs. Il faillit se précipiter vers la porte et réclamer sa coupe d'ambroisie quotidienne, mais il parvint à se raisonner : s'il buvait maintenant de la décoction amère des anciens Aryens, il n'aurait plus la volonté ni la force d'aller au rendez-vous fixé par ses mystérieux correspondants.

« L'haoma, murmura Séraphine en l'observant avec attention, les yeux plissés, comme si elle regardait à travers son corps. Il se rappelle à toi. C'est lui qui détient le véritable pouvoir. Lui qui se sert des hommes pour réaliser la malédiction des anciens mages.

— D'autres appellent ça une bénédiction ! rétorqua Émile avec vivacité. Et puis on ne peut prêter aux plantes des intentions dont elles sont dépourvues.

— Le mal s'invite par tous les moyens sur terre. Aux uns il fait croire qu'il désire leur bien, à d'autres il offre l'orgueil, la cupidité, la jalousie, la peur, il tient d'autres encore sous le joug de ses alliées. Si les plantes n'ont pas d'intention, le mal leur en prête.

— Qu'appelles-tu le mal ? »

Séraphine posa la tête sur l'accoudoir, les yeux fermés. Le feu plaquait un vernis d'or changeant sur son visage.

« Le mal, c'est chaque fois que l'homme est guidé par une intention, dit-elle sans rouvrir les yeux. Chaque fois qu'il s'oublie lui-même.

— De quoi devrait-il se souvenir ?

— Poser la question, c'est avoir déjà oublié.

— Qui es-tu vraiment ? »

Elle remua délicatement dans le fauteuil ; son mouvement ressemblait à une ondulation. S'il n'avait entrevu ses jambes, Émile l'aurait crue pourvue d'une queue de poisson. Les images de la fée Mélusine lui revinrent en mémoire, ses cheveux presque blancs, ses yeux jaunes et fendus de noir, ses veines sombres sous sa peau translucide, son interminable queue écailleuse crevant de loin en loin la surface de l'étier. Bien qu'entièrement femme, Séraphine semblait appartenir à la même famille que la créature légendaire des marais de l'Aiguillon. Elle se redressa et resta un moment à l'écoute du silence troublé par des éclats de voix lointains.

« Nous pouvons partir. Ils ne se préoccupent plus de nous.

— Comment le sais-tu ?

— Mes perceptions vont au-delà de ce que discernent les sens. »

Elle se leva, défroissa sa robe et se dirigea vers un angle de la pièce dépourvu de décoration. À première vue, Émile jugea impossible que

ces pans de mur nus pussent dissimuler l'entrée d'un quelconque passage, mais la jeune fille s'accroupit près de la plinthe, observa le parquet, enfonça ses ongles entre deux lattes, souleva avec précaution un morceau de bois d'une longueur approximative de vingt pouces et enfonça la main dans l'espace dégagé. Une trappe carrée se découpa quelques secondes plus tard dans le plancher, pivota sur elle-même sans un bruit, dévoila une ouverture sombre et carrée d'environ trois pieds de côté. Séraphine remit le bout de latte à sa place puis, d'un hochement de tête, invita Émile à s'engager dans le passage. Il s'y engouffra avec rage. L'attente lui était devenue insupportable. Il espérait que le mouvement, l'action chasseraient les pensées noires qui roulaient en lui comme des nuages d'orage.

Les marches d'un vieil escalier à vis plongeaient abruptement dans les ténèbres, étroites, glissantes. Elles requéraient une vigilance de tous les instants. Émile leva la tête et aperçut Séraphine au-dessus de lui, ses pieds nus, ses jambes blanches s'échappant de sa robe évasée. La trappe se referma sur eux et les plongea dans une obscurité totale. Ils descendirent les marches avec prudence jusqu'en bas de l'escalier.

« Tout droit. »

Le chuchotement de Séraphine retentit avec la force d'un coup de tonnerre dans le silence du souterrain. À tâtons, ils longèrent une galerie étroite, légèrement décline, si étroite que leurs épaules en frôlaient les parois rugueuses. Émile butait sans cesse sur les inégalités du sol rocheux.

« Tu n'as pas mal aux pieds ? demanda-t-il.

— Je ne supporte pas les chaussures. Mes pieds sont aussi durs que le bois des sabots.

— Où m'emmènes-tu, bon sang ? On dirait une descente aux enfers !

— C'est la première fois que j'emprunte ce passage. Je m'efforce seulement de suivre les indications qu'on m'a données.

— Tu n'as marqué aucune hésitation pour ouvrir la trappe.

— Je me suis débrouillée pour qu'hier on me confie le ménage de la chambre. J'ai ainsi pu vérifier que le système fonctionnait.

— Imagine qu'on t'ait découverte...

— Si on m'avait découverte, je ne serais plus là pour te répondre. Rassure-toi : tu aurais trouvé d'autres complices. Jamais ceux qui m'ont envoyée ne laissent l'autre de Mithra sans surveillance.

— Elles mènent une existence dangereuse, ces femmes !

— Qui t'a parlé de femmes ? Pourquoi les êtres humains se croient-ils toujours les seuls habitants intelligents de cette terre ? »

La pente de la galerie s'accroissait, les emportait, les obligeait parfois à se retenir aux parois. En contrebas, comme au fond d'un puits, brillait une vague lueur dont il était impossible de savoir si elle se trouvait à une cinquantaine de pas ou à plus d'une lieue. Elle

provoquait en tout cas une sensation de vertige, une peur irraisonnée de perdre l'équilibre et d'être happé par le vide. Ils effectuèrent le reste de la descente sans un mot, concentrés sur leurs gestes. De temps à autre, les taches grises de gros rats s'évanouissaient dans les ténèbres. La lumière se rapprochait peu à peu, tremblotante, sans doute émise par une lampe à réverbère. Elle révélait les saillies des parois et de la voûte, les pierres jonchant le sol et, plus loin, des formes enchevêtrées et indistinctes.

« Nous arrivons... »

Un courant d'air frais et humide apportait maintenant une odeur pestilentielle. Les formes enchevêtrées encombraient le passage jusqu'à l'ouverture étroite par où s'invitait la lumière extérieure. De pauvres hères s'étaient réfugiés là pour la nuit. Allongés sur des couvertures ou des tissus repoussants de saleté, ils se serraient les uns contre les autres pour se tenir chaud. Murmures, sanglots, gémissements se glissaient entre les ronflements et les quintes de toux. La clarté dansante arrachait de la pénombre les trognes ravagées par la maladie et les privations. Des hommes, mais aussi des femmes et même quelques enfants. Non loin d'eux gisaient les restes de pauvres repas, des miettes de pain rassis, des cruches vides, des os brisés et blanchis. Quelques-uns se redressèrent et proférèrent de vagues injures au passage de Séraphine et d'Émile, mais aucun d'eux ne les menaça franchement. Auraient-ils eu la volonté de détrousser deux passants fourvoyés dans leur repaire qu'ils n'en auraient certainement pas eu la force. Ils mourraient de faim, de maladie ou d'épuisement avant la fin de l'année. Émile prit garde à ne pas heurter les jambes tendues devant lui ; les déchirures des pantalons dévoilaient des plaies purulentes, infectées, les crevasses des chaussures révélaient des pieds déformés, cabossés, noirs de crasse.

Ils gagnèrent sans encombre la sortie de la galerie, franchirent l'ouverture et se retrouvèrent sous une pluie fine au pied du mur des fermiers généraux. Émile put enfin prendre une profonde inspiration. L'air, pourtant chargé de miasmes, lui parut le plus pur et délicieux qu'il lui ait été donné de respirer. La lampe à réverbère éclairait le passage encombré et boueux qui longeait la grande construction. Derrière eux se dressaient la colline de Montmartre et les énormes pierres que des tailleurs avaient entamées sans parvenir à les morceler.

Émile pointa l'index sur l'ouverture de la galerie, pratiquée directement dans la roche.

« Ces pauvres bougres pourraient un jour remonter le souterrain et s'introduire dans la demeure du Père des Pères.

— Pratiquement aucune chance, objecta Séraphine. Ils ont peur de s'enfoncer dans le ventre de la terre. En outre la pente est tellement

raide qu'ils n'auraient sûrement pas l'énergie d'aller jusqu'au bout. Et puis l'odeur est une redoutable gardienne.

— Comment allons-nous franchir le mur ? Le Comité de salut public a décrété le couvre-feu : nous risquons d'être arrêtés par une patrouille de sectionnaires ou de gendarmes. »

La pluie plaquait les cheveux de Séraphine sur ses joues et sa robe légère sur son corps. Elle ne semblait pas souffrir de la froidure humide, mais au contraire s'en nourrir, y puiser de nouvelles forces.

« Pourquoi donc nous arrêteraient-ils ? »

Ils se dirigèrent vers la barrière la plus proche, Terne Royale, enjambant d'autres corps allongés directement dans la boue, traversant les abris de toile et de cordes accrochés aux anneaux scellés dans le mur et aux branches déjà nues des arbres. L'automne se présentait plus tôt que prévu, maussade, sinistre, augurant d'un hiver rigoureux.

Quatre gendarmes se tenaient à l'abri de la pluie dans la petite guérite entre les deux pavillons d'octroi éclairés par des lampes à réverbère. Tête nue, ils jouaient aux cartes en fumant la pipe et en buvant de larges rasades au goulot d'un flacon rempli de vin rouge. La barrière était déserte, le couvre-feu obligeant les gens à rester claquemurés chez eux. Personne ne songeait à le transgresser. On murmurait qu'il n'y avait pas d'innocent devant Fouquier-Tinville. Un quidam surpris en train d'errer en pleine nuit dans les rues de Paris ne pouvait être qu'un ennemi de la nation, un jean-foutre de traître, un suppôt des aristocrates, des calotins et des accapareurs.

« Ne t'éloigne point de moi », murmura Séraphine.

Elle ne chercha pas à franchir le passage dans sa partie la plus sombre, elle piqua droit sur la guérite sans hâter le pas, en pleine lumière, maintenant légèrement retroussée sa robe détrempée. Émile la suivit après une courte hésitation, craignant à chaque instant que les gendarmes ne s'emparent de leur fusil et ne les somment de s'arrêter. Ils frôlèrent l'abri sans déclencher la moindre réaction des hommes en uniforme bleu, qui continuaient de boire et de jouer aux cartes sur une table de fortune en accompagnant leurs grands gestes de propos grivois et d'éclats de rires.

« Quel sort leur as-tu donc jeté ? » grommela Émile après que Séraphine et lui se furent éloignés de la barrière d'une cinquantaine de pas.

Il ne se sentait toujours pas rassuré. L'absence de réaction des gendarmes n'était peut-être qu'un simple manque de vigilance dû à la fatigue, à l'alcool et au jeu. S'ils croisaient des soldats de l'armée révolutionnaire de l'intérieur ou une patrouille de sectionnaires, Émile et Séraphine ne se verraient certainement pas offrir la même chance.

Bon nombre de réverbères n'avaient pas été allumés. La lumière des

bougies et des lampes à huile accrochait aux ténèbres les fenêtres des maisons et des immeubles du faubourg Saint-Martin. La pluie persistante tendait les nerfs et les muscles d'Émile. Il aurait vendu son âme pour se retrouver dans sa chambre, se débarrasser de ses vêtements détrempés et se réchauffer devant un bon feu. Boire une gorgée d'ambrosie, surtout. La boisson des anciens Aryens avait la vertu de lui montrer l'humanité dans tous ses états, de panser ses blessures secrètes, de lui révéler son rôle dans la trame de l'histoire. Quel mal y avait-il à cela ?

Quelque chose cependant l'empêchait de rebrousser chemin. Sa curiosité s'était mue en un besoin rageur de savoir. La colère le poussait à continuer, cette même colère qui l'avait souvent consumé, cette colère inexplicable qui l'avait parfois abandonné en larmes au milieu d'un champ ou d'un chemin. Peut-être était-ce son dernier acte d'homme libre avant d'être proclamé Atar de la fin des temps, peut-être goûterait-il enfin la sérénité lorsqu'il aurait accepté d'enfourcher, comme le cheval mallet, son véritable destin, peut-être l'eau lustrale des mystes le laverait-elle du souvenir de Perrette.

Il ne reconnaissait pas le quartier qu'ils traversaient. Séraphine marchait d'une allure égale et s'orientait dans le labyrinthe sans marquer la moindre hésitation. Ses pieds effleuraient les pavés et troublaient à peine les flaques.

« Quelle heure peut-il être ? maugréa Émile.

— N'aie point d'inquiétude : nous arriverons à temps.

— Tu sais où nous allons, au moins ?

— À Saint-Leu, au port aux pierres. »

Ils quittèrent plus loin la rue relativement large et empruntèrent une venelle sinueuse et bordée de façades inclinées qui semblait se perdre dans le néant. Ici, point de fenêtre éclairée ni un quelconque repère lumineux, une obscurité totale, oppressante, presque palpable. Des ombres s'agitaient de chaque côté des escaliers qui jaillissaient des ténèbres comme des langues brisées. Parfois s'élevait un soupir, une plainte lugubre. Ici croupissait une population tellement déshéritée qu'aucun regard ne pouvait la souffrir. En dormant à la belle étoile, les miséreux défiaient le couvre-feu et les décrets de l'Assemblée, mais pas une patrouille n'aurait osé s'engouffrer dans cette veine de la désolation. Pour ceux-là, le changement de régime n'avait apporté ni espoir ni consolation, seulement des pénuries et des difficultés supplémentaires, de nouveaux maillons à la chaîne de leurs malheurs.

Émile se tint sur ses gardes jusqu'à ce que la venelle débouche enfin sur une place où une lampe à réverbère dessinait un cercle de lumière dorée sur les pavés luisants. Un bruissement caractéristique de bottes s'éleva dans le silence inhabituel de la cité.

« On vient. Cachons-nous. »

Séraphine traversa la place sans tenir compte de l'avertissement d'Émile. Il la rattrapa dans la ferme intention de la prendre par le bras et de la tirer dans la venelle qu'ils venaient tout juste de quitter, mais une dizaine d'hommes jaillirent tout à coup de l'obscurité et ne lui en laissèrent pas le temps. Des sectionnaires, vêtus de carmagnoles et de bonnets rouges. La petite troupe hérissée de sabres et de piques avançait au pas de course sous la direction d'un jeune commissaire ceint d'une écharpe tricolore et coiffé d'un chapeau orné de plumes également bleues, blanches et rouges. Quelques-uns d'entre eux regardèrent dans la direction d'Émile et de Séraphine, mais ils disparurent dans la nuit sans leur accorder d'attention. Le silence absorba peu à peu le tapage.

« On dirait qu'ils ne nous ont pas vus, marmonna Émile.

— La vue est le sens le plus facile à tromper », déclara Séraphine avec un petit sourire.

Ils parcoururent ensuite un large boulevard jonché de feuilles mortes, de brindilles et de crottin de cheval. Deux voitures lancées à vive allure les dépassèrent dans un vacarme de grincements de fer et de roulements de sabots, et tournèrent dans la rue du Luxembourg en direction des Tuileries. La rumeur se précisait au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la salle du Manège, le cœur ardent et infatigable de la République. Ils laissèrent derrière eux l'église de la Madeleine, là où étaient exposés les corps après leur décapitation, là où les fripiers et les autres charognards se disputaient les effets souillés des dépouilles. Ni le vent ni la pluie ne réussissaient à chasser l'entêtante odeur de sang qui devenait irrespirable dans la rue Royale et sur la place de la Révolution. La Veuve trônait au centre de l'immense esplanade où rôdaient des escouades de sectionnaires et de gendarmes. La sainte guillotine faisait l'objet d'une surveillance constante : nul ne devait s'en prendre à l'implacable symbole de la justice et de l'égalité révolutionnaires.

Émile et Séraphine ne furent pas davantage importunés sur la place de la Révolution que devant la barrière de Terne Royale. Les regards embrasés par l'alcool se posaient sur eux sans les voir. La plupart des lampes s'étaient éteintes et personne ne les avait rallumées – les préposés à l'éclairage public ne se risquaient pas à violer le couvre-feu. Les rougeoiements des fourneaux des pipes ou des cigares dérobaient aux ténèbres des pans de visages, des barbes, des moustaches, des sourcils qui paraissaient recuits aux feux des enfers.

Ils arrivèrent face à la Seine dont la surface hérissée ondulait doucement. Les bateaux au mouillage grinçaient et s'entrechoquaient. Situé à quelques pas en direction au bord de la route de Versailles, le port aux pierres Saint-Leu était reconnaissable aux collines de pierres et de divers matériaux déchargés les jours précédents ainsi qu'aux

barges à fond plat utilisées pour transporter les lourdes charges. Le large quai s'avancait en arrondi sur le fleuve. Séraphine marcha jusqu'au bord, s'appuya sur une bitte d'amarrage et scruta la surface de l'eau. Émile s'avança à ses côtés. La rive opposée et la jetée du bac se détachaient en lignes grisâtres du fond d'encre.

« Et maintenant ? » maugréa Émile.

Il n'avait plus un poil de sec, ses vêtements détrempés lui irritaient la peau et assombrissaient son humeur déjà détestable. Avec sa robe et ses cheveux figés par la pluie, avec son teint d'albâtre, Séraphine ressemblait à l'une de ces statues antiques dissimulées dans les recoins du parc des Tuileries.

« On ne va pas tarder à venir, répondit-elle sans desserrer les lèvres.

— “On” ?

— Je suis aussi impatiente que toi de le découvrir.

— Tu ne les connais donc pas ?

— Je ne les ai pas rencontrés, je les ai seulement entendus. Ou plutôt j'ai perçu leurs murmures.

— Tu as obtempéré sans en savoir davantage ?

— J'ai ressenti aussi leurs intentions : elles m'ont paru bonnes.

— Tu aurais pu te tromper.

— Pas selon mes perceptions. »

Émile fouetta l'air d'un mouvement rageur.

« Mais qui es-tu donc, à la fin ? »

Séraphine essuya son visage ruisselant d'un revers de main.

« Une humble créature engagée sur des chemins de connaissance déchiffrés par mes parents et par d'autres avant eux.

— Quel genre de connaissance ?

— La connaissance qui ne vient ni des religions ni des Lumières. Ni de l'arbre du bien et du mal qui fit le malheur d'Adam et Eve. Les religions et les Lumières prétendent habiller le vide, je m'efforce de retrouver la simplicité du vide.

— La création est un défi lancé au vide !

— Le vide n'est pas le rien, il est seulement dépourvu d'intention, il est la beauté pure, le principe créateur.

— Où vis-tu ?

— Là où me portent mes pas. Je n'ai pas de volonté propre.

— Tu m'as dit que tes parents avaient eu des ennuis avec l'Église...

— Ils ont été condamnés au bûcher comme hérétiques et sorciers il y a de cela un siècle. Ils ont... Ah, on vient. »

À peine eut-elle prononcé ces paroles qu'une forme jaillit de la Seine dans une immense gerbe d'eau. Elle resta quelques secondes dressée devant eux avant de s'affaïsser doucement sur le quai. Une sirène, pareille à celle qui avait entraîné Émile dans la rivière souterraine, d'apparence un peu moins humaine cependant. Des écailles

translucides recouvraient en grande partie son visage, ses épaules et sa poitrine. Des gouttes et de minuscules poissons vif-argent dégringolèrent en pluie de sa longue chevelure verdâtre et entremêlée. Elle s'assit sur sa queue repliée dont l'extrémité cartilagineuse continua de battre les pavés et leva sur Émile des yeux d'un jaune étincelant, difficile à supporter. À nouveau, il eut l'impression qu'une pensée étrangère se superposait à la sienne, dominait la sienne, une intrusion qui réveilla sa colère et l'emplit de ressentiment pour la créature des eaux.

Je suis la fille de la mère de toute création, la sœur de celle qu'on ne nomme pas et que les tiens ont appelée Lahuzeen ou Mélusine.

Une digue céda brusquement en Émile et un torrent de haine déferla en lui.

La haine de tous ceux qui, au long des siècles, avaient combattu sans relâche les filles des eaux.

La haine brûlante des adorateurs de Mithra.





CHAPITRE XII

Cornuaud n'était pas certain que la ruse, assez grossière, tromperait une armée aussi expérimentée que celle de Mayence. La première escarmouche contre les éclaireurs qui progressaient le long des chemins creux et fouillaient chaque buisson afin d'y débusquer d'éventuels insurgés avait réussi à attirer l'avant-garde républicaine sur les coteaux dominant la Sèvre à une lieue du bourg de Torfou. Plusieurs centaines de Vendéens avaient alors surgi et ouvert le feu sur les patauds, qui s'étaient mis à couvert en attendant le renfort de l'infanterie.

Placé au premier rang, Cornuaud voyait approcher la colonne de Mayence tant redoutée des paysans, les fantassins de Kléber, les chasseurs à cheval de Marigny, la Légion des Francs. Elle allait bientôt opérer la jonction avec l'avant-garde et se déployer afin de chasser des crêtes les brigands insolents. Cornuaud et ses compagnons avaient reçu l'ordre de résister le plus longtemps possible avant de rompre et de battre en retraite en direction de la Sèvre.

Il avait cessé de pleuvoir avant l'aube. Les premiers rayons du jour ne perçaient pas encore les bancs de brume qui emmitouflaient les arbres et les rochers. La veille, en début d'après-midi, le marquis de Lescure avait expliqué le plan de bataille à ses hommes. Il avait désigné ceux de sa troupe qu'il considérait comme les plus aguerris, les plus aptes à conduire l'armée de Mayence dans la nasse. On ne voulait surtout pas de couards qui se débandent à la première salve, ou un général aussi avisé que Kléber éventerait aussitôt le stratagème, mais des gars décidés à se battre comme de beaux diables – comme des archanges plutôt –, comme s'ils défendaient l'entrée de leur maison face à une invasion barbare. Cornuaud en faisait évidemment partie, mais pas Jean Augereau, attaché exclusivement à la sécurité personnelle de Lescure.

On comptait une femme parmi les officiers chargés de diriger la manœuvre. Jeune et jolie, elle s'appelait Angélique de Béjarre et, malgré sa fragilité apparente, montrait aux dires des paysans plus de férocité qu'un mouton noir de Charette. Armée en permanence de plusieurs pistolets, d'un mousqueton et d'une épée, elle avait déjà pris trois chevaux et un canon à l'ennemi. Elle allait toujours en tête d'une petite troupe de cavaliers surnommés les « marchands de cerises » ; si elle montait une jument magnifiquement harnachée, ses compagnons, eux, disposaient de chevaux de trait, et pour tout équipement de bâts et de cordes de foin. Ils portaient des sabots en guise de bottes, de longs fusils peu maniables et de redoutables couteaux de sabotier. Angélique avait gagné un nom de guerre sur les champs de bataille : la Madone de la mort. On la disait liée avec un milord anglais reparti pour l'heure en Angleterre afin de préparer le débarquement en France des troupes de Sa Majesté Georges III. Elle ne fréquentait point les épouses des chefs vendéens telles que la volubile Victoire de Donnissan, toujours dans les parages de son époux Lescure, encore moins les femmes qui vezouaient comme des abeilles excitées autour du séillant Charette. Elle demeurait en compagnie des paysans avec lesquels elle partageait les repas et le bivouac. On l'avait vue ces derniers temps discuter vivement avec son père, le chevalier de Béjarre, qui s'était enrôlé quant à lui dans l'armée du Centre du vieux Royrand de La Roussière – lequel avait fini par rejoindre la grande armée catholique et royale après la double défaite de Luçon.

Elle se tenait tout près de Cornuau, altière sur sa jument noire, chaussée de hautes bottes, vêtue d'une redingote bleu roi et d'un pantalon rayé. Le fourreau de son épée battait le flanc rebondi de sa monture. Le vent soulevait les deux mèches blondes et ondulées qui s'échappaient de son chapeau piqué de deux plumes de faisan. On ne lisait aucune peur dans ses yeux noirs rivés sur les Mayençais, mais une détermination farouche, rageuse. Ils n'étaient pourtant que cinq ou six cents face aux deux mille républicains qui, à une demi-lieue de là, se disposaient en formation de combat au milieu des rochers arrondis et des chênes. Les artilleurs se tenaient prêts à enflammer les mèches des canons amenés par les attelages et alignés devant l'infanterie.

« Tchés grands fils d'vesse, dame l'allant tirer lus maudits obus pis foutre le feu portot, marmotta un paysan qui serrait avec nervosité le canon de sa lourde canardière.

— Ne t'inquiète donc point, Driot, intervint Angélique. Quelques boulets incendiaires ne peuvent effrayer les vaillants soldats de Dieu et du roi.

— Dame, sûrement pas ! L'vont bétout marrir, tchés zirous, d'avoir mis lus sales peds chez nous. »

Il y avait bien longtemps que Cornuauud n'avait pas ressenti un tel calme. Il se faisait l'effet d'être un roc inébranlable au milieu de flots ondulants, tourmentés. La sorcière vaudoun dormait profondément en lui. Il savait, à la subtile sensation de présence qui frémissait en lui à la façon d'une pensée étrangère, qu'elle l'habitait toujours, qu'elle attendait patiemment son heure. Il lui était reconnaissant en tout cas de ne pas avoir exigé le sang de Renée. La tendresse débordante de la jeune veuve lui avait valu deux journées magnifiques, revigorantes. Pendant deux jours, il s'était réconcilié avec la vie. Elle lui avait confié, entre leurs joutes amoureuses, qu'elle n'avait point connu un tel bonheur avec son Claude, qui était sans doute bon époux mais piètre amant. Elle avait confessé au curé de sa paroisse, un mulotin, qu'elle avait de la gourmandise pour les plaisirs de la chair ; il lui avait rappelé que la luxure était un péché mortel, que la tentation était insufflée aux femmes par le Malin, qu'elle n'irait point dans le paradis si elle ne chassait pas d'elle toute pensée impure, qu'elle devait au besoin s'infliger des pénitences, des mortifications. Renée avait ajouté en riant que le diable ne l'avait pas seulement tentée, mais qu'il s'était invité en personne dans son lit. Cornuauud avait toutefois deviné, aux frayeurs furtives qui troublaient les yeux bruns de sa maîtresse, à la crainte contenue dans ses caresses et dans ses baisers, qu'elle n'avait pas tout à fait surmonté la culpabilité semée en elle par les disciples du père Grignon de Montfort. Elle l'avait étreint avec un désespoir poignant lorsqu'il avait rejoint l'armée en partance pour l'affrontement décisif sur les bords de Sèvre. Elle n'avait pas suivi en revanche les femmes qui accompagnaient leur mari sur les champs de bataille. Elle serait morte de frayeur rien qu'à entendre les coups de feu, rien qu'à voir couler le sang. Lors des combats précédents dans les rues de Cholet, elle était restée cachée dans la cave de la maison, prostrée contre le métier à tisser, glacée de terreur, jusqu'à ce que le tumulte s'apaise. Ému par sa sincérité et sa candeur, Cornuauud avait failli lui avouer à plusieurs reprises quel homme il était vraiment, quels crimes atroces il avait commis, quelle malédiction pesait sur lui. Les mots n'avaient pas réussi à franchir le seuil de ses lèvres. Il ne tenait pas à gaspiller ces brefs instants de bonheur accordés par le ciel. En outre, il lui en coûtait de révéler le monstre qu'il était devenu. Il avait donc menti par omission, mais, bien que la faute parût bénigne en regard de celles qu'il avait commises, il en éprouvait des remords.

Le sifflement précéda de quelques secondes la première explosion. L'obus éclata devant les Vendéens, soulevant une épaisse nuée de terre et de fumée. Une odeur piquante de poudre se diffusa dans l'air frais et humide. La jument d'Angélique se cabra et manqua désarçonner sa cavalière, qui réussit à rester en selle en se plaquant sur l'encolure. Les artificiers ajustèrent le tir, le deuxième obus explosa cette fois au

milieu des rangs vendéens. Plusieurs hommes soulevés du sol retombèrent inertes sur la mousse. Des flammes crépitantes s'élevèrent d'un buisson de genêts. La peur gagna les paysans à la vitesse du vent. Plusieurs d'entre eux amorcèrent un mouvement de repli dans la pente abrupte qui plongeait vers la Sèvre. Angélique leur hurla de ne pas bouger et, pour bien montrer qu'elle ne craignait point le feu de l'enfer républicain, elle éperonna sa jument et fonça au grand galop en direction des patauds. Elle parcourut environ deux cents pas avant de se jucher sur un tertre au sommet aplati. Elle y demeura un long moment, frêle silhouette suspendue entre ciel et terre, indifférente aux tirs qui la prenaient pour cible, veillant seulement à ne pas être précipitée à terre par les incessantes ruades de sa monture. Son initiative ranima les ardeurs défaillantes des paysans. D'autres obus éclatèrent dans un fracas de tonnerre, creusèrent des trous aux bords noirs et fumants entre les rochers, mais ne causèrent pas d'autres dommages dans la troupe vendéenne. Des colonnes de fumée s'élevèrent et se jetèrent dans la grisaille du ciel.

Une voix grave domina le grésillement des flammes.

« O faut point avoir pour d'lus maudits obus, les gars ! La Madone de la mort nous protège à c't'heure ! Pis l'curé nous a promis qu'i iriant tôt dret au Paradis si o tornevirait mal pour nous. » Une clameur enfla dans le lointain, soutenue par le roulement sourd des tambours. La vague bleue des Mayençais s'était ébranlée, l'infanterie au centre, les hussards sur les côtés. Angélique rebroussa chemin au triple galop et cria, une dizaine de pas avant d'opérer la jonction :

« Rappelez-vous que vous devez résister jusqu'à ce que l'ordre de retraite vous soit donné. La Vendée compte sur vous, mes bons amis. Dieu et le roi comptent sur vous !

— Ne déchargez pas tout de suite vos fusils ! renchérit un officier. Attendez qu'ils soient suffisamment proches.

— N'ayez donc point de crainte, monsieur, i avant déjà chassé l'sanglier avant qu'vous appreniez à t'nir sur votre cheval ! » s'exclama un homme dont la saillie déclencha un éclat de rire général.

Bien campé sur ses jambes, Cornuau surveilla la progression de la colonne républicaine, qui s'effectuait dans un ordre parfait, avec une lenteur implacable. L'armée de Mayence avait semé la terreur partout où elle était passée, les populations avaient fui, les villes étaient tombées sans résistance, les récoltes avaient brûlé, le bétail avait été égorgé. On racontait les pires horreurs sur les hussards : ils coupaient les oreilles de leurs ennemis qu'ils enfilaient dans des colliers et qu'ils mangeaient le soir, grillées sur les braises, ils prélevaient la peau des cadavres pour s'en fabriquer des culottes, ils éventraient ou dépeçaient les femmes après les avoir violées, ils jetaient les nourrissons sous les sabots de leurs chevaux. L'appât du gain était la seule chose qu'ils

avaient en commun avec les volontaires braillards, indisciplinés et couards des bataillons de Santerre. Leurs gibernes étaient lourdes des objets pillés dans les bourgs désertés et les fermes abandonnées. Après leur retraite piteuse de Mayence et le serment qui leur avait été extorqué de ne plus se battre aux frontières, la Vendée s'offrait à eux comme la terre de toutes les promesses : une poignée de paysans exaltés pour seuls adversaires, un butin fabuleux à partager, une population à terroriser, un département à ravager, l'opportunité de noyer dans le sang et le feu l'humiliation subie en Allemagne. Dans sa rage à détruire la funeste Vendée, la Convention avait encouragé l'armée de Mayence à commettre les pires exactions – au nom des grands principes bien entendu.

« Tenez-vous prêts ! » glapit Angélique.

Elle avait elle-même armé et pointé son mousqueton par-dessus la tête de sa jument. Les tambours qui marchaient en tête émergeaient des volutes de fumée, puis, derrière eux, la haie bleue des fantassins précédés de leurs baïonnettes. Les deux colonnes de cavalerie s'étaient écartées afin de lancer la charge. Les hussards coiffés de leurs hauts bonnets de poil noirs brandissaient haut leurs sabres.

« Feu ! »

L'ordre d'Angélique déclencha une première salve, suivie presque aussitôt de la réplique des Mayençais. Des balles sifflèrent autour de Cornuaud, fauchèrent des hommes de part et d'autre, frappèrent un cheval dont le cavalier eut tout juste le temps de sauter à terre. Les fusils 1777 dont étaient équipés tous les républicains se rechargeant plus rapidement que les armes vétustes de leurs adversaires, un deuxième tir éclaircit un peu plus les rangs vendéens.

« Avec moi ! » hurla Angélique.

Elle déchargea deux de ses pistolets avant de tirer son épée et de foncer vers la vague bleue. Cornuaud la suivit : la mort viendrait de façon certaine s'il attendait sur place l'affrontement. Il était préférable de bouger, de provoquer le destin. Les images d'une bataille disputée dans la savane brûlée par le soleil lui traversèrent l'esprit. La sorcière vaudoun était sortie de son inertie. Son serviteur courait un grand danger et elle tentait de le tirer de ce mauvais pas. Il en allait de sa propre survie. Elle ne pourrait plus agir dans un corps sans vie, elle deviendrait une âme errante, maudite, un pur esprit qui n'aurait plus aucune prise sur la matière, qui ne pourrait plus exercer sa vengeance dans le pays de l'homme blanc. Cornuaud tira un coup de fusil juste avant que la jument noire d'Angélique s'enfonce dans les rangs mayençais, puis il se mit à courir, baïonnette en avant.

« Rembarre ! Rembarre ! »

Les autres avaient eu la même réaction que lui. Ils avaient compris qu'il valait mieux ne pas s'offrir aux Mayençais comme des cibles

immobiles. L'action leur permettait de surcroît d'oublier leur peur. Ils couraient droit sur l'ennemi, cheveux au vent, traits tendus et durcis par la détermination, chapelets enroulés autour de la main, hurlant à pleins poumons leur cri de guerre.

« Rembarre ! Rembarre ! »

Quelques-uns d'entre eux roulèrent dans les fougères, couchés par les balles. Les hurlements, les râles, les cliquetis, les bruits sourds ponctuèrent le premier choc entre les deux lignes. Tout en croisant le fer avec un adversaire, Cornuaud entendit sur sa gauche les roulements des chevaux lancés à toute allure. À l'issue d'un mouvement tournant, les hussards arrivaient au grand galop dans le dos des insurgés, pris soudain en tenaille et contraints de se battre sur deux fronts. Cornuaud para la baïonnette du pataud qui lui faisait face, un homme au visage grêlé et aux yeux d'un bleu perçant, et lui enfonça la lame de son propre fusil dans la poitrine. Il repoussa d'un violent coup d'épaule le corps chancelant et se retourna pour affronter les deux soldats qui s'avançaient vers lui. L'un d'eux, âgé d'à peine vingt ans, marmonna quelques mots dans une langue qui ressemblait à de l'allemand. La colère blanchissait ses yeux clairs et rougissait ses joues dorées par une barbe blonde clairsemée. L'autre, plus vieux, visage couturé de cicatrices, mâchoires serrées, regard aux aguets, ne montrait aucune émotion.

Cornuaud tenta d'embrocher le plus jeune tout en faisant un pas de côté pour se tenir hors de portée du deuxième. Il manqua sa cible. Entraîné par son mouvement, il faillit trébucher, compensa le déséquilibre par un bond en arrière, se redressa juste à temps pour esquiver la riposte du jeune pataud, dont la baïonnette luisante siffla deux pouces au-dessus de son épaule. Du coin de l'œil, il vit le deuxième fondre sur lui et abattre sur son dos une dague à la lame fine. Il se jeta sur le sol, trébucha, lâcha son fusil dans sa chute, se rétablit sur ses jambes trois pas plus loin, tira avec précipitation son poignard.

« Foutre de brigand de calotin ! » gronda le soldat à la face sillonnée de cicatrices.

Il avait cru planter sa dague dans une chair offerte, une proie facile, il n'avait frappé que le roc. La violence du choc avait ployé la lame de sa dague, lui avait meurtri le poignet et le coude. Il avait perdu dans l'affaire son tricorné. Ses yeux sombres étaient maintenant des puits de haine.

« Règle-lui tout de suite son compte, à ce jean-foutre ! » lança-t-il à son compagnon.

Autour d'eux, on se battait avec rage dans la brume, la fumée et la boue. Des corps ensanglantés jonchaient la mousse par dizaines, des Vendéens principalement. Les sabres des hussards frappaient sans

relâche, sans pitié. Quelques-uns d'entre eux avaient été désarçonnés, ils s'étaient aussitôt relevés et jetés à leur tour dans la mêlée.

Le jeune soldat blond s'approcha de Cornuauud avec un sourire qui dévoilait des dents cerclées de noir. Persuadé qu'il tirait avantage de sa baïonnette, nettement plus longue que le poignard de son adversaire, il porta d'abord quelques fausses attaques dans le vide avant de se fendre de tout son long avec une vivacité inattendue. La lame se prit dans un pan de la veste du paydret. L'autre tira comme un damné pour la dégager. Cornuauud ne chercha pas à résister, il accompagna au contraire le mouvement et fut brusquement projeté contre le pataud. Il lui suffit de maintenir son poignard levé pour qu'il s'enfonce jusqu'à la garde dans l'abdomen de son adversaire. Les yeux de la sorcière négresse brillaient dans sa nuit intérieure. Elle le pressa de s'occuper sans perdre une seconde du deuxième soldat Bleu. Ce dernier rechargeait fébrilement son fusil, essayant de prendre le brigand de vitesse. Le poignard de Cornuauud le cueillit à la gorge sans lui laisser la moindre chance de riposter, avec une telle puissance que la pointe de la lame ressortit sous sa nuque.

Le paydret récupéra le fusil en partie rechargé et regarda autour de lui. Pas un Bleu en vue. Il s'apprêtait à se joindre à la poignée de paysans qui, un peu plus loin, offraient une résistance farouche à une bonne vingtaine de patauds quand un hurlement retentit :

« Égaillez-vous, les gars ! Égaillez-vous ! »

Le signal de la retraite.

L'avant-garde blanche avait suffisamment excité l'ardeur des républicains pour que ceux-ci ne songent qu'à les pourchasser et les exterminer, jusqu'en enfer s'il le fallait. Les Vendéens rompirent et s'élancèrent dans la pente. Les clameurs des Mayençais saluèrent leur retraite. Déjà les officiers, Kléber en tête, exhortaient les soldats à poursuivre les brigands et leur conseillaient de s'alléger de leurs gibernes ; on les récupérerait ensuite, alourdies des munitions glanées après la bataille.

Cornuauud courait à perdre haleine entre les rochers et les bosquets de genêts. La jument noire d'Angélique passa devant lui sans sa cavalière et disparut dans la brume. Ralentissant l'allure, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : plusieurs soldats cernaient la jeune femme allongée sur la mousse. Après une brève hésitation, il rebroussa chemin. Il crut percevoir le courroux de l'enjomineuse d'Afrique qui le pressait de fuir au plus vite. Il ne savait pas pourquoi il se préoccupait ainsi du sort de la jeune aristocrate. Il n'en avait aucune reconnaissance à attendre. Mais il devait essayer de la sauver, peut-être parce que, en l'arrachant à une mort certaine, il aurait le sentiment d'être rédimé des innombrables crimes qu'il avait commis, d'être en partie racheté aux yeux de Renée.

Les soldats, au nombre de quatre, étaient bien trop fascinés par la beauté et la jeunesse de leur prisonnière pour lui prêter attention. Ils se partageaient d'habitude des fermières rustaudes et fagotées dans de grossières robes de laine, des femmes disgracieuses et plus puantes que des chèvres.

Deux d'entre eux avaient entrepris de retirer ses vêtements à la jeune femme. Elle se débattait comme une chatte en furie, mais ses contorsions et ses morsures ne parvenaient qu'à déclencher de nouvelles salves d'injures et de rires.

« Tu vas voir comment tirent les canons de la République, catin !

— La calotine ne fait plus guère l'arrogante, à c't'heure !

— Bah, quand elle aura goûté l'extase révolutionnaire, elle changera d'avis, la bougresse !

— Si c'est ton épée que tu cherches, c'est ton jour de chance : t'en auras quatre pour le prix d'une. »

Cornuaud se tapit derrière un rocher afin d'évaluer la situation. La clameur des Bleus n'était plus qu'une rumeur sourde. Ils s'étaient précipités la tête baissée dans le piège tendu par les chefs vendéens. En contrebas, à la lisière des bois qui bordaient la Sèvre, ils tomberaient sur plus de vingt mille hommes embusqués, les armées rassemblées de Lescure, Bonchamps, Donnissan, Charette... Il ne restait sur les crêtes que les quatre tourmenteurs d'Angélique et, beaucoup plus loin, les tambours, les artificiers, les chariots de l'intendance et les attelages traînant les canons.

Il retira la baïonnette du fusil, trop lourd et encombrant, laissa les quatre soldats dépouiller la jeune femme de sa redingote, découvrir les deux pistolets enfoncés dans sa ceinture, s'en emparer en riant de leur propre négligence, lui pointer les canons par jeu sur le ventre, sur la tête ou sur l'entrejambe. Ils entreprirent ensuite de lui déchirer sa chemise. Elle poussa un hurlement de bête sauvage, mais ils lui appuyèrent de tout leur poids sur les bras et les jambes pour l'empêcher de regimber. Des larmes de rage, de peur, de douleur roulèrent sur ses joues blêmes. Son deuxième cri se perdit dans la rumeur de plus en plus lointaine des combats. Deux soldats pressés se débraguettèrent tandis que les deux autres s'acharnaient sur les bottes et le pantalon d'Angélique.

C'est le moment que choisit Cornuaud pour intervenir. Ils ne le virent pas surgir de l'arrière du gros rocher ni s'approcher d'eux à pas de loup, sa baïonnette à la main, le poignard dans l'autre, collé contre sa cuisse. Il lui fallait agir avec promptitude et précision, surtout ne pas leur laisser le temps de reprendre leurs esprits. Il leva la baïonnette et le poignard et les abattit en même temps sur les deux patauds debout. Il atteignit le premier entre les épaules et l'autre dans le bas du dos. Le poignard se ficha profondément entre les omoplates

et perfora les poumons du premier, la baïonnette ripa sur les vertèbres du deuxième avant de transpercer rein, foie et intestins. Les deux soldats eurent ce sursaut de stupeur commun à tous les êtres humains fouaillés par le métal, puis un mouvement rageur et brutal de révolte qui les enferra davantage, comme des poissons pris à l'hameçon. Cornuaud dégagea les lames sans perdre un instant et bondit sur le râble du premier des deux hommes affairés à dénuder leur proie. Il l'empoigna par les cheveux, qu'il avait longs, crasseux et clairsemés, lui tira la tête en arrière et lui ouvrit le cou d'une oreille à l'autre d'un geste sec. Le sang lui dégoulina sur les doigts en flocons chauds et poisseux.

« Bon Dieu ! »

Le quatrième pataud, brusquement dégrisé, lâcha Angélique, sauta sur ses jambes et vola vers ses armes gisant sur la mousse. Le paydret se releva à son tour, enjamba la jeune femme, se précipita à la rencontre de son dernier adversaire dont les gestes fébriles trahissaient la surprise et l'effroi. De combat il n'y eut point : voyant approcher Cornuaud couvert de sang et nettement plus grand que lui, le soldat abandonna son fusil et s'enfuit à toutes jambes en direction des tambours et des artificiers.

Angélique, quasi nue, restait prostrée sur le sol. Après que le soldat eut disparu entre les reliefs, le paydret se pencha sur la jeune femme.

« Y a plus de danger, à c't'heure. »

Elle rouvrit les yeux et le dévisagea d'abord avec terreur avant de remarquer le Sacré-Cœur cousu sur le revers de sa veste.

« Trois de ces canailles pourront plus jamais faire d'mal à personne, le quatrième risque pas de revenir de sitôt. »

Comme elle ne réagissait pas, il ajouta :

« Faut partir d'ici le plus vite possible. Et vous rhabiller avant. Vite. Faut point tramer. »

Elle finit par hocher la tête et se redresser, tremblante, plus blanche que sa chemise. Des égratignures, des taches de sang, des brins d'herbe et des éclats de mousse parsemaient ses épaules, ses bras, sa poitrine et ses jambes. Des coups de feu et des hurlements retentissaient dans le lointain. Des cris aigus et furieux de femmes, comme si, malgré leur nette infériorité numérique, les Mayençais étaient parvenus à mettre en déroute l'armée catholique et à s'emparer des épouses regroupées à l'arrière.

Angélique enfila comme elle put ses vêtements déchirés et ses bottes. Sa coiffure défaite se déversait maintenant en une somptueuse cascade dorée sur ses épaules et son dos.

« Vous pouvez marcher ? »

Elle répondit d'un hochement de tête.

« On va descendre par là de manière à contourner les patauds et

rejoindre les nôtres », ajouta Cornuaud en désignant la partie droite du coteau.

Elle se releva après avoir refusé la main secourable du paydret, récupéra son épée et ses deux pistolets maculés de sang. Avant de se mettre en marche, elle pointa l'une des armes sur le bas-ventre d'un soldat agonisant et pressa la détente. L'homme se recroquevilla sur lui-même en poussant un râle étouffé.

Ils descendirent vers la Sèvre en effectuant le large détour proposé par Cornuaud. Lorsque la large et paisible rivière fut en vue entre les frondaisons, ils la longèrent en direction de la bataille. Des craquements de branches mortes suivis de bruits de pas les incitèrent à se jucher et à s'allonger sur un rocher en surplomb. De là, ils virent filer entre les fougères un Bleu qui semblait avoir tous les démons de l'enfer aux trousses. Cornuaud crut qu'il s'agissait d'un déserteur isolé comme l'armée républicaine en produisait tant depuis le début des hostilités, puis il en vint d'autres quelques instants plus tard, et d'autres encore, de plus en plus nombreux, et il comprit que les troupes de Kléber opéraient un repli massif vers un pont ou un gué.

« J'ai bien peur que cette fois les gars de Mayence ont pris leur raclée, murmura-t-il.

— Qu'ils crèvent tous ! siffla Angélique.

— La colère vous revient. Dame, c'est plutôt bon signe, pas vrai ? »

Elle tourna vers lui ses yeux aussi noirs et brillants que ceux de l'enjomineuse négresse.

« Je te dois d'avoir échappé à un sort abominable », marmonna-t-elle entre ses lèvres pincées, comme s'il lui en coûtait de prononcer ces mots. Elle se tut le temps qu'une vingtaine de patauds passent en courant le long de la rivière. « Lescure m'a dit que tu l'avais sauvé à deux reprises déjà. Qui es-tu au juste ?

— Juste un gars du pays de Retz qui s'est trouvé des fois au bon endroit et des fois au mauvais.

— Tu as bien un nom...

— Cornuaud pour vous servir. Certains me nomment Belzébuth. »

Angélique tenta encore de rajuster sa tenue, noua un pan de sa chemise avec sa veste, ferma son pantalon à l'aide d'un petit bout de tissu.

« Belzébuth ? Voilà un nom peu aisé à porter dans le coin ! Je connais tous les braves des armées vendéennes. Comment se fait-il que je ne t'ai point encore remarqué dans les batailles ?

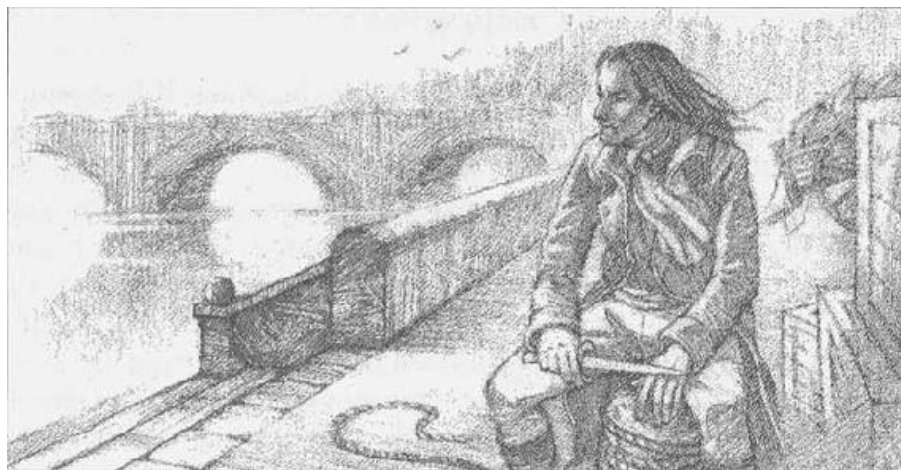
— J'étais occupé ailleurs.

— Et maintenant, resteras-tu avec nous ? »

Il n'était pas capable de répondre à cette question. Il payait déjà sa désobéissance à l'enjomineuse par une douleur atroce qui naissait de ses reins et se ramifiait dans ses membres. Il espérait encore se

consoler dans les bras de Renée, mais il n'y croyait guère : le ciel ne s'était jamais montré clément deux fois de suite avec lui.





CHAPITRE XIII

Le port aux pierres Saint-Leu bruissait des cris des marins, des disputes entre grossistes et acheteurs, des chocs sourds des caisses déchargées sur les pavés du quai. Le bac amenait des groupes d'hommes et de femmes en provenance des faubourgs de la rive gauche, tailleurs de pierre, maçons, débardeurs qui louaient leurs bras pour la journée, jeunes filles portant d'énormes paniers emplis de chopines, de pains, de fromage et de charcuterie.

Émile était resté assis sur le bord du quai après la disparition des deux sirènes. Perdu dans ses pensées, il ne prêtait pas attention aux barges qui manœuvraient sur la Seine ni à l'agitation grandissante du port. Séraphine s'était éclipsée à l'aube après un bref adieu. Il avait eu à peine le temps de la remercier avant de voir disparaître sa silhouette gracile et sa chevelure d'ambre entre les monticules de pierre et de matériaux divers répartis sur les pavés. Il ne saurait jamais qui elle était réellement. Quelle importance ? Il ne savait plus très bien qui il était lui-même. Il se sentait las, débordant d'amertume. Il n'appartenait plus à aucune communauté, ni à celle des eaux ni à celle du feu, ni à celle des hommes. Il était seulement le jouet de forces antagonistes qui se disputaient son âme comme des corbeaux dépeçant une charogne.

Sans se soucier des portefaix qui devisaient quelques pas plus loin, il tira la dague de la poche de sa redingote et l'observa : c'était bien l'arme que lui avait offerte la fée Mélusine dans le marais de l'Aiguillon. Même métal brun et sombre évoquant l'or vieilli mêmes lame et poignée arrondies, mêmes rayures et mouchetures. Il l'avait pensée à jamais perdue, et voici qu'une deuxième sirène s'était dressée devant lui et avait tendu les bras dans sa direction : la dague reposait dans ses deux mains écailleuses.

La prêtresse des serpents et du feu croyait s'en être définitivement

débarassée, mais, comme elle ne pouvait la détruire, elle a dû l'enfouir, et nos petits auxiliaires du silence l'ont suivie dans chacun de ses déplacements. Nous avons toujours su où elle était cachée.

Il avait hésité, taraudé par le sentiment de tromper cette fois le Père des Pères et le monde du soleil. De trahir l'haoma.

Nous avons pu la reprendre malgré les charmes maléfiques dont la prêtresse l'avait protégée. Deux de nos auxiliaires ont perdu la vie dans l'affaire ; chaque mort est une perte énorme pour le monde invisible. Nous venons maintenant te rendre ce qui t'appartient.

« Vous ne pouvez tout de même pas me demander de... »

Son cri de colère et de détresse avait froissé le silence nocturne et effrayé les filles des eaux dont les yeux jaunes et brillants s'étaient brusquement ternis. Séraphine lui avait posé la main sur l'avant-bras pour le ramener au calme. Les éclats de sa voix s'étaient dispersés dans les ténèbres.

La dague n'est qu'un instrument. 'Tu as toujours le choix d'accepter ou de refuser.

La liberté de choix était justement la cause principale de ses tourments. Il enviait les sectateurs de Mithra, les extrémistes de la Révolution, les partisans de la monarchie, tous ceux qui épousaient une cause et se tenaient soigneusement à l'écart des doutes.

L'esprit du mal... Pourquoi ne le tuez-vous pas vous-mêmes ?

Nous aidons l'humanité, nous réparons ses offenses, nous la guidons parfois, mais nous n'intervenons jamais directement dans son destin. En aucun cas nous ne devons nous révéler. Nous ne sommes que d'humbles servantes, les gardiennes du secret, du silence. C'est aux humains, et aux humains seuls, de prendre leurs décisions. Ils ont oublié depuis longtemps qu'ils sont les véritables maîtres de la création.

Je ne suis qu'un homme, bon sang, pas toute l'humanité !

Tu es à la fois unique et toute l'humanité.

Je ne sais plus très bien quoi penser.

Cesse alors de penser. Tu ne trouveras point les réponses dans ton esprit, dans ta volonté, mais dans l'abandon, dans la confiance.

À qui, à quoi me fier ?

Au monde entier. À chaque homme qui l'interroge, la création apporte la bonne réponse. Il convient seulement de l'entendre.

Émile avait fini par prendre la dague offerte. À peine avait-il posé les doigts sur le métal qu'il avait ressenti sa chaleur, sa formidable énergie, que sa colère s'était dissoute. Elle palpitait dans sa paume comme un animal. Il avait eu l'impression de retrouver une vieille compagne à la fois aimée et honnie. Les bons et les mauvais moments partagés lui étaient revenus en mémoire, l'errance et les saouleries dans le bocage vendéen, les fantastiques cavalcades sur le cheval mallet, l'arrivée à Paris, le parlement souterrain, le massacre de la

famille Glutron, la prison du Châtelet, la délivrance sur le chemin de l'échafaud, la première rencontre avec le Père des Pères...

Et puis le visage de Perrette, si présent, si proche qu'il sentait son souffle sur sa joue.

Il avait contemplé la dague un long moment avec émotion avant de relever la tête et de s'apercevoir que les sirènes avaient disparu. Il ne les avait pas entendues plonger dans la Seine. Les lueurs de l'aube éteignaient les étoiles dans un ciel de plus en plus pâle, le vent sec et froid traquait les derniers nuages.

Du bout des doigts, Séraphine avait effleuré la tempe d'Émile.

« Là s'achève mon rôle. Je dois partir maintenant. Adieu, bel Émile. »

Il avait marmonné un vague remerciement avant de se retourner et de la regarder s'éloigner dans le jour naissant. Bien que conscient de son ingratitude, il n'avait pas tenté de la rattraper ; elle n'était certainement pas de ces femmes qui avaient besoin de reconnaissance pour continuer leur chemin.

« Eh, j't'connais, toi ! »

Émile releva la tête. Un homme le scrutait, les sourcils froncés, le nez et les joues aussi rouges que son bonnet phrygien, la cocarde réglementaire piquée dans le col d'une chemise tachée et ouverte sur son torse massif, le pantalon rayé serré à la taille par une ceinture de corde, les sabots teintés de brou de noix et bourrés de brins de paille. Un débardeur, à en croire ses larges épaules, ses avant-bras musculeux et ses mains calleuses.

« J't'ai vu, mon gars, y a quelques jours à l'assemblée d'la section Droits de l'homme.

— Possible...

— Sûr et certain ! T'étais avec ce forban de Bellerive. Drôle d'arme que t'as là. »

Émile remisa la dague dans la poche de sa redingote.

« Rien qu'une fichue vieille lame qu'une amie m'a offerte.

— L'pays est encombré de tout un tas de vieilleries bonnes pour l'encan, pas vrai ? »

Émile se releva et défroissa ses vêtements chiffonnés par la pluie de la nuit. Il ne déchiffrâ pas d'intention hostile ni amicale dans les yeux bleu gris de son interlocuteur.

« Ma foi, y a rien à en dire si c'est l'cadeau d'une amie, reprit le sans-culotte. Les femmes ont pourtant bien d'autre chose à offrir, non ? »

Barges et bateaux glissaient avec lenteur sur la Seine qui se changeait en veine dorée et scintillante sous le soleil levant. La journée s'annonçait radieuse, une parenthèse appréciable de chaleur et de lumière dans la litanie grise et maussade des jours précédents. Les

jeunes filles munies de paniers couraient d'un groupe à l'autre de travailleurs afin de leur proposer, pour quelques sols, de la nourriture et du vin. Ils les accueillaient avec des réflexions et des gestes égrillards, grisés déjà par le mauvais alcool. Les cris perçants des petits vendeurs de journaux dominaient le tumulte : défaite des armées de la nation en Belgique ! victoire en Vendée de l'armée de Mayence sur le brigand Charette ! arrestation de l'enragé Varlet ! adoption par l'Assemblée de la loi des suspects !

« Les bougresses comme Claire Lacombe et Pauline Léon, enfin, les admiratrices des Roux et Varlet, veulent à c't'heure tout régenter, mais c'est quand même dans d'autres joutes qu'on les préfère. Moi j'prétends qu'il faut les tenir cloîtrées à la maison ! Qu'elles se soucient donc du mari et des enfants avant d's'occuper des affaires de la nation. Mais dis-moi, citoyen, que faisais-tu l'autre soir dans ma section ? On ne t'y voit guère d'habitude.

— Je ne suis pas d'une section particulière.

— T'es... » Le sans-culotte se pencha pour ajouter : « ... un fils du soleil, un frère de Mithra ? »

Émile acquiesça d'un hochement de tête tout en réprimant un bâillement. Le manque de sommeil commençait à lui peser sur la nuque et les épaules. Il mourait en outre de faim et de soif.

« Moi, j'suis corbeau, mais j'compte bien monter en grade dans les prochains mois, poursuit le sans-culotte à voix basse. C'est qu'il y a des places à prendre dans l'monde nouveau, et j'veux pas gâcher la chance qui s'présente. J'en ai tant qu'assez de décharger les barges du port aux pierres... »

Agacé, Émile faillit lui rétorquer que la société de Mithra ne serait pas meilleure pour des hommes de sa sorte, qu'il y aurait toujours de pauvres bougres pour décharger les barges et d'autres pour les commander. Le soleil ne brillerait jamais avec le même éclat pour tout le monde. Chaque être humain ne pensait qu'à ses propres intérêts, et les privilèges des uns n'étaient pas compatibles avec les privilèges des autres. Les bourgeois réclamaient la liberté totale du commerce afin d'augmenter des bénéfices déjà confortables, les ouvriers et les artisans exigeaient une meilleure répartition des biens et l'application du maximum, les nobles conspiraient pour récupérer leurs terres, leurs châteaux et rétablir la suprématie de leur ordre, les paysans se battaient pour un roi décapité, une reine emprisonnée, une religion agonisante... L'haoma et les fils du soleil le proclamaient, lui, Émile, l'enfant trouvé de La Réorthe, l'Atar de la fin des temps ; les filles des eaux l'avaient choisi pour porter le coup fatal au Père des Pères, son propre géniteur, l'esprit du mal selon elles.

« À qui donc se fier ? » soupira-t-il.

L'œil gris bleu du sans-culotte se fit inquisiteur, comme s'il

cherchait à pénétrer dans l'âme d'Émile.

« Au Père des Pères, par les coui... cornes du taureau ! Il paraît qu'il va bientôt nous présenter son successeur, le souverain du nouveau monde. Pas trop tôt : le sinistre Robespierre, le petit Saint-Just et les autres apôtres du Comité prennent bien des aises avec notre Révolution. Voilà que ces jean-foutre de robins méprisent ceux du peuple qui leur ont permis d'ramasser le pouvoir. Bien contents d'nous trouver quand ils avaient besoin de nous. Pressés de nous renier dès qu'ils ont pris en main les rênes de la nation.

— Tu parlais de confiance dans le Père des Pères : les monarchistes et les modérés ont déjà été éliminés. Les jacobins sont les derniers sur la liste. Ils ne sont là qu'à titre provisoire pour préparer le peuple au couronnement du fils aîné de Mithra. »

En même temps qu'il les prononçait, Émile prenait conscience des terribles promesses contenues dans ces mots : le règne solaire serait marqué par des décennies de guerre et de conquête, par l'impitoyable répression contre les populations qui refuseraient son avènement – elles ne manqueraient pas ; la Vendée, par exemple, s'était déjà soulevée contre le joug révolutionnaire, pourtant léger en comparaison des chaînes de Mithra –, par des fleuves de sang et de larmes. La chaleur de la dague transperçait ses vêtements et se diffusait sur tout son flanc droit.

Le large sourire du sans-culotte transforma son visage en un foisonnement de rides profondes.

« Voilà qui est parlé, l'ami. J'suis bien aise de t'rencontrer. J'suis le citoyen Ravillette. Avant j'me prénommait Barnabé, j'me suis fait baptiser Brutus. On m'a conté que c'était l'un des premiers à s'être dressés contre un tyran, contre son propre père en plus. J'trouve que ça m'va bien : j'serais à c't'heure capable de tuer les miens s'ils m'empêchaient d'faire mon devoir. »

Émile serra la main tendue et puissante du sans-culotte. Le vent ridait la surface cuivrée de la Seine et répandait les odeurs fétides des entrailles de la ville. Les activités reprenaient sur la rive opposée, les premiers clients se pressaient devant les établissements de bains à onde courante, les charpentiers marins se démenaient autour des bateaux en construction posés sur les cales, l'eau s'écoulait par les fossés, chargée de savon, de sciure, de déchets, et colorait d'ocre la surface frissonnante du fleuve.

Un homme héla Brutus Ravillette : il n'était pas là pour bavarder, sacrebleu, mais pour travailler, les barges n'allaient pas se décharger toutes seules, foutre. Le sans-culotte marqua un temps d'hésitation avant de souffler, d'une voix soudain mal assurée :

« Dis-moi, citoyen, ce sacripant de Bellerive avait l'air de te tenir en grande estime. C'est donc que tu connais du beau linge dans

l'organisation. Si... si tu pouvais te souvenir de moi à l'occasion. Brutus Ravillette. T'oublieras pas ? »

Il était plus finaud que ne le laissaient supposer sa face et son allure brutales. Il savait repérer les gens d'importance et susceptibles d'intervenir en sa faveur, une qualité essentielle dans une période troublée. Il n'avait certainement pas adhéré au culte de Mithra par amour du soleil ou du taureau, mais parce qu'il ne pourrait jamais sortir de sa modeste condition sans le secours d'une organisation puissante. La plupart des adeptes se recrutaient ainsi dans les couches les moins favorisées de la population et se confondaient presque naturellement avec les factions les plus fanatiques des sections. Une légion redoutable, pétrie de haine pour les anciens maîtres, facile à manipuler, capable des pires extrémités. Elle était intervenue dans tous les événements décisifs de la Révolution, la prise de la Bastille, la prise des Tuileries, l'infiltration de la Commune, les massacres de Septembre dans les prisons, les émeutes, les pillages, la mort du roi, l'arrestation des girondins...

« Je m'en souviendrai, Brutus, répondit Émile d'une voix douce. Ma mémoire remonte presque jusqu'au temps de Rome. »

Le sans-culotte éclata de rire avant de se détourner et d'emboîter le pas aux autres débardeurs en direction d'une barge halée par des chevaux et chargée de pierres et de bois qui venait tout juste d'accoster.

Émile erra toute la journée dans les rues de Paris. On ne parlait plus en ville que de la loi des suspects. Appliquée par les comités révolutionnaires, elle faisait de tout homme et de toute femme un ennemi présumé des libertés et de la Révolution. La définition du suspect était tellement large qu'on pouvait prêter à chacun un propos ou un écrit en faveur de la tyrannie (ou contre la tyrannie révolutionnaire, deux mots incompatibles aux yeux des conventionnels), en faveur des girondins ou du fédéralisme, ou encore de la religion. Chacun pouvait donc craindre à tout moment une dénonciation, une visite domiciliaire, une arrestation et une comparution devant le terrible tribunal révolutionnaire. À l'entrée de la Conciergerie se pressait une foule énorme de femmes, d'enfants et de vieillards éplorés qui venaient prendre des nouvelles d'un membre de la famille incarcéré. L'odeur fétide montant de la prison se mêlait à la puanteur des abattoirs et des fonderies de suif du Châtelet. Les commerçants et les passants avaient perdu de cette jovialité qui emplissait ordinairement les rues et les places d'apostrophes, de quolibets et de rires. On n'entendait plus que les grincements des roues des carrosses, les glapissements des cochers et les bruits de bottes des troupes de l'intérieur ou des sections.

Émile trouva quelques sols dans ses poches et put s'acheter un verre de vin chaud ainsi que des beignets au goût rance. On le servit en silence, les yeux emplis de suspicion. Les mots se révélant parfois malheureux, il valait mieux les garder pour soi. On se contentait d'indiquer le prix et de penser, les esprits étant, pour l'instant du moins, à l'abri des perquisitions.

La vendeuse de beignets, une jeune femme au visage rond et à la poitrine opulente, lui adressa un sourire furtif qui s'estompa immédiatement lorsqu'un sectionnaire s'approcha de son étal. Dix pas plus loin, des gardes procédaient à des arrestations au beau milieu de la rue, sous les vociférations de vieilles femmes aux voix de crécelles et aux gestes furieux. Les autres passants les évitaient au prix d'un détour prudent, comme s'ils craignaient, en s'approchant de trop près, d'être emportés dans la tourmente.

« Si c'est pas dommage d'avoir ça », souffla la jeune femme après que le sectionnaire se fut éloigné.

Elle se rendit compte qu'elle avait prononcé des paroles susceptibles d'être mal interprétées et se mordit les lèvres. Émile la rassura d'un sourire. Elle lui tendit un beignet.

« Je te l'offre, citoyen, j'avais bientôt clore mon étal et, demain, j'devrais le jeter. Et puis, dame, tu m'as l'air plus affamé qu'un loup qu'a pas mangé depuis dix jours ! »

Émile accepta le présent malgré son aspect défraîchi ; pas le moment de faire la fine bouche.

« J'avais bientôt clore pour de bon de toute façon. J'gagne plus rien depuis que les accapareurs ont sép... spéculé sur les denrées. Le sucre à c't'heure est plus cher que l'or. Je retournerais bien chez moi, mais y a plus guère moyen d'obtenir un permis pour franchir le mur des fermiers.

— C'est où, chez vous ?

— Dans l'Ouest, répondit-elle après une hésitation.

— Bretagne ? »

Les gestes de la vendeuse se firent précipités tout à coup. Elle entassa les beignets restants dans un panier d'osier garni d'un linge blanc, puis elle recouvrit son comptoir de bois d'un drap crasseux et rabattit devant l'étal deux pans d'un tissu empesé.

« Bien le bonjour, citoyen. »

Elle noua sa coiffe sous son menton et jeta un châle sur ses épaules avant de s'éloigner d'un pas de trotte-menu. Il avait suffi à Émile de poser deux questions pourtant banales pour qu'elle le regarde tout à coup comme un agent du Comité de sûreté générale.

Il décida de regagner la demeure du Père des Pères avant la tombée de la nuit et le couvre-feu. Ses pensées étaient encore trop embrouillées pour arrêter une décision, mais il devait retourner dans

l'autre de Mithra, au moins pour boire une nouvelle coupe d'haoma. Son corps s'en réjouissait déjà. Il concevrait en chemin une histoire qui expliquerait de façon plausible son absence. Il lui fallait encore franchir la barrière de Terne Royale, sévèrement gardée comme toutes les barrières d'octroi du mur des fermiers, et il ne disposait plus des étranges pouvoirs de Séraphine pour tromper la vigilance des gendarmes.

Il parcourut la rue Saint-Denis en direction du nord, puis il s'engagea dans la rue du Faubourg-Montmartre. La ville bourdonnait à présent d'une activité intense. Les Parisiens se hâtaient de conclure leurs affaires avant le couvre-feu. Les marchands hélaient les badauds en offrant des rabais importants sur les tissus, les chandelles, les pains déjà durs, les légumes et les fruits chancis. Les filles publiques, qui se montraient avec la plus grande discrétion dans les salles des auberges ou dans l'ombre des porches, essayaient de trouver un chaland pour la nuit. Les temps étaient devenus difficiles pour elles : la Convention avait frappé leur commerce d'illégalité, et les républicaines révolutionnaires elles-mêmes réclamaient leur détention dans les maisons nationales en compagnie des femmes d'émigrés. Plusieurs d'entre elles, plus ou moins jeunes, agrippèrent le bras d'Émile et lui proposèrent de monter en leur compagnie dans une chambre où ils seraient bien au chaud et bien au sec jusqu'au matin.

« Cinquante sols, mon beau prince, souper compris, tu ne trouveras pas moins cher ailleurs. »

L'une avec son sourire édenté paraissait avoir quatre-vingts ans et ne dépassait probablement pas la quarantaine ; l'autre n'avait sans doute pas atteint ses seize ans et affichait une maigreur repoussante ; la petite vérole criblait le visage de la troisième et la mort s'était déjà nichée dans ses yeux vitreux.

Il arriva au crépuscule devant la barrière de Terne Royale. Une file dense de charrettes et de piétons emplissait pratiquement toute la rue des Martyrs et avançait à une allure désespérément lente. Les grossistes et commerçants des bourgs extérieurs réclamaient de rentrer chez eux afin de refaire le plein de marchandises et de se présenter dans l'autre sens le lendemain à la première heure. Mais le contrôle s'éternisait, les gendarmes et les employés d'octroi se montrant plus vétilleux que d'habitude et fouillant chaque véhicule dans ses moindres recoins. Certains conducteurs grognaient de mécontentement. C'est que, une fois sonné l'heure du couvre-feu, la barrière fermerait et ils se retrouveraient dehors, transgressant sans le vouloir le décret de la Convention. Il ne leur resterait alors plus qu'à se réfugier le plus rapidement possible dans une chambre d'auberge ou chez des particuliers assez malins pour tirer profit de la situation. Ils ne seraient pas certains de retrouver le lendemain leurs charrettes

et leurs attelages, ils devraient perdre d'interminables heures dans les méandres administratifs pour récupérer leur gagne-pain confisqué par les patrouilles.

« Ces jean-foutre d'argousins ! » grommela l'homme qui avançait aux côtés d'Émile.

Il tenait l'un des deux bœufs de son attelage par le licou. Âge d'une trentaine d'années, les cheveux gras et attachés dans le cou, les traits forts, il était vêtu d'une veste et d'un pantalon de toile brune, chaussé de sabots de peuplier, coiffé d'un bicorne de feutre noir et lustré fleuri d'une large cocarde patriotique. Une odeur de chou se dégageait de sa charrette vide, semblable en tous points à celle qui conduisait les condamnés vers leur supplice.

« Ils s'en foutent, ils reçoivent leur solde à la fin de chaque semaine. Moi, si je recharge pas cette nuit, je gagnerai rien demain, j'pourrai même pas nourrir ma famille ni mes bœufs. Déjà qu'aujourd'hui j'ai dû jeter la moitié d'ma cargaison.

— Qu'est-ce que tu vends ? demanda Émile.

— Ça se sent, non ? Des légumes de saison. J'fournis des épiciers. Ces jean-foutre sont les pires des charognards, ils étranglent aussi bien les clients que les fournisseurs. Les pommes de terre, par exemple, ils les gardent le plus longtemps possible dans leurs caves et les vendent à prix d'or au cours de l'hiver.

— C'est toi qui les cultives ? »

L'homme fixa Émile avec étonnement, comme si la question lui paraissait incongrue.

« J'suis un commerçant, foutredieu, point un laboureur ! »

Émile aurait parié que, malgré ses dénégations, son interlocuteur était issu de la terre. Il avait connu en Vendée des paysans qui, comme lui, avaient tenté d'échapper à leur condition en devenant marchands d'animaux, d'œufs, de légumes ou de céréales. Les autres méprisaient ces parvenus qui n'appartenaient déjà plus à leur monde et qui n'appartiendraient jamais au monde bourgeois qu'ils singeaient de manière pitoyable.

« Où achètes-tu tes légumes ?

— Dans les fermes autour de Montmartre où j'habite. Les paysans sont encore plus âpres au gain que les épiciers de Paris ! Et toi, citoyen, quel est donc ton métier ?

— Je n'en ai point à l'heure actuelle...

— Ah, tu fais partie de ces ouvriers qui ont été mis au chômage par la fermeture des ateliers nationaux ? »

Émile ne répondit pas ; l'autre interpréta son silence comme un aveu.

« J'suis le citoyen Joseph-Marie Rambert.

— Appelle-moi Émile ou Milo, à ta guise.

— Pourquoi cherches-tu à sortir de Paris à cette heure, Milo ? »

Émile entendit des voix au-dessus de sa tête et leva les yeux. Accoudés aux balcons, les occupants des immeubles qui bordaient le début de la rue des Martyrs proposaient un hébergement aux malheureux coincés devant la barrière. Les tarifs s'échelonnaient entre vingt et soixante sols. Il se demanda si les riverains ne s'étaient pas entendus avec les gendarmes pour faire durer les contrôles et forcer ainsi les malchanceux à accepter leurs propositions.

« Il faut absolument que je sois ce soir à Montmartre. Je dois y voir d'urgence du monde.

— J'les connais peut-être aussi...

— J'en serais surpris. C'est un homme plus vieux que Mathusalem et qui ne sort jamais de chez lui.

— Quelqu'un d'la famille ? »

Émile acquiesça d'un mouvement de menton.

« T'as ce qu'il faut pour passer la barrière ? insista Joseph-Marie Rambert.

— Ma foi non, reconnut Émile. Même pas mon foutu certificat de civisme. Si je suis arrêté à c't'heure, je finirai la nuit à la Conciergerie. »

Il avait parié sur les idées contre-révolutionnaires de son interlocuteur, issu du monde rural, et il sut qu'il avait eu raison quand le marchand de légumes, après avoir lancé un regard furtif pardessus son épaule, s'approcha de lui et murmura :

« Y aurait bien une façon de passer... »

Émile l'invita à poursuivre d'un geste de la main.

« Suffirait d'piquer un peu le mécontentement des gens devant nous pour les amener à forcer la barrière. Les gendarmes et les gabelous sont qu'une dizaine. Ils oseront pas tirer.

— On ne peut pas demander aux autres de risquer leur vie.

— Ils ont plus qu'une idée en tête à cette heure : rentrer chez eux. Par tous les moyens. Et puis ce sera une bonne leçon pour ces jean-foutre d'argousins. Peut-être qu'après ça ils nous laisseront passer un peu plus vite. De toute façon, on en parlait entre nous depuis un certain temps. Autant l'faire ce soir, tu crois pas ? »

Rambert ne laissa pas à Émile le temps de répondre. Il lui mit d'autorité le licou dans les mains, se rendit près des marchands et des piétons placés devant lui, discuta un moment avec eux, puis les membres du petit groupe se dispersèrent le long de la colonne pour entraîner les autres dans leur résolution. Il ne fallut pas plus d'un quart d'heure pour que le feu de la colère embrase la colonne tout entière. Les grognements se changèrent en vociférations, les fouets claquèrent, les poings et les piques se dressèrent dans le ciel assombri, des cris d'excitation tombèrent des balcons, les riverains troquant

volontiers leurs espoirs de gain contre le spectacle d'une bataille sous leurs fenêtres.

Les gendarmes et les employés d'octroi virent tout à coup déferler devant eux une vague furieuse d'hommes et de bêtes fonçant à vivre allure entre les pavillons et brisant comme des fétus de paille les barrières de bois. Les gabelous se réfugièrent aussitôt dans les étages, les gendarmes reculèrent, se regroupèrent, épaulèrent leurs fusils, ordonnèrent aux émeutiers de reculer, de reprendre leur place dans la file. Un homme leur cria de baisser leurs armes au nom de la fraternité révolutionnaire, puis ce fut la ruée, brutale, sauvage, un groupe de marchands se précipita sur les argousins, leur arracha leurs fusils, les renversa, les piétina.

Joseph-Marie Rambert revint en courant vers Émile, lui reprit le licou et s'élança aux côtés de ses bêtes affolées en hurlant :

« C'est maintenant ou jamais, mon gars ! »





CHAPITRE XIV

Des paysans ivres braillaient des chants à la gloire de Charette et des autres généraux. Une habitude dans l'armée vendéenne : la victoire était fêtée par une beuverie générale puis, le lendemain, par une dispersion des hommes pressés de retourner sur leurs terres. Nul discours, nulle menace n'était en mesure de les retenir. Il leur fallait d'urgence regagner leurs fermes afin de s'atteler aux travaux saisonniers. Le bouillant La Rochejaquelein et les autres généraux auraient volontiers harcelé les fuyards des armées républicaines afin de pousser l'avantage obtenu sur le champ de bataille, mais leurs soldats en décidaient autrement, et, comme on n'en disposait pas d'autres, on était obligé de composer avec leurs qualités et leurs défauts.

Armée de Mayence, armée de faïence !

La retraite des divisions de Kléber, considérées comme des adversaires autrement redoutables que les incapables du général Rossignol, avait provoqué une liesse indescriptible chez les Vendéens, à la mesure de la frayeur qu'elles leur avaient inspirée.

Cependant, Cornuau les avait vues se retirer en bon ordre par le pont de Boussay, défendu ensuite avec acharnement par Chevardin et ses hommes. Il ne partageait donc pas l'optimisme béat des soldats de l'armée catholique et royale : les Mayençais reviendraient bientôt, la rage au ventre, et cette fois ils ne se laisseraient pas surprendre, ils écumeraient le pays jusqu'à ce qu'ils aient délogé et massacré tous les insurgés. Ce n'était plus seulement la Convention qui l'exigeait, mais leur honneur meurtri, leur soif de vengeance. Le paydret estimait le sursis des Vendéens à moins d'un mois, le temps que les vaincus de Torfou se réorganisent et reprennent des forces. Il ne restait rien du plan arrêté par les généraux républicains à Saumur : les défaites de Kléber à Torfou, de Santerre à Coron, de Duhoux au Pont-Barré, de

Beysser à Montaigu, de Mieszkowski à Saint-Fulgent avaient empêché le regroupement des armées de la nation et l'enfermement des insurgés dans la nasse de Cholet. Des pièces de canon, des munitions, des provisions, des chevaux de trait, du matériel de siège étaient tombés aux mains des brigands.

Dans les auberges et les officines de Cholet, on s'enflammait, on parlait maintenant d'aller délivrer la reine Marie-Antoinette des geôles de la Conciergerie, de renverser la Convention et de traduire devant la justice royale Robespierre et ses compères du Comité de salut public. On regrettait seulement que les initiatives de l'indomptable Charette n'eussent point permis à Bonchamps de tailler en pièces les restes de l'armée républicaine commandés par Canclaux dans les environs de Clisson et de s'emparer des mille deux cents chariots débordant de provisions, de munitions et d'objets pillés.

Cornuaud était revenu à Cholet en compagnie des hommes d'Angélique de Béjarre et s'était dirigé, sitôt passée la porte de la ville, vers la maison de Renée. La jeune veuve l'attendait sur le seuil de sa porte, avertie par les cloches des derniers triomphes et du retour de l'armée catholique. Elle s'était jetée dans ses bras, heureuse de le retrouver en parfaite santé, comme s'il revenait d'une banale journée de travail, comme autrefois elle avait accueilli son mari Claude au retour d'une foire. Elle lui avait préparé un bain chaud avant de lui servir un repas plus plantureux que d'ordinaire – elle avait sacrifié une partie de ses économies pour acheter une poularde et un peu de sucre avec lequel elle avait confectionné un gâteau en espérant qu'il n'avait pas été tué ou blessé dans la bataille. Elle avait prié, ô Dieu, comme elle avait prié ! à genoux des heures durant sur la terre battue, pour qu'il lui revienne.

« Je ne risque rien, Renée ! avait-il déclaré en riant, j'ai une saprée bonne protection. »

Elle lui avait demandé le nom du saint ou de l'ange qui le gardait si bien. Il avait failli lui révéler qu'il était possédé par une sorcière négresse, il avait finalement répondu qu'il avait reçu l'ordre de tenir son pacte secret. Elle avait accepté l'explication avec la candeur des gens simples, d'autant plus facilement qu'elle-même avait conclu des accords secrets avec la Vierge Marie, des faveurs contre des promesses de pénitence, des bouts de bonheur contre des années de purgatoire.

Le lendemain matin, après une nuit magnifique dans les bras de Renée, on vint chercher Cornuaud. Pas n'importe qui : Angélique de Béjarre se présentait à l'entrée de la minuscule maison, vêtue de ses habituels redingote, pantalon, chapeau à plumes de faisan et bottes cavalières. Renée fronça les sourcils devant la beauté de la jeune femme, une beauté comme on n'en voyait que sur les statues de la

Vierge ou sur les médaillons. Elle se sentait tout à coup dans la position d'une étoile éclip­sée par le soleil. Cornuau­d lui cajola la main pour la rassurer.

Angélique entra et s'assit à la petite table de la pièce unique et sombre sans attendre l'invitation de la maîtresse de maison. Renée lui proposa alors de partager les restes du repas de la veille ; la visiteuse déclina l'offre d'un geste de la main avant de déclarer :

« Nos gens croient s'être débarrassés définitivement de la lèpre révolutionnaire...

— M'est avis qu'les gars de Mayence pointeront bientôt l'bout de leur vilain nez dans la région, dit Cornuau­d. Et qu'ils seront bien plus mauvais qu'à Torfou.

— Je pense exactement comme toi, Belzé­buth. » Elle marqua un temps de silence, ses yeux noirs et ardents plantés dans ceux du paydret. « Nous avons besoin d'hommes de ta trempe pour lutter contre les scélérats de la République. On ne peut mettre en cause le courage des paysans, mais ils perdent facilement leur sang-froid, ils sont en proie à des paniques incontrôlables, ils repartent chez eux à la première occasion.

— Faut les comprendre : ils appartiennent à la terre.

— Ah ça ! ils sont pressés de la fertiliser de la même façon qu'ils engrossent leurs femmes, mais ils cesseront tantôt de lui appartenir s'ils ne la défendent pas de toute leur âme. Les républicains ont déjà amorcé leur retour. On signale des mouvements de troupes entre Remouillé et Clisson, aux environs de Saint-Fulgent. D'Elbée et Bonchamps parlent d'aller à leur rencontre à Treize-Septiers.

— Et Lescure ?

— Il s'est retiré chez lui, à Châtillon. Quant à moi, je ne compte point rester les bras croisés tandis que les nôtres sont aux prises avec les suppôts de la République. Je recrute des volontaires pour m'accompagner. Je t'offre d'en faire partie, Belzé­buth. Tu seras le diable de la légion de la Madone. »

Cornuau­d n'eut pas besoin de croiser le regard de Renée pour déceler une soudaine inquiétude dans ses yeux noisette.

« J'ai l'intention de mettre une partie de ma fortune au service de la Vendée, poursuivit Angélique. De former une armée à mes couleurs, comme Bonchamps, avec uniformes, armes et soldes. Lescure écoute un peu trop son épouse, la geignarde Victoire. Je t'ai vu à l'œuvre sur le champ de bataille, tu m'as sauvée d'une humiliation terrible et d'une mort certaine, je te propose de devenir le commandant en second de mon armée. Si l'armée catholique et royale avait été constituée de soldats de ton espèce, elle aurait gagné depuis longtemps la guerre, elle aurait libéré la reine, installé le dauphin sur le trône, exécuté les révolutionnaires...

— Et vous auriez retrouvé vos privilèges...

— Nous autres, de la noblesse du Poitou, nous n'avons pas la même définition des privilèges que les anciens courtisans de Versailles. Nous avons toujours œuvré pour la prospérité de nos régions. Nos paysans nous soutiendraient-ils, nous aimeraient-ils de la sorte si nous n'avions songé qu'à les exploiter ? Nous voulons retrouver l'autonomie qui était nôtre avant le règne de Louis XIV. Nous ne voulons point d'un royaume qui soit gouverné depuis une Cour corrompue, ignorante des problèmes du peuple.

— Vous espérez vraiment qu'le roi accédera à votre requête si vous réussissez à l remettre dessus son trône ?

— La reine a déjà été informée et a donné son accord.

— La reine ? C'est la femme la mieux gardée de France à c't'heure !

— Gardée ou pas, nous sommes parvenus à établir le contact avec elle. Il n'est pas de geôlier qu'on ne puisse acheter, tout jacobin qu'il soit !

— Sauf Robespierre, à c'qu'on dit...

— Bah, tout incorruptible a ses failles. Il finira bien par être renversé de son perchoir, celui-là. »

Cornuauud alla se réchauffer devant la petite cheminée dans laquelle, quelques instants plus tôt, Renée avait allumé le feu. La tiédeur des flammes fit le plus grand bien à ses jambes encore nouées par les courbatures.

« J'crois pas à c't'heure qu'l'armée catholique gagnera la guerre, murmura-t-il.

— Seule, elle n'a aucune chance. Mais avec l'appui des armées des autres royaumes d'Europe, nous pouvons fort bien vaincre.

Où donc irez-vous les chercher, vos alliés ? La Convention tient tous les ports.

— Nos réseaux à Paris préparent l'expédition qui nous permettra justement de libérer un port.

— Une expédition ? Hors de Vendée ? Comment f'rez-vous donc pour obliger vos gars à s'éloigner d'leur paroisses ? »

Angélique se leva et vint rejoindre Cornuauud près de la cheminée. Renée resta en retrait malgré son envie pressante de se glisser entre la visiteuse et son amant.

« Ils n'auront bientôt plus le choix.

— Ça veut dire qu'vous prévoyez bientôt une défaite et une impossibilité de revenir en arrière... »

Elle lui posa la main sur l'avant-bras avec un sourire.

« Tu es vraiment l'homme idéal pour me seconder, Belzébut. Non seulement tu es fort et brave, mais tu vois vite et juste. Disons seulement que, ainsi que tu l'affirmais tout à l'heure, nous finirons tôt ou tard par être vaincus. Il nous reste à préparer notre fuite en

direction du port au préalable choisi.

— Et qui est ? »

Elle secoua la tête avec un petit claquement de langue.

« Encore trop tôt pour te le dire. » Elle fixa un instant Renée. « Il est bien entendu que cette conversation ne doit à aucun prix sortir de cette pièce. J'espère que vous vous montrerez tous les deux dignes de la confiance que j'ai placée en vous. »

Elle se dirigea vers la porte et ajouta, avant de sortir :

« J'attends ta réponse dans la journée, Belzébuth. Tu me trouveras au château. Quelle que soit ta décision, je partirai demain à la première heure. »

Renée s'accroupit devant la cheminée et souffla sur les braises.

« Elle est si belle, lâcha-t-elle entre deux expirations prolongées.

— Tellement qu'les Bleus étaient rudement pressés d'lui rendre hommage sur le champ de bataille !

— Tu ne m'avais pas dit que tu l'avais tirée de leurs griffes.

— Y a pas grand-chose à raconter : j'me trouvais là, voilà tout. J'aurais fait la même chose pour n'importe qui.

— Qu'est-ce... que tu vas faire ? »

Il haussa les épaules.

« J'en sais rien encore. » Il la saisit par les aisselles, la releva avec délicatesse et la serra contre lui. « Pour l'instant, j'ai qu'une envie, Renée : d'meurer un brin avec toi. »

Cornuaud peinait à se maintenir en selle dans l'aube brumeuse et froide de ce début d'octobre. La petite troupe d'une quinzaine de cavaliers progressait à vive allure entre les haies et les bosquets encore estompés dans les bancs de brume. La plupart d'entre eux montaient à cru avec une agilité qu'enviait le paydret, même si on lui avait confié un cheval de trait placide. Quelques-uns étaient des marchands de cerises, les terribles cavaliers redoutés par tous les Bleus des armées de Brest et de La Rochelle. Coiffés de rabalets ou de mouchoirs à carreaux rouges noués sur la nuque, vêtus de peaux de mouton ou de pèlerines, ils portaient leur fusil en bandoulière et leur couteau de sabotier à la ceinture. Ils n'avaient pas prononcé un seul mot depuis leur départ de Cholet. Angélique chevauchait en tête, sa cape noire flottant derrière elle comme une aile.

Canclaux avait repris Montaigu, et le bruit avait couru la veille au soir que les Mayençais de Kléber étaient sur le point d'affronter les troupes de d'Elbée et de Bonchamps à Treize-Septiers. L'armée de faïence n'était pas restée brisée bien longtemps, comme l'avait pressenti Cornuaud. Elle attaquait même plus tôt qu'il ne l'avait cru.

Des paysans armés de faux et de fusils marchaient par petits groupes dans les chemins creux et les sentiers baignant dans une brume

épaisse.

« Pour Dieu et le roi ! » criait Angélique pour les avertir de leur passage et les informer qu'ils étaient du même parti.

Cornuaud n'avait pas eu l'intention d'accepter la proposition d'Angélique de Béjarre, mais la sorcière négresse en avait décidé autrement. Elle était intervenue avec virulence lorsque Renée avait tenté d'extorquer à son amant la promesse de rester près d'elle dans sa maison de Cholet. N'avait-il pas assez donné de sa personne ? N'avait-il pas gagné le droit de se reposer ? Et elle, veuve à un âge où d'autres ne sont point encore mariées, n'avait-elle pas mérité un peu de bonheur ? Les yeux de l'enjomineuse s'étaient ouverts dans l'âme du paydret, la douleur était montée dans ses reins, atroce, insoutenable, son sang avait gelé dans ses veines, il avait dû serrer le poing, s'enfoncer les ongles dans la peau pour ne pas se jeter sur Renée et l'étrangler.

Pas elle, par pitié...

La succube avait aussitôt desserré son étreinte. Elle consentait à épargner Renée s'il s'engageait dans l'armée d'Angélique. Elle ne négligerait pas une aussi belle opportunité de semer la mort dans le champ de l'homme blanc. Il avait pressenti, à la violence qu'elle avait déployée pour le contraindre à prendre la bonne décision, qu'elle avait jeté son dévolu sur quelqu'un d'autre, sur Angélique peut-être, qui n'avait de fragilité que l'apparence. Il avait obtempéré malgré les supplices et le chagrin de Renée, se disant que c'était peut-être une chance d'être délivré de la malédiction. Il s'était promis de se tenir le plus près possible de la Madone de la mort, d'être admis dans son intimité au besoin, afin de favoriser l'éventuel transfert de l'enjomineuse. Les occasions ne manqueraient pas : Angélique était réputée pour passer la plus grande partie de son temps en compagnie de ses hommes. Il lui en avait coûté de s'arracher au beau milieu de la nuit des bras implorants de Renée.

Il ne fut pas fâché d'arriver en vue du camp de d'Elbée et de Bonchamps. Ils avaient galopé sans interruption entre Cholet et Treize-Septiers. Les fesses et les cuisses du paydret s'étaient encore échauffées au contact rigide et prolongé de la selle. Des flocons d'écume s'envolaient des bouches des chevaux. Des milliers d'hommes et de femmes accourus du bocage se pressaient dans le plus grand désordre au milieu des chariots, des bêtes dételées et des pièces d'artillerie dérobées aux républicains, dont la célèbre *Marie-Jeanne*, le canon récupéré à Fontenay et veillé avec une attention farouche par le dénommé Six-Sous. L'euphorie n'était pas retombée après les victoires des jours précédents. Elle se doublait d'une immense ferveur religieuse attisée par les réfractaires sortis de leurs cachettes. Des prières et des chants sacrés montaient des groupes de paroissiens rassemblés autour

de leur curé. On reconnaissait au premier coup d'œil les soldats de Bonchamps à leur uniforme vert et à leur équipement flamboyant neuf.

Angélique et ses cavaliers se dirigèrent au pas vers la demeure où s'était réuni le commandement vendéen. Les hommes saluaient la Madone de la mort en soulevant leur rabalet ou en lui adressant un signe joyeux de la main. Le soleil n'avait pas encore paru, les nuages épars se drapaient de teintes roses et flamboyantes. Des enfants se serraient autour de feux de bois pour lutter contre la fraîcheur piquante du petit jour.

« Voilà ce que je n'aime pas », maugréa Angélique après être descendue de son cheval bai. Elle avait quadrillé, avec quelques-uns de ses hommes, les coteaux de la Sèvre après la bataille de Torfou, mais elle n'avait pas retrouvé sa jument noire et elle avait dû se résoudre, la mort dans l'âme, à choisir une autre monture. « Les épouses et les enfants n'ont rien à faire sur le champ de bataille. Ils nous encombreront si nous devons battre en retraite. »

Elle invita Cornuaud et un de ses hommes, un certain Godeau, à l'accompagner à l'intérieur de la maison tandis que les autres cavaliers étaient priés de l'attendre devant l'entrée arrondie de la cour. Elle ne rencontra aucune difficulté à s'introduire dans la pièce où messieurs d'Elbée et Bonchamps prenaient leur déjeuner en compagnie de leurs officiers. On les installa, elle et les deux hommes de sa suite, à la grande table dressée face à une immense cheminée qui contenait plusieurs marmites, les unes posées sur des trépieds, les autres suspendues à leurs crémaillères. On servit d'autorité aux nouveaux arrivants une soupe de pommes de terre et de haricots blancs, du lard, des œufs durs, du pain de seigle et un verre de vin. Cornuaud ne se fit pas prier pour manger, cette cavalcade matinale l'ayant mis en appétit.

Les regards de Bonchamps et de d'Elbée, assis au bout de la table, lui léchaient régulièrement la face. L'un avait des cheveux bouclés, un visage rond et doux d'enfant ; l'autre, plus âgé, plus brun et viril également, s'efforçait d'adopter en toutes circonstances l'attitude martiale censée aller avec son titre de généralissime. Ils portaient tous les deux de longues redingotes croisées ornées d'épaulettes et de boutons dorés, des culottes de soie claire, des mouchoirs rouges noués autour du cou selon la mode lancée par La Rochejaquelein et de hautes bottes. Bonchamps avait un bras en écharpe, souvenir d'une blessure reçue quelques jours plus tôt dans la région des Ponts-de-Cé. Il avait assisté à la bataille de Torfou allongé sur un brancard, puis, voyant que ses hommes fléchissaient, il s'était relevé pour les exhorter à reprendre le combat. Bon nombre de paysans l'auraient préféré à d'Elbée pour généralissime, mais la décision s'était prise en son absence après l'échec de Nantes et la mort de Cathelineau, et il ne

l'avait point contestée.

« Ainsi donc, voici l'homme à qui notre bon Lescure a dû la vie par deux fois, lança d'Elbée.

— Je lui dois également la mienne à Torfou, ajouta Angélique.

— Nous aurions été fort marris d'être privés de votre précieuse présence, très chère Angélique. Et nous vous sommes gré de vous être jointe à nous tandis que votre général ne participe pas au combat. Lescure nous a déclaré qu'il devait sa grâce au diable : qu'a-t-il voulu dire exactement ?

— J'gage qu'c'est à cause d'mon surnom : Belzébuth, répondit Cornuau.

— Où donc avez-vous gagné un sobriquet pareil, mon ami ?

— C'est comme ça qu'on m'a toujours appelé... »

Il se garda de préciser qu'on l'avait baptisé ainsi dans la bande du grand Clovis, l'ancien tyran du quai de la Fosse.

« Nous comptons le diable dans nos rangs ! s'exclama d'Elbée. Un comble pour une armée catholique.

— Ne blasphémez pas, Maurice, intervint Bonchamps.

— Arthus, mon ami, vous connaissez la pureté de mes sentiments. C'était seulement un trait d'esprit.

— Les traits décochés par un esprit détendu ne volent pas bien haut... »

Malgré l'allégeance proclamée de Bonchamps à d'Elbée, il existait un contentieux entre les deux hommes. Angélique avait confié à plusieurs reprises que leurs vues n'étaient pas souvent accordées, qu'elle donnait elle-même sa préférence à Bonchamps, dont les qualités morales et les connaissances militaires auraient dû lui valoir le titre de généralissime. D'Elbée ne manquait certes pas de courage ni de piété, mais il péchait parfois par manque de clairvoyance et d'habileté.

« Désolé de vous avoir offensé, Arthus. Mon esprit est tout entier tendu vers la prochaine bataille.

— Nous ne gagnerons pas à chaque fois, même si nous avons Dieu et ses saints parmi nous. Nous n'avons pas assez préparé notre retraite.

— Vous voilà bien pessimiste, mon ami ! Je n'ignore point votre obsession : vous retirer en Bretagne et bénéficier ainsi des renforts de vos alliés bretons. Vous oubliez que nos paysans détestent s'éloigner de leurs terres.

— Il faudra bien les y forcer ! rétorqua Bonchamps. En demeurant ici, nous n'aurons aucune chance de repousser les armées républicaines.

— Nous les avons tenues en échec à Torfou et dans d'autres lieux...

— Un simple concours de circonstances, mon ami : le plan des généraux républicains reposait sur un grand nombre d'incertitudes.

Canclaux et Kléber sont des officiers de valeur : ils sauront corriger le tir, croyez-moi. »

Cornuau lançait un regard de biais à Angélique, qui buvait avec avidité chacun des mots de Bonchamps. Les autres officiers ne prenaient pas part à la dispute. On aurait pu les classer facilement dans l'un ou l'autre camp : le jeune général provoquait une admiration sans borne chez les uns et une franche aversion chez les autres.

« La peste soit des républicains ! grommela d'Elbée. Comptons plutôt sur nos forces et sur l'aide de Dieu.

— Dieu, je le crains, ne suffira pas. »

Ils achevèrent le repas dans un silence maussade, interrompu de temps à autre par de brefs échanges entre l'un des frères Martin de La Pommeraie, Piron de La Varenne et Gourdon. Puis, alors qu'on s'appropriait à sortir de table, Bonchamps apostropha Angélique :

« Que dites-vous de tout cela, madame de Béjarre ? »

Elle repoussa son assiette et s'essuya les lèvres à l'aide de son mouchoir de dentelle.

« Mon sentiment, monsieur, est le même que le vôtre. Je crois même que nous avons trop attendu : nous devrions en ce moment battre la Bretagne et la Normandie, où les populations sont prêtes à nous accueillir et à se soulever contre les scélérats de la Convention, nous devrions étendre l'insurrection à toutes les provinces de l'Ouest et exploiter aussi rapidement que possible le remarquable travail effectué par les réseaux et agents royalistes.

— Ah, l'impatience des femmes ! fit d'Elbée avec un sourire condescendant. Remercions le Seigneur qu'on n'ait point confié le commandement de l'armée catholique à une personne du sexe.

— La sagesse n'est point question de sexe, Maurice ! » La colère avait gonflé le ton d'ordinaire calme et terne de Bonchamps. Les officiers qui avaient commencé à se lever s'étaient figés dans leur inconfortable position. Les craquements du feu éclatèrent dans le silence comme des coups de canon. « Personne de notre camp n'a eu à se plaindre de madame de Béjarre. Les nôtres auraient dû même s'en inspirer. Demandez donc à Lescure. »

Le sourire se crispa sur les lèvres de d'Elbée.

« On dirait que tu prends du plaisir à me contrarier, Arthus. Je prétends, quant à moi, que nous vaincrons les républicains sur nos terres, ou bien nous ne sommes plus dignes de les défendre. Et si nous ne nous montrons pas assez braves, nous mourrons. Nous sommes tous dans la main de Dieu.

— Je ne doute pas de la bravoure de nos gens, dit Bonchamps d'une voix radoucie. Ni de l'appui de Dieu. Mais le courage et la prière ne sont pas tout. Nous sommes pour l'heure isolés face aux armées de la Convention. La République décrète chaque jour ou presque de

nouvelles levées. Elle expédie sans cesse des troupes fraîches dans l'Ouest. Le conventionnel Barère a déclaré, à ce qu'on m'a rapporté, qu'il fallait en finir au plus vite avec la Vendée. La détestable Vendée... Ils nous vaincront par la simple loi du nombre, Maurice.

— À nous d'agir en sorte qu'ils se lassent, répliqua d'Elbée. Si nous arrivons à tenir jusqu'au début de l'hiver, nous aurons gagné l'essentiel : du temps. Nous pourrons alors nouer des alliances avec les royaumes européens et les autres régions de France.

— L'hiver est encore bien loin... »

Drapé tout à coup dans sa dignité de généralissime, d'Elbée se leva, se coiffa de son chapeau emplumé, serra sous sa redingote la large ceinture de cuir dans laquelle était passée son épée.

« Nous reparlerons de tout cela plus tard : pour l'heure, nous avons une bataille à livrer. »

Angélique, ses cavaliers et plusieurs centaines d'hommes furent chargés par le commandement d'enrayer la progression de l'avant-garde républicaine pendant que le gros de l'armée se posterait sur les hauteurs. Les ailes d'un moulin proche avaient informé les Vendéens de l'approche rapide de deux divisions importantes, l'une venant de Montaigu, celle de Canclaux sans doute, l'autre de Saint-Fulgent, dirigée par Kléber.

Cornuaud peinait à tenir par le licol son cheval qui, habituellement paisible, renâclait et secouait sa crinière. Cachés derrière des taillis et des bosquets de genêts, les hommes se tenaient immobiles, attentifs, prêts à bondir en hurlant leur terrible cri de guerre. Au loin résonnaient les tambours républicains, les aboiements des officiers, les hurlements d'agonie des hommes et des femmes qui avaient eu le malheur de croiser leur chemin. Le ciel s'était subitement couvert de nuages noirs et chargés de pluie, un clair-obscur diffus était tombé sur le bocage. Le voisin de Cornuaud, un homme d'une cinquantaine d'années, s'était signé, avait retiré son rabalet et marmonné une brève prière en serrant son chapelet.

« Dame, o l'est sûrement point un bon signe ! marmonna-t-il à l'adresse du paydret. L'bon Diu ferme les yux à c't'heure, comme si le voulant point voir ses enfants s'faire égorger.

— On est pas des faillis moutons qu'on traîne au sacrifice comme la truie au verrat », dit Cornuaud.

Le paysan lui lança un regard courroucé.

« I é point dit chu non plus. I m'battraï jusqu'à la mort si o faut. Notre curé m'a donné l'absolution. I irai tôt dret au paradis.

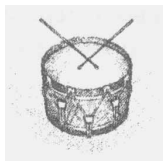
— En attendant, c'est l'enfer qui nous attend. »

Le paydret ne quittait pas des yeux Angélique de Béjarre qui, elle, était restée juchée sur son cheval. De temps à autre, elle tournait la tête et lui lançait un sourire énigmatique. La sorcière négresse était

parfaitement réveillée au fond de lui, prête à s'emparer à la première occasion d'un corps un peu plus vigoureux que le sien. Cela faisait à peine plus de deux ans qu'elle le possédait, et il avait l'impression qu'ils formaient un vieux couple, qu'ils n'avaient plus rien à s'offrir. Elle avait besoin de chair fraîche pour retrouver la rage qui lui brûlait les entrailles dans l'entrepont du bateau de l'homme blanc. Il devrait sans doute lui apporter des déchets organiques du corps qu'elle élirait pour le remplacer, cheveux, ongles, bouts de peau avec lesquels il fabriquerait un nouveau fétiche.

« Ma foi, quand i sant moins forts, o faut qu'ils seyant plus malins, pas vrai, mon gars ? »

Cornuaud approuva les paroles de son voisin d'un hochement de tête. Les roulements de tambour étaient tout proches maintenant.





CHAPITRE XV

Émile avait éprouvé une jouissance proche de l'extase lorsque l'haoma avait coulé dans sa gorge. Ses muscles s'étaient détendus, un bien-être ineffable s'était diffusé jusqu'aux extrémités de ses membres, une chaleur intense avait enveloppé sa tête, ses pensées s'étaient évanouies, il avait plongé avec délice dans le tourbillon d'images et de sensations issues du passé. Il avait au préalable caché la dague dans le tiroir d'un secrétaire en ébène dont il gardait précieusement la clef ; sa brûlure se faisait insupportable depuis qu'il avait regagné la demeure du Père des Pères.

Il ne sut combien de temps dura son expédition dans les arcanes de la mémoire humaine. Il revit sa mère bien avant qu'elle ne fût grosse de lui, fillette malicieuse, joyeuse, dont la lumière intérieure irradiait les lieux et les êtres qu'elle fréquentait. Il revit son père du temps où, appelé Claudion, il servait dans les légions de l'empereur Dioclétien, un homme d'une grande prestance, droit, brun, large d'épaules, adoré de ses soldats, aimé des hommes et des femmes, capable de soudains accès de cruauté envers les esclaves et les prisonniers, les chrétiens surtout. Une scène le montrait en train de frapper jusqu'au sang un garçon noir qui avait maladroitement renversé un peu de vin sur sa toge ; on le voyait plonger avec rage son glaive dans la chair offerte d'hommes, de femmes et d'enfants entassés dans un minuscule cachot ; il se retrouvait ensuite debout, nu, devant un vieil homme assis sur un trône de pierre, aux yeux jaunes et brillants au milieu d'un invraisemblable fouillis de rides : le Père des Pères.

Le vieillard semblait porter toute l'histoire du monde sur ses épaules affaissées. Il avait connu la splendeur de Babylone, la gloire des cités grecques et l'extraordinaire expansion de Rome. Son cycle s'achevait après quinze siècles d'une existence bien remplie. Il avait choisi Claudion pour héritier. Parmi ses fils, Claudion était le plus fiable,

celui dont le bras ne tremblait pas. Jamais il ne céda à la tentation de la compassion prêchée par les disciples de Jésus de Nazareth. L'égat d'une légion provinciale malgré sa jeunesse, il défendait avec zèle la cause de Mithra dans l'entourage de l'empereur. Il se montrait d'une férocité exemplaire dans l'extermination des chrétiens et des populations des provinces rebelles. Oui, de sa nombreuse descendance, Claudion était le plus digne de lui succéder : le jeune légat n'avait pas marqué la moindre hésitation lorsque l'ordre lui avait été signifié de tuer le tribun Lucianus, son ancien amant. Un coup précis dans le cœur, porté avec un sang-froid admirable. Son cœur d'airain, sa force, son intelligence lui permettraient de préserver la puissance de Mithra jusqu'à l'avènement de l'Atar. Si les calculs des anciens mages étaient justes – il n'y avait aucune raison qu'ils ne le fussent point –, l'Atar naîtrait des œuvres de Claudion et mettrait fin à la lignée des grands prêtres qui s'étaient succédé depuis près de huit mille ans. Il aurait pour marraines Schehrinaz et Arnewaz, les prêtresses des serpents qui, elles, n'accepteraient de mourir qu'après son couronnement glorieux devant les nations humaines.

Il revit les événements qui avaient conduit l'ancien légat Claudion, devenu Père des Pères, en Allemagne, en Espagne puis en France. Par le jeu des guerres et des successions, le pouvoir s'était déplacé d'Orient en Occident, d'est en ouest. Du pays des Aryens, on était passé en Mésopotamie, de Mésopotamie en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France. Les invasions maures n'avaient pas épousé le mouvement, mais, après une domination de sept ou huit siècles, la civilisation musulmane s'était effacée devant le monde chrétien. Les Pères des Pères et leurs fils se tenaient toujours dans l'ombre de la puissance terrestre dominante. Ainsi l'Atar occuperait à son avènement le trône le plus solidement ancré et, à la tête de l'armée la plus nombreuse, la mieux aguerrie, il se lancerait sans perdre de temps à la conquête des autres continents. Claudion avait soutenu dans l'ombre les grands monarques tels que Charlemagne et Charles Quint, tous ceux qui avaient tenté d'unifier les territoires d'Europe : plus le royaume ou l'empire serait étendu, plus l'hégémonie de l'Atar serait facile à instaurer. L'exemple de la religion chrétienne était à ce titre éclairant : une fois reconnue comme religion officielle de l'empire, elle avait bénéficié pour se développer de la formidable structure mise en place par les légions et l'administration romaines. En évinçant le culte de Mithra, en empruntant sans vergogne la plupart de ses mythes, elle avait exercé une suprématie qui touchait désormais à son terme. Les fils du soleil avaient infiltré les loges maçonniques et les organisations secrètes qui avaient sapé l'influence chrétienne. Ils avaient appuyé et financé les philosophes des Lumières, puis, lorsque le Père des Pères avait enfin trouvé la mère de l'Atar, ils avaient aidé

au déclenchement de la Révolution.

Les adorateurs de Mithra étaient arrivés au bout de leur longue marche. Ils avaient traversé les millénaires sans dévier de la ligne tracée par les anciens mages. Claudion avait accompli son grand œuvre, guidé par l'ambrosie divine et soutenu par les maîtresses des serpents noirs ; il pouvait maintenant partir, s'abandonner à la mort qui le traquait depuis des siècles, goûter enfin le silence et le repos. Il avait connu tant d'expériences, vu tant d'hommes et de femmes mourir autour de lui, de sa main, de maladie, de vieillesse, que la vie n'avait pour lui plus aucun attrait, aucune saveur.

Émile se retrouva soudain dans une immense salle tapissée d'or où brillait une lumière aveuglante. Devant lui se pressaient dans un ordre parfait des centaines d'hommes vêtus de toges blanches, les mystes qui administraient les provinces de l'empire terrestre du Soleil. Ils l'accueillaient par des clameurs d'où se détachaient les mots *Atar, Mithra, Sol Invictus...* Au centre de la salle, neuf taureaux blancs avaient été hissés sur une estrade, symbolisant les neuf millénaires de la prophétie. Les sacrificateurs, vêtus d'un court pagne et d'un bonnet phrygien, brandissaient les glaives aiguisés qu'ils plongeraient dans la gorge et le flanc des animaux sur ordre des maîtres de cérémonie. Les senteurs enivrantes des encens se mêlaient aux parfums capiteux versés par les servantes dans les vasques deux heures avant l'assemblée.

Émile débordait d'une étrange amertume. En ce jour de gloire, il ne pouvait oublier les cris des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants exterminés par ses légions, les supplices infligés aux officiants des autres religions, la terreur exercée par les corbeaux, les griffons, les soldats, les perses, les lions dans les villes, les bourgs, les moindres recoins de l'empire. L'ordre solaire régnait sur le monde, mais à quel prix ? Le sacrifice avait beau être inscrit en lettres de sang dans le rituel de Mithra, à commencer par celui du taureau, symbole de virilité et de fertilité, il ne suffisait pas à éradiquer de la surface de la terre les croyances ténébreuses, les anciennes mythologies de la lune et de la nuit. Émile savait, au fond de lui, que les rayons du soleil ne frapperaient jamais tous les cœurs, qu'il y aurait toujours des opposants au culte de Mithra, des hommes et des femmes qui refuseraient de se convertir et qu'il faudrait décapiter sans pitié. Il ne goûterait jamais le repos de l'âme au long d'une vie que les plantes des anciens Aryens perpétueraient pendant plus de quinze siècles. Seul l'haoma, qu'il buvait en quantité chaque jour plus importante, lui permettait d'oublier ses tourments et le poids de sa charge.

Sur l'estrade s'avançaient les deux maîtresses des serpents, vêtues de robes légères et transparentes qui révélaient toute leur maigreur. Les reptiles noirs s'étaient enroulés autour de leurs bras nus. Elles se

plaçaient de chaque côté d'Émile et promenaient leur regard sans joie sur l'assistance. Un murmure à la fois admiratif et craintif saluait leur apparition. Leur faculté de lire dans les âmes en faisait des femmes redoutées. Elles pouvaient à tout moment se diriger vers un membre de l'assemblée, et, sans qu'un mot fut prononcé, les serpents se jetaient sur lui, aussi vifs que l'éclair, et lui inoculaient leur venin. Il mourait dans une brève et violente agonie, avec une telle expression d'horreur que chacun se détournait, de peur de prendre sur lui une part de la malédiction.

Un visage hantait Émile. Même s'il ne pouvait mettre un nom ni un souvenir précis sur ces traits, il ressentait une émotion intense, une nostalgie poignante qui lui tirait des larmes. Cette jeune femme au regard pur, à la beauté fascinante, avait traversé sa vie dans un autre temps, dans une mémoire qui refusait de s'ouvrir, une mémoire morte...

Émile revint à lui, hébété. Allongé sur son lit, vêtu d'une tunique légère, il transpirait à grosses gouttes malgré l'humidité glaciale de la pièce. Le feu dans la cheminée s'était éteint. Un long moment s'était sans doute écoulé depuis que les servantes lui avaient apporté la coupe d'ambrosie. L'haoma avait quitté les rives du passé pour le projeter à la fin de son voyage dans le futur. Un futur parmi des milliers d'autres possibles.

Son corps était fatigué, mais son esprit était incroyablement clair, lucide, comme lavé à grande eau. La sirène avait affirmé qu'il devait s'effacer au monde pour recevoir les bonnes réponses, et c'était exactement le phénomène qu'il expérimentait, un effacement, un vide progressif où s'estompait la rumeur habituelle des pensées pour laisser entendre un chuchotement insistant, ravissant, la respiration de l'univers.

On frappa à la porte. Bellerive s'engouffra dans la chambre sans attendre de réponse. Vêtu en myste, chasuble blanche et cagoule rabattue sur ses épaules, cheveux ébouriffés, barbe de trois ou quatre jours, le jeune Gascon semblait surexcité.

« Ah, te voilà réveillé ! Enfin ! Cela fait trois jours que tu n'as pas repris conscience. Trois jours que nous te veillons à tour de rôle. Le Père des Pères dit qu'il n'y a pas matière à inquiétude, que ce genre de transe est normale dans ton cas. Tout de même : tu te tordais de douleur sur ton lit, tu prononçais des mots étranges, tu gémissais et pleurais parfois... »

Émile se redressa et tenta de chasser, en se massant la nuque, la douleur lancinante qui battait sous son crâne. Sa gorge était sèche, ses épaules lourdes, ses muscles noués.

« L'homme qui t'a amené jusqu'ici, le dénommé Rambert, il est venu

encore prendre de tes nouvelles tôt ce matin. »

Rambert ? Émile eut besoin d'une dizaine de secondes pour se remémorer Joseph-Marie Rambert, le marchand de légumes qui, quelques jours plus tôt, lui avait permis de franchir la barrière de Terne Royale en provoquant une émeute. Les gendarmes débordés par les citoyens en colère avaient été renversés, balayés, piétinés ; chariots et piétons avaient franchi le mur des fermiers sans opposition et s'étaient rués sur la petite route qui grimpait en sinuant vers le bourg de Montmartre. Rambert avait proposé à son compagnon de le transporter à l'adresse où il se rendait ; Émile, épuisé par sa nuit blanche et son errance dans les rues de Paris, avait accepté l'offre. Ils avaient devisé tandis que l'attelage gravissait d'un pas lent et lourd le chemin raide entre les vergers et les vignes. Joseph-Marie s'était déclaré outré par la mort du roi et les exactions « d'la canaille qui se cache sous des habits de jacobin. Voilà maintenant qu'ils parlent de juger la reine. La juger, tu parles ! C'est sa mort qu'ils complotent : tant qu'elle est en vie, elle reste souveraine dans le cœur des gens, elle peut être délivrée par sa famille autrichienne, par les autres rois d'Europe, par les brigands de Vendée. Ils vont lui couper la tête après lui avoir retiré son fils. Bon Dieu, si j pouvais faire quelque chose... »

C'est avant qu'il aurait fallu faire quelque chose, avait failli lui rétorquer Émile. À quoi bon lui rappeler son impuissance, son insignifiance ? Il faisait partie des fétus de paille emportés par les tourbillons de l'histoire avec des millions d'autres.

« Il demande aussi des nouvelles d'un certain vieillard dont tu lui aurais parlé, reprit Bellerive. Il pourrait devenir embarrassant. Que doit-on faire de lui ?

— Je m'en occuperai », répondit Émile. Il avait éprouvé les pires difficultés à maîtriser les mouvements de ses lèvres ; sa mâchoire inférieure pesait davantage qu'une pierre.

« Qu'est-ce donc que tu as fichu avec ce bougre ? Qu'est-ce que tu as fichu toute une nuit et une journée à Paris ? Et la petite que tu avais choisie, qu'est-elle devenue ? »

Émile n'avait donné aucune explication sur son escapade ni sur la façon dont il avait quitté la maison au nez et à la barbe des assassins d'Arabie, ni sur le rôle de Séraphine, ni, évidemment, sur son rendez-vous avec les sirènes. Il s'était souvenu qu'il était le successeur du Père des Pères, l'Atar de la fin des temps, qu'il n'avait de comptes à rendre à personne, pas même à Bellerive. Joseph-Marie Rambert l'avait déposé à la porte du parc, il s'était présenté aux frères de faction comme s'il revenait d'une simple promenade. Son retour avait provoqué un énorme soulagement dans une maison mise sens dessus dessous par son inexplicable disparition.

« J'avais à faire, répondit Émile, conscient que sa réponse ne ferait

qu'exciter la curiosité de Bellerive. Rambert m'a simplement aidé à franchir la barrière de Terne Royale à mon retour.

— Les assassins d'Arabie ont chèrement payé leur négligence. Ils sont... ils étaient pourtant plus concentrés que des chats guettant un moineau. J'aimerais bien savoir comme tu t'y es pris pour sortir de la maison sans éveiller leur attention.

— Je ne peux tout de même pas te dévoiler tous mes secrets. »

Bellerive se laissa choir sur un fauteuil crapaud qui craqua et gémit sous son poids.

« Je suppose que je dois me faire à l'idée de ne pas tout comprendre. Le Père des Pères nous a fait parvenir un message. Il me charge de te dire que le grand jour est pour le mois prochain. Après la mort de l'Autrichienne et des girondins.

— Ah, ils ont déjà été condamnés ?

— Ils le seront bientôt. Le Comité de salut public vient de les mettre en accusation. Les partisans de la monarchie, des fédéralistes et des modérés en seront définitivement refroidis. Le peuple aura perdu tout espoir. Le moment idéal pour lui présenter son nouveau souverain.

— Le grand jour...

— Le jour de ton couronnement. Tu seras présenté en grande pompe aux adeptes des grades supérieurs. Ils prononceront le serment d'allégeance, puis ils rassembleront leurs hommes et les lanceront au moment convenu à l'assaut de la Convention. Ce jean-foutre de Ronsin est des nôtres. Lui qui faisait le dramaturge, le voilà qui commande l'armée révolutionnaire de Paris ! Il a paradé dans son bel uniforme comme sur une scène de théâtre. Il a fallu le rappeler vertement à ses devoirs : la plupart de ses hommes sont des frères. S'il veut le conserver, son habit tout neuf, et aussi sa tête, il vaut mieux pour lui ne point oublier à qui il doit sa bonne fortune. Et la fille, me diras-tu au moins ce qu'elle est devenue ? »

Émile se leva. Son corps réclamait maintenant à manger et à boire. Ses pensées reprenaient possession de lui, accompagnées de leur tapage habituel.

« Ma foi, je n'en sais trop rien.

— Comment ? Elle n'est pas partie avec toi ?

— Elle a disparu dans les rues de Paris et je ne l'ai point revue. »

Bellerive n'insista pas malgré sa frustration évidente.

« Veux-tu que je te fasse préparer un bain et un repas ?

— Excellente idée ! » s'exclama Émile avec un sourire.

Les visites se succédaient sans interruption dans la propriété de Montmartre. Le bruit avait couru dans l'organisation que le grand jour approchait. Les guerriers de Mithra allaient enfin sortir de l'ombre et se montrer en pleine lumière, en vrais fils du soleil.

Bellerive et ses confrères héliodromes recevaient la plupart du temps dans le premier salon, placé sous la garde vigilante d'une trentaine d'hommes, spadassins, assassins d'Arabie et membres des sociétés populaires. Les visiteurs n'étaient pas tous des adeptes, mais des opportunistes qui se plaçaient dans le sens du vent et venaient proposer leur appui, financier ou politique, afin de s'assurer qu'ils ne seraient point oubliés lors de la redistribution des pouvoirs et des biens.

Émile n'assistait pas aux entretiens. Bellerive lui avait ménagé un poste d'observation dans un boudoir attendant d'où il voyait et entendait à la perfection. Il reconnaissait des membres de la Convention parmi les visiteurs, issus de la masse des députés silencieux qu'on appelait le Centre ou le Marais, la discrétion et la prudence incarnées. Se présentaient également des banquiers et de grands négociants qui souhaitaient recevoir des garanties sur la liberté de commerce et le respect de la propriété. Ils s'en repartaient avec la promesse que Mithra ne voulait point la mort du négoce, qu'au contraire il favoriserait la circulation des richesses : un empire ne se bâtissait pas avec les seules légions, mais avec les routes commerciales terrestres et maritimes, avec, surtout, un culte unique et parfaitement ramifié – les visiteurs accordaient peu d'attention à cet aspect religieux ; il conditionnait pourtant tous les autres. Une délégation d'armateurs venus des grandes cités portuaires de la côte atlantique demanda si les sacrificateurs du taureau décrèteraient l'abolition de l'esclavage ainsi que le réclamait une grande partie des députés de la Convention. On leur répondit que l'abolition était le fait d'esprits faibles, pervertis par des siècles de christianisme, que l'esclavage serait maintenu et même étendu tant qu'il servirait les intérêts de l'organisation. Une telle déclaration ne pouvait que réjouir des hommes qui tiraient l'essentiel de leurs ressources des traites négrières. La Convention les suspectait de fédéralisme, de négociantisme, d'accaparement, ces bourgeois éclairés qui avaient œuvré de tout leur cœur au renversement de l'Ancien Régime. Ils s'étaient proclamés adeptes des Lumières, certains d'entre eux avaient défendu avec acharnement la ville de Nantes contre les brigands vendéens, ils affichaient désormais leur volonté de composer avec n'importe quel gouvernement qui ne contrevînt pas à leurs intérêts, fût-il d'essence religieuse et tyrannique.

Ils se précipitaient chez ceux qu'ils regardaient déjà comme les nouveaux maîtres avec une célérité qui sidérait Émile : ils n'avaient finalement de convictions et de patrie que leurs bénéfices. À quoi bon s'escrimer pour une société juste, comme l'avaient fait les philosophes des Lumières et les partisans du progrès, si chacun ne se souciait ensuite que de sa propre cause ? À quoi donc servaient les droits de

l'homme ? À quoi rimait une devise aussi magnifique que Liberté, Égalité, Fraternité ? Une société placée sous l'égide de Mithra ne serait certainement pas plus équitable, mais au moins elle n'avancerait pas masquée derrière de beaux sentiments et de fausses déclarations, elle ne tricherait pas avec elle-même. Puisque les rois et les papes avaient failli, puisque la démocratie se jetait dans les bras d'êtres avides de pouvoir et de revanche, le dessein des anciens mages offrait une alternative crédible, souhaitable. L'haoma, allié puissant et fiable, aiderait le souverain à gouverner avec clairvoyance. Bellerive avait raison d'affirmer que le peuple, désorienté par les récents événements, aspirait au retour d'un pouvoir fort, conquérant. Chacun gardait au fond de lui une part guerrière, un instinct de prédateur, comme les légionnaires romains, les envahisseurs huns, comme le jeune légat Claudion. Émile ne faisait pas exception à la règle. Tout homme s'enivrait de vin ou d'amour pour renouer avec le sentiment de sa propre puissance.

Émile se retirait dans sa chambre après le souper pris en compagnie de Bellerive et des héliodromes. Il ouvrait alors le tiroir du secrétaire d'ébène et s'emparait de la dague. Il s'asseyait devant la cheminée où craquait un feu de bois entretenu toute la journée par les servantes et contemplait l'arme posée sur ses genoux. Elle s'associait à la fée Mélusine, aux sirènes, aux petits êtres de la forêt, à l'obscurité, au silence. Elle dégageait une chaleur vive, mais très différente de celle du soleil, du feu, des déserts. Elle le ramenait un moment ou l'autre dans la maison de Bequette, la nuit où Perrette s'était glissée dans l'appentis où il dormait et s'était donnée à lui.

Perrette... Il ne la reverrait sans doute jamais. Il n'était plus relié à elle que par le fil ténu du souvenir. Elle semblait peu à peu dans les profondeurs de l'oubli. Jean Augereau, le cocassier, l'avait peut-être étranglée puisqu'elle ne l'aimerait jamais. La jalousie décuplait la rage et la violence des hommes frustes. La sirène rencontrée dans la rivière souterraine de Paris avait affirmé que la jeune femme était en vie, mais les créatures des eaux n'usaient-elles pas de la tromperie pour le contraindre à exécuter leurs volontés ?

Il reposait ensuite la dague dans son tiroir, glissait la clef dans la poche de son pantalon et s'allongeait sur son lit. Les servantes ne lui apportaient plus la coupe d'ambrosie qu'un soir sur trois. Il mettait du temps à trouver le sommeil. Les questions dansaient une farandole endiablée sous son crâne. Il finissait par s'endormir tout habillé, se réveillait en sursaut, couvert de sueur, tenaillé par l'angoisse, se relevait pour attiser les dernières braises dans l'âtre, se dévêtait, se recouchait et alternait jusqu'à l'aube les périodes de somnolence, les insomnies et les cauchemars.

Il se rendit un jour à la porte du parc, où, selon Bellerive, Joseph-

Marie Rambert passait tous les matins afin de s'enquérir de ses nouvelles. Le marchand se présenta à l'heure habituelle, juste avant l'aube. La charrette tirée par les deux bœufs et chargée la veille au soir débordait de raves, de carottes et de pommes. Un large sourire éclaira la face rugueuse de Rambert lorsqu'il aperçut Émile parmi les quatre gardiens coiffés de bonnets phrygiens.

« Te voilà plus difficile à rencontrer que l'pape en personne ! s'exclama le marchand.

— C'est que je suis très occupé. Tu n'as plus de problèmes pour passer la barrière ?

— Dame non ! Les gendarmes et les gabelous s'montrent un peu plus vifs maintenant. Faut dire que les charrettes ont roulé sur deux d'entre eux et les ont laissés, à c'qui paraît, tout écachés. »

Émile lui proposa de l'accompagner un petit moment sur le chemin. Deux sans-culottes se placèrent aussitôt derrière la charrette.

« Qu'est-ce donc qui se passe dans cette maison, qu'il y ait toujours des gens armés à la porte et des mâtins dans l'parc ?

— N'est-ce pas toi qui disais l'autre jour que le pays tout entier était en guerre ? Eh bien, nous sommes en guerre à notre façon. »

Rambert lui lança un regard perplexe. De son chapeau au bord étroit et retourné tombaient des mèches de cheveux inégales et collées par la transpiration. L'odeur de bouc en rut dégagée par ses vêtements de laine brune masquait les senteurs d'automne et la puanteur des tas de fumier environnants.

« Pour ou contre le Comité de salut public ?

— Les choses ne se présentent pas toujours de façon aussi simple, mon ami. Comment vont les affaires ?

— De plus en plus mal, ma foi. Ces diables de paysans me réclament le double de ce qu'ils me demandaient le mois dernier, et les épiciers me proposent moitié moins de ce qu'ils me donnaient il y a encore quinze jours. Si ça continue, j'en serai bientôt de ma poche. »

Émile faillit l'inviter à rejoindre les rangs des adorateurs de Mithra ; il y renonça, peut-être parce que lui-même n'avait pas le sentiment d'en faire vraiment partie. Il prit congé au bout du chemin de terre et le regarda s'éloigner sur la route plus large et pavée qui plongeait vers le mur des fermiers généraux. Au loin, une forêt de colonnes de fumée montait des toits de Paris.

La nuit suivante, après avoir fixé la dague jusqu'à une heure tardive et s'être couché avec un tiraillement douloureux dans les yeux, un soudain sentiment d'inquiétude le tira d'un sommeil agité. Il perçut immédiatement une présence à quelques pas de son lit. Fouilla l'obscurité du regard. Entrevit une silhouette claire et figée.

Une femme. Il devinait des mouvements autour de sa tête et le long de ses bras. Elle était nue ou vêtue d'une tunique transparente. Il

discernait maintenant ses côtes saillantes sous ses seins plats, ses hanches pointues, la toison fournie entre ses cuisses creuses. Il avait tiré le verrou avant de se coucher. Comment était-elle entrée dans sa chambre ? Avait-elle emprunté un passage secret semblable à celui utilisé quelques jours plus tôt par Séraphine ?

Elle s'approcha. Elle se déplaçait sans un bruit, à la manière des spectres. Il la reconnut lorsqu'elle se dressa au pied du lit.

Schehrinaz.

Les serpents noirs de la prêtresse rampaient sur ses épaules, son cou, son ventre et ses bras comme des coulées d'encre nocturne. Il se redressa avec précaution, de crainte qu'un geste trop brusque ne déclenche l'attaque foudroyante des reptiles. Il se mordit l'intérieur des joues d'un coup de dents un peu brusque. La douleur le fit grimacer. Ce n'était donc pas un rêve. Les yeux noirs de Schehrinaz le fixaient sans répit. Deux puits emplis de ténèbres. Il se demanda s'il avait remis la dague dans le tiroir du secrétaire. Impossible de s'en souvenir. La prêtresse avait sans doute découvert le présent enjominé des filles des eaux. On ne pouvait rien lui cacher, l'héritier du Père des Pères pas davantage que les autres. Elle venait le tuer. Comme tous les félons. Le sacrifier sur l'autel de son indécision, de ses doutes.

Les serpents se dressèrent de chaque côté de la chevelure noire de Schehrinaz. Il l'avait rencontrée dans les arcanes de la mémoire humaine. La petite fille presque morte de soif dans le désert des Aryens. Elle venait de si loin... de si loin...

Les serpents glissèrent tous les deux le long des bras de la prêtresse et rampèrent sur le lit. Émile tressaillit lorsqu'ils s'insinuèrent sur ses jambes et remontèrent avec une lenteur crispante vers son bassin.





CHAPITRE XVI

« Granville ? Où est-ce donc ? »

Galaad déploya une carte récente sur la table couverte d'une nappe encore jonchée des reliefs du souper et approcha un bougeoir d'où tombaient des gouttes de cire fondue. Armande suivit des yeux le mouvement de l'index de son vis-à-vis : il traversa la France en direction de l'ouest et s'arrêta sur les bords de la Manche, dans le creux entre la Bretagne et la Normandie.

« À quelques lieues du Mont-Saint-Michel.

— Cet endroit me paraît fort loin des terres vendéennes. Êtes-vous certain que l'armée catholique arrivera jusque-là ?

— Les nôtres s'y emploieront.

— Vous avez donc des gens dans le commandement vendéen ? »

Galaad se redressa, se détourna et cracha dans la cheminée comme à chaque fois qu'il venait d'éteindre sa pipe. Il avait prié les accompagnateurs d'Armande, le géant roux à l'accent alsacien et un grand flandrin à la mine lugubre et aux joues grêlées de petite vérole, de les laisser seuls dans la pièce. Armande le soupçonnait de vouloir entretenir sa réputation de séducteur, une qualité qu'il jugeait sans doute indispensable à la crédibilité d'un chef.

« Madame, nous n'allons tout de même pas laisser la noblesse de l'Anjou et du Poitou dicter seule l'avenir du royaume ! Nous disposons en effet d'appuis, et non des moindres, dans le conseil de l'armée royale et catholique. Ils intriguent pour entraîner les Vendéens de l'autre côté de la Loire après la bataille de Cholet.

— Elle n'est pas perdue, n'étant point encore disputée.

— Perdue ou gagnée, quelle importance ? Cela ne change rien à la nécessité de libérer un port afin d'y accueillir nos alliés d'Angleterre.

— Lequel, si j'ai bien compris, ne sera pas Granville... »

Galaad s'éloigna de la table, au grand soulagement d'Armande,

incommodée par l'odeur de bois pourri qui, de près, prenait le pas sur les fragrances fleuries montant des vêtements et de la perruque du vieil homme.

« Vous avez parfaitement compris. Pendant que l'attention du Comité de salut public se fixera sur Granville, les Anglais accosteront discrètement dans un autre port.

— Tout de même, monsieur, ne pensez-vous pas qu'il s'agit là d'un odieux sacrifice ? »

Galaad haussa les épaules. Avec sa veste et sa culotte brunes et moirées, sa chemise à jabot, sa perruque savante et poudrée, son fard blanc et criblé de mouches, il illustrait à la perfection l'état de la Cour d'avant 1789, un grand délabrement physique et moral sous l'extravagance des apparences. Armande avait tenté d'en savoir davantage sur son interlocuteur, mais elle n'avait obtenu aucun renseignement précis dans les cercles monarchistes qu'elle fréquentait. Elle avait cessé de poser des questions lorsqu'on avait commencé à lui jeter des regards suspicieux. Galaad était de ces êtres qui savaient entretenir le secret autour de leur personne, des princes de l'ombre, du silence et de l'intrigue. C'était la raison pour laquelle, sans doute, elle ne l'avait pas remarqué lorsqu'il s'était invité dans sa loge à l'issue d'une ou plusieurs représentations.

« Je vous l'ai déjà dit, me semble-t-il : perdue pour perdue, autant que la grande armée soit utilisée à des fins stratégiques.

— Soit, mais vous faites de moi la complice d'une tragédie. »

Un sourire hideux étira les lèvres fardées de Galaad et dévoila ses dernières dents jaunes et déchaussées.

« Vous avez l'habitude des tragédies, mademoiselle.

— Oh, je n'ai plus de comédienne que le nom, murmura Armande, au bord des larmes soudain. On ne m'a jamais confié de grand rôle, on s'est seulement servi de mon corps pour attirer les spectateurs et, comme la mode est à la jeunesse, on m'a remplacée par des filles tout juste nubiles. Gaillard, Talma et les autres ne m'ont jamais admise parmi les leurs. Je suis déjà morte au théâtre.

— Je dirais, si j'osais, que c'est une grâce : vous voilà entièrement disponible pour notre grand dessein. »

Armande aurait volontiers tracé quatre sillons sanguinolents sur les joues blêmes et molles de Galaad. Elle se retint de se jeter sur lui comme une chatte en furie. Même si les paroles du vieil homme n'étaient pas agréables à entendre, elle savait qu'il avait raison dans le fond : elle n'avait plus d'espoir que la restauration de l'Ancien Régime. Il était sans doute trop tard pour délivrer la reine, bientôt traduite devant le tribunal révolutionnaire. Lorsqu'elle avait appris la nouvelle, Armande avait reçu un coup de poignard au cœur. Une grande complicité s'était nouée entre les deux femmes lors de leur brève

rencontre dans la tour du Temple. La reine lui avait affirmé qu'elles seraient sans doute amenées à se revoir ; le destin en avait décidé autrement. Les partisans de la monarchie expédiaient l'une en Normandie afin d'aiguiller les agents du Comité de sûreté générale sur une fausse piste ; le Comité de salut public s'apprêtait à éliminer l'autre, qui incarnait toujours la légitimité monarchique aux yeux de la population.

« Vous retrouverez ensuite vos chères planches, ajouta Galaad. Dans une troupe digne de votre talent. »

Ces mots qui se voulaient consolateurs claquèrent comme la pire des insultes aux oreilles d'Armande. Elle n'avait mendié aucune récompense, aucune faveur, elle avait seulement agi selon son cœur.

« Quand dois-je partir ? demanda-t-elle d'une voix sèche.

— Dès ce soir.

— Vous ne me laissez guère le temps de me préparer.

— Le temps presse.

— Vous pensez que les agents républicains n'éventeront pas votre stratagème ?

— Ils croient vous tenir, et donc nous manœuvrer. Ils sont une dizaine à vous avoir suivie jusqu'ici. Vous êtes un leurre parfait : ils donnent du crédit à nos entrevues, ils vous suivront jusqu'au bout de l'entreprise.

— Et ensuite ? Que devrai-je faire ?

— Voguer jusqu'à Jersey en compagnie de quelques-uns des nôtres. Et demeurer en Angleterre jusqu'à ce que nous soyons parvenus à nos fins.

— Qui sont les vôtres ?

— Vous les découvrirez le moment venu.

— Comment me reconnaîtront-ils ?

— Ils prendront contact avec vous lorsque vous porterez le message au Conseil de la grande armée. »

Galaad bourra sa pipe avec des gestes méticuleux et l'alluma à l'aide d'un bâton soufré. Le feu s'était pratiquement éteint dans la cheminée, le froid humide s'insinuait déjà dans la pièce. Armande frissonna et regretta de ne pas s'être couverte plus chaudement.

« Votre voiture vous attend dans la cour de l'immeuble, reprit Galaad en rejetant un volumineux nuage de fumée. Avec le nécessaire de voyage, des vêtements de rechange et une somme suffisante pour subvenir à vos besoins. Vous vous restaurerez dans les auberges et dormirez dans les relais. Comptez quatre ou cinq jours pour atteindre Granville. Vous vous installerez ensuite dans un village des environs. Le cocher vous conduira dans une maison tenue par des gens de nos amis. Il vous suffira alors d'attendre l'arrivée de l'armée vendéenne.

— Et si elle n'arrivait pas ? »

Galaad tira une nouvelle bouffée de sa pipe avant de répondre :

« Seul un cataclysme pourrait l'en empêcher. Et s'il advenait un cataclysme de cette sorte, tous nos ouvrages humains paraîtraient bien dérisoires. Ayez donc confiance, ma fille, confiance en nous, confiance en Dieu.

— Dieu ? Diantre, monsieur, je ne pensais pas que vous aviez mêlé Dieu à vos affaires.

— En même temps que la monarchie, il sera plus que temps de restaurer l'ordre moral. L'un ne va point sans l'autre. On m'a appris qu'un représentant en mission avait brisé la sainte ampoule à Reims. » Les épaules de Galaad s'affaissèrent, ses yeux larmoyèrent. « Les révolutionnaires essaient de détruire la légitimité sacrée de la royauté. Ils ont également adopté un nouveau calendrier. Ils veulent faire de notre glorieux passé table rase. Allez maintenant : il vous faut passer le mur des fermiers avant le couvre-feu. »

Il se rendit près d'un bureau, prit dans un tiroir une missive cachetée à la cire et frappée d'un sceau et la tendit à Armande.

« Voici le pli que vous remettrez au généralissime.

— Leur avouez-vous dans cette lettre qu'ils ont été sacrifiés à la cause royaliste, eux, parmi les rares à s'être levés contre la République ?

— S'ils sont sincères, et je crois qu'ils le sont, ils comprendront en lisant ces mots. »

Armande s'empara de la missive et la glissa dans l'aumônière qu'elle portait sous un repli de sa robe. Galaad fronça les sourcils, comme traversé tout à coup par un doute.

« Vous êtes bien en possession de votre certificat de civisme et de votre permis de sortir de Paris comme vous me l'aviez promis, n'est-ce pas ? »

Elle referma son aumônière avant d'acquiescer d'un signe de tête. Bellerive lui avait fourni les précieux sésames quelques jours plus tôt, lorsqu'elle lui avait dit que les conspirateurs monarchistes projetaient de l'envoyer quelque part dans l'Ouest afin de prendre contact avec le commandement vendéen.

Le jeune Gascon avait hoché la tête d'un air satisfait :

« Nos loups calotins et monarchistes sortent enfin de leur bois. Où qu'ils aillent, ces jean-foutre seront attendus avec tous les honneurs dus à leur rang.

— Pourquoi vous acharner de la sorte contre des paysans ? avait demandé Armande. Ne sont-ils pas du peuple comme toi, comme moi ? »

Bellerive l'avait fixée avec une expression cruelle ; elle avait craint qu'il ne se rue sur elle et ne la force à une étreinte qui, désormais, lui faisait horreur.

« Il ne peut y avoir deux souverains sur un même trône, ma belle. Les partisans des Bourbons doivent être écrasés comme de la vermine. Leur reine décapitée, leur armée écrasée, ils n'auront pas d'autre choix que d'accepter le nouveau souverain, le fils aîné du Soleil. »

Armande avait surmonté sa détresse et sa colère pour demander :

« Qui est votre souverain ? »

— L'Atar de la fin des temps.

— C'est le jeune homme que tu m'avais envoyée rencontrer dans la prison de la Force, n'est-ce pas ? »

Bellerive lui avait glissé la main autour du cou et avait commencé à l'étrangler. Elle avait frémi d'épouvante pendant quelques secondes.

« La curiosité est un vilain défaut, Armande. Je dois partir. Grand dommage : ton corps éveille toujours autant de désir en moi. Tâche au moins de me revenir vivante. »

Il avait éclaté de rire avant de gagner en trois bonds la sortie de la loge.

« Que Dieu vous ait en sa sainte garde, murmura Galaad.

— Nous en aurons tous besoin, monsieur », répondit Armande avec une brève révérence.

Au sortir de la pièce, ses deux gardes du corps, le géant roux et l'homme à la mine lugubre, la conduisirent à travers un dédale de couloirs et d'escaliers dans la cour intérieure. Une grosse berline noire et tirée par six chevaux l'y attendait. La voiture ne portait aucun autre signe distinctif que le petit drapeau tricolore flottant au-dessus de son toit. Le cocher, un homme jeune vêtu d'une livrée et d'un chapeau droit également noirs, descendit de son banc pour l'accueillir et l'aider à grimper dans la voiture. Le géant roux et son acolyte ne répondirent pas à son petit geste d'adieu, à croire qu'ils étaient tous les deux privés de l'usage de la parole et des sentiments. Elle décela seulement une vague hostilité dans leurs yeux. Peut-être pensaient-ils qu'on ne devrait jamais confier des missions d'importance à une femme. Ou bien étaient-ils des agents du Comité de sûreté générale ? Quelle importance ? Ces deux-là sortaient de sa vie sans jamais y être entrés, comme des milliers d'autres un jour entrevus dans la salle ou dans la loge du théâtre de la rue Richelieu. Elle quittait son ancienne vie sans être jamais parvenue à prouver que, comme Marquise à son époque, comme la Vestris en un temps plus récent, elle avait l'étoffe d'une grande tragédienne. La Convention avait beau se targuer de morale, interdire la rue aux prostituées ainsi que la vente des gravures et livres licencieux, les théâtres républicains continuaient d'attirer les hommes en exhibant généreusement les corps sculpturaux de leurs comédiennes. Si les sectionnaires se pressaient en si grand nombre dans les parterres, ce n'était pas pour entendre les tirades jacobines et grandiloquentes de Talma ou Desrosières, mais pour reluquer les

jeunes femmes habillées de drapés suggestifs à la mode gréco-romaine.

La berline subit trois contrôles avant même d'arriver à la barrière d'octroi de Vaugirard. À chaque fois, des sectionnaires avinés, armés de sabres et de piques, s'engouffraient dans la voiture et réclamaient sans ménagement le certificat de civisme et le passeport d'Armande. Elle leur tendait, le souffle court, le cœur battant, les précieux documents barrés de bleu et de rouge et signés de la main même de Goupilleau de Montaigu, membre du Comité de sûreté générale – et relation de Bellerive. Les sectionnaires les lui rendaient en grommelant quelques mots d'excuse et se retiraient visiblement à regret. Pas souvent qu'ils tombaient sur une femme jeune, seule et belle comme le jour. Pas question non plus de la brutaliser ni de lui extorquer des faveurs : elle disposait sans doute de protections dans l'un des deux Comités, et il valait mieux ne pas contrarier ces messieurs si on ne voulait pas se retrouver dans la charrette qui amenait tous les jours son lot de condamnés sur la place de la Révolution.

Parfois une dizaine de voitures patientaient dans une ruelle, bloquées par un barrage de miliciens ou de gendarmes. Armande eut la curiosité d'entrouvrir sa portière pour voir ce qui se passait à l'avant. Une femme âgée, une jeune fille et un homme énorme furent tirés avec brutalité hors du carrosse arrêté juste devant la berline et traînés comme des criminels sur les pavés humides. Si l'homme était trop empoté et la jeune fille trop frêle pour se débattre, la vieille femme résista avec un tel acharnement que les sectionnaires lui arrachèrent en partie sa cape et sa robe. Il fallut l'intervention énergique d'un officier coiffé d'un chapeau à plumet tricolore pour les empêcher de la tuer à coups de sabre. La scène produisit une affreuse impression sur Armande, qui, dès lors, décida de laisser les portières fermées jusqu'à ce que la voiture ait franchi l'enceinte des fermiers généraux.

La traversée de la rue Vaugirard, entre les faubourgs Saint-Germain et Saint-Michel, s'effectua avec une lenteur exaspérante. Les habitants du quartier s'agitaient comme des fourmis affolées avant le couvre-feu et provoquaient d'incessants encombrements. Les piétons s'approchaient si près de la voiture qu'ils effrayaient les chevaux et heurtaient les roues. Des cris déchirants dominaient de temps à autre le brouhaha et le crépitement de la pluie sur le bois de la caisse. Par les vitres, Armande voyait défiler une sarabande de trognes rendues inquiétantes par les lumières dansantes des lampes à huile. Des cocardes tricolores imbibées d'eau pendaient des chapeaux, des coiffes, des corsages. Des piques luisantes se promenaient au-dessus des têtes. Des faces s'écrasaient parfois contre la vitre et, après avoir tenté en vain de percer l'obscurité du regard, se retiraient en laissant

des cercles de buée et les traces de lèvres.

Il semblait à Armande que la ville était devenue un immense cauchemar dont elle ne pourrait jamais sortir. Elle frappa à deux reprises sur la paroi pour inviter le cocher à presser l'allure, mais il vint lui dire qu'il ne pouvait tout de même pas lancer les chevaux au grand galop dans cette cohue.

« Il faut nous montrer prudents, mademoiselle. Si jamais on tuait ou on blessait quelqu'un, ces bougres-là nous tomberaient dessus avec leurs piques, et Dieu seul sait ce qu'ils seraient capables de nous faire.

— Nous risquons d'arriver à la barrière après le couvre-feu. Et tu devrais me tutoyer et m'appeler citoyenne, si tu ne veux pas qu'on te remarque. »

Le cocher eut un sourire à la fois espiègle et penaud. Armande lui trouva de la prestance, comme Bellerive, comme Froidure, mais il y avait dans son regard une douceur, une bonté qu'elle n'avait jamais discernées chez ses amants précédents. Elle remarqua, par l'entrebâillement de sa cape détrempée, la bosse qui déformait le côté droit de sa redingote et indiquait la présence d'une arme.

« Sois un peu patiente, citoyenne : ça va bientôt se dégager. »

La suite des événements lui donna raison. La rue s'ouvrit tout à coup, et ils atteignirent la barrière de Vaugirard sans encombre. De même ils n'eurent pas à patienter bien longtemps avant de se présenter devant les gendarmes de faction, quatre hommes fatigués qui, appuyés sur leurs fusils, ne tenaient plus debout que par la grâce des grandes goulées de vin qu'ils ingurgitaient entre chaque contrôle. Ils vérifièrent les papiers d'Armande en titubant, puis deux employés d'octroi prièrent la passagère de descendre afin de fouiller le double fond dont étaient pourvues les berlines. Elle se tint très près du cocher en attendant la fin de la perquisition. Le vent chargé de pluie et de senteurs s'engouffrait en hurlant entre les pavillons d'octroi. Les halos des lampes à réverbère peinaient à tenir en respect les ténèbres.

Armande s'efforça d'ignorer les regards avinés et insistants des gendarmes, qui auraient volontiers conté fleurette à la belle citoyenne échouée par miracle à leurs pieds en cette nuit lugubre. Les gabelous descendirent de la berline et la fixèrent d'un air vaguement torve. Elle commençait à prendre peur quand l'un d'eux, un homme d'une quarantaine d'années au ventre proéminent et au nez si large qu'il ressemblait à un groin, lui dit qu'elle pouvait remonter dans sa voiture et continuer sa route.

« T'es donc si pressée, citoyenne, que tu doives partir avec un temps pareil ? demanda un gendarme.

— J'ai du monde à voir hors de Paris, répondit Armande en se hissant avec l'aide du cocher sur le marchepied.

— Du beau monde, j'gäge, pour qu't'aies de même la signature d'un

gars du Comité de sûreté générale dessus ton passeport.

— Je ne suis qu'une citoyenne ordinaire.

— Dame non ! gloussa le gendarme. Si toutes les citoyennes de c'pays étaient de ta sorte, sûr qu'on s'rait les plus heureux des hommes, pas vrai, vous autres ? »

Ses confrères l'approuvèrent bruyamment et proposèrent à la jeune femme une gorgée de leur infecte piquette. Elle déclina l'offre d'un mouvement de tête, gravit le marchepied et se laissa choir sur le siège. Le cocher prit le temps de renfoncer la bourre qui crevait le cuir craquelé de la banquette avant de refermer la porte derrière elle. Elle ressentit un indicible soulagement lorsque les chevaux s'ébranlèrent et que les roues grincèrent sur les pavés.

Ils roulèrent jusqu'au cœur de la nuit et firent halte dans un relais situé à une vingtaine de lieues de Paris, qui, par chance, disposait d'une chambre libre, d'un reste de soupe chaude et de bonne avoine pour les chevaux.

« Mon cocher aurait également besoin d'une chambre... »

La tenancière, une maîtresse femme au visage rond sous la coiffe et à la robe grise constellée de taches, fixa Armande sans aménité.

« Il n'en reste qu'une, te dis-je, citoyenne. Ton cocher se contentera d'une bonne litière de paille dans la grange.

— Mais... »

Le cocher s'interposa.

« Laisse, citoyenne, j'ai l'habitude.

— C'est donc ça, l'égalité et la fraternité ? soupira Armande.

— La seule solution, citoyenne, c'est que tu acceptes ce beau gaillard dans ton lit ! s'exclama la tenancière. Comme ça, tu les auras en même temps, ton égalité et ta fraternité ! »

Un sourire grivois accompagna sa déclaration.

« Garde tes réflexions pour toi et dis-moi seulement où je dois m'installer », gronda le cocher.

Le sourire s'effaça des lèvres de la tenancière.

« À ton aise, mon prince. Mais je vous servirai la soupe dans la même pièce. »

Le cocher consulta Armande du regard.

« Soit, dit la jeune femme. Faites d'abord porter ma malle et donnez-nous le temps de nous installer. »

Rompue par ces premières heures de voyage, Armande descendit de sa chambre après s'être aspergé le visage et le cou de l'eau tiède apportée dans une bassine par une vieille servante et avoir remis un peu d'ordre dans sa chevelure. Galaad avait prévu tout le nécessaire de toilette ainsi que des chaussures, des robes et des jupons de fort bon goût.

Le cocher, déjà installé à une table près de la cheminée, avait retiré

son chapeau et libéré une abondante chevelure brune et bouclée. Quand elle se fut assise en face de lui, ils commencèrent à manger en silence la soupe de légumes, plusieurs fois réchauffée à en juger par son goût légèrement aigre. Le pain de seigle était en revanche frais et délicieux. Il n'y avait pas grand monde dans la vaste salle mal éclairée, à cause sans doute de l'heure tardive : deux hommes aux vêtements et aux bottes crottés qui parlaient à voix basse près la porte d'entrée, une famille dont le père et la mère, à demi assoupis, n'avaient plus la force de morigéner leurs trois turbulents enfants.

Armande décida de rompre un silence qui commençait à lui peser.

« Tu es donc employé par... Galaad ? »

— Je ne connais point de Galaad, répondit-il avec une moue. On m'a requis pour venir prendre une jeune femme, toi en l'occurrence, dans la cour d'un immeuble du quartier du Palais-Royal.

— Tu n'es pas gagé par un maître particulier ? »

Elle resta un moment fascinée par la ligne pure de ses sourcils et le bleu sombre de ses yeux avant de baisser la tête avec une précipitation qu'elle jugea aussitôt puérile, indigne d'elle.

« Je travaille pour mon propre compte. Je mets ma berline à disposition de ceux qui veulent bien la louer.

— Tu ne ressembles guère aux autres cochers.

— Peut-être parce que je n'en suis pas vraiment un.

— Que veux-tu dire ? Tu es un espion, un agent ? »

Il la fixa avec une ardeur effrontée, comme si, conscient de l'émoi qu'il lui inspirait, il cherchait à la troubler davantage.

« Un espion, grands dieux ! J'étais... prêtre avant la Révolution. Comme je n'ai pas voulu prêter serment à la Constitution, j'ai choisi de me défroquer. Puis j'ai repris l'affaire de mon père, qui est mort il y a deux ans d'un coup de pied de cheval au ventre. »

Des ecclésiastiques, Armande en avait vu défiler quelques-uns dans sa loge, qui n'avaient de religieux que le titre et la fonction. Pour le reste, ils se comportaient en hommes ordinaires, tyrannisés par leurs désirs. Elle n'avait jamais accepté leurs avances, gardant un fond de foi chrétienne qui lui interdisait de commercer avec les représentants de Dieu sur terre.

« N'est-ce point un parjure que de se défaire de ses liens avec le Seigneur ? »

Il marqua un long temps de silence, les yeux baissés sur le bois de la table.

« Le mot exact est apostasie. Je suis aux yeux de l'Église un apostat. Cependant, je n'ai pas renoncé à Dieu ni à ses œuvres. La Révolution m'a seulement offert l'occasion de me séparer de l'Église.

— N'est-ce pas la même chose ?

— De même qu'on ne peut confondre le roi et ses serviteurs, on ne

peut confondre Dieu et ses laquais. Je suis allé en Inde, au comptoir de Pondichéry, après mon ordination, jusqu'à ce que les Anglais nous le reprennent. J'y ai rencontré de saints hommes hindous qui m'ont permis de faire la différence entre le temple, l'église et le sentiment de Dieu. Nous avons eu dans la chrétienté des mystiques de cette sorte, maître Eckhart, Angélus Silésius, mais notre Église était bien trop imbue de son pouvoir pour entendre leurs voix. Je versais peu à peu dans ce que nos gardiens du dogme appellent l'hérésie. Je rends grâce à la Révolution de m'avoir permis de m'en dégager. »

Armande lança un regard autour d'elle avant de chuchoter :

« La Révolution est devenue un monstre qui dévore ses enfants.

— Comme la monarchie, comme l'Église avant elle. Il conviendrait de comprendre pourquoi toute entreprise humaine est ainsi vouée à la folie, à la destruction. Est-ce la malédiction d'Adam et Ève chassés de l'Éden ?

— Tu n'as donc point de parti ? »

L'ancien prêtre secoua la tête.

« Puisque je ne suis plus un passeur d'âmes, je ne suis plus qu'un passeur des corps. Je m'efforce d'échapper à la fatalité terrestre. De me nourrir d'une autre substance.

— Tu as bien un nom, je gage...

— On me connaît désormais sous le nom de Christophe, comme le saint patron des voyageurs. Je sais que tu t'appelles Armande. C'est du moins ce qu'on m'a confié quand on m'a commandé de te transporter en Normandie. On m'a fort bien payé, d'ailleurs. Tes amis ne manquent point d'argent en ces temps de disette. »

Armande mangea une bouchée de pain pour chasser le goût d'amertume de sa gorge, puis elle se souvint de l'étrange histoire qui courait dans les cercles monarchistes.

« Connais-tu cet évêque d'Agra dont on parle tant dans l'armée catholique et royale ? »

Il éclata de rire.

« J'ai entendu parler de Guillot de Folleville. Il n'y a jamais eu d'évêque à Agra !

— C'est donc un usurpateur ?

— Tous les évêques, tous les membres de l'Église sont des usurpateurs du Christ, celui-là comme les autres, mais pas davantage que les autres.

— Tu transportes les corps, mais tu ne portes pas grand monde dans ton cœur ! »

L'ancien prêtre la fixa avec un regard douloureux.

« C'est exactement le contraire. Je porte bien trop l'humanité dans mon cœur pour n'en aimer qu'une partie. »





CHAPITRE XVII

« Rembarre ! Rembarre ! »

Les vociférations des Vendéens se perdaient dans le tumulte de la bataille déclenchée au début de l'après-midi dans la lande de la Papinière, entre la ville et la forêt de Cholet. On n'y voyait goutte dans l'épaisse fumée qui montait des broussailles en feu et de la bourre enflammée des fusils. L'attaque soudaine des divisions de d'Elbée et Bonchamps avait d'abord enfoncé le centre de l'armée républicaine commandé par Marceau, mais les soldats Bleus s'étaient ressaisis sous les exhortations de leurs officiers et jetés dans un corps à corps acharné. On se tirait dessus à bout portant avant de s'étourdir dans le ballet cliquetant des lames, baïonnettes, piques, faux, sabres, dagues, couteaux.

Cornuau remarqua que les paysans autour de lui commençaient à fléchir, comme ils avaient cédé quelques jours plus tôt à La Tremblaye face à Kléber et son armée de l'Ouest. La défaite s'était soldée en outre par la perte de Lescure, qui ne se relèverait pas de sa grave blessure à la tête.

Le commandement vendéen était allé d'erreur en erreur depuis la bataille de Treize-Septiers : il avait abandonné Mortagne-sur-Sèvre sans combattre, une place forte pourtant, pour se replier vers Cholet, la deuxième ville sainte avec Châtillon de la Vendée insurgée. Puis il avait ordonné à l'armée de sortir de Cholet, de son château, de ses maisons, de ses abris, pour gagner Beaupréau. On y avait tenu un conseil de guerre extraordinaire où deux possibilités avaient été débattues : Bonchamps, soutenu par d'Elbée et La Rochejaquelein, proposait d'expédier en Bretagne une partie de ses troupes afin de soulever les populations locales ; le prince de Talmont, fort de l'appui de d'Autichamps et de Donnissan, plaidait quant à lui pour un exode massif de l'armée vendéenne en cas de défaite.

Le Conseil avait tranché : il avait chargé quatre mille hommes de préparer la traversée de la Loire pour l'armée de Bonchamps et, à cette fin, d'occuper Saint-Florent-le-Vieil, de conquérir Varades, de neutraliser les garnisons d'Ancenis et d'Ingrandes. Il avait confié le commandement de ce petit détachement à Talmont et à d'Autichamps.

Une nouvelle erreur : le lendemain, ces deux-là avaient réuni un autre conseil, occulte, où ils avaient décidé de s'en tenir coûte que coûte à leur projet initial. Cornuauud s'était rendu à leur assemblée clandestine en compagnie d'Angélique de Béjarre et d'une poignée d'officiers. Il en avait retiré l'étrange impression que les conjurés souhaitaient la défaite des leurs afin de poursuivre un dessein arrêté depuis bien longtemps.

Il avait fait part de ses réflexions à Angélique.

« C'est notre seule chance, Belzébuth, avait-elle répondu. Rester ici reviendrait à se présenter comme des agneaux sous le couteau du boucher. Nous recevrons des renforts plus haut.

— M'semble qu'le gros... faites excuse, qu'le prince de Talmont est surtout désireux de reprendre ses terres de Laval. »

Il n'avait pas révélé le fond de sa pensée au sujet de Talmont, ce personnage grotesque qui promenait son embonpoint, sa bêtise et sa suffisance à la tête de la cavalerie vendéenne. Le prestige de son nom lui avait valu de recevoir un commandement qu'il ne méritait pas. Ses hommes eux-mêmes, pourtant respectueux du rang, le regardaient avec infiniment de dédain, et, s'il n'avait été secondé par des officiers de valeur, plus personne n'aurait accepté de servir sous ses ordres.

« Talmont a beau s'agiter comme un épouvantail, il ne prend pas la moindre décision d'importance, avait répondu Angélique comme si elle avait lu dans les pensées de Cornuauud. Le Conseil a cru se débarrasser d'un piètre général en l'expédiant à Saint-Florent et Varades, mais au moins il se montrera utile : il en profitera pour préparer notre exode. »

Un projectile siffla aux oreilles de Cornuauud. De la fumée surgirent deux hommes. Il mit quelques secondes à deviner à quel camp ils appartenaient. Les soldats des deux armées n'étaient plus que des ombres gesticulantes et hurlantes. À plusieurs reprises il avait failli planter sa baïonnette dans une poitrine amie, et seule la vision soudaine du Sacré-Cœur brodé sur un carré d'étoffe rouge l'avait empêché de commettre le pire. La sorcière vaudoun, elle, s'en moquait. Peu lui importait de semer la mort dans les troupes républicaines ou catholiques. Les démons blancs se ressemblaient quels que fussent leurs uniformes et leurs idéaux, frères maudits des pillards qui avaient un jour surgi dans son village. Elle œuvrait avec acharnement sur un gigantesque autel où ruisselait le sang des sacrifices. Elle se réjouissait de voir des centaines de corps joncher la

plaine, d'entendre les hurlements des agonisants. La source de sa haine ne se tarissait pas ; elle coulait heure après heure avec une puissance accrue.

Cornuaud se rua toute colère dehors sur les deux patauds et les abattit en même temps d'un mouvement tournant de sa baïonnette. Le choc lui meurtrit le bras jusqu'à l'épaule. Ils roulèrent à terre. Il acheva le premier d'un coup dans la poitrine et empêcha le deuxième de se relever en le frappant entre les jambes de la pointe du sabot. L'autre se tordit comme un ver sur l'herbe calcinée. Le paydret tira son couteau et s'agenouilla pour l'égorger. Le cri d'épouvante de sa victime se perdit dans un gargouillement. Un frisson lui parcourut l'échine, une réplique de la jouissance de l'enjomineuse africaine. Il se releva, étourdi, chancelant. Il commençait à ressentir la fatigue. Il n'avait pas goûté de repos depuis qu'il avait rejoint la petite troupe d'Angélique. La jeune femme, infatigable, exigeait beaucoup de ses hommes. À plusieurs reprises il s'était retrouvé en tête à tête avec elle et avait guetté un signe de la sorcière, mais, bien qu'éveillée et attentive, celle-ci n'avait pas profité de l'occasion. Elle avait pourtant paru décidée à changer de corps ces derniers temps.

Un obus se fracassa vingt pas plus loin, sa chaleur incendiaire se propagea alentour en roussissant les buissons et en provoquant un début de panique dans les rangs vendéens. Cornuaud se rallia à un petit groupe qui se battait contre une dizaine de républicains. Les corps à corps se prolongèrent un bon moment, acharnés, meurtriers, jusqu'à ce que, tout à coup, une corne retentisse, donnant aux Bleus le signal de la débandade.

« Rembarre ! Rembarre ! » s'époumonèrent les Vendéens.

Ils se lancèrent aussitôt à la poursuite de leurs adversaires. Cornuaud leur emboîta le pas, mais à distance, saisi d'un pressentiment. Des cavaliers lancés au grand galop le dépassèrent et s'évanouirent dans la fumée. Il avait pour sa part demandé à combattre à pied. Le seul fait de se maintenir en selle lui aurait pris la plus grande partie de son énergie. Angélique avait accepté sa requête et l'avait reversé dans la division de Bonchamps, qui avait attaqué dans un deuxième temps après le choc initial soutenu par les hommes de La Rochejaquelein. Le paydret avait pesté contre le choix d'une étendue plane pour une bataille qualifiée de suprême par le commandement catholique et royal. Puis il s'était remémoré les dissensions au sein du Conseil, les intrigues machinées par Talmont, il s'était souvenu que quelques chefs vendéens souhaitaient la défaite pour entraîner l'armée dans une folle aventure de l'autre côté de la Loire.

Les troupes blanches étaient maintenant aspirées vers le centre libéré par la dérobade soudaine du front Bleu. On courait sus à

l'ennemi en poussant des hurlements de bête sauvage, aveuglé par la fumée, baïonnette, pique, faux, sabre en avant. La bataille jusqu'alors indécise tournait en faveur des Vendéens. Saisis d'un regain d'énergie, désireux d'en finir au plus vite, les paysans se livraient sans retenue, sans précaution, une main sur le rabalet pour l'empêcher de s'envoler, l'autre crispée sur la partie étranglée de la crosse du fusil, la hampe de la pique ou le manche de la faux.

Cornuaud ralentit l'allure. Il lui semblait entrevoir des trouées lointaines dans la fumée, comme si les vents d'ouest dégageaient un côté du champ de baille. Les Vendéens seraient des cibles idéales sur une plaine qui ne proposait rien d'autre que sa platitude infinie. Aucun fourré, aucun bosquet, aucun fossé, seulement des buissons squelettiques et des cadavres pour s'abriter.

Il s'arrêta et reprit son souffle. Des genêts rabougris achevaient de se consumer un peu plus loin. Un étrange silence enveloppait la lande de la Papinière, troublé de loin en loin par les grondements des cavalcades et les gémissements des agonisants.

Un crépitement frénétique monta subitement en provenance du bois Grolleau, des fusils déchargés en ordre et en grand nombre ; il fut bientôt supplanté par le tonnerre roulant d'une canonnade. Bien avant que les paysans épouvantés ne battent en retraite, Cornuaud sut que les troupes vendéennes s'étaient précipitées dans une nasse. Les républicains avaient feint de céder pour attirer leurs adversaires en terrain dégagé et les faucher par des salves répétées de canons à mitraille. Le repli s'amorçait dans la nuit naissante. Cornuaud épousa le mouvement sans perdre un instant. Les Bleus avaient retourné la situation à leur avantage : ils essaieraient d'exterminer le plus grand nombre possible d'insurgés avant la tombée de la nuit. Les anciens de l'armée de Mayence vaincus à Torfou tenaient enfin leur revanche et, chiens enragés, ils ne lâcheraient pas prise.

« Bonchamps est blessé ! Bonchamps se meurt ! »

Le cri se répandit comme une traînée de poudre dans les rangs des fuyards.

« Le généralissime est touché ! D'Elbée est touché ! »

Ils coururent à perdre haleine vers la forêt de Cholet jusqu'à ce que la nuit, qui tombait par chance rapidement en cette saison, emprisonne le pays dans son silence lugubre et mette fin au carnage. Assis contre un arbre, exténué, Cornuaud saisit machinalement la gourde que lui tendait son voisin, un garçon de quinze ou seize ans, et but une gorgée de vin au goût prononcé de poudre. Au-dessus des frondaisons déjà squelettiques, les éclairs rougeoyants des incendies sabraient un ciel où s'assemblaient des nuages bas et lourds.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient déversés

comme un troupeau aveugle dans les ruelles pentues et sinueuses de Saint-Florent-le-Vieil. Le matin blême, lugubre, dévoilait les visages déformés par la fatigue et l'épouvante, les blessés qui agonisaient à même la terre gorgée d'eau, les soldats épuisés aux vêtements noircis et déchirés, les femmes et les enfants qui réclamaient à boire et à manger aux villageois éberlués. Ils avaient suivi le mouvement orchestré par les comparses de Talmont et de Donnissan. Angélique avait fait partie de ceux qui avaient chevauché toute la nuit pour appeler les fuyards à se regrouper sur la rive de la Loire à Saint-Florent. Elle avait dépassé Cornaud à deux lieues de la petite cité, juste avant le lever du jour.

« Je t'ai cru mort, Belzébuth, lui avait lancé la jeune femme au passage. Tu es plus coriace que le diable !

— Dame, faut croire qu'on veut point encore de moi, là-haut », avait-il répondu.

Elle avait éperonné son cheval déjà fourbu par les incessantes galopades de la nuit.

« Rendez-vous à Saint-Florent. »

Il l'avait retrouvée à la porte de la maison où Bonchamps et d'Elbée, portés sur des brancards, avaient été installés en compagnie d'un autre agonisant, Lescure. Les plumes de faisan de son chapeau dépassaient des rabalets et des mouchoirs des marchands de cerises qui l'environnaient. Elle n'avait perdu que trois de ses hommes sur la plaine de la Papinière. Ils ne s'étaient pas franchement engagés dans la bataille de la veille, sachant à l'avance ce qui allait se passer et se préparant à d'autres tâches. Lorsqu'elle l'aperçut, elle fendit sa petite troupe pour s'avancer vers lui.

« Je suis fort aise que tu aies échappé à la mitraille des patauds, fit-elle avec un large sourire.

— J'ai flairé le piège juste avant d'tomber dedans. J'me suis méfié quand j'ai vu les Bleus s'sauver comme des moineaux. Les gars de Mayence, ils ont beau être républicains, ils sont point couards, ils savent c'que c'est que le courage et la discipline. »

Elle lui posa la main sur l'avant-bras.

« Tu es protégé par une bonne fée, Belzébuth.

— Une bonne fée ? Ma foi, j'dirais plutôt qu'c'est la bonne fortune des damnés. »

Elle émit un rire cristallin en rejetant la tête en arrière. La fatigue n'altérait pas sa beauté, bien au contraire, elle la rendait vulnérable, émouvante. Le paydret eut une brève pensée pour Renée. Il avait pris la décision de ne pas revoir la jeune veuve quoi qu'il advînt, et il le regrettait. Elle méritait mieux qu'un homme frappé par la malédiction.

Les yeux noirs d'Angélique revinrent se poser sur lui.

« Maintenant que la bataille de Cholet est achevée, tu vas réintégrer

mon détachement, n'est-ce pas ? »

Il laissa errer son regard sur les hommes et les femmes déambulant comme des âmes en peine, les yeux rougis par le chagrin, les joues creusées par les privations, les cheveux et les vêtements chahutés par un vent violent. Des scènes se jouaient en même temps dans la mémoire de l'enjomineuse négresse et se superposaient à celle qu'il observait : des hommes et des femmes marchaient sur une terre rouge, enchaînés les uns aux autres, même malheur dans les yeux, même impression de désolation.

La rue descendait en pente raide jusqu'à la Loire qui se coulait en larges méandres entre les arbres décharnés. Bonchamps se mourait ainsi que le généralissime d'Elbée, après Cathelineau, après Lescure, à croire que le sort s'acharnait sur les plus valeureux des chefs vendéens. L'abbé Bernier, l'aumônier du Conseil, sortit en compagnie de Stofflet et de quelques officiers supérieurs, une apparition saluée par des cris de désespoir et des implorations. Il conseilla aux paysans de se regrouper en familles, en paroisses, d'attendre paisiblement les consignes, mais ils avaient surtout besoin de pain et de certitudes, et ses paroles ne réussirent pas à restaurer leur confiance.

« Je hais Stofflet et ses manières de soudard, murmura Angélique.

— Sûr, il est point d'votre monde, marmonna Cornuauud.

— Cathelineau ne l'était pas, cela ne m'a pas empêchée de le tenir en très grande estime. Tu n'es pas de mon monde non plus, Belzébuth, et pourtant je te sais plus valeureux que la plupart des gentilshommes de notre armée.

— Sans doute, mais quand vous aurez rétabli un roi sur l'trône de France, l'argent et le pouvoir reviendront sitôt aux gentilshommes. »

Angélique retira son chapeau et remonta sur ses tempes les mèches blondes qui lui balayaient les joues.

« Nous veillerons à ce que les cartes soient redistribuées. À ce que les vertus soient récompensées selon leurs mérites.

— Ah ça, on croirait entendre une révolutionnaire à c't'heure ! Vous savez bien qu'il n'en sera rien, que votre ordre r'prendra les rênes l'moment venu. Même s'ils se battent avec une vaillance de chiens fidèles, les pauvres gens restent les pauvres gens. »

Le sourire amer d'Angélique s'effaça aussitôt de ses lèvres. Elle enfonça son chapeau sur son crâne et reboutonna sa redingote.

« J'oubliais qu'on ne discute pas avec le diable ! En tout cas, je te promets solennellement que, si tu restes avec moi, tu n'auras pas à le regretter. »

Elle retourna s'installer au milieu de ses hommes qui luttèrent contre la fatigue en buvant de grandes rasades de goutte au goulot d'une bouteille. Cornuauud hésita à les rejoindre. Les marchands de cerises ne le regardaient pas toujours d'un bon œil, et puis il n'était

plus certain de vouloir lier son sort à celui de la Madone de la mort. Contrairement à ce qu'elle affirmait, il ne croyait absolument pas que les insurgés reviendraient vivants de leur expédition en Bretagne. Les armées républicaines les pourchasseraient en enfer s'il le fallait ; la Convention avait clamé sa volonté d'en finir avec « l'inexplicable Vendée ».

Il décida de demeurer à proximité de la maison où gisaient Bonchamps, d'Elbée et Lescure, essayant de tromper sa faim avec les quignons de pain dur que vint lui proposer un marchand de cerises.

« D'la part de la Madone. I devr'ait avoir bérède mux tôt à l'hure, i mangerait un vrai r'pas. »

Deux tumultes éclatèrent les heures suivantes.

Des cris retentirent, appelant à la traversée de la Loire. On vit les hommes et les femmes se précipiter vers le fleuve et s'entasser sur les frêles embarcations ballottées par des vagues violentes ; on vit des barques s'enfoncer dans les eaux sous le poids de leurs passagers ; on vit des corps happés par le courant ; on vit des cavaliers s'élancer avec leurs montures et disparaître dans les remous ; on vit des canons et des caisses flotter comme des épaves et se disloquer sur les rives sablonneuses des îles au milieu du fleuve.

La traversée s'effectuait dans le plus grand désordre. Une rumeur affirmait que les troupes ennemies allaient bientôt surgir des brumes, que les canons postés sur les hauteurs allaient cracher leur horrible mitraille et faucher comme les blés les fuyards sans défense. L'affolement poussait les gens à se battre pour s'installer dans les barques, à piétiner les femmes, les enfants, les vieillards et les blessés tombés devant eux. Les plus impatients se jetaient directement à l'eau en espérant qu'ils garderaient pied jusqu'à l'autre rive. Ceux qui ne savaient pas nager, les plus nombreux, étaient avalés par les puissants tourbillons. Les pluies des jours précédents avaient métamorphosé le fleuve habituellement nonchalant en un serpent écumant et furieux. Le ciel gris, bas, tourmenté, menaçait de se crever à tout moment. Une foule énorme, impatiente, morte d'inquiétude, s'écoulait sur les pentes. Cornuau évaluait le nombre des candidats à la traversée à soixante ou soixante-dix mille. Il se demanda ce que fichaient là les anciens, les femmes et les enfants. Effrayés par l'avancée des colonnes républicaines, ils avaient préféré fuir leurs villages, leurs fermes, leurs ateliers et suivre sur les champs de bataille leurs maris, leurs fils ou leurs pères. Avec le peu d'embarcations dont ils disposaient, une seule journée ne serait sans doute pas suffisante pour faire passer tout le monde sur l'autre rive. Sous les ordres de l'abbé Doussin, un homme énergique et large d'épaules, des hommes commençaient à lier entre eux des tonneaux pour confectionner de larges radeaux capables de transporter hommes et bêtes. Les rafales de vent éparpillaient les cris,

les pleurs, les gémissements dans les rues et sur la place centrale du bourg de Saint-Florent.

Le deuxième tumulte concerna les prisonniers patauds entassés dans l'ancien couvent. Des voix s'élevaient pour réclamer leur exécution : on n'allait tout de même pas s'encombrer de milliers de captifs quand on manquait déjà de barques pour transporter les bons chrétiens.

Angélique était partisane d'une mise à mort immédiate.

« Nous sommes en guerre, déclara-t-elle d'une voix forte. En guerre pour Dieu et le roi. Si nous voulons vaincre et rétablir en France nos valeurs chrétiennes, nous ne devons point laisser d'ennemis derrière nous. Songez à ce que représentent cinq ou six mille hommes : une division entière. Notre miséricorde ne ferait qu'exciter leur rage. »

Les marchands de cerises et les paysans demeurés dans le bourg l'approuvaient bruyamment, appelant à la mise à mort immédiate des patauds. Un officier en pleurs sortit de la maison pour annoncer que Bonchamps avait expiré. Des lamentations s'ajoutèrent aux glapissements de fureur et aux cris de terreur montant des bords de la Loire. L'un des frères Martin de La Pommeraie apparut à son tour et déclara d'une voix forte que Dieu n'avait point encore rappelé à lui le général Bonchamps, que le saint homme avait encore tous ses esprits et que, entendant les vociférations venant du dehors, il demandait grâce pour les prisonniers.

« Grâce pour les prisonniers... »

Le souhait de Bonchamps équivalait à une parole sacrée. Le mot passa de bouche en bouche et, mieux qu'un discours enflammé, mieux que les clameurs, il suffit à retourner la foule. Les Vendéens recouvraient à temps les valeurs chrétiennes que la peur, la fatigue et la douleur avaient un temps occultées, ils se souvenaient soudain qu'ils combattaient au nom du Seigneur Jésus-Christ, mort sur la croix en prononçant des paroles de pardon, qu'ils portaient le Sacré-Cœur à la poitrine et le chapelet autour de la main, qu'ils avaient entonné à l'aube un chant en l'honneur de la Vierge Marie, ils refusaient à présent de se comporter comme ceux qu'ils combattaient, les bouchers dépêchés par les scélérats de la Convention, les patauds insensibles à l'évangélique pitié.

« Grâce ! Grâce ! »

Le souffle de Bonchamps se changeait en ordre impérieux, incarnant le vœu de tout un peuple. Il n'y aurait point de nouvelle Saint-Barthélemy à Saint-Florent, on ne tuerait pas les prisonniers comme des bêtes à l'abattoir, on les laisserait enfermés dans le couvent jusqu'à l'arrivée de leurs libérateurs. Les partisans de l'exécution, y compris le vieux d'Argonne, le commandant de la garde, se plièrent à la volonté générale. Le moment aurait été mal choisi de s'aliéner une foule déjà chavirée par une défaite et une nuit de veille et

d'inquiétude.

« Viens avec nous, Belzébuth. »

Angélique et les hommes de son escorte avaient reçu pour ordre de partir en reconnaissance dans les alentours afin de rabattre les derniers fugitifs vers Saint-Florent et de s'assurer que les troupes républicaines n'effectueraient pas leur jonction avant la nuit.

« Vé donc avec nous autres, mon gars, proposa un marchand de cerises. I trouvèrent bé d'quoi nous remplir la panse. »

Cornuaud leur emboîta le pas, poussé par l'inaction et la faim. On lui procura une monture plus racée et nerveuse que le cheval de trait des jours précédents. Cependant, comme elle était mieux dressée, il ne rencontra aucune difficulté à se maintenir en selle, d'autant que les autres allaient au petit trot. Ils battirent les taillis, les bois, les prés et les chemins deux ou trois lieues à la ronde et ne constatèrent aucun mouvement suspect. Le vent dispersait une odeur persistante de sang et de cendres. Ils avisèrent une ferme isolée d'où montait un panache de fumée grise. Ils s'y rendirent pour prévenir ses occupants qu'il valait mieux pour eux déguerpir avant l'arrivée des armées républicaines. Ils n'y trouvèrent que deux vieillards, des jumeaux à en croire leur ressemblance. Non seulement les deux hommes refusèrent obstinément de quitter leur mesure, mais ils invitèrent à souper les sept membres de la troupe d'Angélique. Ils venaient justement de préparer un ragoût avec des pommes de terre, des choux, des navets et le reste de la chèvre qu'ils avaient égorgée deux semaines plus tôt. Ils avaient prévu d'en manger pendant encore une semaine entière mais, « dame, puisque l'bon Dieu leur envoyait dos gars affamés de même, i allant partager de bon cœur.

— Mille grâces », dit Angélique en s'inclinant.

L'odeur à l'intérieur de la maison était insoutenable, un mélange de vieux bouc, de moisissures et de purin ; les cavaliers étaient tellement affamés qu'elle ne leur coupa pas l'appétit. Ils firent honneur au ragoût servi dans des écuelles ou des bols de bois. Comme il n'y avait que deux cuillères en tout et pour tout, et dans un état de propreté plus que douteux, ils mangèrent avec les mains, se servant des morceaux d'un pain rassis pour recueillir les restes de sauce. Pas un mot ne fut échangé de tout le repas. La chèvre avait certainement atteint un âge avancé avant de périr sous le couteau de ses bourreaux, mais aucun des convives ne bouda son plaisir.

Un feu alerte ronflait dans la cheminée et projetait régulièrement des éclats rougeoyants sur la terre battue. Ses lueurs révélaient, outre la grande table et les bancs de bois, une armoire dans un coin, deux chaises et un unique lit fermé par des rideaux empesés.

Les regards des vieillards venaient sans cesse s'échouer sur Cornuaud. Leurs yeux paraissaient sans vie au premier abord, des

braises éteintes sous des sourcils blancs et broussailleux, mais ils semblaient s'enfoncer dans les têtes avec la même facilité qu'un couteau dans du beurre. Le paydret ne se sentait guère tranquille en face de ces deux hiboux aux visages parcheminés, aux crânes chauves et tavelés. Plus rien ne protégeait tout à coup ses pensées, comme si la porte de son sanctuaire intime s'était entrebâillée. Le vin au fort goût de bois, dont il but plusieurs gobelets d'affilée, ne parvint pas à chasser cette désagréable impression d'être ouvert à tous les vents.

À la fin du repas, Angélique informa ses hôtes des derniers événements et leur rappela qu'ils couraient un grand danger à demeurer dans leur maison. Les patauds avaient reçu pour ordre de brûler tout le pays.

« Dame, tchés zirous nous font pas grand-peur, rétorqua l'un des deux vieillards. L'avant l'diable dans la peau, mais guère plus que tcho-là... »

Il désignait Cornuau de son index crochu.

« Belzébuth ? s'étonna Angélique.

— Li, l'a vraiment l'diable dans l'corps. »

Les regards de tous les hommes s'étaient tournés vers le paydret.

« Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ? demanda Angélique.

— O l'est parce qu'i avant reçu l'don d'argarder dedans les âmes.

— Oh, je suis bien certaine que vous n'avez trouvé dans la sienne que du courage et de la loyauté.

— C'qu'i avant vu, dame, o l'est do sang, bérède de sang, tos tchés gens qu'avant mouru d'sa main. Ma i dis qu'tcho gars-là travaille pour les œuvres du Malin. »

L'enjomineuse négresse souffla une riposte à son serviteur.

« C'est pas parce que vous m'avez offert à manger qu'j'vous permets d'raconter des choses de même dessus moi !

— Tu grâleras dedans l'enfer, grand fils d'garce ! répliqua le vieil homme.

— J'resterai pas un instant de plus dans cette maison ! » gronda Cornuau en se levant.

Il se dirigea vers la porte et sortit dans la nuit naissante. Le vent lui apporta par bribes des bruits de fifres et de tambours. Il revint précipitamment dans la maison pour avertir les autres. L'odeur, cette fois, lui souleva le cœur.

« L'armée républicaine est pas bien loin à c't'heure. J'viens d'entendre sa faillie musique.

— La nuit va bientôt l'arrêter, dit Angélique. Allons tout de même voir si les autres sont parvenus à traverser la Loire. »

Ils croisèrent sur la route du retour des groupes de Vendéens qui avaient refusé de suivre l'armée et qui, accompagnés des femmes et

des enfants, s'en retournaient dans leurs paroisses, situées pour certaines à plusieurs dizaines de lieues. Ni Angélique ni ses hommes ne cherchèrent à les convaincre de rebrousser chemin. Ceux-là avaient déjà perdu tout espoir, tout courage, et ils seraient plus embarrassants qu'utiles loin de leur clocher. Cela n'avait que peu d'importance dans le fond : l'immense majorité des troupes avait accepté de s'aventurer au-delà de la frontière autrefois infranchissable qu'était la Loire.

Il ne restait pratiquement plus personne dans le bourg de Saint-Florent assailli par la nuit tombante. Ils descendirent sans encombre vers la rive du fleuve. Les passeurs installaient dans les barques les derniers membres de la grande armée. Sur les îles du milieu du fleuve, de petits groupes épars attendaient d'être récupérés par les bateliers venant de la rive opposée. L'immense foule avait abandonné derrière elle des effets déchirés, des objets encombrants et des restes de maigres repas. Le vent soufflait sans discontinuer, les premières gouttes de pluie hérissaient la surface houleuse et noire de la Loire.

Les chevaux s'affolèrent et renâclèrent lorsque leurs cavaliers entreprirent de les pousser sur deux grands radeaux. La nuit tombait, enrobant un froid cinglant dans ses replis ténébreux. Angélique et ses hommes prirent place les uns sur les radeaux, les autres à bord d'une barque.

Cornuaud resta en arrière.

« Tu ne montes pas, Belzébuth ? » cria la jeune femme.

Le paydret secoua la tête.

« Dame, j pense que j'veais prendre à c't'heure une autre route.

— Pourquoi ? Tu ne crois donc pas notre cause juste ?

— Laissez-le partir, m'dame ! hurla un marchand de cerises. L'vieil homme a dit qu'il'avait l'diable dans la peau !

— J'ai point d'autre peau qu'la mienne, répondit Cornuaud. J'croyais... j'croyais que j'avais quelque chose à faire avec vous, mais j'ai changé d'avis. »

Ou était-ce la sorcière négresse ? Elle ne voulait plus d'Angélique comme corps de substitution. Comme son serviteur, elle pensait qu'il n'y avait plus d'avenir pour les Vendéens, d'un côté ou l'autre de la Loire.

« Je le regrette, Belzébuth », ajouta Angélique avant de donner au passeur le signal du départ. Elle paraissait sincèrement désolée, au bord des larmes – peut-être étaient-elles dues au vent mordant qui transperçait les vêtements. « La guerre ne s'achèvera pas de sitôt. Nous serons sans doute amenés à nous revoir. Prends garde à toi.

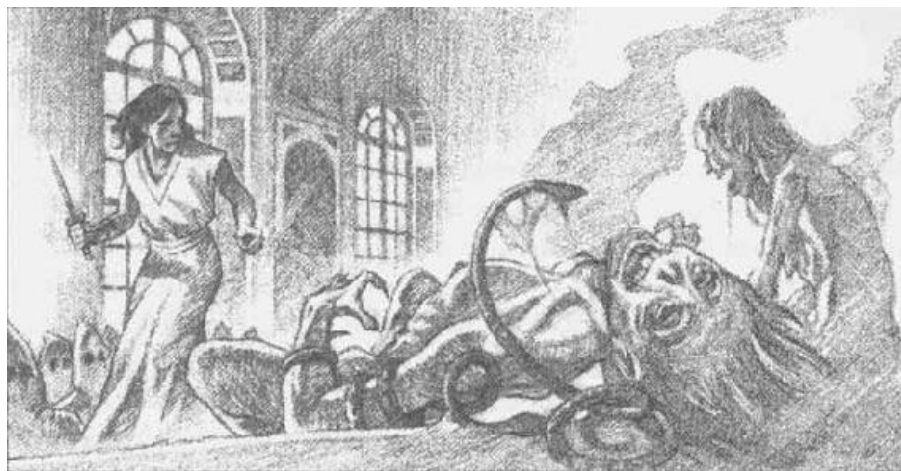
— Si Dieu le veut, dame. »

Elle se détourna, s'assit sur le banc du milieu de la barque, resserra les pans de sa redingote et rentra la tête dans les épaules.

Il regarda les bateaux s'éloigner sur l'eau tourbillonnante et

grondante du fleuve, puis il resserra la sangle de son fusil avant de s'engager dans la rue pentue qui grimpait vers les hauteurs de Saint-Florent.





CHAPITRE XVIII

Comment l'organisation de Mithra s'y était-elle prise pour investir un site aussi symbolique, aussi surveillé ? Pas un garde national, pas un gendarme, pas un sectionnaire n'avait empêché les adeptes de pénétrer dans le parc à l'abandon puis dans les bâtiments. Le château de Versailles, livré depuis des mois à un dépeçage systématique, était désert. Il ne restait plus un meuble dans les appartements principaux, ni, hormis les dorures et les fresques aux plafonds, le moindre ornement. Des bouts de parquet avaient été arrachés et sans doute transportés dans les maisons ou les appartements particuliers. Plus une seule statue, plus un seul buste sur les socles brisés. Des gouttes d'eau dégringolaient des étages supérieurs et dessinaient sur le bois des auréoles sales.

Les adeptes avaient revêtu leur tenue rituelle avant de se rassembler dans la galerie des Glaces – elle portait mal son nom désormais, la plupart des miroirs ornant les arches ayant été retirés ou cassés. Les lueurs des torches et des lampes accrochées aux murs révélaient les masques des différents grades ou les cagoules des ordres supérieurs, percées de deux fentes oculaires. Les corbeaux aux becs recourbés côtoyaient les griffons aux faces inquiétantes, les soldats aux traits anguleux, les lions aux mufles arrondis et les perses aux fausses barbes fleuries. Les héliodromes se tenaient alignés devant l'estrade recouverte de tapis profonds et blancs ; elle occupait tout le fond de la salle, éclairée par deux immenses bougeoirs suspendus.

Émile avait compris qu'on l'emmenait au château de Versailles seulement à la fin du trajet. On était venu le chercher vers onze heures du soir dans sa chambre et on l'avait enfermé dans un carrosse en compagnie de Bellerive. Escortés de quatre autres voitures, ils avaient roulé un long moment sur une route cahoteuse. Dehors il pleuvait à seaux, comme les jours précédents. L'automne lugubre s'était installé

sur Paris. Une désolation sans nom imbibait la ville. Le procès de Marie-Antoinette, l'intervention grotesque d'Hébert, qui avait accusé la veuve Capet, ci-devant reine de France, de relation incestueuse avec le dauphin, l'exécution presque immédiate de la condamnée avaient laissé un goût de cendre dans la gorge des Parisiens. L'Autrichienne avait eu ses défauts, certes, elle avait bien mérité ses noms de Madame Déficit et Madame Veto, mais une telle parodie de justice ne grandissait point les conventionnels qui avaient organisé son procès. On avait assisté à son exécution, on avait contemplé la déchéance d'une femme jadis considérée comme l'un des bijoux des Cours d'Europe, on avait compati aux malheurs de cette vieillarde de trente-huit ans aux cheveux blancs, aux traits marqués, aux épaules affaissées, même si la pitié n'était pas pour l'heure élevée au rang des vertus révolutionnaires, on s'était dit, dans le secret de son esprit bien entendu, que le Comité de salut public craignait comme la peste ces insurgés royalistes qu'il ne parvenait pas à soumettre. Les brigands n'avaient plus besoin de marcher sur Paris puisqu'il n'y avait plus personne à délivrer. Les Romains avaient utilisé la stratégie de la terre brûlée, Robespierre et les siens avaient élaboré la tactique de la tête coupée. Les gens soupçonnés d'indulgence, tel Danton, avaient été renvoyés dans leurs foyers.

« Le gouvernement sera révolutionnaire jusqu'à la paix », avait clamé le petit Saint-Just.

Les conventionnels parlaient désormais de défigurer la ville rebelle de Lyon malgré sa reddition et de la renommer Ville-Affranchie. À part ça, on s'emmêlait quelque peu dans le nouveau calendrier dont le premier jour de l'an I commençait – quelle idée... – le 22 septembre 1792. Déjà circulaient sous le manteau des brochures qui donnaient les équivalences avec l'ancien calendrier, bien pratiques pour rédiger les courriers officiels. C'est qu'une date des temps de l'obscurantisme pouvait vous expédier directement devant le tribunal révolutionnaire et, pour peu que l'accusateur public se montrât d'humeur massacrante, sur l'échafaud.

« On est le... » Bellerive avait lui-même tiré l'une de ces petites brochures de la poche de son ample manteau et, à la lumière d'une bougie, l'avait consultée un moment avant de poursuivre : « 30 vendémiaire de l'an II, soit le 20 octobre 1793. Fabre et les autres jean-foutre qui ont conçu le nouveau calendrier n'ont vraiment pas choisi la simplicité ! Peut-être qu'ils cherchent à faire oublier qu'ils sont mouillés jusqu'au cou dans l'affaire de la Compagnie des Indes. On est tellement affairé à retenir les noms des nouveaux mois qu'on ne songe plus à s'intéresser à la corruption : la Compagnie a été liquidée par décret il y a trois jours. Bah, je crois que Robespierre garde l'affaire en réserve pour faire tomber les têtes qui l'embarrassent. Tu

te rends compte ? Il a fallu des siècles et des siècles pour se familiariser avec un calendrier, le Comité de Salut Public nous donne à peine quelques jours pour mémoriser le nouveau. »

Bellerive avait tenté ensuite de savoir ce qu'avait fait Émile les trois jours où il était resté cloîtré dans sa chambre comme un moine dans sa cellule.

« Arnewaz, la prêtresse, est venue en personne nous commander de te laisser tranquille. Elle nous a parlé d'une épreuve de vérité avec les serpents. J'ai compris que nous risquions une vilaine morsure si nous vous dérangions, toi et les satanés reptiles. Je constate en tout cas qu'ils ne t'ont point mordu.

— Peut-être que je suis prémuni contre leur venin...

— Je n'ai jamais connu un quidam mordu qui ait résisté plus de quatre secondes. »

La dague des filles des eaux avait soudain émis une chaleur vive qui avait transpercé la hanche et la cuisse d'Émile, à demi allongé sur la confortable banquette du carrosse. Il avait serré les dents pour ne rien laisser paraître de sa douleur. Il espérait qu'on ne le soumettrait pas à la fouille à l'entrée du lieu de la cérémonie.

« Tu as raison : ils ne m'ont point mordu.

— Pendant trois jours ?

— Je n'ai pas dit non plus qu'ils étaient restés tout ce temps en ma compagnie. »

C'était pourtant bien ce qui s'était passé dans la chambre plongée dans l'obscurité : les serpents avaient rampé sur son corps pendant trois jours entiers. Les heures s'étaient égrenées avec une lenteur désespérante. Tantôt les reptiles se glissaient sous sa tunique et s'insinuaient dans ses aines, sous ses aisselles, où ils demeuraient un long moment immobiles, tantôt ils s'enroulaient autour de son bras, de ses jambes ou de son cou. L'angoisse l'avait empêché de fermer l'œil malgré sa fatigue. Il craignait qu'un mouvement involontaire pendant son sommeil ne déclenche leur attaque. Il lui fallait contrôler sa respiration, rester parfaitement immobile, attendre que les serpents et leur maîtresse, dont il apercevait la silhouette claire au pied de son lit, veuillent bien sortir de la pièce. Les démangeaisons étaient devenues par instants insupportables. Le feu s'était éteint dans la cheminée, le froid humide était descendu sur la pièce. Il s'était efforcé de maîtriser ses tremblements. Le contact prolongé avec les serpents l'avait replongé dans les arcanes de la mémoire humaine. Il avait à nouveau assisté à la quête de Schehrinaz dans le désert des Aryens, il avait vécu un temps dans le village de la fillette, sous une chaleur écrasante.

Désormais protectrice du village, guérisseuse des corps et des âmes, elle recevait des hommes et des femmes qu'elle débarrassait de leurs petits et grands maux. Puis un visiteur entra dans sa grotte, un mage

étranger, un vénérable vieillard qui venait l'entretenir d'une prophétie...

Émile avait glissé peu à peu dans ses propres souvenirs. Il avait revu Louise, sa première maîtresse de La Rousselière, il l'avait entendue affirmer qu'elle percevait une ombre sur son épaule, une foule d'âmes errantes autour de lui, la mort qui le guettait. Puis il s'était arrêté sur le visage de Perrette comme on s'échoue sur une île enchantée après une terrible tempête.

Ses muscles tétanisés avaient mis de longues heures à se détendre après le départ des serpents et de Schehrinaz.

Il n'aurait pratiquement aucune chance de sortir vivant du château de Versailles. Il le regrettait pour une seule raison : il ne saurait jamais si Perrette l'attendait quelque part en Vendée. Mais il se tiendrait à sa décision, quel que fût le prix à payer.

« Je constate que tu ne me fais pas encore confiance », avait marmonné Bellerive avec une pointe d'acrimonie.

Non, on ne pouvait accorder sa confiance à un ambitieux et un intrigant de sa sorte.

« J'y mettrai le temps qu'il faudra, avait poursuivi le Gascon. Mais un jour tu comprendras que tu peux compter sur mon amitié et ma loyauté. »

Émile espérait que ce jour n'adviendrait jamais.

« Tout s'annonce pour le mieux. Les calotins de Vendée se ruent comme un troupeau aveugle dans la nasse que nous leur destinons. » Bellerive avait ricané. « Ces jean-foutre de comploteurs monarchistes croient nous attirer sur une fausse piste, mais, contrairement à ce qu'ils espèrent, les Anglais ne viendront point à leur secours. Il a beau menacer, brandir l'étendard de la royauté, le roi Georges III n'est pas fou : jamais il ne mettra son royaume en péril pour une aventure sur le territoire français. La défaite autrichienne dans le Nord a refroidi bien des ardeurs européennes. J'étais hier soir à la première de la pièce de Maréchal, *Le Jugement dernier des rois*, une foutre de mauvaise pièce, mais une condamnation en règle des rois et des empereurs d'Europe. Ils ont déjà entendu la sentence. Le fer de Mithra s'abattra bientôt sur leur cou.

— Tu es bien sûr de toi. »

Bellerive avait fixé Émile d'un air perplexe.

« Tu es l'héritier du Père des Pères, foutre, l'Atar, le fils aîné du Soleil ! Il serait grand temps de t'en souvenir. »

La galerie des Glaces finissait de se remplir. Une atmosphère de ruche régnait sous les hauts plafonds. Les mystes bourdonnaient, impatients de découvrir l'Atar de la fin des temps, impatients de prendre en mains les rênes de la nation et de faire ployer sous leur

joug les autres royaumes d'Europe. Le grand jour était enfin arrivé après des siècles de persécutions et de luttes clandestines. Bellerive avait revêtu sa toge et sa cagoule avant de se joindre aux héliodromes des premiers rangs. Bien que le Gascon n'eût pas encore affronté la redoutable épreuve, le Père des Pères l'avait élevé au grade supérieur pour le récompenser des immenses services qu'il avait rendus à l'organisation, charge ensuite à lui d'observer le jeûne de quarante jours et les mortifications nécessaires à l'initiation d'un fils préféré du Soleil.

Émile pénétra dans l'ancien salon de la guerre éclairé par des lampes et des bougies. Une nuée de jeunes femmes vêtues des tenues habituelles des servantes l'environna. On ne l'avait pas fouillé à l'entrée du château, bien au contraire : les gardes s'étaient inclinés en reculant avec respect. Il réclama de s'isoler afin de satisfaire un besoin naturel. Deux servantes le conduisirent en riant à l'entrée d'un minuscule boudoir plongé dans l'obscurité et l'attendirent à la porte. Il s'assura que personne ne le regardait, dégagea la dague et la dissimula dans une anfractuosité du parquet. Il revint ensuite vers les jeunes femmes. Elles le dévêtirent, le lavèrent avec de l'eau parfumée, l'oignirent d'une huile odorante, peignèrent ses cheveux, le chaussèrent de sandales au cuir souple, lui passèrent une ample toge blanche brodée de liserés pourpres ainsi qu'un large bracelet en or au poignet droit. L'huile dont elles l'avaient frotté empêcha le froid de s'emparer des jambes et des bras d'Émile. Elles se reculèrent pour mieux juger de leur œuvre, rajustèrent des plis dans le drapé de son vêtement puis, enfin satisfaites, lui remirent sa cagoule avant de se retirer.

Demeuré seul, il en profita pour revenir dans le boudoir, récupérer la dague et la glisser dans un large repli de la toge. La brûlure vive provoquée par le métal faillit lui arracher un hurlement. Il serra les poings et les dents pour ne pas la jeter loin de lui comme un animal malaisant.

Il fut surpris de découvrir, de retour dans le salon de la guerre, trois silhouettes qu'il reconnut au premier coup d'œil. La première portait une toge blanche identique à la sienne et une cagoule bleue gravée de symboles aryens. Sous les robes transparentes des deux autres apparaissaient des corps décharnés et des formes noires enroulées autour de leurs bras.

« Eh bien, mon cher fils, essayais-tu de t'enfuir ? »

La voix du Père des Pères n'était plus qu'un maigre filet sur le point de se tarir à tout instant. Les regards sombres d'Arnewaz et de Schehrinaz semblaient forcer l'intimité d'Émile, le traquer dans ses ultimes retranchements. Les serpents ne bougeaient pas pour l'instant.

« Un besoin pressant.

— C'est bien naturel avant une cérémonie d'une telle importance.

— Je suis heureux de vous revoir, Père. »

Émile craignit de s'être trahi en prononçant ces mots. Le Père des Pères le fixa de ses yeux jaunes et luisants. Le brouhaha des adeptes de plus en plus impatients emplissait le salon de la guerre dont les fresques et les moulures émergeaient de l'ombre au gré des mouvements des flammes chahutées par les courants d'air.

« Ne te laisse plus aller aux émotions, déclara le Père des Pères. Abandonne aux hommes les absurdes notions de bonheur. Que t'ont appris tes voyages avec l'haoma ?

— Que... que le temps n'est pas une fatalité, qu'il y a une continuité en chaque chose.

— Précisément. Et c'est sur cette notion d'éternité que tu devras t'appuyer. Les hommes cherchent désespérément le bonheur parce que leur vie s'achève avant même d'avoir commencé. Ils défendent leurs minuscules intérêts parce qu'ils sont minuscules, y compris ceux qui prétendent te servir. Mais toi qui as vaincu le temps grâce à l'haoma, toi qui as renoué le lien avec les anciens Aryens, tu n'es plus soumis à la fatalité humaine, tu ne dois plus penser ni agir avec la mesquinerie ordinaire des hommes. »

La chaleur de la dague embrasait le corps d'Émile. Il fut tenté une nouvelle fois de s'en débarrasser, mais, se rappelant sa ferme résolution, il se contenta de serrer les dents et les poings.

« Je ne suis pas certain que tu sois prêt, ajouta le Père des Pères. Les serpents de Schehrinaz t'ont sondé pendant trois jours et n'ont pas réussi à déterminer la qualité et la pureté de tes intentions. Ton esprit n'est pas une citadelle facile à investir, mon fils. Tant mieux dans le fond : l'Atar de la fin des temps ne peut pas être une scène ouverte à tous les vents. Quoi qu'il en soit, la magie des anciens Aryens m'abandonne, et il nous faut saisir dès maintenant les magnifiques opportunités qui s'ouvrent à nous.

— Je suis prêt », affirma Émile.

Il lui sembla que son affirmation sonnait faux. Le Père des Pères marqua un nouveau temps de silence. Un voile d'inquiétude troublait légèrement ses yeux jaunes.

« Eh bien, le moment est venu de nous en assurer. Entends comme tes futurs sujets s'impatientent. »

C'étaient en effet des vagues rugissantes qui s'échouaient à présent dans le salon de la guerre.

« Couvre-toi la tête. »

Quand Émile eut passé sa cagoule, le Père des Pères le prit par le bras et l'entraîna vers l'entrée de la galerie des Glaces. Les deux hommes suivis des prêtresses s'avancèrent sur la grande estrade et s'immobilisèrent sous la lumière des bougeoirs suspendus. Devant eux

s'étendait une mer agitée de cagoules et de masques dont les vagues léchaient les arcades et les murs. Émile eut l'étrange impression de faire face à une armée de spectres. Un silence écrasant salua leur apparition.

Émile remarqua une porte-fenêtre entrouverte sur sa gauche. Les branches d'arbres du parc battus par les rafales et la pluie jaillissaient de la nuit noire comme des mains implorantes. Un vent chargé d'humidité se faufilait par l'entrebâillement et léchait de son souffle les flammes des bougies. Il rencontrait des difficultés grandissantes à tolérer la brûlure de la dague. Il se plaça légèrement en retrait du Père des Pères, à bonne distance d'Arnewaz et Schehrinaz. Les reptiles maintenant réveillés rampaient à vive allure sur les corps de leurs maîtresses, traits noirs insaisissables sur les peaux blêmes.

Le Père des Pères écarta les bras. Une formidable clameur salua son geste et fit trembler les murs du château. Il garda cette position jusqu'à ce que le silence retombe sur la galerie.

« Fils bien-aimés du Soleil, mes frères, voici venu le moment que nous attendions tous. » Sa voix, qui avait recouvré sa fermeté, résonnait avec une puissance étonnante sous les voûtes, se transportant sans peine jusqu'au fond de la salle. « Voici venu le temps de l'accomplissement de la prophétie de nos pères. Il y a de cela neuf mille ans, ils avaient annoncé que Mithra nous dépêcherait son fils aîné sur son char de lumière et que, sous son règne éternel, l'humanité tout entière lèverait les yeux sur le soleil, son père, le dispensateur de toute vie. Notre patience, mise à rude épreuve tout au long de ces millénaires, va bientôt recevoir sa récompense. »

Une deuxième vague de clameurs monta de la salle et submergea l'estrade. Les serpents noirs se perchèrent sur les épaules de leurs maîtresses où ils se tinrent redressés, prêts à frapper.

« Durant des millénaires, nous, les fils du Soleil, les enfants de lumière, avons dû nous réfugier dans l'ombre afin d'échapper aux persécutions chrétiennes, nous avons dû renier notre véritable nature, nous avons dû rogner nos griffes et adopter le comportement sournois des êtres faibles. Combien d'humiliations avons-nous endurées ! Ils sont innombrables, les frères bien-aimés qui ont péri sous les coups des usurpateurs des ténèbres ! De quel mépris nous a-t-on couverts ! Que de trahisons avons-nous subies ! Combien de fois avons-nous ravalé nos colères et nos déceptions ! »

La ferveur des adeptes roulait comme un courant tumultueux en direction du Père des Pères. Émile frissonna. Aurait-il la force d'âme de trancher le cordon plurimillénaire qui reliait un homme à des milliers d'autres ? Les conventionnels, eux, n'avaient pas hésité à couper la tête du roi de France et à rendre orpheline toute une nation. Le doute revenait saper sa détermination. Il avait pourtant ressenti un

immense soulagement lorsqu'il avait enfin choisi son parti. Il contempla l'assemblée. Parfaitement ordonnée, suspendue au discours du Père des Pères, elle évoquait la multitude des mystes entrevue lors de son voyage dans le futur, elle en était à la fois le brouillon et l'embryon.

« Mais ni le temps ni les usurpateurs ne sont parvenus à ébranler notre foi, nous avons traversé les âges à la façon des rocs enracinés dans les cours d'eau, nous avons aiguisé nos glaives au feu de notre volonté, nous avons veillé avec la patience des fauves en chasse, nous avons épousé le cours de l'histoire avec la ductilité du métal en fusion, nous avons recruté des adeptes par milliers et formé les légions de notre grande armée, nous nous sommes inspirés de Rome pour étendre notre empire clandestin, nous avons infiltré les sociétés secrètes les plus puissantes, nous avons provoqué la chute de la chrétienté et du parti lunaire, nous avons décapité le roi de France et sa catin autrichienne... »

Un vacarme indescriptible l'interrompit pendant cinq longues minutes. Les adeptes vociféraient, frappaient des mains et tapaient du pied en cadence sur le parquet. Bon nombre d'entre eux avaient assisté à l'exécution de Marie-Antoinette quelques jours plus tôt et, lorsque le bourreau avait montré à la foule la tête blanchie de la veuve Capet, ils avaient éprouvé une jubilation féroce. Le dernier symbole de la monarchie en France venait de tomber, et, avec lui, les derniers espoirs de ses partisans. La place était libre pour l'Atar de la fin des temps.

La porte-fenêtre s'ouvrit en grand sous la poussée d'une rafale plus violente que les autres. Une odeur de terre mouillée masqua un instant les effluves des parfums emplissant les récipients disposés tout autour de l'estrade. Un feu dévorant se répandait désormais dans les veines d'Émile. Il retardait encore le moment d'agir, il attendait quelque chose, il ne savait quoi, un déclic, un signal. Les serpents avaient repris leurs ondulations frénétiques sur les corps des prêtresses.

« Les petits robins du Comité de salut public se vantent d'avoir accompli ce grand prodige de mettre à mort les souverains d'un royaume aussi prestigieux que la France, reprit le Père des Pères. Les misérables cloportes ! Ils se sont servis de nous sans vergogne avant de nous renier. Sans notre assistance, ils auraient achevé leur infime existence sur la roue, et chaque passant se serait fait une joie de briser les os de leurs membres et leurs crânes. Demain, nous allons leur reprendre le pouvoir qu'ils nous ont confisqué. Demain, nous traquerons le lugubre Robespierre, son acolyte Saint-Just et tous les membres du Comité de salut public, nous les enverrons tâter de la machine de mort que nous avons inspirée. O le vil imposteur qui porte le nom de Guillotin ! Il s'est attribué le mérite humanitaire du

couperet là où nous cherchions la simple efficacité. »

Des huées s'élevèrent de l'assistance. Émile estima le moment propice pour se rapprocher du Père des Pères. Un bref coup d'œil en arrière lui apprit que ni les serpents ni leurs maîtresses ne lui prêtaient attention. Les deux vantaux de la porte-fenêtre battaient régulièrement contre les murs dénudés.

« Le roi est mort, vive l'Atar de la fin des temps !

— Vive l'Atar de la fin des temps ! » répéta l'assemblée.

Le Père des Pères se tourna vers Émile, parut surpris de le découvrir si proche de lui, le désigna d'un mouvement du bras.

« Les filles de la Lune l'avaient enlevé quelques instants après sa naissance. Et voici que le Soleil nous l'a rendu, celui que nous avions conçu pour être notre héritier, notre successeur. »

Les regards de l'assistance se braquèrent à l'unisson sur Émile et l'enveloppèrent d'une chaleur presque aussi aiguë que celle de la dague. Il crut reconnaître l'éclat singulier du regard de Bellerive parmi les cagoules du premier rang.

« Plus que notre successeur : les mages des anciens temps l'avaient désigné pour être l'Atar, l'être mythique qui mettrait un terme à leur lignée, le fils aîné du Soleil, le souverain de l'ère de la lumière. Votre nouveau souverain. »

Les premiers chuchotements de curiosité se changèrent rapidement en murmure qui enfla lui-même en un roulement de tonnerre. Puisque l'héritier était désigné par leur Père, ses adeptes lui vouaient aussitôt la vénération, la ferveur qu'ils avaient jusqu'alors accordées au représentant suprême de Mithra sur terre.

Un éclat blanc attira le regard d'Émile dans l'entrebâillement de la porte-fenêtre.

Le signal qu'il attendait.

« Approche, mon fils, afin de recevoir l'hommage sincère de ton peuple. »

Émile s'avança d'un pas en direction du Père des Pères. L'enthousiasme de l'assemblée qui déferlait dans la galerie des Glaces soulevait presque les deux hommes au-dessus de l'estrade.

« Retire maintenant ta cagoule afin qu'ils puissent contempler la face de l'Atar de la fin des temps. »

Tremblant, Émile leva la main vers son cou, puis, au dernier moment, il la plongea dans le repli de la toge où était tapie la dague. Il eut l'impression qu'elle lui sautait dans les doigts plutôt qu'il ne s'en emparait. Un feu dévorant, atroce, lui irradiia instantanément la paume et le bras. Il serra les dents. Douta encore d'avoir pris la bonne décision. Puis le visage de Perrette lui apparut, souriant, confiant. Une nouvelle ruse des filles des eaux ? Quelle importance ? Le sort en était jeté. La dague transformait sa main en torche.

Il détendit le bras. Frappa le Père des Pères à la gorge avec force et précision. La lame déchira la cagoule et se ficha jusqu'à la garde dans le cou du grand prêtre. La succession de gestes s'était effectuée avec une telle promptitude que personne dans l'assistance n'avait réagi, ni les héliodromes des premiers rangs, ni les gardes du corps répartis dans les salles annexes. Une douleur affreuse se diffusa dans le corps d'Émile, un froid terrible gela ses pensées, son âme. Les jambes coupées, sur le point de s'effondrer, il eut le réflexe de retirer la dague désormais glacée et de se retourner vers les maîtresses des serpents. Elles ne bougeaient pas et les reptiles non plus, inertes autour de leurs bras. Le temps parut se suspendre.

Le Père des Pères chancela avant d'être secoué par une série de spasmes brutaux. Son expiration sifflante s'acheva en un geignement lugubre. Ses yeux avaient perdu leur éclat jaune, comme calcinés de l'intérieur. De la déchirure de sa tunique s'échappaient des gouttes d'un liquide visqueux et noir. Arnewaz, Schehrinaz, les reptiles, les membres de l'assistance étaient pétrifiés, frappés de stupeur par l'inconcevable spectacle qui venait de se dérouler devant eux.

« ... je savais ton esprit protégé par les... »

Toute vie avait déserté la voix du Père des Pères, il parlait déjà de l'au-delà.

« ... les filles de la lune... les maudites... les maudites... leur envoûtement était puissant... elles t'ont... elles nous ont manœuvres... elles ont brisé la chaîne... je croyais que tu... tu te souviendrais... tu es un éclat du soleil... mon fils, mon sang... il fallait que je prenne... le risque... nous n'avions plus le temps... plus le temps... j'ai perdu... perdu... »

Émile crut percevoir un soulagement indicible dans son souffle, dans ses gémissements. Des éclats flamboyants s'échappaient des plis de ses vêtements. Sa chair desséchée par les siècles s'enflammait comme du bois mort. Il tombait en cendres. Une nouvelle secousse le parcourut et le disloqua. Il s'effondra sur un tapis en poussant un hurlement terrifiant. Sa toge se dénoua dans sa chute et le recouvrit avec la délicatesse d'une plume. Sous son linceul, il ne restait quasiment rien de son corps, juste une vague forme moins volumineuse que le cadavre d'un nourrisson. Un tourbillon sombre s'en éleva, demeura un court instant en suspension, s'évanouit après avoir émis un soupir imprégné de détresse.

La tache blanche attira à nouveau l'attention d'Émile dans le parc. Un bruit sourd retentit derrière lui. Arnewaz et Schehrinaz étaient à leur tour tombées sur les tapis blancs jonchant l'estrade. Les serpents noirs avaient roulé près de leurs maîtresses, foudroyés. La chair des deux femmes se décomposait en accéléré, des craquelures parcouraient déjà leur peau et dévoilaient les os de leur crâne, de

leurs joues, de leur bassin. Elles avaient associé leur existence à celle du Père des Pères et n'avaient pas eu le temps de s'en délier.

« Bon Dieu, ce jean-foutre les a... tués ! »

La voix de Bellerive fit à Émile l'effet d'un coup de fouet. Il oublia la douleur qui entravait son esprit et son corps, arracha sa toge d'un geste rageur et, vêtu de ses seules sandales, armé de la dague, il fonça vers la porte-fenêtre béante.

« Rattrapez-le, foutre ! »

Il atteignit l'ouverture quelques secondes avant que les héliodromes des premiers rangs ne sautent sur l'estrade et ne se lancent à ses trousses. Il enjamba l'étroit rebord. Les gravillons de l'allée crissèrent sous ses pas. La pluie battante et le vent mordant l'enserrèrent entre leurs doigts glacés. Bien que le Père des Pères ne lui eût opposé aucune résistance, il se sentait plus exténué et plus fourbu que s'il avait disputé un combat acharné contre une foule d'adversaires. Il se demanda pourquoi la tache blanche ne se rapprochait pas de lui. Elle était beaucoup plus loin qu'il ne l'avait cru. Avait-il pris ses désirs pour la réalité ?

Les autres gagnaient du terrain, s'excitant de la voix et du geste. Une horde de loups furieux lâchés dans la nuit. Il ne tiendrait pas longtemps à cette allure. Ses jambes flageolaient, le souffle lui manquait, le froid l'emberlificotait dans ses invisibles rets. Il trébucha sur une branche, faillit perdre l'équilibre, se rattrapa de justesse, continua de courir, talonné par le souffle de la meute. Il traversa une pelouse jonchée de débris, franchit une deuxième allée, abandonna derrière lui un bassin circulaire bordé de buis.

« On le tient, ce jean-foutre ! »

Le désir de revoir Perrette l'aiguillonna, lui interdit d'abandonner. Tandis qu'il fonçait vers l'ombre frémissante d'un bosquet, la tache blanche apparut quelques pas devant lui.

Il ne s'était pas trompé.

Le cheval mallet avançait au grand galop dans sa direction.





CHAPITRE XIX

Le jour n'était pas encore levé quand, sous la garde des membres de la compagnie de Marat, les quatre-vingt-dix prisonniers de *La Gloire*, une galiote amarrée au quai de la Fosse, furent entièrement dévêtus, liés deux par deux et embarqués sur les gabarres qui servaient habituellement à transporter les marchandises entre Paimbœuf et Nantes. Souffrant pour la plupart de dysenterie et de fièvre, tremblant de froid, les pauvres ecclésiastiques étaient déjà plus morts que vifs. Pas une seule embarcation ne glissait encore sur la Loire sombre et frissonnante. Quelques gouttes tombaient d'un ciel noir. Le silence avait peu à peu absorbé les bruits de la fête grandiose donnée quelques heures plus tôt dans l'église Sainte-Croix, les dernières farandoles, les dernières bagarres, les derniers cris d'ivrognes. Plusieurs prêtres et l'évêque constitutionnels avaient défroqué en grande solennité sous le regard bienveillant du représentant Carrier et les clameurs d'une foule enthousiaste.

Les yeux de l'enjomineuse négresse s'étaient ouverts en Cornuaud. Elle ne s'était quasiment plus manifestée depuis la bataille de Cholet et le passage de la Loire de l'armée vendéenne. Elle avait laissé le temps à son serviteur de se remettre des terribles affrontements du mois dernier contre les troupes républicaines. De temps à autre, des souvenirs aussi forts et précis que les siens remontaient à la surface de l'esprit de Cornuaud : il marchait sur un sentier de terre rouge ou dans les herbes sèches d'une savane écrasée de chaleur, il se livrait à la transe dans l'obscurité moite d'une hutte, il déambulait au milieu de créatures malfaisantes ou bienveillantes, perdu entre les dieux, les démons et les hommes.

« Qu'on donne le baptême républicain à ces bougres-là ! »

L'homme qui venait de proférer ces paroles était l'ouvrier carrossier Lamberty. Épaules larges, traits rudes, cheveux épais, bonnet phrygien

piqué d'une cocarde, carmagnole blanche, pantalon rayé, sabots de bois clair, il s'était vu confier par le représentant Carrier la responsabilité des opérations. Considéré comme l'un des membres les plus virulents du club Vincent la Montagne, il avait pris de l'importance depuis le début de la Terreur à Nantes. Carrier, arrivé dans la ville avec les pleins pouvoirs que lui conférait sa fonction, s'était appuyé sur Lamberty et ses amis pour « purger la ville de sa canaille royaliste, calotine, fédéraliste et négociante ». L'avaient accompagné au quai de la Fosse le tonnelier Fouquet, Colas et Affidé, les charpentiers mariniers, Sullivan, le maître d'armes, et plusieurs membres de la compagnie de Marat, dont Gauthier, Qu'une-dent et Cornuauud.

Les effets des prêtres, chaussures, chemises, sous-vêtements, pantalons, soutanes, furent entassés dans un coin du quai. Sur un signal de Lamberty, les gabarriers larguèrent les amarres et, à l'aide de leurs longues pigouilles, dirigèrent leurs embarcations vers le milieu de la Loire, agitée d'un courant violent après les pluies torrentielles des jours précédents. Cornuauud et les autres prirent place à bord de grandes barques et suivirent les gabarres jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à hauteur de l'île Cochard. Les prêtres marmonnaient des prières à voix basse, ponctuées de sanglots, de gémissements et de quintes de toux. Sur les rives du fleuve encore baignées d'obscurité s'agitaient des ombres autour des bateaux échoués sur les grèves de vase. Lorsque les gabarres et leurs cargaisons d'hommes nus passaient devant eux, les pêcheurs s'interrompaient dans leur tâche et les regardaient passer avec de la stupeur et de l'effroi dans les yeux. Le vent apportait une épouvantable odeur de vase et de pourriture en provenance des marais proches, des Salorges et du parc aux fumiers.

« Là ! C'est l'bon coin pour un baptême ! »

Les gabarriers placèrent leurs embarcations dans une zone relativement calme, relevèrent leurs pigouilles et attendirent que les barques arrivent à leur niveau pour sauter dedans avec agilité.

« L'temps est venu pour vous d'aller à la pêche aux âmes, les calotins ! Allez-y, vous autres ! »

L'ordre de Lamberty s'adressait aux charpentiers mariniers. Les barques continuèrent de s'approcher des gabarres jusqu'à ce qu'elles fussent bord à bord. Les prêtres réfractaires ne réagirent pas. Leur longue captivité dans leur prison flottante et insalubre avait tué en eux tout espoir, tout désir de vivre. Cornuauud lut dans leurs yeux à la fois de la peur, de la résignation et du soulagement. L'enjomineuse négresse ne portait pas sur eux le même regard de haine que sur les autres victimes des conflits entre les démons blancs. Elle revivait à travers eux son propre désespoir, son propre sentiment d'impuissance dans l'entrepont du navire des pillards. C'étaient les mêmes corps nus

enchaînés et dépouillés de leur dignité, la même atmosphère de désolation, la même offense faite au ciel et à la terre. Malgré un désir toujours brûlant de vengeance, elle ne pouvait se réjouir de leur mort.

Les charpentiers abattirent leurs masses sur les sabords qu'ils avaient au préalable percés de trous carrés. Les morceaux de bois sautèrent comme des bouchons. Les gabarres s'enfoncèrent tout à coup de plusieurs pouces. Quelques prêtres poussèrent des hurlements d'épouvante lorsque l'eau glacée leur lécha les jambes. Certains d'entre eux voulurent se retenir avec leurs mains, oubliant qu'ils étaient attachés, et leurs gestes affolés ne réussirent qu'à les renverser, eux et les malheureux qui les entouraient.

« Foutre, le beau jeu de quilles ! s'exclama Fouquet.

— Pas de blasphème, citoyens ! ricana un Marat. C'est un baptême, tout de même !

— Un foutre de baptême républicain ! grogna Lamberty. Ils sont aussi nus qu'au jour de leur naissance ! »

Leurs éclats de rires couvrirent les hurlements des prêtres qui avaient déjà de l'eau jusqu'aux genoux.

« Ne dirait-on pas que ces jean-foutre de saints marchent sur la baille ? glapit Gauthier.

— Voilà ce qu'il leur faudrait à c't'heure, un foutu miracle ! lança Qu'une-dent.

— Qu'ils prient donc leur satané bon Dieu d'venir les sortir de là ! » renchérit Colas.

Les prêtres, saisis de panique, prenaient maintenant conscience de l'horreur de leur situation. Le fond de bois s'enfuyait sous leurs pieds, s'enfonçait peu à peu dans les profondeurs noires et glacées du fleuve. Ils avaient beau se débattre, se tortiller dans tous les sens, ils ne pouvaient se défaire de leurs liens, ils n'avaient aucune prise où se raccrocher. Leur instinct de survie prenait le pas sur leur résolution de mourir en bons chrétiens, en martyrs. Leurs regards terrifiés et implorants se posaient tour à tour sur les hommes qui les regardaient se noyer.

« Dame, on n'est plus obligé à c't'heure d'gaspiller des munitions ou d'payer l'bourreau ! déclara Fouquet. Et les gabarres étaient de toute façon vouées à la démolition.

— La Loire est une baignoire qui jamais ne se vide, approuva Lamberty.

— V'là comment qu'on devrait l'appeler, cette foutue rivière : la baignoire nationale ! » proposa Gauthier.

Ils éclatèrent à nouveau de rire, puis ils regardèrent en silence les têtes blêmes des prêtres aux yeux et aux bouches largement ouverts disparaître progressivement dans l'eau.

« Foutre, en v'là qui s'accrochent à l'existence comme des berniques

à leurs rochers ! » rugit Sullivan.

Il désignait les mains des réfractaires rivées aux débris flottants des gabarres. Il tira son sabre et, penché au-dessus de la barque, il l'abattit à plusieurs reprises sur les doigts agrippés aux morceaux de bois. Les phalanges volèrent comme des copeaux et se dispersèrent à la surface de l'eau. Les exécuteurs s'assurèrent qu'aucun des calotins n'eût échappé à son juste châtiment, puis Lamberty donna l'ordre du retour de sa voix grave et les bateliers manièrent vigoureusement leurs rames afin de lutter contre le courant et de ramener les barques au quai de la Fosse.

Cornuaud, assis aux côtés de Qu'une-dent à l'arrière de l'embarcation la plus lourde, la moins rapide, entrevit une forme pâle qui s'éloignait dans la direction opposée. Une tête, il s'en rendit compte au bout de quelques instants d'observation. Il n'en avertit pas les autres. L'enjomineuse négresse ne réclamait pas de sacrifice supplémentaire en cette aube de cauchemar. Pour la première fois depuis qu'elle l'avait possédé, elle avait partagé la souffrance et la terreur d'hommes blancs, elle avait admis que les démons blancs pouvaient se montrer entre eux aussi cruels qu'avec les habitants de son village.

« J'suis bien aise que tu sois r'venu dans le coin, mon vieux Belzébut. »

Qu'une-dent leva son verre et le vida en une seule gorgée. Des ouvriers de la manufacture proche et des marins désœuvrés se pressaient au Verguant, le débit de boissons de la rue Dancin. Les deux anciens compères de la bande de Clovis s'étaient rendus dans le même cabaret la première fois que Cornuaud, au retour de son périple à bord de l'*Indomptable*, avait remis les pieds dans le quartier de la Fosse.

Qu'une-dent y venait plusieurs fois par jour. Il avait obtenu, en sa qualité de membre de Vincent la Montagne, un crédit illimité pour sa consommation de vin. Il avait assuré au cabaretier qu'en échange de sa générosité il lui épargnerait les visites domiciliaires et les autres tracasseries révolutionnaires. Le cabaretier ne passait pourtant pas pour un farouche partisan de la République. On l'avait même entendu prononcer des paroles qui, en d'autres lieux, lui auraient valu la comparution immédiate devant le tribunal révolutionnaire et les honneurs du rasoir national. Mais Qu'une-dent s'acquittait bon gré, mal gré de sa promesse, ses besoins grandissants en vin l'acculant à une loyauté assez inhabituelle chez un sournois de sa sorte.

« Depuis qu'le citoyen Carrier a r'pris les choses en main, y en a beaucoup qui tremblent à Nantes. Les riches surtout. J'ai tout de suite demandé à faire partie de la compagnie de Marat, tu penses ! C'est qu'à c't'heure on est l'bras armé du Comité de salut public. Comme

Carrier n'a point confiance dans les jean-foutre de la Municipalité ni dans les argousins, c'est à nous que r'viennent les visites domiciliaires les plus intéressantes. Mais raconte-moi, Belzébuth, comment que c'était à Paris... »

Cornuaud but à son tour un verre de vin. Il espérait, sans trop y croire, que le goût âpre de la piquette chasserait le goût de fiel laissé dans sa gorge par la noyade des quatre-vingt-dix prêtres. La pluie drue, glaciale, les avait surpris avant qu'ils n'eussent regagné le quai de la Fosse, et ils s'étaient engouffrés dans le cabaret trempés comme des soupes. Ils s'étaient réchauffés au feu qui ronflait dans la cheminée avant de s'installer à une table.

« J'me suis retrouvé à prendre les Tuileries, une fameuse bataille, tu peux m'en croire, puis, ensuite, à travailler pour le compte du Comité de sûreté générale, répondit-il.

— C'est l'citoyen Lalouet qui t'y a introduit ?

— Dame non, ce sont des gars du Comité qui m'ont d'mandé. Y en avait un qui s'appelait Kolly. » Il se garda de relater les circonstances dans lesquelles s'était effectué son recrutement. « Ils m'ont commandé d'infiltrer les réseaux royalistes qui s'étaient mis en tête de libérer le roi avant son exécution. Puis, après, Kolly est mort. » Il n'avoua pas non plus à Qu'une-dent qu'il l'avait lui-même assassiné dans un couloir de la prison de la Force. « Alors j'ai décidé d'm'engager dans les bataillons des volontaires parisiens. J'suis revenu à Nantes après la bataille de Cholet. » Inutile de préciser non plus dans quels rangs il avait combattu. « Les Vendéens sont fichus, à c't'heure, et les gars de Mayence ont point besoin de moi pour les achever.

— Ces foutus Mayençais ! Tu les aurais vus arriver à Nantes ! De vrais coquelets ! Les femmes n'avaient plus d'yeux que pour eux. Ils ont eu tous les honneurs de la ville. On a joué une pièce rien que pour eux au théâtre du quartier Graslin, on leur a donné un banquet. J'te le dis tout net, mon vieux Belzébuth, on était plus d'un à s'régouir de leur raclée à Torfou. Ça leur a rabattu leur caquet, à ces insolents.

— Ils ont tout de même fini par v'nir à bout des Vendéens.

— Tu oublies les Nantais. On a été les premiers à les arrêter, les calotins ! On s'est battus comme des chiens enragés. Sans nous, ils auraient fait qu'une bouchée d'la Révolution. Les députés d'la Convention feraient bien de s'en souvenir de temps en temps. »

Un voile assombrit tout à coup le bleu délavé des yeux de Qu'une-dent, qui avait le vin mauvais, soupçonneux.

« On m'a d'ailleurs rapporté que t'étais arrivé à Nantes habillé comme un jean-foutre de paysan vendéen...

— C'est ma foi vrai », répondit Cornuaud. Il se remémora la petite histoire servie à la patrouille qui l'avait arrêté à quelques lieues de Nantes. « J'ai dû détrousser un mort pour traverser la Vendée sans

dommage. Ces satanés calotins sont capables de vous découper en petits morceaux s'ils vous prennent avec un habit républicain.

— T'as déserté, si j'comprends bien. »

Cornuauud s'empara du pichet et remplit les deux verres. L'enjomineuse s'était rendormie au fond de lui. La lumière du petit jour, les flammes des bougies et de la lampe à huile centrale ne parvenaient pas à chasser la pénombre de la grande salle.

« Allons, t'aurais pas bougé le petit doigt pour moi si j'étais qu'un foutu déserteur, pas vrai ? Il se trouve que j'faisais partie du bataillon des volontaires du Panthéon et que notre général, le gros Santerre, a été rappelé après la bataille de Vihiers. Du coup, on s'est retrouvés sans bataillon, pour ainsi dire déliés de notre engagement. »

Il avait lancé le nom de Qu'une-dent aux gardes nationaux qui l'avaient arrêté. Ils s'étaient informés – il convenait de prendre toutes les précautions dans une ville régie par le représentant Carrier – et avaient reçu leur réponse quelques heures plus tard : le citoyen Qu'une-dent, membre influent du club Vincent la Montagne, se portait garant de la pureté révolutionnaire du citoyen Cornuauud, dit Belzébut, et lui fixait rendez-vous au siège de la compagnie de Marat. Les gardes avaient relâché leur prisonnier avec des soupirs de déception – chaque suspect remis au tribunal révolutionnaire témoignait de leur zèle républicain et leur valait les encouragements du représentant en mission. Cornuauud avait acheté de nouveaux vêtements en ville avec l'argent récupéré dans les poches d'un vieillard agonisant près du bourg de Saint-Julien-de-Concelles et s'était rendu dans l'autre des Marat, la compagnie créée par Carrier le lendemain de son arrivée à Nantes.

Qu'une-dent l'avait accueilli les bras ouverts. Leur complicité datait de l'époque où, sous la férule du grand Clovis, ils imposaient leur loi scélérate dans le quartier de la Fosse. Ils auraient dû enfourcher le destin tout tracé de la canaille et finir sur la roue ou l'échafaud, mais la Révolution leur avait ouvert des portes inattendues. Qu'une-dent appartenait au petit cercle d'exécutants qui avait obtenu la confiance de Carrier, autant dire du Comité de salut public. Bien qu'il ne fût qu'adjudant de la compagnie, les honneurs du commandement ayant échoué à un certain Fleury, il trônait comme un souverain des bas-fonds dans le local sombre et malodorant octroyé de mauvaise grâce par la Municipalité. Il n'avait posé aucune question à Cornuauud, il lui avait proposé d'emblée de s'engager dans les rangs des Marat. Le salaire n'était pas mirobolant, une poignée de livres par jour, mais on pouvait largement se rattraper avec les visites domiciliaires. Carrier avait déclaré une guerre à outrance aux richards de Nantes, aux armateurs, aux négociants, aux aristocrates, aux calotins. Et puis bon nombre de femmes acceptaient de payer en nature pour obtenir la libération d'un

des leurs. Le paydret avait accepté l'offre : personne ne mettait en doute la probité républicaine des Marat, personne ne leur réclamait leurs certificats de civisme. Il aurait un peu de temps et un minimum d'argent pour se retourner, pour chercher un engagement sur un bateau à destination du Nouveau Monde. En France, il en était convaincu désormais, il n'avait aucune chance de s'en sortir. Pas question non plus de retourner en Afrique, mais en Amérique, où vivaient un grand nombre de Noirs, il trouverait peut-être l'homme ou la femme capable de le délivrer de la sorcière africaine. Il lui fallait reprendre la mer, attendre à cette fin que les Anglais lèvent leur blocus, puis prendre contact avec un recruteur qui ne serait pas rebuté par ses cheveux prématurément blanchis. La plupart des navires restaient bloqués à quai, les marins étrangers rôdaient dans les rues comme des loups agressifs, les produits de première nécessité commençaient à manquer en ville.

« T'as sans doute raison, marmonna Qu'une-dent. Faut dire qu'y a pas mal de jean-foutre de déserteurs, de c'temps. Le représentant Carrier dit qu'c'est la plaie principale des armées de la République. Alors, comme ça, t'as vu le roi s'faire décoller la tête ? »

Dix fois déjà Cornuauud avait raconté à son acolyte l'exécution de Louis XVI, mais l'autre lui en réclamait chaque jour une nouvelle version. Divers sentiments s'affichaient dans ses yeux striés de rouge au fur et à mesure que s'avavançait le récit. De la colère et de la jubilation, certes, mais aussi de l'effroi, comme si le sang du roi avait éclaboussé son peuple et laissé sur ses mains une tache qu'aucun comité, aucun Être suprême, aucun Dieu ne pourrait un jour laver.

« Et la catin autrichienne, tu l'as vue ? »

Cornuauud affirmait alors qu'il avait rendu visite à la reine dans sa prison du Temple. Il n'avait jamais approché Marie-Antoinette de près ou de loin, mais Qu'une-dent était tellement friand de détails qu'il se sentait obligé de mentir, d'inventer.

« Elle était aussi belle qu'on le dit ? »

— Bah, j'trouve quant à moi qu'sa beauté n'avait rien de bien extraordinaire. Elle a... elle avait l'nez un peu fort. » Il ajoutait, devant la mine légèrement désappointée de son vis-à-vis : « Mais d'la prestance, ça, dame oui ! D'la grâce dans l'allure, tu peux m'en croire.

— Foutre, j'aurais bien aimé voir la salope royale au moins une fois dans ma vie.

— C'était qu'une catin, une femme qui souffrait point le peuple, Madame Déficit, Madame Veto. T'as rien à regretter.

— Sans doute, sans doute », acquiesçait Qu'une-dent en se frottant rêveusement le menton.

Malgré sa vilaine bobine et la puanteur qu'il répandait à des pas à la ronde, le nouvel adjudant de la compagnie de Marat ne manquait pas

de maîtresses, non point les poissardes et les catins qu'on voyait jadis tourner autour de lui, mais de jeunes et belles femmes issues des milieux d'affaires nantais. Elles ne s'acoquinaient pas avec lui de leur plein gré, comme l'indiquait le dégoût dans leurs yeux, elles étaient envoyées sur sa couche pour lui extorquer des promesses ou des informations. Réputé pour sa vantardise et ses indiscretions, Qu'une-dent était l'un des hommes de Nantes les plus faciles à influencer, à suborner et à bernier. On préférait s'adresser à lui plutôt qu'aux autres membres influents du club Vincent la Montagne, au comité révolutionnaire ou à Phelippes, le redoutable accusateur public du tribunal. Les candidates devaient seulement surmonter leur répugnance pour endurer son souffle aviné, ses mains sales et ses assauts bestiaux. Elles se hâtaient de repartir à l'aube avec le serment ou le renseignement souhaité, et passaient sans doute une journée entière dans l'eau chaude et parfumée d'une baignoire. Les gens étaient prêts à tout pour éviter d'être soupçonnés, emprisonnés et traînés devant le tribunal. Le spectacle à la fois grisant et sinistre de la guillotine fonctionnant du matin au soir sur la place du Bouffay, les ruisseaux de sang qui s'écoulaient entre les pavés et finissaient par se jeter dans la Loire, les grondements des fusillades dans les carrières de Gigant, les arrestations publiques, les visites domiciliaires et la guerre déclarée au négociantisme entretenaient la cité dans une terreur sans répit. Il n'avait fallu que quelques semaines au représentant Carrier pour transformer Nantes, cité autrefois exubérante et cosmopolite, vantée pour ses richesses et sa douceur de vivre, en ville morne, lugubre. On ne se déplaçait plus qu'en cas d'extrême nécessité, on s'évitait lorsqu'on se croisait dans les rues, on ne se parlait plus, on veillait soigneusement à ne pas froisser la susceptibilité de son voisin, de son cousin, de son domestique, de son boulanger, de son boucher. Les appels à la délation se multipliaient et faisaient de chaque homme, de chaque femme un accusateur en puissance. Le bataillon des hussards américains, des Noirs affranchis à qui l'on avait fourni des armes, des uniformes, des tricornes, et qu'on avait placés sous la responsabilité d'un paysan analphabète dénommé Pinard, se montrait encore plus zélé et féroce que la compagnie de Marat. Bien que rendus à la liberté, les nègres sautaient sur l'occasion de se venger des armateurs et des marins qui les avaient arrachés à leur terre ancestrale.

Cornuaud s'était retrouvé à deux reprises en face d'eux, la première fois dans un cabaret du quai de la Fosse, la deuxième à l'occasion d'une émeute que les Marat et les hussards de Pinard avaient été chargés de réprimer. Il avait demandé au nègre qui marchait à ses côtés, un homme grand et mince au sourire franc, s'il connaissait un certain Noé. L'autre avait réfléchi quelques instants, les sourcils

fronçés, les mains croisées sur le fusil, les yeux rivés sur ses bottes.

« Noé ? Je connaissais lui. Lui a été tué. »

Cornuaud avait escompté, en venant à Nantes, retrouver le sorcier dont le gri-gri avait momentanément tenu l'enjomineuse à distance. La réponse du hussard nègre avait soufflé son frêle espoir comme un courant d'air la flamme d'une bougie.

« Qui l'a tué ?

— Lui a jeté des sorts sur beaucoup, lui avait beaucoup ennemis. Lui a été retrouvé la gorge coupée. »

Le hussard avait accompagné ses paroles d'un mouvement du pouce sur son cou avant de demander :

« Tu connais lui ? »

Le paydret avait hoché la tête.

« Tu as besoin services de lui ?

— Y a quelqu'un qui l'remplace à c't'heure ?

— Tous les sorciers ont la gorge coupée. Eux peuvent plus jeter des sorts. » Le hussard avait brandi son fusil. « Et nous, maintenant, nous sont les maîtres de la loi, ici !

— Les maîtres, sûrement pas, seulement les serviteurs. »

Le large sourire du hussard avait découpé une fenêtre de blancheur en bas de son visage d'ébène.

« Bientôt les maîtres, bientôt, mon gars ! Et puis après nous rentrent dans le village. »

Cornuaud avait alors admis qu'il n'y avait plus personne dans le royaume de France capable de le délivrer de la malédiction, ni sorcier nègre ni prêtre exorciste, et il avait pris la décision de partir en Amérique.

« Bon, j'rentre chez moi à c't'heure, grogna Qu'une-dent en réprimant un bâillement. Faut qu'aille me r'poser un peu. On se retrouvera tantôt au local de la compagnie. Paraît qu'y a plein d'autres jean-foutre à balancer dans la baignoire nationale. »

Il punctua sa déclaration d'un ricanement, se leva et sortit en titubant du Verguant. Le cabaretier le regarda partir avec une petite moue de mépris. Cornuaud vida le pichet de vin avant de rentrer chez lui.

Il longea le quai de la Fosse où régnait une activité de ruche malgré le temps maussade. On ne discernait plus aucune trace de la noyade matinale sur la surface grise et silencieuse de la Loire. On trouverait les corps dans la journée sans doute, rejetés par les courants sur les rives boueuses ou sur les grèves sablonneuses des îles. Les vêtements des prêtres avaient disparu, emportés par quelques-uns des exécuteurs. Le blocus empêchait la plupart des navires d'appareiller, mais on continuait de charger des caisses dans les gabarres et les barques. Les maisons des armateurs restaient closes. Un quelconque signe d'activité

aurait valu à leurs occupants de payer la taxe révolutionnaire ou de subir des tracasseries encore pires.

Cornuaud traversa les places de Hollande et du Port-au-Vin. S'y tenaient les habituels marchés aux vins et aux produits frais, mais les étals étaient aux trois quarts vides et, malgré le maximum sur les grains décrété par Carrier, les hauteurs vertigineuses atteintes par les prix dissuadaient les passants d'acheter. Les discussions allaient bon train autour des fruits, des légumes, des œufs, des épices, des poissons et des viandes.

Il fut abordé par une femme place Sainte-Catherine, à quelques pas de l'entrée du grand amphithéâtre de chirurgie. Il remarqua au premier coup d'œil qu'elle était originaire de la campagne malgré l'élégance de sa robe rayée, de son mantelet et de son chapeau. Son fard ne masquait pas tout à fait l'aspect rougeaud de sa face ronde et pleine. De même ses mains larges et fortes lui rappelaient les mains de sa mère et des autres femmes des fermes du marais.

« Que dirais-tu, beau citoyen, de passer un peu de ton temps en ma compagnie ? »

Il s'arrêta et la considéra plus longuement. Elle ne remplacerait sûrement pas Renée, la jeune veuve de Cholet, mais elle lui permettrait d'oublier un instant ses tourments.

« Sais-tu, citoyenne, qu'à la République ne souffre plus guère les catins d'aujourd'hui ? »

La peur pétrifia les traits de la jeune femme.

« Excuse-moi, citoyen, je ne voulais point t'offenser. »

Il la laissa un moment croupir dans sa frayeur avant de dire :

« Y a point d'offense. Et c'est ma foi vrai qu'un peu d'compagnie me ferait pas d'mal. »

Elle recouvra aussitôt des couleurs. Elle lui rappelait Marie, la catin qu'un an et demi plus tôt il avait lardée de coups de couteau dans une petite chambre sous les combles.

« T'as un logement ? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête, au bord des larmes tout à coup.

« On ira donc chez moi. J'habite pas loin, rue de la Juiverie. Comment t'appelles-tu ? »

— Sylvette. Sylvette Martineau.

— T'es point d'ici, pas vrai ? Tu viens d'où ?

— De la région de Sainte-Gemme en Vendée.

— Et qu'est-ce que t'es venue fiche à Nantes ? »

Elle se mordit les lèvres, tentant encore de retenir ses larmes. Des passants leur jetèrent des regards suspicieux. Cornuaud entraîna son interlocutrice à l'écart, sous le porche d'un immeuble.

« Je... j'avais trouvé de l'embauche chez un marchand de grain, balbutia-t-elle, mais à c't'heure y a plus de travail, et j'ai plus d'argent,

plus de quoi me loger, même plus de quoi manger.

— Tu serais mieux aise de rentrer tantôt chez toi au lieu d'faire la catin à Nantes.

— Je ne veux plus rentrer chez moi », s'écria-t-elle.

Les premières larmes roulèrent enfin sur ses joues rondes et lisses. Cornuaud éprouva de la sympathie pour cette fille à peine entrée dans l'âge de femme. Elle s'était sans doute enfuie de chez elle parce qu'elle refusait une existence toute tracée, comme lui-même avait refusé d'épuiser sa vie entière sous le ciel désespérément bas et monotone du pays de Retz, et la réalité s'était révélée bien différente de ses rêves.

« Combien tu m'en demandes ?

— Cinq livres.

— T'as beaucoup de chalands ? »

Elle baissa les yeux.

« À dire vrai, tu... tu es le premier. »

Il la saisit par le menton et la contraignit à relever la tête.

« Cesse donc de pleurer, ma belle. T'as d'la chance dans ton malheur. T'aurais pu tomber plus mal ! »





CHAPITRE XX

« Dame, o l'est... o l'est... Milo ! »

Émile observa le petit groupe qui avait surgi d'un chemin creux. Quatre hommes coiffés de rabalets, vêtus de peaux de mouton noires et puantes, armés de fusils et de couteaux, hâves, hirsutes, déguenillés, sales, les joues ombrées de barbe, les yeux brûlants de fièvre et de faim. Derrière eux venaient deux jeunes femmes dont les cheveux défaits tombaient en mèches entremêlées sur leurs robes de laine maculées de terre. L'une d'elles portait un enfant en bas âge, malade à en juger par son teint jaune. Ils s'étaient arrêtés à leur tour, le temps de classer l'individu surgi devant eux dans le camp des amis ou des ennemis.

« Restez tranquilles, les gars. I l'connais. L'était gagé avec ma chez R'né Martineau. »

L'un des quatre hommes s'avança vers Émile, qui eut besoin d'un petit moment pour mettre enfin un nom sur ce visage brun : Pierre-Marie, le garçon du marais de l'Aiguillon, le journalier de L'Herbaudière. Avec ses yeux renfoncés et cernés, son visage creusé, durci, il paraissait s'être débarrassé brusquement de l'enfance et avoir vieilli de quinze ans en quelques mois. Il retira son rabalet et s'essuya le front d'un revers de manche avant d'accueillir Émile d'un sourire franc. Ses dents étaient devenues grises ainsi que celles des marins souffrant de scorbut.

« I sé bé content d'te voir, Milo, reprit Pierre-Marie. Oué to qu'étais pendant tout tcho temps ?

— À Paris », répondit Émile après une petite hésitation.

Pierre-Marie fronça les sourcils.

« Qué to qu't'es allé faire dans l'coin dos patauds ?

— Lutter à ma manière contre les fanatiques.

— Les patauds nous appelant aussi dos fanatiques, gronda Pierre-

Marie. Et pis dos brigands. Tchés grands fils d'vesse, le voulant nous empêcher d'vivre à not' manière ! Et ta, t'es d'quel parti, à c't'heure ? »

Une question à laquelle Émile n'avait pas encore réfléchi. Il avait été heureux de retrouver la Vendée, heureux de respirer l'air et les odeurs du bocage, de fouler les sentiers forestiers, de battre avec le cœur du pays de son enfance, mais il ne s'était pas encore demandé de quel côté il allait se ranger, ni même s'il avait l'intention de se battre. Il lui importait seulement de retrouver Perrette.

À l'issue d'une fantastique galopade, le cheval mallet l'avait laissé sur la rive nord de la Loire, entre Ingrandes et Saint-Florent-le-Vieil, puis il avait disparu, indiquant que la chevauchée était terminée. La voix essoufflée de Bellerive résonnait encore aux oreilles d'Émile tandis que, pourchassé par les adorateurs de Mithra, il sautait sur l'échine de sa monture :

« Je te retrouverai, Émile, où que tu te caches ! En enfer s'il le faut ! »

Des coups de feu avaient retenti, mais l'accélération foudroyante du cheval mallet avait estompé les bruits. Émile était passé tout à coup dans un monde de silence, d'ombres et de formes fuyantes.

Il avait entrepris, le lendemain de son arrivée en Vendée, de battre la région des Mauges entre Ancenis, Clisson et Chemillé.

Arrivé entièrement nu, il n'avait eu que l'embarras du choix pour dénicher des vêtements : tant de charognes pourrissaient dans le bocage livré aux pluies d'automne, aux corbeaux et aux loups qu'il suffisait de choisir les tenues les moins abîmées, les moins sales. Il avait ainsi récupéré une redingote et des bottes sur le corps d'un officier, un gilet de laine sur la dépouille d'un garçon dont les traits presque féminins se recouvraient d'un voile bleu sombre, un solide pantalon de toile écrue sur le cadavre d'un homme qui paraissait dormir aux côtés de sa faux, une chemise épaisse sur celui d'un pauvre bougre au crâne pulvérisé par un coup de feu. Il avait également ramassé un rabalet qui le protégeait de la pluie, un pistolet et quelques cartouches qu'il avait nettoyés avec soin avant de les enfouir avec la dague des filles des eaux dans une besace de jute. Il avait même bu, au goulot d'une gourde, une gorgée de goutte qui lui avait réchauffé le gosier et les boyaux. Depuis, il errait de ferme en ferme, de hameau en hameau, mangeant des pommes et des poires sauvages, questionnant inlassablement les rares personnes qu'il croisait sur une jeune fille quasiment muette appelée Perrette et sur une vieille guérisseuse du nom de Bequette.

Le vent avait beau pousser des nuages bas au-dessus des crêtes des Mauges, les pluies ne parvenaient pas à éteindre les incendies qui continuaient de couvrir dans les granges, dans les paillers, dans les

maisons. D'innombrables colonnes de fumée noire s'élevaient entre les collines, répandant une âcre odeur de cendre et une désolation morne. Les hurlements des loups, les crailllements des corbeaux et la puanteur des corps décomposés accompagnaient le voyageur dans chacun de ses déplacements.

« Te réponds pas, Milo ? O l'est donc que te crés torjous aux idées d'la Révolution ? »

Pierre-Marie en paraissait sincèrement désolé. Émile se souvenait de l'affection qu'ils avaient ressentie l'un pour l'autre lorsqu'ils travaillaient tous les deux pour le compte de René Martineau.

« Je n'y crois plus, murmura Émile. Mais je ne crois pas non plus qu'on puisse revenir en arrière. Rien ne sera plus jamais comme avant. »

Les yeux sombres et luisants des hommes se chargèrent de réprobation tandis que les deux femmes, légèrement en retrait, lui jetèrent des coups d'œil intrigués.

« Bérède des nôtres vont mourir, à c't'heure, gronda Pierre-Marie. Sûr qu'rin s'ra jamais plus comme avant ! Ma, i t'créyais passé d'vie à trépas : Jean Augereau arrêta pas d'dire à tât l'minde que l'avait tué l'fils de la fée.

— Augereau ? » La respiration d'Émile se suspendit. « Tu sais ce qu'il est devenu ?

— L'était toujours fourré avec Lescure, tcho grand zirou, mais, dame, comme tcho pauvre Lescure est mort de l'autre côté de la Loire, i savant point ce que l'est devenu.

— Et Jacques Guillebeau, l'autre commis ?

— Li, l'a reçu un mauvais coup de baïonnette en pien dans l'cœur. O l'a pas fallu bé longtemps pour que l'rende son dernier souffle.

— Vous arrivez d'où ? »

Pierre-Marie désigna, d'un ample geste du bras, le chemin creux bordé de genêts, de chênes et de poiriers sauvages.

« D'l'autre côté de la Loire. I sant allés jusqu'à Fougères, pis, dame, i ant vu qu'o l'était une bêtise et i sant r'venus.

— Pourquoi une bêtise ?

— I auriant jamais dû quitter notre terre. Itchi, i aviant une chance de battre les patauds. Là-bas, o l'a personne pour nous venir en aide. Et pis i aimant point tcho gros goret de Talmont. L'a tout manigancé pour reprendre ses terres aux patauds. Li pis Donnissan, pis Angélique de Béjarre.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Revenir dans l'armée de Charette. » Il pointa l'index sur la peau de mouton dont il était vêtu. « I faisiant partie dos moutons noirs avec les gars du Loroux. I auriant pas dû écouter les autres, surtout tchette grande goule de Talmont. L'va faire écapoutir tote l'armée en

Normandie. Te veux pas v'nir avec nous dedans la forêt de Grasla ?

— La forêt de Grasla ?

— O l'est là, ou bé donc dans l'coin de Legé, qu'i trouverant les gars de Charette. »

Émile réfléchit. Au sein des troupes de Charette, le seul général vendéen d'importance qui eût refusé de se lancer dans l'odyssée du nord de la Loire, il lui serait plus facile de mener ses recherches. Il avait l'impression, en explorant seul les campagnes désolées, de chercher une aiguille dans un champ de foin. Il lui faudrait sans doute se battre contre les républicains, mais pas avant que les troupes de la nation n'en eussent terminé avec la grande armée aventurée en Bretagne et en Normandie. Il aurait donc un peu de répit. Et puis il trouverait peut-être, parmi les partisans de Charette, quelqu'un qui aurait entendu parler d'une certaine Perrette des Lucs-sur-Boulogne.

Même si le manque d'haoma se traduisait par des tremblements violents et des délires fiévreux, il ne regrettait pas d'avoir choisi le parti des filles de la lune et tué le Père des Pères. Il n'avait pas eu le temps de nouer un lien véritable avec celui qui se prétendait son géniteur ; il ne lui avait donc pas été très difficile de le trancher. Il se sentait nettement plus proche du silence, de l'obscurité, des créatures des eaux, plus proche de l'enseignement universel et humaniste de l'abbé Rambaud. Le monde de Mithra révélé par l'haoma avait quelque chose d'implacable, de machinal, d'effrayant. Il avait perçu l'appel de sa mère à travers le temps ; elle l'avait supplié d'empêcher par tous les moyens un tel futur d'advenir.

Tu trouveras les réponses dans l'abandon, la confiance.

Il avait suivi le conseil de la sirène, il avait cessé de réfléchir et laissé la solution s'imposer à lui. Elle lui était apparue dans le silence de sa chambre, alors que le sommeil le fuyait et qu'il avait posé la dague le long de sa cuisse. La mort du Père des Pères décapiterait l'organisation de Mithra de la même façon que la guillotine tranchait la tête d'un condamné. Reposant entièrement sur le culte du grand prêtre, l'édifice s'écroulerait comme un château de cartes. Il fallait seulement que l'exécution s'effectuât sous les yeux des adeptes, qu'il n'y eût aucun mystère sur la disparition du Père des Pères, aucune possibilité de façonner et d'entretenir un nouveau mythe. De nombreux successeurs revendiqueraient l'héritage. Occupés à régler la succession dans la violence et le sang, ils fonderaient une multitude de sociétés occultes et perdraient rapidement leur unité, leur puissance, leur capacité de nuisance. Le culte de Mithra deviendrait marginal ou finirait par tomber dans les oubliettes de l'histoire. Émile restait persuadé au fond de lui que le Père des Pères avait percé à jour sa résolution mais que, infiniment las de l'existence, appelant la mort de tous ses vœux, il n'avait pas cherché à s'y opposer.

« À c't'heure, Milo, o faudrait m'donner ta réponse. »

Les yeux des quatre hommes et des deux femmes étaient fixés sur lui. Une nuée de corbeaux s'envola en bruissant d'un champ voisin, sans doute dérangés dans leur besogne par une horde de loups.

« Excuse-moi, j'étais perdu dans mes pensées, répondit Émile. J'irai volontiers avec vous dans la forêt de Grasla. »

Des sourires furtifs éclairèrent les faces sombres de ses vis-à-vis.

« T'es le bienvenu, déclara Pierre-Marie. I comptons passer par Montaigu. O faudra traverser la Sèvre par le pont de Boussay, pis éviter les villes et les bourgs.

— Veux-tu un coup à boire, mon gars ? »

L'un des quatre hommes, un ancien aux rides profondes et aux cheveux gris, sortit une gourde de l'intérieur de sa peau de mouton et la tendit à Émile.

Des cadavres pourrissants d'hommes et de chevaux jonchaient encore les mauvaises herbes entre les rochers, les buissons, les fougères et les bosquets. Pierre-Marie et ses compagnons s'étaient battus un mois plus tôt sur les coteaux dominant la Sèvre. C'était là qu'ils avaient montré aux fameux soldats de Mayence de quel bois ils se chauffaient. Ils parlaient avec fierté et nostalgie du haut fait d'armes de l'armée catholique et royale, de la retraite des patauds qui s'étaient sauvés comme s'ils avaient tous les diables de l'enfer aux fesses, de l'immense joie soulevée par la victoire. Puis il y avait eu la déception et l'amertume causées par les défaites de Treize-Septiers et de Cholet, les décès de Bonchamps, de Lescure, la blessure d'Elbée, les machinations de Talmont et de ses compères, les « fossoyeurs des espoirs vendéens ».

Ils arrivèrent à la tombée de la nuit dans les environs de Boussay. Claudine, la femme qui portait l'enfant, proposa d'aller acheter du pain dans le bourg. Pierre-Marie lui conseilla de s'en abstenir : d'abord on ne savait pas si la population locale était favorable aux patauds ou aux Vendéens, ensuite on n'avait pour payer que des bons émis par le Conseil royal, des bouts de papier sans valeur que n'acceptait aucun commerçant, royaliste ou non. Il valait mieux quémander de la nourriture dans une ferme des environs. Les autres se rangèrent à l'avis de Pierre-Marie. Ils n'avaient pas mangé à leur faim depuis plus de cinq jours et avaient à peine la force de marcher. Ils suivirent une sente étroite et bordée d'énormes rochers qui longeait la Sèvre et arrivèrent dans un hameau dominé par un moulin au milieu d'une dizaine de maisons. Le chant de la rivière grossie par les pluies d'automne était harmonieux et apaisant. Plongée aux deux tiers dans un bras tumultueux du cours d'eau, la roue du moulin tournait lentement en grinçant. Dans un pré en contrebas, un âne broutait

l'herbe vert tendre et une chèvre blanche déchiquetait les branches torturées d'un buisson.

L'enfant de Claudine se mit à vagir. Sa mère tenta de lui donner le sein pour l'apaiser, mais elle n'avait plus de lait, et les cris du nourrisson devinrent perçants, presque insupportables.

« O faut vraiment qu'i trouvant d'quoi manger, ou bé donc i s'ront tous morts demain », grommela Grégoire, l'ancien.

Âgé de quarante-six ans, il s'occupait d'une petite métairie appartenant à la famille Royrand de la Roussière avant de s'engager dans l'armée du Centre. Il avait d'abord servi sous les ordres de Royrand à Saint-Fulgent, aux Quatre-Chemins-de-l'Oie, dans les batailles de Luçon en juin et en août, avant de rejoindre les maraîchins de Charette, plus courageux et efficaces selon lui. Il avait participé aux grands affrontements dans les Mauges, où l'un de ses anciens officiers l'avait convaincu de les suivre en Bretagne. Il l'avait amèrement regretté : cette maudite virée menait tout le monde en enfer. Sa femme était morte du typhus près de Mayenne, son dernier fils avait été tué lors d'une escarmouche à Laval – les quatre autres ayant perdu la vie à Luçon et à Chantonnay. Il ne lui restait que trois brus et une trêlée de petits-enfants en bas âge, rien qui lui serait utile lorsqu'il lui faudrait reprendre le travail à la métairie. Il pestait en permanence contre les fils de garce qui, là-haut, avaient tourneboulé le royaume et précipité tout ce que le pays comptait d'hommes vigoureux dans une guerre absurde, contre Talmont et les intrigants qui avaient exploité la mort des principaux généraux et la jeunesse de La Rochejaquelein, « Monsieur Henri », pour prendre une série de décisions catastrophiques.

Le hameau semblait désert. Des panaches de fumée blanche montaient pourtant des cheminées. Les vagissements du petit de Claudine dominaient le babil de l'eau et les sifflements du vent dans les frondaisons.

« O l'a persoune », murmura Matthieu.

Balthazar vint se placer à ses côtés, le fusil armé et épaulé. Les deux hommes, âgés l'un de vingt-quatre ans et l'autre de vingt-trois, étaient originaires des environs d'Aizenay, à moins de dix lieues de Bourbon-Vendée. Inséparables, ils exerçaient tous les deux le métier de sabotier. Ils s'étaient engagés dans l'armée du Centre, comme Grégoire, mais sous les ordres du vieux Sapinaud de La Verrie. Puis, le chevalier ayant trouvé la mort à Pont-Charrault au mois de juillet, ils avaient choisi de rallier les moutons noirs de Charette. Après la déroute de Cholet, ils avaient hélas écouté les voix trompeuses qui les exhortaient à tenter l'aventure de l'autre côté de la Loire. La voix d'Angélique de Béjarre surtout, tellement belle qu'ils l'auraient suivie n'importe où. Mais ils l'avaient entendue échanger quelques mots avec

Talmont et s'étaient rendu compte qu'elle n'était qu'une vesse, une garce, le diable emporte les belles dames et leurs menteries ! Ils avaient ramassé Claudine et sa belle-sœur, Marie-Anne, sur le chemin du retour. Elles n'avaient plus de mari, quasiment plus de famille et plus beaucoup d'espoir. Elles avaient décidé de rentrer en Vendée en pensant qu'elles seraient mieux chez elles pour mourir. Elles ne savaient pas si elles retrouveraient leurs maisons intactes. On leur avait dit que les Mayençais de Kléber avaient mis le feu au village de Touvois où elles habitaient. On se demandait comment la vie voulait encore de l'enfant de Claudine. Elle l'avait mis au monde quelques jours avant la bataille de Torfou, dans le champ où son mari et elle avaient installé le bout de drap qui leur servait de toit. Il n'était même pas baptisé. À peine remise de son accouchement, elle avait suivi le mouvement général en direction de Saint-Florent-le-Vieil après la déroute de Cholet, elle avait traversé la Loire à bord d'un radeau qui avait failli chavirer dix fois, puis elle avait marché au milieu de l'interminable colonne jusqu'à Mayenne, où un hussard avait donné le coup de sabre fatal à son mari. Elle avait retrouvé par hasard sa belle-sœur, jeune veuve comme elle, au milieu des soixante ou soixante-dix mille Vendéens qui progressaient dans le plus grand désordre en direction du nord.

« Oh là, vous autres, qu'est-ce donc que vous venez fiche ici ? »

Émile lança un coup d'œil en direction de la voix grave qui avait retenti dans leur dos. Il ne distingua d'abord qu'un enchevêtrement de roches grises mangées par les buissons et la mousse, puis une silhouette fit son apparition dans les lacets du sentier qui dévalait en serpentant la pente abrupte du coteau.

« I cherchant seulement un abri pour la nuit, et pis un peu à manger de même. » Pierre-Marie désigna Claudine. « Surtout pour alle. O faut qu'alle mange vite pour douner do lait à son drôle. »

L'homme finit de descendre le sentier avant de demander :

« D'où que vous arrivez ? »

Ni Pierre-Marie ni ses compagnons ne répondirent. L'homme s'aidait d'une canne noueuse pour marcher. Il portait une ample blouse blanche et un bonnet de meunier par-dessus sa chevelure grise. Ses joues roses et rasées de frais corrigeaient la première impression de vieillesse produite par son allure voûtée et sa démarche claudicante. Ses yeux bruns volaient de l'un à l'autre de ses vis-à-vis avec l'agilité d'un écureuil sautant de branche en branche.

« Vous seriez pas des brigands, des fois ? »

Il s'avança vers eux, frappant le sol du bout ferré de sa canne. Malgré la fraîcheur de la nuit tombante, des gouttes de sueur perlaient sur son front et aux coins de ses yeux. Le vent dépouillait les arbres environnants de leurs dernières feuilles. L'obscurité se déversait déjà

sur la rivière et les berges hérissées de roseaux.

« Bien sûr que oui, marmonna-t-il. On m'a rapporté dans le bourg qu'on voyait passer des brigands tous les jours. Vous rentrez de Bretagne, pas vrai ?

— Dame sûr, lâcha Pierre-Marie, jouant la carte de la sincérité.

— Et le gros des insurgés ? Où sont-ils ?

— Le continuant vers la Normandie. Le voulant prendre Granville pour recevoir les Anglais. »

L'homme s'arrêta et, appuyé sur sa canne, il s'épongea le front avec le mouchoir à carreaux rouges qu'il tira de sa poche.

« Pourquoi donc vous n'êtes pas restés avec eux ? »

Pierre-Marie consulta les autres du regard.

« I créyant point qu'i réussirant à prendre Granville. i pensant qu'tchette virée est une saprée bêtise. O l'est pour tchu qu'i sant revenus. »

L'homme observa avec attention les maisons du hameau avant de s'intéresser à nouveau au petit groupe.

« Ils sont restés cachés chez eux, mes braves voisins. Les gens ont tellement peur, de nos jours, qu'ils ont perdu tout sens de l'hospitalité. Et tout sens de la charité. C'est pourtant point chrétien de refuser d'accueillir une femme qui donne le sein à son enfant. Mon nom est Blanchardeau. Je suis l'un des nombreux meuniers de Boussay. Suivez-moi donc. »

Il se dirigea sans hâte vers le moulin dont la roue continuait de tourner dans une succession horripilante de craquements. Pierre-Marie et les autres lui emboîtèrent le pas.

Émile gardait un fond de défiance envers leur hôte. Les meuniers n'avaient pas bonne réputation à La Réorthie et dans les autres villages du bocage. On les accusait de s'engraisser sur le dos des paysans et, bien pire, de pactiser avec le diable. Leurs pattes blanchies par la farine dissimulaient des mains noires « grâlées » par le feu de l'enfer. Émile haussa les épaules : Blanchardeau n'avait pas à pâtir d'une réputation qui ne reposait sur aucun autre fondement que la fortune des meuniers et la rancœur des paysans.

« Ho là ! cria Blanchardeau en poussant la porte du moulin. Sortez de vos cachettes, bon d'là d'bon d'là ! Ces gens-là ne vont tout de même pas vous manger ! »

Il invita le petit groupe à entrer dans l'habitation du moulin, située au même niveau que le chemin pavé de grosses pierres plates. On y accédait par une passerelle de bois qui surplombait la Sèvre et enjambait le bras frissonnant de la rivière. Ils passèrent dans une pièce éclairée par un seul feu de cheminée et meublée d'une grande table, de bancs, d'un garde-manger, d'un bac et d'un fourneau de pierre. L'odeur pourtant forte de bois brûlé ne masquait pas tout à fait celle,

plus terne et lourde, de la farine humide. Une femme âgée fut la première à sortir d'une pièce adjacente, toute de noir vêtue, coiffe comprise, puis une fillette rieuse d'une dizaine d'années, une femme corpulente dont la coiffe blanche, minuscule, ne retenait pas grand-chose de la chevelure exubérante, un adolescent d'environ quinze ans pourvu d'un embryon de moustache, un autre un peu plus âgé aux yeux inexpressifs et à la lèvre en permanence retroussée.

« Ma petite famille, précisa Blanchardeau. Manque seulement mon fils aîné, qui est boulanger à Nantes. Et mon père, bien sûr : il est mort il y a de cela quatre ans.

— Blanchardeau ! rugit la femme corpulente en dardant ses petits yeux noirs sur le meunier. La loi nous interdit à cette heure de recevoir des... des gens de leur sorte !

— Eh bien, ma femme, ce n'est pas une bonne loi, rétorqua-t-il.

— Elle est peut-être pas bonne, mais, dame, elle risque de nous emmener tout droit sur l'échafaud de la place du Bouffay ! »

Blanchardeau se rendit près de l'unique fenêtre et scruta les environs avec des yeux exagérément arrondis.

« Je ne vois pas de garde national ou de gendarme dans le coin. Personne n'en saura rien. Nous qui sommes chrétiens, nous n'allons tout de même pas laisser ces pauvres bougres mourir de faim.

— Être bon chrétien, Blanchardeau, ce n'est pas prendre le risque de priver nos enfants de leurs parents.

— I voulant pas être la cause d'une dispute, intervint Pierre-Marie. I allant partir à c't'heure. »

Le meunier l'agrippa par le bras.

« Reste-là, mon ami. C'est encore moi qui fais la loi dans cette maison. Tu as bien entendu, ma femme ? »

La femme corpulente secoua la tête avec une moue rageuse.

« Un jour tu dis blanc, un jour tu dis noir. Je ne te comprendrai jamais, Blanchardeau.

— Demande-t-on à une femme de comprendre ? maugréa le meunier. Prépare plutôt le repas pour nos hôtes. »

Elle se fendit d'un soupir bruyant avant de se tourner vers le bac de pierre. L'adolescent avec l'embryon de moustache ramassa des braises dans la cheminée à l'aide d'une pelle métallique et les versa avec délicatesse dans l'une des bouches arrondies du fourneau. Puis il y ajouta des bûches coupées que l'autre garçon tenta de lui prendre en proférant des syllabes prolongées comparables à des gémissements.

« La paix, vous deux ! glapit Blanchardeau. Toujours à se chamailler, ces deux-là ! Faut dire qu'André, le plus vieux, est un peu... simple d'esprit. Et l'autre, dame, Jérôme, il est plus têtù qu'un baudet.

— I allant vous aider, madame », proposa Marie-Anne.

La femme du meunier ne se retourna même pas pour répondre :

« Je n'ai pas besoin d'une bonne. Reposez-vous donc : vous avez tant qu'assez marché. »

La nuit tomba, emportant dans ses plis les reliefs et les derniers vestiges de lumière. Les braises rougeoyantes ne suffisaient pas à éclairer la pièce, mais personne ne songeait à allumer les bougies disséminées dans les niches murales. La mère et l'épouse du meunier besognaient quasiment dans l'obscurité, jetant des ingrédients dans les deux marmites suspendues à leurs crémaillères et dans le fait-tout noir de suie posé directement sur les braises.

Quand les cris perçants de l'enfant de Claudine lui en laissaient le loisir, Blanchardeau vitupérait contre le prix du grain, qui avait atteint un cours jamais vu de mémoire de meunier. Depuis que les satanés Anglais avaient instauré le blocus sur les ports de l'Atlantique, l'approvisionnement ne s'effectuait plus de manière régulière et les accapareurs en profitaient pour spéculer sur les denrées de première nécessité. Carrier, l'envoyé du Comité de salut public, un homme que tout le monde tenait pour un monstre, avait eu grandement raison de décréter le maximum des grains.

« Carrier ? releva Pierre-Marie d'une voix embrumée de fatigue. Paraît qu'tcho zirou fait noyer les prêtres réfractaires dans la Loire, pis aussi les Vendéens capturés.

— Allons, n'allez point croire ces vilaines rumeurs. »

Les deux adolescents et la fillette allumèrent enfin les bougies et les mèches de résine à l'aide de baguettes au préalable enflammées dans les braises. La pièce retrouva subitement ses proportions habituelles. L'épouse et la mère du meunier apportèrent deux récipients de faïence sur la table ; l'un contenait une soupe de légumes, de pommes de terre et de fèves, l'autre une potée de choux et de navets parfumés à la couenne de porc. Puis Blanchardeau procéda au partage du pain, un pain du jour à la croûte craquante, à la mie moelleuse, au goût savoureux de seigle et de froment. On leur servit également un vin rouge nettement plus agréable que la piquette tiède et âpre des champs de bataille. Claudine engloutit le contenu de son écuelle de bois avant de donner à nouveau le sein à son enfant ; il se tut enfin après qu'elle lui eut enfourné le téton dans la bouche. Elle se remit à manger avec une gloutonnerie qui l'apparentait à une bête sauvage, la bouche collée au bord de l'écuelle, les cheveux entortillés sur le bois de la table. Les autres eurent beau en appeler à leurs rudiments d'éducation, ils finirent par se jeter sur la nourriture avec la même avidité dans un concert de lapements et de grognements. Émile lui-même fut happé par le vertige de la faim. Son corps sous-alimenté le poussait à la frénésie, comme s'il lui fallait combler d'urgence le gouffre creusé par la pénurie des jours précédents.

« Eh bien, voilà des gens qui font honneur à ta cuisine, ma femme ! s'exclama le meunier.

— Ils mangeraient des épluchures, comme les gorettes, qu'ils garderaient le même appétit !

— Il va pleuvoir toute la nuit, d'après le vieux Sans-Sou que j'ai rencontré au village. Nous allons garder nos invités jusqu'à demain.

— Et si les gendarmes venaient frapper à la porte au matin ? Tu aurais l'air fin, mon pauvre ami, traîné au tribunal puis sur la place du Bouffay pour y recevoir le baiser de la Veuve. »

L'adolescent à l'embryon de moustache fixait son père avec des lueurs sardoniques dans les yeux. La fillette, elle, avait l'air terrifiée par ce qu'elle entendait : on racontait d'horribles histoires sur la guillotine de Nantes, peinte en rouge afin de dissimuler les flots de sang aux yeux des spectateurs.

« Ils ne viendront pas. Ils ont bien d'autres chats à fouetter que de fouiller nos logis. On couchera nos invités dans le grenier vidé hier. Ils se serviront des sacs de jute comme matelas. Ils repartiront demain à la première heure. »

Pierre-Marie releva la tête et essuya d'un revers de main ses lèvres dégoulinantes.

« Grand merci pour vos bontés, monsieur.

— Allons, je ne fais qu'obéir à ma conscience. »

Les regards brefs et complices que s'échangèrent l'adolescent et son père déplurent à Émile. Aussi, à la fin du repas, tandis que le meunier entraînait ses hôtes vers l'échelle qui menait à l'un des greniers, il s'arrangea pour glisser quelques mots à l'oreille de Pierre-Marie.

« On ne devrait pas se laisser enfermer là-dedans. »

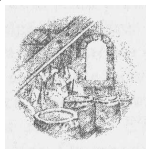
D'une mimique, Pierre-Marie l'invita à poursuivre. Émile s'assura que l'adolescent qui marchait quelques pas derrière eux en brandissant une bougie ne pouvait pas les entendre.

« Je crois bien que notre hôte nous conduit tout droit dans une nasse.

— I en parlant là-haut, chuchota Pierre-Marie. Si les autres croyant comme ta, i par tirant... »

Un hurlement l'interrompt, puis la voix entrecoupée de sanglots de Claudine.

« L'est mort ! Mon tout-petit, l'est mort ! »





CHAPITRE XXI

Le tribunal révolutionnaire et les commissions militaires fournissaient leur lot quotidien de condamnés. La guillotine œuvrait du matin au soir sur la place du Bouffay, au point que la lame s'ébréçait et que le bourreau devait s'y reprendre à deux ou trois reprises pour trancher les cous les plus résistants. Les pelotons d'exécution fusillaient sans interruption dans les carrières de Gigant.

Le représentant Carrier avait discrètement prévenu ses hommes de main qu'on allait désormais « donner leur dernier bain, foutre, aux ennemis de la Révolution ». La première expérience du genre tentée sur les quatre-vingt-dix prêtres réfractaires avait donné entière satisfaction : qu'avait-on perdu dans l'affaire ? Quelques bouts de bois sans valeur et de toute façon destinés à la démolition. La Loire tuait en silence et ne coûtait presque rien. Un vrai torrent révolutionnaire que cette rivière-là ! Elle aiderait grandement à vider les prisons surpeuplées. On rencontrait des difficultés grandissantes à nourrir la population grossie par les patriotes fuyant les régions insurgées ; il n'y avait aucune raison que la canaille accapareuse et calotine retire le pain de la bouche des bons révolutionnaires. Les récoltes désastreuses de l'année écoulée avaient accentué la disette amorcée par le blocus anglais. Les rapports des généraux disaient de surcroît que les Vendéens, après leur échec à Granville et leur double défaite d'Angers et du Mans, tentaient maintenant de repasser la Loire. Traqués comme des bêtes sauvages, les brigands se précipitaient tête baissée dans les marais de Savenay où ils livreraient leur dernière bataille. On prévoyait donc un nouvel afflux massif de prisonniers, et il convenait de faire de la place pour les accueillir – très provisoirement, les scélérats qui avaient fait trembler la République ne bénéficieraient d'aucune mansuétude. Aux prisons traditionnelles du Bouffay et du château des ducs s'étaient ajoutés l'entrepôt des cafés, le couvent des

carmélites, le couvent des Saintes-Clares et de nombreuses prisons flottantes. Les captifs y mouraient déjà en grand nombre de froid, de faim, de soif, de la gale, de la dysenterie et du typhus.

Cornuaud avait désormais ses aises au sein de la compagnie de Marat. Il n'avait pas été promu à un de ces grades dont étaient friands les révolutionnaires, de pauvres bougres analphabètes pour la plupart, mais, comme il s'acquittait avec conscience de son travail, on le tenait en estime, on n'hésitait pas à lui confier la responsabilité des visites domiciliaires et des arrestations des suspects. On ne lui avait pas reparlé de l'affaire qui l'avait conduit au Bouffay quinze ou seize mois plus tôt, le double meurtre de Théodore et de Marthe s'était effacé des mémoires – c'étaient de toute façon des jean-foutre d'espions au service des ennemis de la nation.

Le paydret se retrouvait parfois à la tête d'une troupe d'une dizaine d'unités, en concurrence avec une cohorte des Éclaireurs de la Montagne ou des hussards de Saint-Domingue. Il s'en tirait avec un mélange de fermeté et de diplomatie qui lui épargnait le plus souvent d'en venir aux insultes ou aux mains. Il proposait au responsable d'en face de partager le butin de la perquisition ou de répartir les suspects en deux groupes. Son interlocuteur acceptait le plus souvent le compromis, mais le paydret tombait parfois sur un quidam imbu de lui-même et têtu qui ne voulait rien entendre et, dès lors, il n'avait pas d'autre choix que de montrer sa résolution, à la façon d'un cerf prêt à défier les autres mâles pour exercer sa domination sur la harde. Quelques insultes prononcées d'une voix forte suffisaient en général : sitôt qu'ils rencontraient une opposition, les miliciens se laissaient reprendre par leur lâcheté naturelle et battaient en retraite en bredouillant de vagues menaces de représailles. Une fois cependant, une bataille avait éclaté entre les Marat et les Éclaireurs de la Montagne. On avait posé les fusils dans un coin afin de s'expliquer à mains nues. Exalté par l'enjomineuse négresse, Cornuaud n'avait pas donné sa part aux chiens, écrasant des lèvres et brisant des nez jusqu'à ce que les adversaires, saoulés de coups, s'enfuient à toutes jambes en oubliant de reprendre leurs armes.

L'hiver s'étendait sur Nantes, refroidissant les esprits et les cœurs. Aux pluies d'automne avaient succédé des averses cinglantes de neige fondue. La rue de la Juiverie, où Cornuaud avait déniché un deux-pièces relativement clair et confortable, baignait dans un silence glacé. D'ordinaire animée, elle ne bruissait plus des éclats de voix et des rires des commerçants et des passants. Les boutiques étaient quasiment vides, les habitants du quartier ne s'intéressaient plus les uns aux autres de peur que leurs paroles ou leurs gestes ne fussent interprétés de travers. Les pauvres hères crevaient le long des venelles dans l'indifférence générale. Plus personne n'osait se montrer

miséricordieux, la charité relevant du comportement calotin vilipendé par les nouveaux maîtres de la ville. On ne savait donc plus que faire des nécessiteux, à part les laisser croupir dans leur misère jusqu'à ce que la faim, le froid ou la maladie les emporte.

C'était sans nul doute le sort promis à Sylvette si elle n'était pas tombée sur Cornuaud le jour même où elle avait résolu, pour subsister, de vendre son corps aux hommes. Les temps étaient de plus en plus difficiles pour les catins. Les gendarmes et les sans-culottes ramassaient les filles publiques pour les jeter dans les prisons du Sanitat, des Saintes-Claire ou du Bon Pasteur. Elles avaient toutes les chances d'être emportées par une épidémie avant que le tribunal ait eu le temps de statuer sur leur sort. Ou bien c'étaient les hommes du Comité ou de la Montagne qui abusait d'elles quand bon leur semblait, sans déboursier un sol. Forget, l'actuel président du club Vincent la Montagne, exerçant lui-même la profession de géôlier, on pouvait compter sur la duplicité des concierges. Quoi qu'il en fut, quand elles n'étaient pas défigurées par la petite vérole ou la gale, les catins étaient condamnées à subir, chaque nuit ou presque, les assauts avinés et brutaux de tout ce que la ville comptait de soudards.

Sylvette l'avait échappé belle. Après la perte de son travail chez le marchand de grain – un travail par ailleurs très mal payé –, elle avait longtemps hésité à se lancer dans l'aventure de la prostitution. Quelque chose, un reste de culpabilité chrétienne sans doute, l'en avait d'abord dissuadée, puis son logeur l'avait fichue à la porte et, après une nuit d'épouvante passée dans une cour d'immeuble puante et boueuse, elle s'était décidée. Ses dernières illusions s'étant envolées, il ne lui restait plus que l'instinct de survie. Son père, René Martineau, lui avait dérobé son innocence à l'âge de onze ans. Elle n'avait pas connu d'autre homme. Elle avait cru rencontrer le grand amour le jour où Émile, le journalier de La Réorthie, s'était installé à la ferme de L'Herbaudière. Quand elle avait compris qu'il en aimait une autre, elle s'était résignée, persuadée que le bonheur lui était interdit sur cette terre. Belzébuth l'avait installée dans son appartement. Elle avait vendu son âme au diable pour manger à sa faim et dormir au chaud. Oh, il se montrait doux et compréhensif avec elle, hormis les moments où il paraissait perdre la tête et se débattre dans les pires tourments, mais elle n'éprouvait rien d'autre pour lui qu'une vague reconnaissance et un début de compassion. Il se remboursait en nature après tout. Elle demeurait indifférente à l'œuvre de chair, son père ayant tué dans l'œuf sa sensibilité de femme. Elle endurait avec patience les étreintes de Belzébuth, il ne réclamait rien d'autre, pas de baisers, pas de caresses, pas de tendresse. Parfois, quand il mettait du temps à trouver le plaisir, elle s'irritait et ressentait le lendemain des douleurs dans le bas-ventre. Elle sortait rarement, découragée par

l'ambiance lugubre et glaciale de la ville. Une fois, elle avait assisté à l'exécution de brigands vendéens place du Bouffay. Elle n'avait pas pu retenir ses larmes. Elle s'était enfuie quand ses voisins, des sans-culottes aux carmagnoles grasses et aux bonnets phrygiens rigidifiés par la crasse, lui avaient jeté des coups d'œil soupçonneux. L'odeur de sang et la vision des corps décapités l'avaient hantée pendant plus de trois jours.

« J'rentre pas de la nuit, dit Belzébuth en se coiffant du chapeau anglais pris à un négociant arrêté une semaine plutôt.

— Une visite domiciliaire ? demanda Sylvette, allongée sur le lit, soulagée de ne pas avoir à subir les assauts pesants et rituels de son amant et protecteur – dire, dire qu'elle avait envisagé de faire le commerce de son corps ; elle serait sans doute morte de honte, de dégoût et de colère au bout d'une semaine.

— Dame non, s'agirait plutôt de donner leur dernier bain à quelques condamnés.

— C'est donc vrai ce qu'on raconte ? »

D'un geste, Cornuau pria Sylvette de révéler le fond de sa pensée.

« On dit que le représentant Carrier a décidé de faire noyer dans la Loire tous les prisonniers de la ville.

— Ça s'aurait bien.

— C'est... un monstre ! »

Cornuau enfonça son chapeau, boutonna soigneusement sa redingote, passa un chiffon sale sur ses bottes maculées de boue.

« Ça s'aurait aussi. Mais t'as grand intérêt à garder tes pensées pour toi si tu veux pas finir toi aussi dans l'fond du fleuve.

— Dieu ne te pardonnera jamais, Belzébuth, d'être le complice de tels crimes. »

Un sourire amer creusa les rides aux commissures des lèvres du paydret.

« Quelle importance ? Il m'a condamné le jour où je suis né.

— On peut toujours racheter ses fautes. Jésus sur sa croix a pardonné à l'un des larrons.

— V'là des paroles qui sentent bon la calotte ! T'aurais dû te battre avec les Vendéens.

— Jamais ! Jamais je n'aurais pu me battre aux côtés de mon père ! J'aurais trop voulu qu'il crève !

— Qu'est-ce donc qu'il t'a fait, que t'aies pour lui tant de haine ?

— Je te le dirai peut-être un jour. Va maintenant, si tu ne veux pas être en retard. »

Il la salua d'un hochement de tête, se saisit de son fusil et sortit. La nuit était claire et glacée. Les étoiles disséminées sur le velours sombre du ciel scintillaient de mille feux, polies par le vent et le froid ; un éclaboussement de lumière malheureusement trop lointain pour

dispenser un semblant de chaleur dans les rues désertes. Des rats et des chiens se disputaient dans un fossé une forme allongée qui était sans doute un cadavre. Les odeurs paraissaient elles-mêmes gelées, figées dans leurs gangues. Rien dans la ville ne rappelait la fête de Noël qui approchait pourtant à grands pas. Les extrémistes avaient déchristianisé à tout-va, suivant l'exemple des sections parisiennes qui s'étaient déclarées sans dieu. Robespierre s'était certes prononcé en faveur de la liberté de culte, mais une force incontrôlable poussait les sectionnaires et les excités des comités révolutionnaires à détruire les derniers vestiges de la chrétienté. Leur rage rappelait à Cornuauud les discours enflammés du jeune Bellerive et des adorateurs de Mithra. Peut-être cherchaient-ils à imposer en ce moment même l'antique culte du taureau. Peut-être faisaient-ils place nette eux aussi pour préparer la nation à l'avènement d'un nouveau dieu, d'un nouveau souverain.

Il se rendit d'un pas alerte au local de la compagnie de Marat, une salle sombre et enfumée de l'ancien couvent des pénitentes, tout près de l'hôtel de ville, où se pressaient déjà une quarantaine de membres. Les gourdes de vin volaient de main en main, de bouche en bouche. Les lueurs rougeoyantes des pipes révélaient des trognes ravinées sous les cornos phrygiens piqués de cocardes. Cornuauud alla saluer Qu'une-dent et le capitaine Fleury, assis devant la cheminée, tous les deux coiffés de chapeaux et de panaches tricolores.

« On a beaucoup de travail pour cette nuit, marmonna le capitaine en tirant pensivement sur sa pipe.

— Dame, va falloir emmener plus de cent cinquante jean-foutre sur la plage de Belle-Ile, ricana Qu'une-dent.

— La plage de Belle-Ile ? » s'étonna Cornuauud.

Les autres s'esclaffèrent.

« Nous devons leur raconter que nous les transportons à Belle-Ile afin d'éviter les résistances, expliqua Fleury. Les baptêmes républicains seront beaucoup plus efficaces si on obtient des gens qu'ils coopèrent, ou qu'au moins ils ne regimbent pas. »

La sorcière vaudoun n'avait toujours pas appris à priser les noyades. Elles lui rappelaient trop ses propres souffrances, sa propre terreur dans le navire des pirates blancs. Elle qui avait toujours vécu sous le soleil brûlant et sur la terre rouge et ferme d'Afrique frémissait d'horreur à l'idée de périr dans les profondeurs de l'onde sombre et froide. Elle aurait eu le sentiment d'être à jamais abandonnée des dieux. Aussi, elle ne montrait aucune joie, aucun enthousiasme pour ces expéditions nocturnes sur la Loire. Elle éprouvait même de la répulsion lorsque le fleuve engloutissait les corps blêmes et gesticulants des condamnés. Elle restait éveillée et attentive, bien sûr, consciente que sa vengeance continuait de s'accomplir, mais elle

espérait que son serviteur pratiquerait bientôt des formes plus acceptables de sacrifice, ou qu'elle changerait de serviteur.

« Où prendrons-nous les prisonniers, cette fois ? s'enquit Cornuaud.

— À l'entrepôt des cafés », répondit Fleury.

Les Marat s'y rendirent aux alentours de minuit par la rue du Port-Communeau, la rue Saint-Léonard, la rue de Casserie, la rue Saint-Nicolas, puis ils longèrent le quai de la Fosse qu'ils abandonnèrent une demi-lieue plus loin pour monter, à travers un entrelacs de venelles sales, vers l'entrepôt des cafés. Ils ne croisèrent pas grand monde sur leur chemin, quelques marins étrangers ivres et braillards, une patrouille de sectionnaires qui se gardèrent bien de leur demander ce qu'ils foutaient dehors, des ombres qui s'évanouissaient dans les ténèbres comme des songes, des miséreux en quête d'un endroit mieux abrité pour finir la nuit en vie, un carrosse lancé à vive allure et surmonté d'un drapeau tricolore. Le vent sec, rageur, balayait les déchets jonchant les pavés du port aux vins et le marché de la Hollande, soulevait des tourbillons de sciure ou de son étalés sur le sol afin de recouvrir le crottin des chevaux, les bouses des bœufs et le lisier des porcs. Les bateaux sagement amarrés aux quais se balançaient et s'entrechoquaient dans un chœur de craquements.

Les ondulations de la Loire, beaucoup plus amples que d'habitude, alarmèrent Cornuaud.

« Tu crois pas qu'y a du danger à naviguer là-dessus cette nuit ? » demanda-t-il à Qu'une-dent.

Qu'une-dent éclata de rire et en profita pour boire une gorgée de vin au goulot de sa gourde.

« J'croyais qu't'avais été jusqu'en Afrique et à Saint-Domingue, mon vieux Belzébuth. Tu d'vrais pourtant avoir le pied marin.

— J'étais sur un grand bateau, pas sur des coquilles à peine plus grosses que des noix.

— C'est des foutus ennemis d'la Révolution qu'on va emmener à Belle-Ile. Nous, on reste au sec à Nantes ! »

Les paroles de Qu'une-dent déclenchèrent un éclat de rire général. Cornuaud se le tint pour dit. Après tout, les gabarriers remontaient l'embouchure du fleuve en toute saison, sauf au plus fort de l'été où les bancs de sable rendaient la navigation hasardeuse ; il n'y avait donc aucune raison de s'inquiéter.

« Tu connais les noms des gens qu'on doit conduire à Belle-Ile ? » demanda Qu'une-dent au capitaine Fleury.

— On doit m'en fournir la liste sur place... »

L'entrepôt des cafés se dressait dans un quartier peu habité. Doté d'immenses salles où l'on entassait les marchandises en provenance des colonies et des îles, il jouissait d'une situation stratégique idéale aux yeux de Carrier et de ses conseillers : la Loire au sud pour les

noyades, les carrières de Gigant au nord pour les fusillades. La commission militaire Bignon, créée au Mans et rapatriée à Nantes afin de juger les nombreux prisonniers vendéens capturés, y siégeait en permanence. Les propriétaires légitimes, les citoyens Crucy et Duparc, avaient protesté avec véhémence contre la réquisition de leur bâtiment, mais les promesses de dédommagement et, surtout, les menaces d'emprisonnement avaient mis rapidement fin à leurs récriminations. En pleine nuit, l'entrepôt, une construction massive et sans grâce, avait l'allure d'un fort intimidant, hostile.

Les gendarmes de faction à l'entrée principale accueillirent les Marat avec une distance aussi glaciale que le temps.

« Que fichez-vous dans le coin, citoyens ? »

On ne s'aimait guère entre les forces de l'ordre officielles et les milices citoyennes.

« Capitaine Fleury, de la compagnie de Marat, pour te servir, citoyen. Nous avons reçu l'ordre du représentant en mission Carrier de prendre livraison de cent cinquante prisonniers. » L'officier de gendarmerie lissa sa moustache imposante en fixant le capitaine d'un air torve. Ses six collègues se tenaient légèrement en retrait, les mains crispées sur leurs fusils. Leurs yeux luisaient d'inquiétude dans l'obscurité. Les Marat dépendaient directement de l'envoyé en mission de la Convention, avaient donc priorité sur eux, mais il suffisait la plupart du temps de tenir tête à ces jean-foutre pour qu'ils s'égaillent comme une compagnie de perdrix. Le vent soulevait les mèches blondes de l'officier de gendarmerie de chaque côté de son tricorne.

« Tu peux certainement me montrer ton ordre de mission, citoyen.

— Tu sais fort bien que le représentant ne donne jamais d'ordre écrit, répliqua Fleury. Mais mande plutôt le gardien, le citoyen Dumais. Lui a déjà été informé de notre passage.

— Désolé, citoyen. Pas d'ordre écrit, pas de livraison de prisonniers. La loi, c'est la loi. Rentrez donc vous coucher. Il fait pas un temps à mettre un sans-culotte dehors. »

Les traits de Fleury, mollasses d'habitude, se durcirent, ses lèvres se crispèrent, ses yeux flamboyèrent.

« Serais-tu par hasard l'un de ces foutus modérantistes qui veulent contrarier la marche de la Révolution ?

— Ça dépend de c'qu'on appelle la Révolution...

— Le Comité de salut public a pour l'heure un représentant à Nantes. Et ce représentant nous a ordonné, à moi et à mes hommes, d'emmener ces prisonniers séance tenante.

— À cette heure-ci ?

— Il n'y a point d'heure pour les sentinelles de la nation. »

L'officier posa la main sur la poignée de son sabre.

« Sans doute, mais, moi, je dis qu'il faudra d'abord me passer sur le

corps pour exécuter votre sale besogne. »

Les deux hommes se défièrent du regard. L'enjomineuse négresse ne perdait pas une miette de l'affrontement. Autant elle détestait les noyades, autant elle appréciait les disputes entre chefs blancs. Elles dégénéraient souvent en affrontements sanglants et affaiblissaient considérablement leur puissance. Tant qu'ils consacraient leur énergie à se battre entre eux, ils ne songeaient pas à déferler comme des hyènes enragées sur les villages de terre rouge.

« À ton aise, citoyen. »

Impassible, Fleury tira le pistolet enfoncé dans la ceinture de son pantalon, l'arma sans hâte, le pointa sur la poitrine de son vis-à-vis et pressa la détente. Le coup déchira le silence. L'officier eut un premier hoquet de stupeur, puis il posa la main sur son cœur. Les passementeries blanches et dorées de sa redingote bleue s'imbibèrent de sang.

« Bougez pas ! »

Qu'une-dent et plusieurs Marat avaient braqué leurs fusils sur les autres gendarmes, pétrifiés quelques pas plus loin. Fleury attendit que l'officier s'effondre pour baisser son bras.

« Voilà ce que méritent les scélérats qui s'opposent à la volonté de la nation. Les témoins ne manqueront pour dire quel jean-foutre c'était. » Il se tourna vers les autres gendarmes : « Eh bien, y a-t-il encore quelqu'un qui veuille tâter de la justice révolutionnaire ? »

— Si l'adjudant ne voulait pas que vous passiez, citoyen, c'est qu'il y en a déjà d'autres à l'intérieur, répondit l'un d'eux d'une voix qui manquait de fermeté.

— D'autres ? s'étonna Fleury. Et qui donc ? »

Le gendarme s'avança, le fusil collé contre sa jambe, garda un temps les yeux baissés sur le cadavre de l'officier. Sa barbe clairsemée ne parvenait pas à vieillir son visage rond encore enfantin. Il flottait dans l'uniforme élimé qui avait visiblement appartenu à un plus corpulent que lui.

« Des hussards de Saint-Domingue, finit-il par répondre en relevant la tête.

— Des nègres ? Vous les avez laissés passer ?

— Ils n'étaient pas seuls. Il y avait du beau monde avec eux. Des citoyens vivement intéressés par les jeunes brigandes enfermées dans l'entrepôt.

— Foutre ! Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— La vérité, citoyen. »

Fleury désigna le corps de l'officier de la pointe de son pistolet.

« Tu veux dire que ce jean-foutre nous a interdit d'entrer parce qu'il protégeait des scélérats ? »

Le gendarme confirma d'une brève inclinaison de la tête.

« Ils le payaient ? »

Le gendarme consulta ses confrères du regard avant de hocher à nouveau la tête.

« Et à vous autres, on n'achetait pas votre silence ? »

— Dame non, citoyen. On nous menaçait, si on parlait, de nous expédier dans les colonies.

— Et le citoyen Dumais, qu'en dit-il ?

— Oh, lui, il n'a guère le choix. Tant qu'il n'a pas reçu les indemnités qu'on lui a promises, il ferme les yeux. »

Un sourire fugitif éclaira la face lunaire de Fleury. Le hasard faisait bien les choses : ayant reçu l'ordre officieux, quasi clandestin, de noyer cent cinquante prisonniers, le capitaine de la compagnie de Marat tombait sur une affaire qui, bien exploitée, pouvait lui valoir la reconnaissance du représentant en mission.

« Citoyens gendarmes, je vous offre une occasion de vous racheter, déclara-t-il. Accompagnez-nous et aidez-nous à arrêter les scélérats qui se trouvent à l'intérieur. »

Le jeune gendarme s'inclina.

« Je suis à tes ordres, citoyen. »

Les cinq autres se joignirent aussi à la troupe des Marat. Fleury recommanda à ses hommes la discrétion : il fallait prendre par surprise les nègres de Saint-Domingue et les autres jean-foutre qui se livraient à d'odieuses activités dans l'entrepôt. Ils franchirent donc sans un mot l'entrée de la première enceinte où, le jour, les charrettes effectuaient leurs livraisons et leurs chargements.

« Y a des collègues à nous plus loin, prévint le jeune gendarme.

— Un moyen de les éviter ? murmura Fleury.

— En contournant le bâtiment par la gauche. C'est clos normalement, mais il reste une ancienne brèche qui n'a jamais été refermée. »

Ils traversèrent une première cour pavée, longèrent un quai surélevé devant lequel étaient alignées une vingtaine de charrettes vides, arrivèrent au coin du bâtiment, se faufilèrent à la file indienne dans l'étroit espace entre les deux murs, celui du bâtiment et celui de l'enceinte. Des éclats de voix graves résonnaient dans le silence nocturne, et, plus lointains, étouffés, des hurlements, des gémissements.

La brèche dont parlait le gendarme était une musse arrondie pratiquée dans le bas d'un large contrefort lié au mur d'enceinte. Des herbes folles coiffaient le petit tas de terre et de pierres descellées. Gendarmes et Marat s'y glissèrent un à un en rampant et se relevèrent maculés de boue. Le passage s'élargissait nettement de l'autre côté. Le vent s'y engouffrait en sifflant et répandait des relents insoutenables de déjections et de putréfaction. Une odeur que Cornuau reconnut

sans hésitation et qui déclencha en lui une cascade de souvenirs : la même puanteur rôdait dans les prisons de Nantes ou de Paris, au Bouffay, à la Conciergerie, à la Force.

« Prenez garde à la fosse d'aisance », prévint Fleury.

Les baquets et les seaux d'aisance des captifs étaient en effet vidés dans l'ancienne fosse à fumier, longue de trente pas et large de trois, creusée au pied du mur.

Ombres silencieuses, Fleury et ses hommes gagnèrent sans encombre l'entrée du bâtiment. Ils apercevaient les silhouettes des gendarmes répartis sur toute la largeur de la deuxième cour, une centaine de pas plus loin. Les fourneaux de leurs pipes jetaient des rougeoiements intermittents dans les ténèbres. Personne n'ayant pris soin de refermer la porte arrondie et basse insérée dans le portail monumental, les Marat s'introduisirent sans difficulté dans le bâtiment. La lueur d'une seule lampe à huile les accueillit sous un immense porche. Les cris et les geignements transperçaient maintenant les murs et lacéraient la pénombre. Ils avancèrent à pas de loup vers le fond du porche.

Un petit homme bedonnant surgit soudain de l'obscurité et se précipita à leur rencontre.

« Qui va là ? »

Il roulait de gros yeux à la fois inquisiteurs et inquiets. Son crâne se dévoilait par endroits entre ses rares cheveux collés par la crasse. Sa tête était directement plantée sur ses épaules, son double menton et le repli grasseux de sa nuque lui servant de cou. Il portait à la ceinture un énorme trousseau de clefs qui tintaient à chacun de ses mouvements. Fleury s'avança vers lui en lui faisant signe de parler moins fort.

« À qui donc ai-je l'honneur, citoyen ? »

Le petit homme lui retourna un regard dédaigneux.

« C'est plutôt à moi de t'poser cette question, citoyen. Qu'est-ce que toi et ces hommes foutez dans l'entrepôt à c't'heure ? »

Fleury se raidit.

« Je t'ai demandé, me semble-t-il, de parler moins fort. Je suis le capitaine Fleury, de la compagnie de Marat. »

Un voile de terreur glissa sur les traits du petit homme.

« Mais... mais personne nous avait prévenus d'votre... de ton passage, citoyen capitaine. Et puis les gendarmes auraient dû... »

— T'occupe pas des gendarmes. Ils sont avec nous. Nous venons prendre livraison de prisonniers, ordre du représentant Carrier. On m'a certifié que le citoyen Dumais, le gardien principal, en avait été averti et qu'il avait une liste à me remettre.

— J'crois pas, bredouilla le petit homme. J'suis Benoît, un de ses aides geôliers. Il m'en aurait parlé. Restez là. J'vais... j'vais le

chercher. »

Fleury l'agrippa par le col de sa veste épaisse et courte.

« Conduis-nous directement à la prison, citoyen benêt. Et n'essaie pas de nous jouer un tour à ta façon, tu le regretterais. »

Le petit homme acquiesça d'un hochement de tête effrayé. Marchant devant le capitaine, il conduisit la troupe dans une première pièce ronde puis, de là, il les entraîna dans une succession d'escaliers et de couloirs.

« Foutre, chuchota Qu'une-dent. Une chatte y perdrait ses p'tits là-dedans. »

Le tumulte se rapprochait. On distinguait pêle-mêle des vagissements de nourrissons, des hurlements de femmes, des glapissements de protestation, des quintes de toux, des rires graves.

« Pourquoi s'agite-t-on ainsi ? demanda Fleury à voix basse.

— C'est... c'est toujours comme ça dans les prisons, répondit Benoît. Les prisonniers se plaignent tout le temps. Il nous reste à peine de quoi les nourrir. »

Le petit homme avait ralenti le pas tout en lançant des regards sournois au capitaine. Il cherchait visiblement un moyen de donner l'alerte sans se compromettre.

« Comment se fait-il que tu sois seul ? Où sont passés le gardien et les autres geôliers ?

— C'est la nuit, citoyen capitaine. À c't'heure on reçoit d'ordinaire point de visite. Et puis les gendarmes veillent dehors. Y a pas de raison d'être plus nombreux. »

Ils étaient arrivés devant une lourde porte métallique et le petit homme avait élevé la voix. De la lumière se glissait dans les interstices et léchait le sol pavé de dalles de pierre.

« Eh bien, citoyen geôlier, qu'est-ce que tu attends pour ouvrir cette foutue porte ?

— À ton service, citoyen capitaine. »

Benoît se montra d'une maladresse insigne et probablement volontaire dans chacun de ses gestes. Il mit un temps fou à trouver la bonne clef puis à l'introduire dans le trou de l'énorme serrure, puis encore à la tourner et enfin à débloquer le pêne.

« Continue de faire le benêt, l'ami, et je te promets que je te fais traduire dès demain devant le tribunal révolutionnaire ! »

Le petit homme essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son front et son crâne dégarni.

« Fais excuse, citoyen, cette maudite serrure, elle en fait qu'à sa tête. »

La porte s'ouvrit enfin sans que son grincement prolongé et sinistre n'interrompe le vacarme. Fleury et ses hommes s'engouffrèrent dans une immense salle hérissée de colonnes et éclairée par endroits.

L'odeur, repoussante, prit Cornuau à la gorge. Des centaines d'hommes et de femmes reposaient sur des litières de paille au milieu de baquets et de seaux. Le paydret crut voir, à la lueur d'une lampe suspendue, le cadavre d'un nourrisson baignant dans un vase rempli d'excréments. Des frissons de dégoût montèrent du creux des reins et se propagèrent jusqu'aux extrémités de ses membres. Il ressentit également, au plus profond de lui, la réaction d'horreur de l'enjomineuse négresse. Dans l'entrepont du navire des pirates blancs, elle avait croupi elle aussi dans les déjections, les corps inertes et gonflés de nouveau-nés avaient flotté eux aussi dans un mélange d'eau salée et d'excréments.

Plusieurs Marat se détournèrent pour vomir. Des silhouettes hagardes se redressèrent devant eux et leur demandèrent, d'une voix à peine audible, s'ils venaient enfin les délivrer de cet enfer. Fleury, Qu'une-dent et les autres se dirigèrent vers une zone éclairée et séparée du reste de la salle par des tentures ; c'était de là que provenaient les cris et les rires.

Ils découvrirent derrière les tentures des hommes blancs et noirs vautrés sur de jeunes femmes dénudées et maintenues par d'autres hommes blancs et noirs. Il y avait là une quinzaine de hussards américains et une dizaine de compères dont quelques-uns étaient familiers à Cornuau. Les proies sur lesquelles ils s'acharnaient n'avaient pas pour certaines atteint leur quatorzième année. Elles se débattaient en hurlant et gémissant. Leurs tourmenteurs ne prirent pas garde à l'irruption soudaine des Marat, jusqu'à ce que le cri perçant d'un nègre donne l'alerte. Les hussards tentèrent aussitôt de s'emparer de leurs fusils posés contre le mur.

« Je serais vous, citoyens, je ne ferais point une bêtise pareille ! » rugit Fleury en brandissant son sabre.

Les hommes vautrés sur les jeunes filles se relevèrent et remontèrent en hâte leurs pantalons. Les captives restèrent allongées sur le sol, brisées, en pleurs. À cet instant, Cornuau remarqua la jeune femme blonde altière, vêtue d'une simple chemise déchirée, qui, debout contre le mur du fond, les deux bras emprisonnés dans les mains larges et fortes d'un hussard, le fixait avec des yeux agrandis par la surprise et l'effroi.

Cette femme, c'était Angélique de Béjarre.





CHAPITRE XXII

Le grenier baignait dans une obscurité totale, le meunier ayant refusé de remettre des chandelles à ses hôtes, de peur que des voisins ne remarquent de la lumière par les interstices du toit et n'aillent dénoncer tout le monde aux autorités du district. Il avait tiré ensuite le verrou après avoir attendu qu'Émile et ses compagnons étalent les sacs de jute et s'installent le plus confortablement possible. Il avait pris des mains de Claudine le cadavre de son petit et ordonné à son fils d'aller l'enterrer dans les environs. Comme le nouveau-né n'avait point été baptisé, on n'avait pas besoin de lui donner une sépulture chrétienne, il serait admis dans les limbes où il ne serait pas malheureux. Les sanglots de Claudine continuaient de déchirer la nuit bercée par les ululements du vent, le chant de la Sèvre, les craquements de la charpente du moulin et les ronflements de Grégoire, qui s'était endormi à peine allongé.

Émile, lui, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il avait machinalement vérifié la présence de la dague dans sa besace et constaté qu'elle chauffait à nouveau, pas aussi violemment que dans l'ancre de Mithra, mais elle était incontestablement sortie de sa neutralité froide. Son réveil l'avait surpris : les filles des eaux l'avaient conçue pour tuer l'esprit du mal et il la croyait définitivement éteinte après la mort du Père des Pères. Et voilà qu'elle ressuscitait, comme si un deuxième esprit du mal s'était levé sur terre et qu'elle détectait sa présence. L'abbé Rambaud avait coutume de dire que le démon était capable de prendre toutes les formes, principalement les formes humaines. Possédait-il l'un des Vendéens allongés à ses côtés ? S'était-il glissé dans le corps du meunier, dans celui de sa femme ou encore dans celui de l'adolescent à l'embryon de moustache et au regard sardonique ? À quoi servait-il d'avoir égorgé le Père des Pères, son propre père, si le mal redescendait aussitôt sur terre ? Il n'avait peut-

être pas tranché la bonne tête de l'hydre, et deux repoussaient déjà à la place de celle qu'il avait coupée. Quoi qu'il en fut, la dague confirmait ses inquiétudes et l'avertissait d'un danger. Il se redressa, se pencha sur Pierre-Marie, étendu sur les sacs à ses côtés, et constata que le jeune maraîchin ne dormait pas.

« Nous devons partir d'ici, chuchota-t-il.

— Trop tard, dit Pierre-Marie à voix basse. I sant bérède trop fatigués pour r'partir à c't'heure.

— Je suis certain que le meunier et son fils préparent un mauvais coup.

— Allons, les gens d'itchi sant point aussi mauvais qu'te crés.

O l'est à Paris qu't'as appris à d'venir si méfiant ? Avant, t'avais de l'estime pour les gens.

— Je ne peux pas t'expliquer, Pierre-Marie, mais je sens, je sais que l'esprit du mal est présent dans cette maison. Je te demande seulement de me faire confiance. »

Le jeune maraîchin se redressa à son tour. Ses yeux brillants dansèrent dans l'obscurité comme des étoiles folles.

« I oublie, ma foi, qu't'es fils de fée. O l'est encore ine de tes enjomineries ? » Sa voix était dépourvue de toute trace d'aménité. « De toute façon, i pouvant pas sortir : il a verrouillé la trappe.

— Justement, ça ne t'inquiète pas ?

— Dame non ! L'a point voulu qu'on nous dérange.

— Qui aurait pu nous déranger ? Il nous a juste enfermés comme des goretts dans leurs têts.

— L'est point un fils d'vesse, tcho gars. Laisse-me donc dormir, Milo, i aurant besoin de toutes nos forces demain. »

Émile se rallongea. Pierre-Marie avait sans doute raison. Peut-être l'arme des filles des eaux changeait-elle de température simplement parce qu'elle était frappée d'un enchantement. Il revint à la charge cependant quelques instants plus tard, quand il se rendit compte que la dague continuait de chauffer.

« Partons, je t'en conjure. »

Pierre-Marie poussa un soupir d'agacement. Claudine continuait de sangloter dans son coin.

« Et alle ? Qué to qu't'en fais ? alle pourra pas marcher bé loin.

— Il ne s'agit pas de marcher mais de sortir de ce moulin.

— O fait fret dehors. I allons attraper la mort.

— La mort ? On l'attrapera plus sûrement si on reste ici. On trouvera une grange, de la paille, mais, par pitié, Pierre-Marie, fichons le camp.

— Bon d'la, c'que t'as la caboche dure ! »

L'éclat de Pierre-Marie réveilla les autres.

« Qué to qui s'passe ? marmonna Grégoire d'une voix encore

embrumée de sommeil.

— O l'a que Milo pense qu'le meunier vut à c't'heure nous livrer aux patauds !

— Dame, o m'surprendrait : l'a l'air d'un brave gars.

— O faut écouter Milo. » Marie-Anne, elle, parlait d'une voix claire et déterminée. « L'est fils de fée.

— Fils de fée ? Qué to qu'est tchette histoire ?

— I o sé. Avant d'être épousée, i vivais aux Moutiers-sur-Lay.

I ai entendu parler d'li. »

Un long temps de pause s'ensuivit, qu'interrompit la voix bourrue de Grégoire.

« Pis ta, to savais, Pierre-Marie ?

— O l'est ce qu'i s'dit par chez nous, répondit le jeune maraîchin.

— I sant catholiques, nom de d'là ! O l'a pas de fées ni d'autres fariboles qui tiennent !

— Si Milo part, i pars avec li, insista Marie-Anne.

— Pis ma aussi, hoqueta Claudine entre deux sanglots.

— Et vous, les gars ? demanda Grégoire.

— O vaudrait p't-êt' mux, répondit Matthieu.

— Ma, i vas avec Matthieu », renchérit Balthazar.

Ils se turent. Le battement d'ailes d'un rapace s'envolant au-dessus de leurs têtes fracassa le silence du grenier baigné de ténèbres.

« Si t'es si malin, Milo, dis-nous donc comment qu'i faisant pour sortir d'itchi sans réveiller le meunier, reprit Grégoire.

— Il y a certainement un moyen, répondit Émile. À nous de le trouver.

— I voyant rin de rin ! »

Un craquement retentit soudain, une lumière vive emplit le grenier, révélant le plancher saupoudré d'un voile de farine, les sacs épars, les poutres tordues et noueuses de la charpente qui reposaient sur les faîtes des murs de pierre, le visage étonné de Matthieu et la face réjouie de Balthazar.

« I ai trouvé tchés grands bâtons d'soufre dans la giberne d'un failli pataud, déclara ce dernier. I ai gagé qu'le pouviant nous être utiles.

— Te pouvais pas l'dire plus tôt, espèce de grand fils d'vesse ? maugréa Matthieu.

— Dame, i en aviant pas eu besoin jusqu'alors. »

Le bâton s'éteignit, le grenier plongea de nouveau dans une poix fuligineuse.

« O faut pas les gaspiller, recommanda Pierre-Marie. Combé qu't'en as ?

— Une douzaine.

— Vérifions d'abord la trappe, proposa Émile. Voyons si on peut la démonter de ce côté.

— Vé près de la musse, Balthazar, pis allume un bâton. »

Ils se regroupèrent à tâtons autour de la trappe. Balthazar craqua un autre bâton sur le plancher. La flamme vive révéla Marie-Anne accroupie au centre du panneau de bois. Matthieu la poussa sans ménagement sur le côté. Ils examinèrent les linéaments de la trappe et constatèrent que les charnières se trouvaient de l'autre côté. Son épaisseur interdisait en outre de la briser à coups de crosse, sans compter que le vacarme aurait réveillé la maisonnée et peut-être l'ensemble du hameau. Le bâton s'éteignit. Claudine se remit à pleurer.

« Cré nom, maugréa Grégoire. I sant p't-êt' en train d'nous agiter pour de rin. I feriant mux de nous r'coucher pis d'attendre demain matin.

— Demain, il sera trop tard, lança Émile.

— Qué to qu't'en sais ? Les fées, alles existant pas, ni alles ni lurs faillis pouvoirs ! Et pis, tchos-là qu'aricotont avec le diab', les curés les avant tortous condamnés.

— Je n'ai pas de pouvoir, seulement un sentiment.

— Garde-les donc par-devers ta, tes faillis sentiments ! Ma, i m'en vas à c't'heure m'rallonger. »

Joignant le geste à la parole, Grégoire se recoucha en grommelant.

« O l'a bé un endroit par où passer, avança Matthieu.

— Où donc ?

— Le toit. À mon avis, tcho grenier donnant dessus la Sèvre. Une fois sur le toit, o l'a plus qu'à laisser tomber dans la rivière.

I avant juste quèques tuiles à bouger.

— L'ève est frède à cette saison, objecta Pierre-Marie.

— O faudra ensuite marcher vite pour s'réchauffer.

— Tout l'monde connaît pas nager.

— O l'a pas grand fond, itchi. Suffira de s'laisser porter par le courant. »

Un silence ponctua les paroles de Matthieu, le temps que l'idée fasse son chemin dans les têtes.

« Tout le monde est prêt à tenter l'aventure ? » demanda Émile.

Tous acquiescèrent, y compris les deux femmes. Claudine ajouta qu'elle aimait mille fois mieux bouger plutôt que de ressasser son chagrin dans « tchette goule de l'enfer ». La guerre lui avait pris son mari et son premier-né sans avoir eu le temps de lui donner un nom de baptême, elle n'avait plus rien à perdre, elle s'engagerait dans l'armée de Charette comme d'autres femmes avant elle et se battrait jusqu'à la mort contre les patauds et leur engeance maudite.

Ils utilisèrent encore six des bâtons souffrés de Balthazar pour découper entre deux chevrons une lucarne de la largeur d'un homme. Un air glacé s'engouffra dans le grenier et dispersa les voiles de farine

quand ils retirèrent les premières tuiles. Un rayon de lune glissa sur le plancher. L'entreprise leur parut soudain périlleuse, mais aucun d'eux ne parla de renoncer. Ils s'en tenaient à une décision qui ne reposait pourtant que sur les affirmations d'Émile, le dernier arrivé dans leur petite troupe, un homme qui ne s'était même pas battu en Vendée. Mais c'était un fils de fée, un enjamineur, un gars à qui l'on prêtait de grands pouvoirs. Puisqu'il en avait eu l'idée, il revint à Matthieu de se hisser en premier sur le toit du moulin, aux pentes heureusement assez douces. Quelques tuiles craquèrent sous ses sabots. Sa tête réapparut dans l'ouverture au bout de quelques instants.

« I avais vu juste. De tcho côté, i sant au-dessus de la Sèvre. La lune est avec nous, alle nous éclaire bé. Passez-me donc mes affaires, vous autres. I m'en vas sauter. »

Balthazar lui tendit son fusil, sa giberne et son rabalet. Ils l'entendirent encore marcher sur le toit, puis, après quelques secondes de silence, retentit le bruit sourd de son corps tombant dans l'eau.

« À ton tour, Balthazar, fit Pierre-Marie. I passeraî tât d'suite après ta. I attendrant tos les deux les femmes pour les aider à sortir d'la rivière. »

Balthazar hocha la tête, reboutonna sa veste, glissa la lanière de son fusil sur son épaule, enfonça son rabalet jusqu'aux oreilles et se jucha à son tour sur le toit. Pierre-Marie le suivit sans perdre de temps.

« T'aideras les feilles à grimper, Milo. Et pis essaie donc d'éveiller tchette tête de mule de Grégoire avant de...

— Pas la peine, Payot, i sé là. »

Grégoire se tenait derrière Émile, déjà équipé de sa veste, de son rabalet et de son fusil.

« Te crés tout d'même pas qu'i allais vous laisser partir sans ma ? » ajouta l'ancien.

Pierre-Marie hocha la tête avec un petit sourire avant de disparaître. Émile aida Claudine et Marie-Anne à se glisser par la lucarne, puis il resserra la lanière de sa besace et les rejoignit sur le toit. La lune, énorme, radieuse, éclairait les environs comme en plein jour. Du haut du moulin se dévoilaient, entre les arbres décharnés et les rochers aux courbes douces, les méandres argentés et sinueux de la Sèvre, frangés de roseaux frissonnants. Un paysage paisible, enchanteur. Le vent sec, soufflant avec force, contraignait les deux femmes à garder une main posée sur leur coiffe et l'autre sur leur robe. Elles avançaient d'un pas hésitant entre les rangées de tuiles. Émile vit Pierre-Marie, plus loin, se jeter dans le vide.

« Non de d'là ! » gronda Grégoire dans son dos.

Émile se retourna avec une telle vivacité que son rabalet faillit s'envoler. Il aperçut, au milieu du sentier qui serpentait à flanc de coteau, les lueurs de lampes brandies par une vingtaine d'hommes en

uniformes bleus. Devant eux, reconnaissable à son allure sautillante, marchait le fils du meunier.

« Pressez-vous, ils arrivent », souffla Émile aux deux femmes.

Elles oublièrent aussitôt leurs frayeurs et se hâtèrent vers le bord du toit. Arrivée la première, Claudine s'élança sans l'ombre d'une hésitation et tomba vingt pieds plus bas dans l'eau en soulevant une gerbe blême. Marie-Anne, saisie de vertige, se recula vers la cheminée proche à laquelle elle s'agrippa de toutes ses forces.

Émile s'approcha d'elle.

« Tu ne peux pas rester là. Viens avec moi. »

Elle secoua la tête sans répondre, incapable de surmonter sa peur.

« Donne-moi la main. »

Il la rejoignit et tenta de lui décoller les mains des briques de la cheminée, mais il n'y parvint pas, d'autant moins que, en équilibre précaire, il ne disposait d'aucun appui. Le vent s'engouffrait avec rage dans sa redingote et son rabalet. Il entendait maintenant les voix et les bruits de pas des patauds. La chaleur de la dague traversait sa besace et ses vêtements.

« Le diab' emporte les feilles ! » marmonna une voix derrière lui.

Grégoire ne perdit pas de temps à convaincre Marie-Anne. Il la frappa du plat de la main sur la nuque, assez fort pour qu'elle lâche prise et qu'elle parte en arrière. Il la saisit par la taille avant qu'elle tombe et, la soulevant aussi facilement qu'une poupée de chiffons, il se rendit à grands pas au bord de toit. Là, il prit son élan et sauta. Ils plongèrent dans l'onde noire puis réapparurent quelques pas plus loin dans le courant. Marie-Anne se débattait avec énergie pour se maintenir à la surface de l'eau. Rassuré sur son sort, Émile lança un dernier coup d'œil derrière lui. Les Bleus dévalaient maintenant la pente à vive allure, toujours guidés par le fils du meunier. Ils tenaient des chiens en laisse, des molosses énormes, dressés à ne pas aboyer. La solution proposée par Matthieu était finalement la meilleure : l'eau effacerait leur piste.

Émile cala sa besace sous son coude et, la main sur son chapeau, il se jeta dans le vide. Il n'eut pas besoin d'esquisser le moindre mouvement quand il s'enfonça dans l'eau glacée. Happé par le courant, il remonta peu à peu à la surface. Saisi, suffoquant, ballotté, il reprit sa respiration et commença à remuer les bras et les jambes. Il ne pouvait pas se diriger dans le flot puissant, mais ses mouvements lui permettaient de garder la tête hors de l'eau. Les branches basses des arbres défilaient à grande vitesse dans son champ de vision. De temps à autre, il heurtait violemment un rocher et demeurerait un instant dans les remous avant d'être à nouveau emporté. Il finit par être rejeté au bout d'un interminable voyage chaotique sur une grève jonchée de cailloux.

Les autres l'y attendaient en grelottant. Pierre-Marie l'aida à se relever. Ses vêtements imbibés pesaient sur ses épaules comme un joug.

« Foutons l'camp d'itchi ou i allant glacer su piace !

— Ils ont des chiens, souffla Émile en retirant son rabalet et en le vidant de son eau.

— Les grands fils d'garce !

— Vous savez de quel côté de la Sèvre nous sommes ?

— Le bon, pour sûr ! »

Ils gravirent le coteau opposé et marchèrent deux bonnes lieues afin de lutter contre la froidure humide. Ils aperçurent un bourg dans le lointain, La Bruffière selon Grégoire. Ils ne s'y aventurèrent point, sachant que les patauds occupaient la région de Montaigu et qu'ils avaient toutes les chances d'être arrêtés par les gendarmes ou une patrouille de bons patriotes. Les deux femmes suivaient l'allure pourtant soutenue sans proférer une plainte. Claudine pleurait en silence, la lumière argentée de la lune se reflétait dans ses yeux emplis de larmes.

Une grande bergerie se dressait au bord d'un champ et, leurs vêtements étant à peu près secs, ils décidèrent de s'y reposer jusqu'à l'aube. L'odeur de mouton n'avait pas déserté le bâtiment vide et délabré. Ils se partagèrent sans un mot les restes de paille qu'ils purent rassembler, s'en faisant à la fois des matelas et des couvertures. Émile sortit discrètement de sa besace la dague de la fille des eaux et la glissa sous ses vêtements. Bien qu'à peine tiède, le métal contribua à le réchauffer. Le souper offert par le meunier n'était plus qu'un lointain souvenir. Son ventre déjà vide réclamait à nouveau son dû. Il ressentait la présence de Perrette avec une intensité bouleversante. Le cœur de la jeune femme semblait battre avec le sien. Elle était la véritable raison de son reniement du Père des Pères et du culte de Mithra. L'amour était incomparablement plus fort que les sortilèges des fées. Il aurait pu perdre la vie dans l'affaire, mais qu'est-ce qui valait mieux ? Mourir en paix avec soi-même, croupir dans les regrets et les remords ou, pire encore, sombrer dans l'oubli ?

« Nous diras-tu, Milo, comment qu't'as fait pour d'viner qu'les patauds alliant arriver ? »

Grégoire avait posé la question, mais tous les regards étaient tournés vers Émile. Ils ne dormaient pas malgré leur fatigue. Un rayon de lune tombait dans la bergerie par une haute lucarne et révélait le sol de terre battue jonché de brins de paille et de crottes de mouton.

« Je te l'ai dit tout à l'heure, un sentiment.

— Allons, te nous f'ras pas croire tchu ! T'es un enjamineur, pas vrai ?

— Tu as dit toi-même tout à l'heure que les fées n'existent pas.

— Dame, o s'pourrait bé qu'i m'trompais. Les curés voulant pas qu'i allant voir les enjomineurs ou les sorcières.

— C'est justement pour vos bons prêtres que vous vous battez, non ?

— Pas seulement, intervint Pierre-Marie. O l'est aussi contre tchés patauds d'la ville qu'achetant totes les terres pis qui sant pires avec nous qu'les anciens maîtres. Les anciens maîtres, le nous connaissant bé. Les nouveaux maîtres, tchos-là qui sant venus avec la Révolution, le voulant nous prendre bérède plus. Dame, nous, i en voulant point.

— Les aristocrates ne vous feront pas de cadeaux non plus s'ils récupèrent leurs terres.

— Te disais hier que rien s'rait plus jamais comme avant. P't-êt' que les anciens maîtres s'montreront plus généreux avec nous. »

Une rafale s'engouffra par l'entrée dépourvue de porte et souleva les brins de paille. Les hurlements des loups et les cris rauques des rapaces trouaient par instants la paix nocturne.

« Dis-me, Milo, ta qu'es fils de fée, ta qui vois plus loin que nous autres, peux-tu m'dire où s'trouve mon petit en ce moment ? »

Claudine frissonnait de froid et de chagrin. Les mots peinaient à se frayer un passage entre ses lèvres tremblantes.

« Je ne suis qu'un homme de chair et de sang comme vous, répondit Émile. Je sais seulement que ton petit ne souffre point en cet instant. Pas plus que ton mari.

— Te... te crés que l'bon Dieu les prendra avec li ?

— Si Dieu est bon, et il ne peut que l'être, ça signifie qu'il accueille tout le monde dans son paradis.

— Pas les parpaillots ni les autres mécréants, tout de même ? s'insurgea Grégoire. Pas les nègres d'Afrique ou les sauvages d'Amérique ? Pas tchos-là qui sont point baptisés ?

— Tout le monde, répéta Émile d'une voix douce. Ou bien sa bonté n'est pas infinie.

— Dame, o l'est sûrement point chrétien de dire tchu !

— Ma, i trouve qu'o l'a rin d'plus chrétien, intervint Marie-Anne. Rappelle-te c'qu'a dit Jésus : les hommes sont tortous les enfants de Dieu.

— Pis ta, rappelle-te c'qu'a dit le meunier hier soir : demande-t-on à une femme de comprendre ? »

Marie-Anne serra plusieurs brins de paille dans sa main avant de les lancer rageusement contre le mur. Elle avait retiré sa coiffe ; sa chevelure défaite et désordonnée lui donnait un air farouche.

« Tcho grand zirou l'a une belle goule, mais le nous a dounés aux patauds.

— L'est bé comme tos les meuniers, maugréa Matthieu. Prêt à vendre père et mère pour s'faire bé voir des autorités.

— En tout cas, Milo, fils de fée ou pas, enjomineur ou pas, o l'est

grâce à ta qu'i dormant pas tchette nuit dedans une prison d'la République, dit Balthazar.

— Dormons à c't'heure, proposa Pierre-Marie. Demain, i aurant besoin de forces pour nous rendre dedans la forêt de Grasla. P't-êt' qu'avec un p'tit de chance i pourrant fêter Noël là-bas.

— I saurai jamais... jamais où qu'l'est enterré », gémit Claudine avec un sanglot étouffé.

Un soleil pâle brillait dans un ciel d'un bleu pur, profond. Il ne suffisait pas à percer les étoupes de brume autour des bosquets ni à réchauffer un air plus coupant qu'une faux, mais, au moins, ils ne risquaient pas d'être trempés par les averses. Leur séjour dans l'eau glacée de la Sèvre n'avait laissé que peu de traces, hormis chez Claudine qui, affaiblie par le chagrin et les nuits sans sommeil, toussait à fendre l'âme. Les arbres parés de dentelles de givre se tenaient prêts à célébrer la naissance du Seigneur. Les flaques avaient gelé dans les ornières et les becs des corbeaux ne pouvaient plus transpercer une terre plus dure que la pierre.

« O l'a dos loucs par là », grogna Grégoire.

Il désigna les traces fraîches au milieu de la gelée blanche qui recouvrait un champ.

« Dame, l'ont qu'à venir ! s'exclama Balthazar en brandissant son fusil. I saurant les accueillir comme le l'méritant. »

Émile eut une pensée pour Norbert, le vieux Bert, et ses deux loups, victimes tous trois d'une méprise entretenue par les frayeurs ancestrales. Qu'ils fussent d'un bord ou de l'autre, les hommes tendaient à détruire ce qu'ils ne comprenaient pas. Les montagnards, poussés à l'extrémisme par les sections elles-mêmes manipulées par les adorateurs de Mithra, n'avaient pas cherché à comprendre les Vendéens ni les autres populations insurgées. C'étaient, sur le chemin d'une société idéale, triomphale, des punaises qu'il fallait écraser, les insupportables survivants d'un monde abhorré dont on effaçait avec rage les dernières traces. Ni l'organisation de Mithra ni le Comité de salut public n'étaient d'humeur à composer avec d'autres croyances, d'autres visions, pressés l'une et l'autre d'imposer leur culte et leur homme nouveau.

« I cré bé qu'o l'est Montaigu, dit Pierre-Marie, le bras pointé sur les fumées grises qui s'évanouissaient dans l'azur du ciel.

— O faut surtout pas y aller ! glapit Grégoire. O l'a qu'dos faillis patauds dans tcho bourg !

— Où qu'i allant trouver à manger ? demanda Balthazar. Si i ai rin dans le ventre d'ici une heure, i tiendrai point le coup.

— Ma non plus, renchérit Claudine.

— Attendons d'être rendus à L'Herbergement ou à La Rabatelière, trancha Pierre-Marie. Là-bas, les gens nous s'ront un p'tit plus

favorables. »

Ils se remirent donc en marche, s'engageant dans le mauvais chemin qui reliait le bourg de Montaigu au village de L'Herbergement, se cachant dans les fourrés chaque fois que se rapprochait le grondement caractéristique d'une voiture ou d'une chevauchée. Ils virent ainsi passer une malle-poste ralentie par les ornières et un détachement de cavaliers républicains lancés au grand galop.

« Les grands fils d'garce, siffla Grégoire. I sais pas c'qui m'empêche d'leur fiche un peu d'plomb entre les deux oreilles !

— Prends donc patience, Grégoire, murmura Pierre-Marie. Quand que te s'ras avec les gars de Charette, te pourras t'battre tout ton saoul. »

Au croisement de deux chemins, ils rencontrèrent un vieil homme qui, à demi affalé sur son siège, conduisait un curieux attelage composé d'un bœuf famélique et d'un baudet habillé de longs poils. Son tombereau aux roues grinçantes et aux planches ajourées était à moitié rempli de souches et de branches coupées. Quand ils se présentèrent devant lui, le vieil homme s'arc-bouta sur ses jambes et tira de toutes ses forces sur ses guides. Il n'esquissa aucun mouvement en direction du mousquet posé à ses côtés sur un sac de jute.

« Un drôle d'attelage que t'as là, l'ancien, fit Balthazar.

— Pour sûr ! répondit le vieil homme. O l'est to c'que les patauds m'avant laissé. Encore heureux que tchés deux-là, l'âne pis l'bœuf, s'entendant comme dos larrons d'la même sorte.

— Comme dans la crèche où qu'est né notre Seigneur, alors ! » s'écria Marie-Anne.

Le vieil homme souleva son rabalet et fronça les sourcils. Son visage portait à la fois les stigmates de la vieillesse et les marques de l'intempérance, cheveux blancs, rides, couperose, nez raviné, blanc des yeux strié d'éclats sanguins.

« Vous êtes des blancs d'retour de Bretagne, vous autres, pas vrai ?

— On cherche un p'tit quelque chose à manger », dit Balthazar.

Le vieil homme les fixa un à un avant de hocher la tête.

« Mon gars est dans l'armée de d'Elbée, murmura-t-il. O s'dit par chez nous que d'Elbée a été blessé pis qu'il'est parti à Noirmoutier. Mon gars, en tout cas, est point revenu. I sant sans nouvelles de li. I avant pas grand-chose à la maison, mais, dame, v'nez avec ma. I trouvant bé d'quoi vous douner à manger. Et pis vous pourrez vous réchauffer. Montez donc à c't'heure. »

Pierre-Marie et ses compagnons grimpèrent dans la charrette et aidèrent les deux femmes à se jucher près d'eux. De la voix et des guides, le vieil homme commanda à ses bêtes de repartir.

Émile glissa la main dans sa besace. La dague diffusait une chaleur douce, agréable. Le lent balancement du tombereau lui rappela

l'interminable trajet de la charrette des condamnés dans les rues de Paris. Une parenthèse déjà lointaine, une autre vie. Il était resté le Milo de La Réorthie, le protégé de l'abbé Rambaud et de sa vieille servante, l'enfant courant à perdre haleine dans les bois et les prés. Le bocage l'avait enjominé bien plus sûrement que les fées. Au sein de cette nature autrefois paisible et aujourd'hui meurtrie, il était de nouveau chez lui.

Simple parmi les simples.

« O l'est bon d'revoir le pays, pas vrai ? »

Il répondit d'un large sourire au murmure de Pierre-Marie.





CHAPITRE XXIII

« Si je connais Angélique de Béjarre ? »

Assise sur le lit, adossée à l'oreiller, Sylvette peigna ses cheveux bruns et raides d'un air pensif. Cornuauud la trouvait plus jolie au réveil, avec ses traits encore imprégnés de sommeil et sa chevelure dénouée. Il aimait par ailleurs son corps ferme, sain, vigoureux, même s'il n'exultait jamais dans ses bras.

« Tu dis qu'elle est prisonnière dans l'entrepôt des cafés ? »

— Tu la connais ou non ? répéta Cornuauud avec une pointe d'agacement. Me semble qu'elle vient de ton coin. »

Pas le moment de jouer aux devinettes avec lui. Il n'avait pas dormi de la nuit et ses nerfs à vif se tendaient comme des cordes d'arc à la moindre contrariété. Les Marat s'étaient rassemblés afin de donner aux calotins leur dernier bain, ils n'avaient pas prévu de conduire les hussards de Saint-Domingue et quelques hommes de la Municipalité et du district à la prison du château. Tout au long du trajet, les promesses de grâce et les menaces de vengeance avaient fusé aux oreilles de Fleury et de ses hommes, mais le capitaine était resté imperturbable. Les fautifs prétendaient tous connaître personnellement le représentant en mission Carrier ; les nègres affirmaient quant à eux que Pinard, leur redoutable chef, ne laisserait rien, pas même un bout d'os, de la compagnie de Marat.

L'enjomineuse vaudoun avait paru surprise, puis déçue, de découvrir des hommes de son pays dans l'entrepôt : ils se comportaient avec les prisonnières blanches comme les marins du navire avec les captives noires. Est-ce que, dans le pays de l'homme blanc, on était voué à se comporter comme l'homme blanc ? Ou est-ce que la même malédiction frappait tous les êtres humains ? Elle avait battu le rappel de ses souvenirs. Depuis qu'elle avait l'âge de comprendre, elle ne se rappelait pas avoir vu les guerriers du village

se conduire avec une telle férocité, une telle cruauté. Ils combattaient avec noblesse d'autres guerriers, sagaie contre sagaie, bâton contre bâton, bouclier contre bouclier, torse contre torse, sueur contre sueur, sang contre sang, jamais ils ne s'acharnaient contre des anciens, des femmes ou des enfants. Mais, avant ce jour maudit où les pirates l'avaient emmenée dans leur bateau, elle n'avait pas quitté les terres rouges, elle n'avait pas observé d'autres hommes en d'autres lieux. La malédiction avait déjà frappé les villages voisins en tout cas. Les siens n'avaient-ils pas été trahis par des guerriers de la tribu la plus proche ?

Fleury avait conduit tout ce beau monde braillard et gesticulant au château, réveillé le concierge et parlementé un petit moment avec lui pour qu'il accepte de donner une cellule aux prisonniers. Le concierge avait lui aussi reconnu certains des membres de la Municipalité encadrés par les Marat et, pris entre le marteau et l'enclume, il avait hésité en se grattant la barbe. Puis, comme Fleury ne lui laissait guère le choix, il avait fini par enfermer les nouveaux arrivants dans deux cellules au préalable vidées de leurs occupants, les Blancs d'un côté, les nègres de l'autre. Aux uns il avait apporté du vin et un plantureux repas, affirmant avec un sourire cauteleux qu'il ne tarderait pas à recevoir leur ordre d'élargissement, aux autres un peu d'eau croupie, du pain sec et des insultes.

Cornuau n'avait pas été fâché de sortir de l'enceinte du château, de respirer l'air frais du petit jour, de contempler la lumière de l'aurore qui enflammait les bancs de brume pareissant au-dessus de la Loire. Angélique de Béjarre l'avait supplié en silence de la délivrer de l'entrepôt des cafés. Il n'était pas parvenu à échanger le moindre chuchotement avec elle, seulement des regards aussi parlants que des mots. L'intervention des Marat avait épargné à Angélique de subir le sort des autres brigandes. Les violeurs avaient compris, à son allure hautaine, à sa beauté distinguée, qu'elle était de haute lignée, ils l'avaient gardée pour la bonne bouche, ils l'avaient préparée pour le sacrifice en lui laissant sa chemise afin qu'elle ne fut point endommagée par les premiers froids de ce mois de décembre, ou frimaire, ou nivôse, foutre, on ne savait plus à quel calendrier se vouer.

« Mon père est métayer sur les terres de Béjarre, répondit Sylvette. J'ai souvent vu Angélique à la maison. J'ai bien envie de lui rendre visite dans sa prison.

— Faudra faire vite. À mon avis, elle était sur la liste de cette nuit. Elle a eu d'la chance qu'l'entrepôt soit infesté de rats.

— Des rats ?

— Des rats humains, j'veux dire. Des nègres de Saint-Domingue et des gars d'la Municipalité.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquaient dans l'entrepôt en pleine nuit ? »

La candeur de Sylvette fit sourire Cornuaud.

« Y a plein de jolies filles là-bas ! Des petites brigandes bien plus fraîches que les catins enfermées aux Saintes-Claire. Ces gorets vont les foutre avant qu'elles soient décapitées ou noyées dans la Loire. »

Sylvette n'eut pas la réaction outragée à laquelle il s'attendait.

« Tous les hommes sont des gorets, se contenta-t-elle de murmurer en attachant ses cheveux sur sa nuque.

— T'étais bien contente d'en trouver un l'autre jour, pas vrai ? »

Elle le fixa avec un feu soudain dans ses yeux bruns qui l'interloqua.

« La vie ne nous laisse pas toujours le choix, Belzébuth !

— À qui l'dis-tu, soupira-t-il en se laissant tomber de tout son long sur le lit. J'irai tantôt avec toi à l'entrepôt. J'trouverai p't-êt' le moyen de sortir de sa prison la Madone de la mort.

— La Madone de la mort ?

— C'est de même que ses hommes l'appellent sur le champ de bataille.

— Comment tu le sais ?

— Je l'sais, dame, c'est tout », marmonna-t-il d'une voix déjà engourdie de sommeil.

Ils partirent pour l'entrepôt en début d'après-midi.

Deux heures plus tôt, Cornuaud avait fait un détour par le local de la compagnie de Marat et demandé à Qu'une-dent, encore à jeun, où il pouvait se procurer une autorisation de visite.

« Qu'est-ce que tu veux en foutre ?

— Sylvette, la fille qui vit à c't'heure chez moi, connaît une prisonnière à l'entrepôt et elle voudrait lui rendre visite.

— Le nom d'la péronnelle en question ?

— J'sais pas au juste. J'connais qu'son prénom, Angélique.

— Pourquoi, foutre, qu'elle veut lui rendre visite ?

— Elle veut être sûre qu'il s'agit bien d'la même personne.

— Que fiche donc cette Angélique à l'entrepôt ?

— Dame, elle est vendéenne, et j'crois bien qu'elle est accusée de complicité avec les culs-blancs. Écoute, Qu'une-dent, j'veux juste faire plaisir à ma maîtresse, c'est pas une affaire. »

Qu'une-dent s'était renversé sur son fauteuil avec un gloussement.

« Reviens dans une heure, Belzébuth, tu l'auras, ta foutue autorisation. »

Une heure plus tard, comme promis, Qu'une-dent tendait au paydret le papier rayé de bleu et rouge, signé de la main de Chaux.

« Vu tout ce qu'je sais sur lui et sa faillite frauduleuse, ce jean-foutre du comité peut rien me refuser... »

Sylvette et Cornuaud se rendirent à pied au quai de la Fosse. Les

piétons avançaient plus vite que les voitures sans cesse arrêtées et fouillées par les patrouilles du club Vincent la Montagne ou du comité. Le ciel clair et dégagé redonnait un peu de couleurs et de gaieté à la ville. Les bateaux, les gabarres, les barques glissaient en silence sur la Loire frétilante. Les marchés continuaient d'être animés malgré le froid et l'heure tardive. Des odeurs de poisson frais et de châtaignes grillées s'insinuaient dans l'air figé. Les petits vendeurs ambulants ne cessaient de bourdonner comme des mouches autour des passants. Ils criaient les titres des journaux du jour en écorchant les dates. Il était question du scandale de la Compagnie des Indes dans lequel était compromis Fabre d'Églantine, le créateur justement du fichu calendrier républicain. Et aussi de la défaite au Mans de la grande armée vendéenne dont il ne restait que des débris. Aux brigands, on n'annonçait pas d'autre avenir qu'un écrasement total et définitif sur les bords de la Loire. Cornuau songea à tous ces pauvres bougres jetés dans une aventure qu'ils n'avaient pas réclamée. Ils avaient su défendre leurs valeurs ancestrales dans une région qu'ils connaissaient dans ses moindres recoins, puis, victimes des intrigues de certains membres du Conseil, découragés par la mort de leurs généraux les plus valeureux, ils avaient perdu toute chance contre les armées de la République sur une terre inconnue et finalement hostile.

« J'ignore ce que sont devenus les journaliers de L'Herbaudière, murmura Sylvette. Pierre-Marie, Jacques Guillebeau. Ces deux enragés se sont engagés dans l'armée catholique. Et puis Émile... »

Ce nom claqua comme un coup de fouet aux oreilles de Cornuau.

« Émile ? Un petit gars du bocage qui parle comme un savant d'la ville ?

— Tu le connais donc ?

— La dernière fois que j'l'ai vu, si c'est bien lui, il était en partance pour l'échafaud de la cour du Carrousel, à Paris. »

Le paydret se souvenait également de la peur atroce qu'il avait ressentie dans le couloir de la prison du Châtelet quand le prisonnier avait tiré la dague enjominée. La sorcière négresse avait elle-même rué comme fouine en cage à la vue de l'arme. Émile avait raconté à Kolly qu'il était originaire d'un bourg du bocage situé tout près des grandes plaines du Sud : pas de doute, il s'agissait bien du même homme.

« Émile ? Condamné à la guillotine ? Mon Dieu, qu'a-t-il donc fait ? »

Sylvette avait blêmi.

« Il était accusé d'avoir massacré la famille d'un banquier.

— Impossible ! Un homme comme lui ne peut pas commettre ce genre de crime.

— Impossible ou pas, il a été jugé. À c't'heure il doit pourrir dans

une fosse commune avec la tête en moins. »

Sylvette faisait des efforts désespérés pour retenir ses larmes. Elle resserra sa coiffe puis s'absorba dans la contemplation d'une galiote qui manœuvrait le long du quai.

« T'avais donc tant d'amitié pour lui ? demanda Cornuaud avec une pointe de dépit.

— Je... je l'aimais comme un frère, voilà tout.

— Un frère qu'a mal torneviré, dame. »

Cornuaud savait pertinemment qu'on avait imputé au petit bocain ses propres crimes, mais autant salir la mémoire d'un mort. Il n'allait tout de même pas révéler à Sylvette quel homme il était vraiment, un monstre possédé par une succube d'Afrique. Il avait failli l'avouer à Renée : la jeune veuve de Cholet avait assez de tendresse en elle pour l'accepter tel qu'il était. Il n'avait pas osé, de peur de rompre l'enchantement, il le regretterait sans doute jusqu'à sa mort.

« Il avait l'air d'un homme bon et sage, murmura Sylvette.

— Faut surtout pas s'fier à la bonne mine des gens, rétorqua Cornuaud. Allons-y, à c't'heure, ou on arrivera trop tard. »

Ils montèrent vers l'entrepôt par des ruelles où des nuées de mouettes piaillantes survolaient les charrettes et les voitures. L'activité battait son plein malgré le blocus et la pénurie. On venait livrer principalement des tissus des Mauges et des barriques de vin vides ou pleines. Des navires hollandais ou américains s'apprêtaient à appareiller en espérant que leur pavillon leur permettrait de forcer le blocus.

Cornuaud ne reconnut pas l'entrepôt en plein jour. Le bâtiment avait perdu son caractère hostile, il était même d'une certaine élégance avec ses murs blancs, ses colonnes et ses larges fenêtres hérissées de barreaux. Cette fois, le paydret ne fut pas obligé de braquer une arme sur les gendarmes de faction, il lui suffit de présenter l'autorisation de visite. Il repéra des traces de sang sur les cailloux et la terre battue devant la grande entrée ; c'était là que le gendarme tué à bout portant par Fleury s'était effondré quelques heures plus tôt.

Ils se mêlèrent au flot de visiteurs qui se pressaient devant la porte principale de l'entrepôt. Les aides geôliers prenaient un temps fou pour vérifier les papiers, au point que certaines femmes se demandèrent si elles pourraient entrer avant l'heure de fermeture ou si elles devraient revenir le lendemain à l'aube. Cornuaud saisit Sylvette par le bras et l'entraîna vers l'avant en bousculant les gens placés devant lui. Quelques protestations s'élevèrent, vite étouffées par le regard noir et les larges épaules du paydret.

Lorsqu'ils se présentèrent devant l'aide geôlier assis derrière un registre posé sur une grande table, ce dernier leur ordonna de

retourner en arrière jusqu'à ce que, fixant le grand gaillard planté devant lui, ses yeux s'agrandissent d'effroi.

« On s'retrouve, pas vrai ? » lança Cornuaud.

Il avait reconnu Benoît, le petit homme qui avait conduit de mauvais gré les Marat à la porte de la prison. L'aide geôlier n'avait pas passé une bonne nuit à en croire sa mine chiffonnée, ses yeux rougis, ses rares cheveux en bataille, la barbe ombrant ses joues rondes. Le gardien de l'entrepôt et ses assistants ne devaient pas en mener très large depuis la visite nocturne du capitaine Fleury et de ses hommes. Considérés au mieux comme des corrompus, au pire comme des complices, ils vivaient désormais dans la crainte permanente d'être arrêtés et jetés à leur tour dans cette prison qu'ils avaient si mal gardée.

« Que veux-tu ? » demanda Benoît d'une voix oppressée.

Cornuaud lui tendit l'autorisation.

« Juste que tu nous laisses entrer, cette jeune femme et moi. On voudrait voir une prisonnière. »

L'aide geôlier déplia le papier, le parcourut rapidement, recouvra aussitôt ses réflexes de geôlier.

« Pour quel motif ?

— Pose donc pas de question. De même, j'répondrai pas à celles qu'on pourrait m'poser à ton sujet. »

Benoît hocha la tête, rendit son autorisation à Cornuaud et, d'un geste de la main, lui montra le fond du grand porche.

« Pas la peine de t'inscrire dans le registre. Tu connais le chemin, pas vrai ? Donne le nom de la personne que tu veux voir à Thibaud, l'aide geôlier de garde à la porte. Il ira te la chercher.

— Merci, citoyen, t'es un ami. »

Benoît haussa les épaules, se détourna et fit signe aux deux femmes suivantes d'avancer.

Le dénommé Thibaud avait pire allure encore que son confrère. Grand, maigre, voûté, il portait des vêtements qui n'avaient pas été nettoyés depuis des lustres. Comme il ne lavait pas davantage ses cheveux et son corps, il répandait avec générosité une odeur qui balançait entre porcherie, égout et tannerie. Le couloir donnant sur la porte en fer était le théâtre de scènes à la fois déchirantes et grotesques. Au milieu d'une indescriptible cohue, des hommes, des femmes, des enfants s'étreignaient avant que les gardes en uniformes bleus ne les séparent avec brutalité. L'éclairage parcimonieux dispensé par les lampes suspendues révélait des masques tragiques dans les recoins de pénombre, des visages déformés par la douleur, les privations et le chagrin. Les sanglots, les lamentations, les chuchotements entretenaient une atmosphère de veillée funèbre.

« Mon Dieu, quelle puanteur ! murmura Sylvette, le nez froncé.

— C'est comme ça dans toutes les prisons, dit Cornuaud.
— Tu en parles comme si tu y étais habitué.
— M'est arrivé une ou deux fois de m'y r'trouver enfermé. C'est l'époque qui veut ça. Plus personne n'est à l'abri d'la prison de nos jours. »

Tout en se tenant à distance respectable de la redoutable haleine de Thibaud, Cornuaud déclara qu'ils souhaitaient rendre visite à une certaine Angélique.

« Angélique comment ? demanda l'aide geôlier. C'est qu'il y en a plusieurs là-dedans. À croire que tous les calotins appellent de même leurs filles.

— Une grande et belle femme d'une vingtaine d'années, blonde, la peau claire, les yeux noirs.

— Ah, sans doute celle qu'les autres appellent la Madone...

— Ça doit être elle », acquiesça Cornuaud.

L'aide geôlier dégagea une clef du trousseau passé dans sa ceinture et ouvrit la porte avec davantage d'habileté que Benoît au cours de la nuit.

« Pourquoi ne lui as-tu pas donné son nom ? demanda Sylvette après que Thibaud se fut éloigné. Ç'aurait été plus facile.

— J'suis pas certain que les geôliers la connaissent sous son vrai nom. Elle était l'un des chefs de l'armée vendéenne. Elle aurait été fusillée sitôt sa capture si les patauds l'avaient appris.

— Des fois, Belzébut, tu parles comme un insurgé.

— Dame, j'peux point oublier que j'suis un paydret. »

L'attente se prolongea. Ils trompèrent leur impatience en contemplant les scènes bouleversantes qui se jouaient autour d'eux. La mort rôdait dans le couloir. Les prisonniers ne sortiraient de l'entrepôt que pour une dernière promenade sur la Loire ou dans les carrières de Gigant. Carrier et ses sbires avaient banni le mot clémence du vocabulaire révolutionnaire. Captifs et visiteurs savaient qu'il n'y aurait pas d'autre rencontre, pas d'autres adieux. L'enjomineuse négresse, elle, n'avait pas eu le temps de saluer les anciens du village ni les hommes, nombreux, qui avaient partagé sa couche. Ils s'étaient glissés dans sa case au cœur de la nuit, attirés par sa magie vaudounô, pensant qu'ils puiseraient dans ses bras force et virilité. Elle avait gardé des traces de leur passage pour fabriquer des fétiches et les tenir en son pouvoir. Elle n'avait eu à s'en servir qu'à de très rares occasions, quand l'un de ses amants feignait de ne plus la reconnaître ou racontait de mauvaises fables à son propos. Alors elle le rendait fou d'amour, et elle s'arrangeait pour qu'il ne puisse pas assouvir son désir jusqu'à ce qu'il se traîne, suppliant, à ses pieds. Elle avait pourtant fait le serment de ne jamais utiliser les connaissances vaudounô à des fins personnelles. Elle avait eu des faiblesses, elle aussi. Peut-être que si

elle s'était montrée moins orgueilleuse, elle aurait pu éviter à son village d'être dévasté par les charognards blancs. Le destin l'avait voulu ainsi, elle ne pouvait pas revenir en arrière. Le sang des démons blancs aurait beau remplir la mer, il ne réparerait pas ses fautes.

Thibaud revint en tirant par le bras une jeune femme blonde et pâle vêtue d'une redingote, d'une chemise, d'une culotte et de bottes d'homme.

« C'est bien celle-là ? »

Angélique sourit à Cornuaud puis fixa Sylvette avec attention, cherchant visiblement à lui associer un souvenir, un nom. Sa captivité l'avait considérablement amaigri. Ses joues s'étaient creusées, son teint clair avait viré au jaune, le noir d'ordinaire perçant de ses yeux s'était terni.

« J'vous donne une demi-heure, pas plus », précisa Thibaud avant de se diriger vers de nouveaux arrivants.

Cornuaud désigna un renforcement du mur quelques pas plus loin dans le couloir. Angélique vacillait, souffrant sans doute de l'une de ces nombreuses maladies qui déferlaient dans les prisons nantaises et faisaient craindre en ville des épidémies de grande ampleur – c'était l'une des raisons pour lesquelles Carrier avait décidé de précipiter les exécutions. Ils s'assirent tous les trois dans la pénombre, à même les dalles de pierre humides, et restèrent un long moment sans dire un mot.

Sylvette fut la première à rompre le silence.

« Vous ne vous souvenez donc pas de moi ? »

Les paupières d'Angélique se plissèrent comme si elle plongeait profondément en elle-même.

« Tu es Sylvette, la fille aînée de René Martineau, notre métayer de L'Herbaudière, finit-elle par répondre. Je ne m'attendais pas à te voir ici. Toi non plus, Belzébuth, encore moins vêtu comme un sans-culotte.

— C'est juste affaire de circonstances, dit Cornuaud. Je suis venu à Nantes afin d'chercher un embarquement pour les Amériques, j'me suis retrouvé engagé dans la compagnie de Marat pour gagner ma vie.

— Marat ? L'un des pires monstres engendrés par la Révolution ! » siffla Angélique.

Elle recouvrait subitement sa combativité, sa superbe. Elle fut secouée par une violente quinte de toux.

« Vous avez attrapé la mort, là-dedans », s'exclama Sylvette.

Angélique sourit malgré la douleur qui lui déchirait les poumons.

« Nous sommes précisément enfermés dans l'entrepôt pour attraper la mort.

— J'vous croyais avec l'armée royale, fit Cornuaud.

— Avec ce qu'il en reste, tu veux dire. J'ai été envoyée en

reconnaissance avec mes cavaliers pour préparer le retour en Vendée. Je suis tombée dans une embuscade du côté de Nort-sur-Erdre.

— Cette virée, c'était certainement point une bonne affaire, grommela le paydret.

— Nous avons cru... Les agents des réseaux monarchistes nous ont trompés. Nous étions attendus par des canons à Granville. Et Talmont, ce scélérat de Talmont, a tenté de s'enfuir pour Jersey à bord d'une barque. Malgré leurs promesses, les Anglais n'ont jamais eu l'intention de débarquer en Normandie ni ailleurs. Ils ont gardé un chien de leur chienne envers les Bourbons. Ils n'ont jamais oublié que les Français ont soutenu les insurgés américains. La jeune femme envoyée par le réseau de Paris nous a elle-même avoué qu'on nous avait attirés dans un piège. On nous a dépêché une comédienne. Une comédienne, Belzébuth, c'est là toute l'estime que les émigrés nous portent. Des quatre-vingt mille Vendéens qui ont passé la Loire, il n'en restera qu'une poignée. Hommes, femmes, enfants, ils finiront tous sous les sabots des chevaux républicains. Toute cette bravoure, toute cette souffrance pour rien... pour rien. »

Des larmes roulèrent sur les joues d'Angélique.

« Et le Conseil, qu'est-ce qu'il est devenu à c't'heure ?

— Je sais qu'Henri de La Rochejaquelein, le généralissime, et cette brute de Stofflet ont réussi à traverser la Loire du côté d'Ancenis. Je n'ai aucune nouvelle des autres. Mon père a reçu une blessure mortelle devant Avranches, tous mes cavaliers ont péri dans l'embuscade.

— Faudrait songer à vous sortir de là.

— Comment ? Pour aller où ?

— J'en sais foutre rien, dame ! Mais si on tente rien, vous s'rez jetée tantôt dans la Loire avec une corde autour des poignets. C'est une fin de cette sorte que vous voulez ?

— On ne peut pas s'évader de l'entrepôt. Il est gardé jour et nuit. »

Une image s'imposa à l'esprit de Cornuau : une tête s'éloignait sur l'eau noire dans la direction opposée à celle des barques. Des pêcheurs compatissants avaient recueilli le prêtre qui avait échappé par miracle à la première noyade et l'avaient aidé à s'enfuir. Dénoncés par leurs voisins, les braves gens avaient été arrêtés et condamnés, pour prix de leur bonté, à croupir au Bouffay, mais le sauvetage extraordinaire de ce réfractaire pouvait servir d'exemple.

« Vous savez nager ? »

Angélique acquiesça d'un hochement de tête.

« V'là ce qu'on va faire : je m'débrouillerai pour être parmi les noyeurs la nuit où vous s'rez sur la liste. Faudra ensuite nous arranger pour que ce soit moi qui vous lie à l'autre personne...

— Quelle autre personne ? »

Cornuaud chercha ses mots.

« Les gars appellent ça le mariage républicain. Ça les amuse de lier un gars avec une fille. Face à face. Tout nus. Comme pour... enfin, vous m'comprenez ?

— Ce Carrier, c'est vraiment un monstre ! gronda Sylvette.

— Il y est pas pour grand-chose. Lui, son dessein, c'est faire de Nantes une place nette. Après, les gars font bien c'qu'ils veulent.

— C'est une grande humiliation que tu exiges de moi, Belzébuth, murmura Angélique d'un air sombre.

— C'est ça ou mourir.

— Je me demande s'il ne vaut pas mieux mourir.

— Songez qu'vous pourrez aussi sauver le gars qui s'ra attaché à vous. Et puis vous savez déjà c'que c'est qu'un homme, pas vrai ?

— Je suis... j'étais promise à Alan. »

Cornuaud vérifia dans le regard de Sylvette qu'il avait bien compris la même chose qu'elle. Thibaud s'approcha d'eux, précédé de sa puanteur, pour leur signifier qu'il ne leur restait qu'une dizaine de minutes, puis il se dirigea vers deux femmes et un enfant en pleurs au milieu du couloir.

« Vous êtes comme Jeanne d'Arc, alors...

— Pucelle, coupa Angélique.

— Foutre ! Vous l'avez échappé belle l'autre soir.

— Je me serais tuée plutôt que de subir leurs outrages. Je n'avais qu'un geste à faire pour me saisir du poignard du nègre qui me tenait.

— Il nous reste peu de temps. Que dites-vous de ma proposition ?

— Je ne sais toujours pas si j'ai encore l'envie de me battre, Belzébuth. Si tu te trouves parmi les bourreaux, ce qui n'est pas certain, je te donnerai ma réponse à ce moment-là. »

Cornuaud scella l'accord d'un hochement de tête. Sylvette leva sur Angélique un regard à la fois hardi et contrit.

« J'étais venue dans l'intention de me venger de vous, dit-elle d'une voix basse et pressée. De vous rendre tout le mépris que vous aviez pour mes sœurs et moi lors de vos visites à L'Herbaudière. Je voulais vous voir croupir dans vos malheurs comme vous nous regardiez croupir dans notre fumier. Votre seule présence chez nous nous rappelait combien nous étions laides, sales et ignares. Et puis je vous ai vue, pâle, faible, humiliée, et toute ma colère est tombée. J'ai de la pitié pour vous et pour tous ceux qui sont enfermés dans l'entrepôt.

— Garde donc ta pitié, Sylvette, tu auras certainement l'occasion d'en faire meilleur usage. »

Une nouvelle quinte de toux emporta la voix d'Angélique.

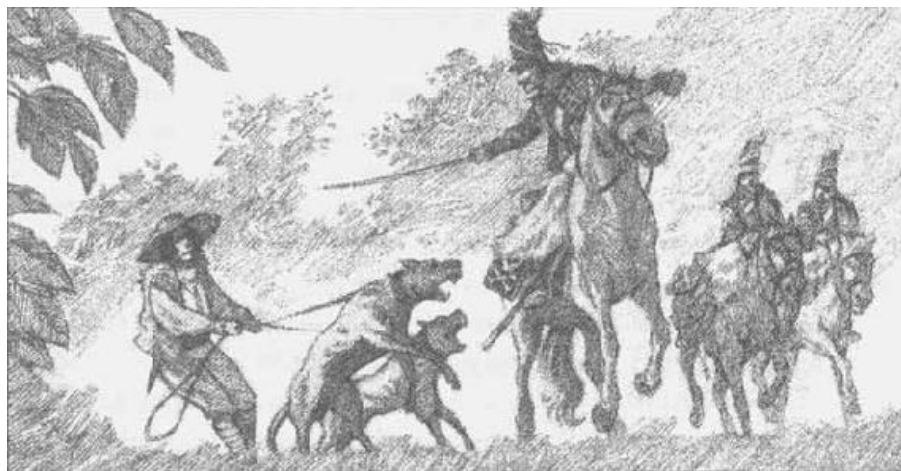
« Toute cette guerre, toute cette souffrance, comme vous dites, auraient pu être évitées si vos semblables et vous-même aviez éprouvé une vraie considération, un vrai respect, pour les gens qui vivent sur

vos terres. »

Angélique soutint sans faiblir le regard flamboyant de Sylvette. Il n'y avait plus aucune trace de dédain ou d'orgueil dans ses yeux noirs.

« Nous ne pouvons rien y changer maintenant. »





CHAPITRE XXIV

Ils ne trouvèrent, dans une large clairière de la forêt de Grasla, que les restes d'un campement déjà recouverts d'humus.

« I cré bé que tcho grand zirou de Charette nous a point attendus, grogna Grégoire.

— Allons, l'est p't-êt' parti rejoindre les autres de tcho côté d'la Loire, avança Pierre-Marie.

— Les autres ? Jamais le retraverseront. »

Leur déception était vive. Ils avaient marché d'un bon pas sans prendre de repos depuis qu'ils avaient quitté la métairie du vieux Guillemain et de sa femme surnommée Bavotte. Ils avaient dîné d'un repas copieux à défaut d'être varié, choux, navets, poireaux, millet revenu dans un beurre un peu rance et un pain presque aussi dur que le bois. Le vieil homme leur avait expliqué qu'il avait réussi à soustraire deux vaches et quelques réserves aux Bleus qui battaient la campagne pour le ravitaillement de leurs divisions.

« Pis ma femme aussi. Dame, l'en ont point voulu ! Faut dire qu'elle est plus de toute première fraîcheur à c't'heure.

— Tais-te donc, Guillemain, avait répliqué son épouse, aussi parcheminée que lui, avec un petit sourire. Te s'ras sûrement dans la tombe avant moi !

— Dame, o l'est bé possible. I avant eu d'la chance dans notre malhur. Les patauds avant fait dos misères à bérède de femmes dans les environs.

— Tchés saprés fils d'vesse ! avait aboyé Grégoire. O faut à c't'heure les saigner comme les gros gorets qu'le sont. »

La nuit qui tombait escamotait les grands arbres aux branches maigres et torturées. Ils avaient marché jusqu'au crépuscule, ne s'arrêtant que pour permettre aux uns et aux autres de satisfaire un besoin naturel. Les heures passées dans la bergerie avaient imprégné

leurs vêtements déjà puants d'une tenace odeur de mouton. Émile rêvait d'un bain prolongé dans une eau chaude et parfumée, le seul bienfait qu'il regrettât de son séjour dans la demeure du Père des Pères. Il aurait aimé également enfiler des vêtements et des chaussures propres, sentir la caresse d'un linge frais sur sa peau. Les ténèbres qui les recouvraient auguraient encore d'une inconfortable nuit dans le froid de ce mois de décembre. Ils n'avaient pas de solution de repli. Claudine, pâle, fiévreuse, ne survivrait pas si on ne la mettait pas rapidement au chaud et au sec.

Émile avait l'impression que la forêt, malgré son aspect désertique, désolé, était habitée. Il lui semblait percevoir des murmures et des bruits de pas dans les parages, un peu comme des souris dans un grenier. Des branches et des troncs brisés par les tempêtes encombraient les allées. Un voyageur rencontré dans un chemin leur avait pourtant assuré que les gens de Charette avaient l'habitude de se réfugier à Grasla quand ils ne tenaient pas leur « cour galante » à Legé.

« Galante ? avait relevé Matthieu.

— O s'dit qu'le menant la belle vie là-bas. O s'dit aussi qu'Charette aimant d'amour sa propre sœur.

— Qué to qu'tu racontes, mon gars ? avait grondé Pierre-Marie.

I étiant avec li avant, i avant jamais vu une abomination d'même.

— Ma foi, i vous en dis seulement c'qu'i en ai entendu », avait rétorqué le voyageur.

L'homme, le visage à demi enfoui sous un épais bonnet de laine, avait pris congé avec précipitation. Il ne tenait pas à être aperçu en compagnie de brigands, même dans un coin perdu entre L'Herbergement et Les Brouzils où personne ne passait en cette saison.

« Qué to qu'i allant faire à c't'heure ? » gémit Marie-Anne.

Le découragement affaissait ses épaules et lui tirait des larmes. Ils avaient placé tous leurs espoirs dans l'armée du Bas-Poitou et son chef, le dernier îlot de résistance en Vendée, et ils découvraient un refuge plus vide que le cœur d'un pataud.

« P't-êt' que l'sont à Noirmoutier, lança Balthazar. L'vieux Guillemain a dit qu'o l'est là qu's'est réfugié d'Elbée.

— Noirmoutier ? objecta Pierre-Marie. Les républicains allant sûrement pas laisser une île de même aux mains des nôtres. O faut qu'i allant demander aux gens qué to qui s'passe dans l'coin.

— I ai plus... i ai plus la force de repartir, dit Claudine d'une voix tremblante.

— Pis ma non plus », renchérit Grégoire.

Pierre-Marie hocha la tête. La faim et la fatigue creusaient ses traits, lui donnaient un air de loup famélique.

« Ma, i m'en va essayer de trouver d'quoi manger, et pis d'quoi s'couvrir aussi.

— J'irai avec toi », proposa Émile.

Pierre-Marie acquiesça d'un sourire las.

« Les autres, restez itchi pour veiller dessus les femmes. Fabriquez un abri avec dos branches, d'la mousse et dos feuilles mortes. Balthazar, t'as qu'à faire do feu avec tes bâtons d'soufre. O t'en reste quelques-uns. L'devant être secs, à c't'heure. Pis, dame, si un chevreuil, un sanglier ou un failli lapin s'présente devant vous, hésitez point à tirer. L'coup de feu dérangera pas grand monde. Fais attention à ta, Marie-Anne. »

Personne ne contesta les ordres de Pierre-Marie. Les autres, y compris Grégoire, pourtant plus ancien, l'avaient naturellement choisi pour chef. Courageux, clairvoyant, il les avait conduits à bon port au travers du pays mis à feu et à sang par les patauds.

Émile et le jeune maraîchin décidèrent de ne pas revenir sur leurs pas. Les bourgs des Brouzils et de La Rabatelière avaient été récemment le théâtre de combats intenses, et les probabilités étaient fortes de tomber sur une garnison Bleue. Ils partirent donc en direction du sud-ouest, vers les villages qui, selon Pierre-Marie, bordaient la forêt, La Guyonnière, La Copechagnière, La Bégaudière. Émile se souvenait être passé dans le coin la première fois qu'il était parti à la recherche de Perrette.

« On n'est pas loin des Lucs-sur-Boulogne ?

— To près, confirma Pierre-Marie. I dirais trois ou quatre lieues. Pourquoi donc ?

— J'y ai connu une fille avant la guerre. Elle s'appelle Perrette.

— Perrette, des Lues ? » Le jeune maraîchin lui lança un regard en coin. « Dame, i ai jamais entendu parler d'une feille comme tchu. »

Émile aurait juré que Pierre-Marie lui mentait. Il n'insista pas toutefois. Il ne servait à rien de forcer la porte d'un esprit cadennassé par la colère, la méfiance ou la peur, il fallait guetter l'occasion propice pour l'amener à s'entrouvrir. La dague, dans la besace, entretenait une tache de chaleur le long de son flanc droit.

Il se demanda si l'esprit du mal ne s'était pas emparé de Pierre-Marie. Comment savoir ? La forêt plongée dans les ténèbres bruissait de craquements, de sifflements, de grondements. Les arbres se tendaient, implorants, vers le ciel semé d'étoiles scintillantes. Des branches basses et blêmes surgissaient parfois devant les deux hommes, les obligeant à se pencher ou à les contourner. Des anciens chemins et sentiers, il ne restait pratiquement rien. Plus personne n'entretenant la forêt, la nature avait repris ses droits. La vitesse à laquelle elle ensevelissait les œuvres humaines et se régénérait étonnait toujours autant Émile. L'humanité croyait la maîtriser, comme elle en avait reçu le commandement du Dieu de la Bible, mais la terre demeurait indomptable.

Un froid mordant se déployait entre les troncs et les fougères immobiles. Lorsqu'ils sortirent enfin du couvert, ils virent briller des lumières au travers des buissons. Une demi-heure leur fut encore nécessaire pour atteindre le village tapi au cœur du bocage. Les maisons serrées autour de l'église dressaient une muraille infranchissable. Des colonnes de fumée claires montaient des cheminées et formaient, plus haut, un plafond instable, craquelé par la bise.

Pierre-Marie arma son fusil.

« Faut faire bé attention, à c't'heure. Les patauds sont p't-êt' là. »

Le chemin s'étranglait à l'entrée du village pour se faufiler entre les maisons. Deux charrettes n'auraient pas pu s'y tenir de front.

« I cré bé qu'o l'est La Copechagnière, chuchota Pierre-Marie.

I sant déjà passés par là quand i sant allés attaquer Nantes.

— Tu étais à la bataille de Nantes ?

— Dame oui, et pis pas loin de Cathelineau quand que l'a été touché. Tcho gars, Cathelineau, i cré bé qu'i l'aurais suivi n'importe où, même jusqu'à Paris. L'était un saint homme. O l'est un grand malheur qu'l'a été tué là-bas. I aviant presque pris... »

Des aboiements l'interrompirent. La porte d'une maison s'ouvrit devant les deux hommes. Trois molosses en surgirent et se précipitèrent vers eux. Ils s'arrêtèrent à trois pas, sautillant sur place, grondant et montrant les crocs, avant que Pierre-Marie n'ait eu le temps d'épauler son fusil. Des hommes sortirent à leur tour de la maison, armés l'un d'une hache et l'autre d'un mousquet.

« Qui va là ?

— Dos voyageurs perdus, répondit Pierre-Marie qui ne quittait pas les chiens des yeux.

— Vous venez d'où ? »

L'homme qui parlait était un gaillard d'une cinquantaine d'années au visage buriné, aux cheveux blancs, au cou puissant et au corps massif. Le manche de la hache paraissait fragile dans ses mains larges et carrées. L'autre, beaucoup plus jeune, plus mince, se tenait légèrement en retrait, l'index sur la détente du mousquet. Les chiens grondaient à présent en sourdine, attendant l'ordre de leur maître pour attaquer.

« I sé do marais de L'Aiguillon, répondit Pierre-Marie. Et li, le vé de La Réorthé. À c't'heure, i arrivons de là-haut.

— Ah, vous étiez avec l'armée de fous qui a passé la Loire ?

Dame, sûr qu'o l'était point une bonne affaire.

— Ils sont quasiment tous morts maintenant. On a appris hier au soir qu'ils avaient été écrasés dans les marais de Savenay. Il ne reste rien de la grande armée. Seuls quelques-uns ont pu se sauver. Seigneur, si je tenais les imbéciles qui ont pris la décision d'aller au

nord...

— I gage à c't'heure qu'vous êtes point pour les patauds, vous autres.

— Mon gars et moi ? » L'homme à la hache éclata d'un rire tonitruant qui mit fin aux grondements des chiens. « Y a pas adversaire plus acharné contre les républicains que nous deux ! On est soldats de l'armée du Bas-Poitou. On sert sous les ordres de Joly, le Bordelais. Un sacré gaillard, vous pouvez m'en croire.

— I étiant de même avec Charette avant la bataille de Cholet », lança Pierre-Marie avec un sourire engageant.

L'homme à la hache désigna la peau de mouton de Pierre-Marie.

« Dans les moutons noirs, pas vrai ? Avec les gars du Loroux ? » Puis il se retourna : « Range donc ton mousquet, Michel. Ces gars-là ne sont point des ennemis de Dieu et du roi. »

Il les invita ensuite à entrer dans sa maison où sa femme leur servit du vin chaud ainsi que du jambon salé avec du pain de châtaigne. Il s'appelait Bertrand Pirouteau et exerçait le métier de forgeron avant la guerre.

« Maudits patauds ! Ça va bientôt faire huit mois que je n'ai plus mis les pieds dans ma forge. Huit mois qu'on se bat dans chaque chemin, dans chaque pré, dans chaque fourré.

— Huit mois que l'argent ne rentre plus », renchérit sa femme.

Vêtue d'une robe et d'une coiffe sombres, elle paraissait aussi effacée et menue que son mari était volubile et gaillard. Elle baisa furtivement la croix qu'elle portait en sautoir.

« Drôle de Noël qu'on aura cette année, murmura-t-elle.

— Bien triste, ma femme a raison. À mon avis, les républicains ne se contenteront pas de leur victoire à Savenay. Ils voudront se venger du pays, le réduire en cendres.

— Allons, le restant dos hommes malgré tout.

— Je n'en suis pas si sûr que toi. » Bertrand Pirouteau caressa l'un des chiens allongés sur la terre battue avant de se tourner vers Émile. « On n'entend pas beaucoup le son de ta voix, l'ami...

— Je n'ai pas grand-chose à dire, répondit Émile. Je ne me suis pas battu en Vendée, j'étais à Paris.

— Tu espionnais pour le compte du Conseil ?

— J'avais... j'étais occupé à d'autres tâches.

— Tu n'es pas pour la Révolution, tout de même ? »

Émile vida son verre. La chaleur diffusée par le fourneau et associée au vin tiède l'étourdissait. Ses muscles noués, sa gorge serrée, ses yeux tirés, ses nerfs à vif réclamaient avec véhémence l'amère ambroisie des anciens Aryens. Les crises s'espaciaient mais gagnaient en violence. Les images volées dans les arcanes de la mémoire humaine tourbillonnaient dans son esprit et l'empêchaient d'ordonner ses

pensées. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à contenir la colère qui bouillonnait en lui.

« Il faudrait... s'occuper des autres dans la forêt de Grasla, dit-il d'une voix hachée.

— Les autres ? s'étonna Bertrand.

— Trois autres gars pis deux femmes, répondit Pierre-Marie. Ine des femmes est mal en point. Alle perdu son drôle pis, à c't'heure, aile est bé malade. I étiant v'nus au village chercher d'quoi manger et s'tenir au chaud.

— Mon Dieu, il ne faut pas les laisser là-bas ! s'écria la femme du forgeron.

— On ne peut pas aller les chercher maintenant, objecta Bertrand. Il faudrait atteler une charrette. On risquerait fort de tomber sur une patrouille des patauds d'Haxo.

— Qui qu'est tcho Haxo ? demanda Pierre-Marie.

— Un général républicain qui a juré de capturer Charette. Un rude adversaire. Il est à ses trousses depuis des mois. Il a bien failli le prendre à Beauvoir et à Bouin, mais ce sacré Athanase a réussi à lui glisser entre les doigts dans les marais. En se servant des ningues comme un vrai maraîchin.

— Dos ningues ?

— Des perches pour sauter les étiers.

— Ah, comme dos paux chez ma. Où qu'l'est Charette, à c't'heure ? I créyiant l'trouver dans le bois de Grasla ?

— Il est parti pour les Mauges. On m'a dit qu'il avait rencontré La Rochejaquelein à Maulévrier. Il est sur le chemin du retour maintenant.

— Monsieur Henri est donc point mort à Savenay ?

— Il avait traversé du côté d'Ancenis en compagnie de Stofflet. On le dit courageux, voire téméraire. J'affirme, quant à moi, qu'il s'est sauvé comme un lâche.

— Monsieur Henri, un lâche ? »

L'éclat de voix de Pierre-Marie réveilla Michel, le fils du forgeron, assoupi devant la cheminée. Les trois chiens relevèrent la tête.

« Dame, te l'as jamais vu dans les batailles ! L'est torjous devant, o l'a pas plus brave que li. »

La femme du forgeron écarta les bras d'un air excédé.

« C'est bien le moment de discuter des mérites des généraux pendant que des gens risquent de mourir de froid et de faim dans la forêt de Grasla !

— Voilà ce qu'on va faire, déclara Bertrand après une réflexion intense qui creusa les deux rides verticales sur son front. On va leur apporter des couvertures et de la nourriture, puis, quand ils auront repris des forces, on les ramènera à La Copechagnière.

— Tu ne veux pas atteler ?

— On ne voit goutte, on risquerait de verser dans le fossé. Et puis, je le répète, un attelage fait trop de boucan. On attirerait l'attention des Bleus.

— Soyez en tout cas r'merciés de tout cœur, s'exclama Pierre-Marie.

— C'est bien normal. Les Vendéens doivent se serrer les coudes maintenant.

— Dame, pour sûr ! Tôt c'qu'i voulant, o l'est s'battre contre les patauds ! »

La femme du forgeron leur remit des couvertures de laine dans lesquelles ils glissèrent du pain de châtaigne, du jambon, des noix et deux gourdes de vin. Ils les lièrent avec des cordes de manière à les porter sur l'épaule, passèrent leurs pèlerines, leurs manteaux, leurs chapeaux, leurs bonnets, s'équipèrent de leurs armes et sortirent dans la nuit glacée, accompagnés des trois chiens.

La marche permit à Émile d'oublier ses tourments. La dague continuait de chauffer dans sa besace. Il ne comprenait pas ce qu'elle tentait de lui signifier. Le monde invisible ne s'était plus manifesté depuis la disparition du cheval mallet, comme si, maintenant que leur serviteur avait accompli sa mission, les filles des eaux l'abandonnaient à lui-même, à ses interrogations, à ses doutes, à son amertume.

« De quel côté de la forêt sont-ils ? »

Pierre-Marie écarta une énorme ronce devant lui avant de répondre à la question de Bertrand.

« Du côté dos Brouzils. »

La masse sombre de la forêt dressait devant eux un rempart intimidant. Ils s'y engagèrent sans allumer la lanterne dont ils s'étaient munis. La lumière de la lune et des étoiles se désagrégeait dans les ramures et tombait en colonnes diffuses sur les fougères et les buissons. Le silence figé, inquiétant, absorbait les halètements des chiens, les craquements des feuilles et des brindilles sous les semelles. La sensation de présence qu'Émile avait perçue deux ou trois heures plus tôt revenait le tarauder, intense, presque douloureuse. À chaque instant il s'attendait à voir surgir des fourrés une créature maléfique des légendes vendéennes, une garrache, une galipote, une bête faramine.

« On dirait que les chiens flairent quelque chose, murmura Michel, le fils de Pirouteau.

— Il y a peut-être des patauds d'Haxo dans le coin, souffla Bertrand. Tenez-vous donc prêts à tirer. »

Ils armèrent leurs fusils et, tout en marchant, les gardèrent pointés devant eux. Émile tira le pistolet de sa besace. Il eut l'impression, lorsqu'il effleura la dague, de toucher une brique enfouie dans les braises. Le museau collé à la terre, les chiens avaient accéléré l'allure,

obligeant les hommes à presser le pas. Ils fendaient maintenant les fougères et les buissons sans prendre le temps d'éviter les branches basses et souples. Ils se mirent à courir lorsqu'ils entendirent les premiers bruits, des cris, des vociférations, des claquements de sabots, des tintements de lames.

« Nom de d'là ! glapit Bertrand. Des hussards.

— Des hussards ? s'étonna Pierre-Marie. Itchi ?

— Les républicains ont expédié quelques chasseurs à cheval dans le coin pour semer la terreur. Les pires enfants de putain que la terre ait jamais portés. »

Seul Michel parvenait à suivre les chiens lancés à toute allure. Ils ne grondaient pas, habitués à traquer le gibier en silence. Ralentis par le poids des couvertures, Émile et les deux autres les perdirent rapidement de vue. Ils débouchèrent quelques instants plus tard sur un essart baigné de la lumière diffuse des étoiles. Le vacarme se rapprochait. Ils traversèrent la clairière déserte en quelques foulées et plongèrent à nouveau dans le couvert. Des aboiements et le hennissement effrayé d'un cheval les prévinrent que Michel et les chiens avaient opéré la jonction.

« Bon d'là de bon d'là ! » gronda Bertrand, essoufflé.

Un premier coup de feu retentit comme un coup de tonnerre, suivi presque aussitôt d'un deuxième.

« Les voilà ! » haleta le forgeron.

Il désignait les cavaliers qui tournaient autour d'une silhouette gesticulante. Leurs sabres levés accrochaient des reflets de lune. L'apparition des chiens avait affolé les chevaux qui ruaient ou se cabraient.

Pierre-Marie s'écarta du petit groupe, fonça vers un espace dégagé entre deux troncs, mit un genou en terre, épaula son fusil, visa et pressa la détente. Son coup de feu atteignit à la nuque l'un des cavaliers qui vida la selle et chuta sur le tapis de feuilles et de mousse. Les autres hussards tournèrent leur attention vers le danger qui surgissait dans leur dos. Au nombre de sept, ils portaient les tenues traditionnelles de leur corps, shako orné d'une flamme, pelisse, dolman et sabretache noirs, brodés d'os entrecroisés et de têtes de mort. L'insigne des hussards de la mort, les soldats les plus terribles des armées de la nation. Certains d'entre eux portaient des colliers de corde où ils avaient enfilé des oreilles humaines. D'autres avaient remplacé le bas de leur uniforme noir par un pantalon d'une texture et d'une teinte indéfinissables, plus clair et enfoncé dans leurs bottes.

Bertrand fit feu à son tour, sans en toucher aucun. Les chasseurs à cheval s'éloignèrent au trot entre les troncs d'arbre afin de se tenir hors de portée des fusils. Les chiens accompagnèrent leur retraite d'aboiements furieux.

« Ils sont partis, s'exclama le forgeron. Allons voir.

— Tchés zirous allant r 'venir ! » lança Pierre-Marie.

Mais Bertrand était déjà sorti de l'abri relatif offert par les troncs pour s'aventurer à découvert. Émile et Pierre-Marie le suivirent tout en surveillant les alentours.

« Michel ! Michel ! »

Le forgeron tomba à genoux quelques pas plus loin devant le corps inerte de son fils. Un coup de sabre lui avait emporté la moitié de la tête. Les grondements des chiens restés autour de lui s'étranglaient à présent en gémissements sourds.

Émile et Pierre-Marie découvrirent un peu plus loin les corps de Grégoire, de Matthieu et de Marie-Anne, également tués à coups de sabre. Pris par surprise, les deux hommes n'avaient pas eu le temps de se servir de leurs armes. Les hussards leur avaient retiré leurs pantalons ainsi que la robe de la jeune femme.

« Qué to qu'avant fait, tchés gorets ? »

Il montrait les longues incisions qui couraient le long des cuisses dénudées de Matthieu et de Marie-Anne, comme si on avait voulu les écorcher. Les sanglots étouffés de Bertrand se mêlèrent derrière eux aux geignements des chiens.

« O s'dit qu'les hussards d'la mort fabriquant dos tchulottes avec la peau d'leurs ennemis, reprit Pierre-Marie d'une voix frémissante de rage. I créyais qu'o l'était pas vrai, mais i sé bé sûr à c't'heure qu'i m'trompais. »

Bellerive avait parlé à Émile des compagnies de hussards de la mort regroupées par la Convention, au mois de mars 93, en un seul corps, le quatorzième régiment de chasseurs à cheval. Selon le jeune Gascon, la plupart des officiers et des soldats de ces troupes d'élite étaient des adeptes de Mithra. Leur signe de reconnaissance, les deux os croisés surmontés d'une tête de mort, n'avait pas été emprunté aux hussards de l'armée prussienne comme le prétendaient les gazettes parisiennes, toujours avides de ce genre d'anecdote, mais imposé par le Père des Pères. Émile se demanda si la présence des tueurs à cheval était une simple coïncidence ou si elle avait un lien avec lui, avec le réchauffement de la dague. Les fils du soleil avaient-ils retrouvé sa trace ?

Bien que fendue du cou jusqu'au ventre d'un coup de sabre, le visage de Marie-Anne était resté serein dans la mort, contrairement à Matthieu et Grégoire dont les traits exprimaient à la fois peur et désespoir. Pierre-Marie récupéra la robe de la jeune femme chiffonnée contre un buisson et recouvrit son corps dénudé d'un geste emprunt de solennité et de respect. Émile en fit autant pour les deux hommes avec les restes de leurs pantalons. La colère courait en lui comme un feu dans un champ d'herbes sèches.

« O faudrait à c't'heure leur donner une sépulture chrétienne, murmura Pierre-Marie.

— Tu l'as dit tout à l'heure : ces fils de garce peuvent revenir à n'importe quel moment », objecta Émile.

Le maraîchin le fixa sans aménité.

« Te comprends à c't'heure pourquoi i en voulant pas, itchi, d'ta fichue Révolution !

— Ces gars-là... (Émile désigna les arbres où avaient disparu les hussards) n'ont rien à voir avec la Révolution.

— Ah non ? s'emporta Pierre-Marie. O l'est bé pourtant les fils d'vesse de Paris qui les avant envoyés itchi !

— Les conventionnels n'ont plus grand-chose à voir avec la Révolution non plus. Ils se sont coupés de leur peuple. »

Pierre-Marie resta penché sur Marie-Anne, les yeux clos, les traits tirés.

« I voulais... i ai pas eu l'temps... bon d'là... li dire qu'i aurais bé voulu d'alle pour femme. »

Les chiens s'étaient tus, comme pour respecter la douleur des hommes pleurant leurs morts. La dague chauffait de plus en plus dans le dos d'Émile.

« Il faut partir tout de suite. Ils vont bientôt revenir. »

Pierre-Marie tourna vers lui son visage baigné de larmes.

« To sens, comme chez l'meunier ? »

Émile acquiesça d'un hochement de tête. Le maraîchin se releva, s'essuya les yeux et, après un dernier regard pour Marie-Anne, se dirigea d'un pas lourd vers Bertrand Pirouteau.

« I d'avant partir tôt d'suite. Milo s'trompe jamais. L'est l'enfant d'une fée. »

Pressant son fils sur sa poitrine, le forgeron continua de sangloter comme s'il n'avait rien entendu. Les chiens se mirent de nouveau à gronder. Pierre-Marie posa la main sur l'épaule de Bertrand.

« O sert à rin d'rester là. Pense à ta femme, à c't'heure. O vaut mux lui ramener un corps plutôt qu'dux. »

Des bruits de pas retentirent derrière eux. Émile se retourna, le pistolet tendu, prêt à presser la détente. Il vit surgir d'un buisson Claudine et Balthazar. Ce dernier soutenait la jeune femme qui peinait visiblement à tenir sur ses jambes, blême, à bout de forces, les cheveux dénoués, parsemés de feuilles et de brindilles.

« I étais... i étais parti escorter Claudine qu'avait un besoin », commença Balthazar d'une voix à peine audible. Il désigna d'un coup de menton son fusil en bandoulière. « Quand que les autres avant arrivés, i ai rin pu faire... rin. I sant restés cachés dedans un buisson avec Claudine...

— C'était le mieux à faire, dit Émile.

— Le sant tous morts, hein ? Matthieu aussi, l'est mort ? »

Les aboiements des chiens répondirent à sa question, puis, comme en écho, le grondement de chevaux lancés au grand galop.





CHAPITRE XXV

Un vent glacial se leva sur le quai de la Fosse et transperça les vêtements. Les lueurs des bougies et des chandelles s'étaient éteintes et avaient plongé les façades des immeubles et des maisons dans une obscurité totale. La nuit tombée, les habitants de Nantes se résignaient à vivre dans le noir ; comme les patrouilles des sections ou de la compagnie de Marat n'avaient plus besoin de mandat de perquisition, elles guettaient les moindres signes extérieurs d'activité, une fenêtre éclairée par exemple, pour procéder à une visite domiciliaire. Une fois dans la place, elles s'arrangeaient toujours pour découvrir les traces d'un complot calotin, royaliste ou accapareur. Elles conduisaient sur-le-champ les suspects en prison ou bien prélevaient un impôt révolutionnaire dont une très bonne part finissait dans leurs poches.

Durassier, le médecin militaire, avait rédigé un rapport accablant sur les conditions de détention à l'entrepôt des cafés et attiré l'attention sur les graves menaces d'épidémies. Diverses voix à la Municipalité et au département réclamaient l'évacuation urgente des prisons nantaises. On parlait d'enfants noyés dans les baquets d'excréments humains, de femmes mortes dans la paille, de gale, de typhus, de l'épouvantable odeur qui se répandait dans les quartiers habités, et même de la mortalité des gardes eux-mêmes touchés par les maladies. Sans compter que les fripiers, en achetant et revendant les hardes des condamnés, favorisaient la propagation des « miasmes méphitiques ». Le représentant Carrier, en homme pragmatique, avait donc décidé de vider et d'assainir les prisons. Des projets de transfert des prisonniers aux Salorges, un site plus éloigné de la ville, ou encore dans les navires à quai étaient à l'étude. On versait désormais des fioles d'acide sulfurique dans l'eau servie aux détenus. Cependant, une solution avait la préférence de Carrier et de ses hommes de main : les exécutions. La guillotine, bien sûr, mais surtout les fusillades dans les

carrières de Gigant et les noyades dans la baignoire nationale.

Cornuaud s'était débrouillé pour avoir accès chaque soir à la liste des condamnés remise au siège de la compagnie de Marat. Comme il ne savait pas lire, il demandait à quelqu'un de lui énumérer les noms couchés sur l'ordre d'exécution par le tribunal révolutionnaire. Plusieurs jours s'étaient écoulés avant qu'il n'entende le prénom d'Angélique trois fois cité sur la même liste : Angélique Guérin, Angélique Boudaud, Angélique Herbaud.

Herbaud, comme Herbaudière, les terres appartenant à la famille de Béjarre : ce n'était certainement pas une coïncidence, Angélique de Béjarre était partante pour la prochaine noyade.

Le paydret avait demandé à faire partie de l'expédition de la nuit. On lui avait répondu qu'on avait suffisamment de monde, les Marat se portant volontaires en très grand nombre pour assister au spectacle réjouissant des mariages républicains célébrés par le grand prêtre Lamberty et ses enfants de chœur. Il avait alors proposé de l'argent à l'un des volontaires pour qu'il lui cède sa place. L'autre lui en avait demandé dix livres, une somme exorbitante dont Cornuaud s'était acquitté sans sourciller. Puis il était allé prévenir Sylvette, qui se tiendrait sur une barque de l'autre côté de la Loire afin de recueillir et de cacher Angélique.

Il n'avait pas été très difficile à la jeune femme de soudoyer un pêcheur : à force de récupérer les corps gonflés d'eau et à demi dévorés par les lamproies, les pêcheurs étaient pour la plupart ulcérés par les noyades collectives et, même si la peur leur interdisait de manifester leur colère et leur dégoût, ils ne demandaient pas mieux que de sortir une victime pour une fois vivante du fleuve. L'homme qui avait accepté d'aider Sylvette s'appelait Mathurin. Âgé de vingt-trois ans, il vivait avec sa mère dans le village de Trentemoult, sur la rive gauche de la Loire, et vouait une haine farouche aux révolutionnaires : son père, mareyeur de son état, était mort quelques mois plus tôt d'une mauvaise fièvre dans une geôle de la République. On l'avait accusé de vendre du poisson avarié et d'empoisonner la population, suite au témoignage, faux selon Mathurin, d'un concurrent jaloux. Le jeune pêcheur sautait donc sur toutes les opportunités d'aider les ennemis de la Révolution. S'il n'y avait eu sa mère, sa jeune épouse, son premier fils, ses frères et sœurs, en tout neuf bouches à nourrir, il se serait engagé dans les armées vendéennes lorsqu'elles étaient venues à Nantes au mois de juin et qu'elles avaient établi leur campement à quelques lieues de sa maison. Cornuaud l'avait rencontré une première fois dans une taverne de la rive gauche et l'avait jugé franc, digne de confiance.

Sylvette avait montré une détermination surprenante ces derniers temps. N'avait-elle pas craché tout son mépris à la face d'Angélique

lors de leur visite à l'entrepôt des cafés ? Mais, bouleversée par la misère physique et morale des détenus, elle avait décidé de faire tout ce qui était en son pouvoir pour en soustraire au moins un à son affreux destin. Pourquoi pas Angélique, puisqu'elles se connaissaient, puisqu'elle était une femme encore jeune, pleine de promesses, puisque Belzébuth, au nom de leur ancienne fraternité sur les champs de bataille, avait résolu de la tirer du fin fond de l'enfer ? Bien qu'étouffée par la Municipalité et le club Vincent la Montagne, l'affaire des visites clandestines de hussards nègres et de quelques élus nantais à l'entrepôt avait permis d'épargner à la demoiselle de Béjarre les affres d'un viol collectif. Le représentant Carrier avait fermé les yeux sur les frasques des indéliçats tout en gardant les noms des coupables dans un dossier et en menaçant de les expédier sur l'échafaud à la première incartade. Quant au capitaine Fleury, sa grande probité et son action intrépide lui avaient valu les félicitations de Robespierre en personne, c'est du moins ce qu'avait assuré l'agent de l'incorruptible à Nantes, le neveu du grand homme, le citoyen Lalouet, qui n'avait pas reconnu ou voulu reconnaître Cornuauud lors de sa brève visite dans les locaux de la compagnie de Marat.

Angélique était là, au milieu de la centaine de prisonniers, pâle, les traits tirés, les cheveux défaits, les yeux cernés. Ses habits sales exhalaient une odeur répugnante, comme les vêtements des hommes et des femmes que Lamberty, ses assistants et les Marat étaient allés chercher à l'entrepôt au début de la nuit. Le gardien principal Dumais avait rapidement vérifié la liste avant d'envoyer les aides geôliers rassembler les « heureux élus ». Il se montrait conciliant, voire cauteleux, depuis la découverte des activités nocturnes de l'entrepôt, s'appliquant à écarter de lui les soupçons pourtant fondés de complicité. Certains détenus, faibles, fiévreux, n'avaient même pas eu la force de parcourir la courte distance entre la prison et le quai de la Fosse. On avait donc contraint les autres à porter les impotents, ce qui avait donné lieu à quelques scènes fort réjouissantes pour les exécuteurs des hautes œuvres.

Seuls quelques chiens en maraude erraient dans les rues livrées aux rafales de bise et noyées de ténèbres. Les lampes à réverbère n'étant plus allumées, il fallait se contenter de la lumière diffuse des étoiles, qui couvrait de poudre d'argent la surface hérissée de la Loire.

Cornuauud se rapprocha d'Angélique sur le quai. Les gabarriers réquisitionnés préparaient leurs embarcations tandis que les navires et les grandes barques se balançaient mollement. La jeune femme lança au paydret un regard furtif dans lequel il entrevit une immense frayeur. Les condamnés étaient silencieux, calmes, inconscients du sort funeste qui les attendait. Des cordelettes furent puisées dans un grand sac de jute et distribuées aux vingt-cinq hommes chargés de la noyade.

Lamberty et Sullivan, l'ancien maître d'armes, dirigeaient les opérations. Qu'une-dent n'en était pas pour une fois, fort occupé par ses amourettes avec la très jeune fille d'un armateur.

On ordonna aux détenus de se regrouper par deux et de retirer leurs vêtements. Cornuaud associa Angélique à un homme d'apparence vigoureuse malgré ses cheveux prématurément blanchis. D'un signe de tête, il leur indiqua d'obtempérer aux ordres, puis il célébra deux autres « mariages », formant les couples au hasard. Du plat de leur sabre ou du manche de leur pique, les sbires de Lamberty contraignirent les récalcitrants à se déshabiller. Les premiers gémissements, les premiers sanglots s'élevèrent dans la nuit. Quand les prisonniers furent entièrement nus, on les contempla, on brocarda leurs défauts anatomiques, on ramassa les vêtements, les chaussures et les objets qu'on fourra dans des sacs, puis on lia les couples constitués parfois d'un jeune et d'une ancienne, parfois d'une adolescente et d'un vieillard, face à face, les bras attachés dans le dos du partenaire, de manière si serrée qu'ils ne pouvaient s'écarter l'un de l'autre, figés en un accouplement vertical et maladroit qui se prêtait à toutes les railleries. Un Marat, sans doute ébloui par sa beauté, voulut s'occuper d'Angélique, mais Cornuaud le devança et l'éloigna d'un geste péremptoire. Il se pencha à l'oreille de la jeune femme :

« J'ai juste un premier nœud à la corde, chuchota-t-il. Une fois la gabarre coulée, cherchez pas à vous r'tenir aux morceaux de bois, restez le plus longtemps possible dans l'eau en bougeant si vous voulez pas crever d'froid, et éloignez-vous à la nage sans faire de bruit. Sylvette vous attend dans une barque près de l'autre rive. Si vous êtes d'accord, faites-moi un signe. »

Malgré l'humiliation et l'inconfort de sa situation, Angélique hochait lentement la tête. Des larmes roulaient sur ses lèvres tremblantes de froid. Sa peau avait la couleur du givre. Ses cheveux se déversaient en rivières blondes sur la poitrine et les épaules de l'homme collé contre elle.

« Prévenez discrètement l'gars qu'est avec vous », ajouta Cornuaud avant de se reculer et de s'occuper d'un autre mariage.

Quand on en eut terminé avec les « formalités administratives », on rit des couples obscènes constitués de deux maris, les hommes étant un peu plus nombreux que les femmes.

Les yeux de la sorcière africaine s'étaient ouverts en Cornuaud. Depuis quelque temps, elle n'exigeait plus de sacrifice, plus de sang. Elle se montrait davantage intéressée par la tentative désespérée de son serviteur de sauver Angélique que par l'accomplissement de sa vengeance. Elle se lassait des horreurs commises dans le pays des démons blancs. Elle s'abandonnait à une nostalgie de plus en plus poignante, consciente qu'elle ne reverrait jamais son pays, se

demandant ce qu'était devenu son corps privé de son âme, réduit à ses seules fonctions organiques. Sans doute les charognards blancs l'avaient-ils balancé à la mer quand ils s'étaient aperçus qu'il était aussi mort que vivant. Les esclaves en mauvais état ne leur rapportaient rien et éveillaient des soupçons sur la qualité de leur cargaison. Elle ne pourrait plus jamais l'habiter et elle le regrettait. Aveuglée par la colère et la soif de vengeance, elle s'était privée d'un outil indispensable dans le monde des bons génies Mahou et Serpent Arc-en-Ciel. Elle pourrait bien sûr passer de serviteur en serviteur jusqu'à la fin de son existence, mais cela reviendrait à déménager de prison en prison, et elle devrait à chaque fois s'habituer à sa nouvelle demeure. Elle s'était accoutumée au corps qu'elle avait investi dans l'entrepont du navire des pirates. Elle s'y était sentie à l'étroit au début, surtout qu'elle se retrouvait dans la peau d'un mâle blanc, deux différences fondamentales avec elle, puis elle avait pris ses aises. L'esprit de son serviteur n'avait pas été très difficile à dominer, même si elle avait failli être expulsée par le vieux prêtre et sa croix de bois dans le grenier de l'immeuble de la grande cité. Une certaine complicité s'était établie avec lui. Elle lui avait donné à voir ce qu'avait été sa vie de sorcière et de femme, elle avait pris connaissance de ses désirs et de ses préoccupations d'homme.

On procéda à l'embarquement des condamnés sur les six gabarres alignées au bord du quai. Cornuau ne perdit pas de vue Angélique et s'installa dans la barque la plus proche. Les prisonniers tremblaient, saisis par le vent humide et glacial qui soufflait en rafales sur la Loire. Les ténèbres s'étendaient sur eux comme un linceul. Gémissements et sanglots se mêlaient au clapotis des vagues sur les coques et aux longs raclements des pigouilles des gabarriers. Lamberty, Sullivan et Moreau de Grandmaison – membre du club Vincent la Montagne et surpris avec quelques-uns de ses confrères vauté sur une brigande de l'entrepôt – se tenaient debout à l'avant de la première des barques qui suivaient la sinistre flottille. Leurs sabres déjà tirés s'abattaient sans relâche jusqu'à ce que plus une seule tête ni une seule main ne dépasse de l'eau. Ils se vanteraient ensuite de leurs exploits dans les assemblées populaires, prétendant, l'alcool aidant, que certains noyés surgissaient des profondeurs de la Loire comme des monstres marins et se jetaient sur eux avec une force décuplée par le désespoir.

Assis dans la deuxième barque, Cornuau ne quittait pas Angélique des yeux. Elle avait approché la bouche de l'oreille de son compagnon et lui avait chuchoté quelques mots. Il avait acquiescé d'un mouvement de tête. Ils ne bougeaient pas de crainte que leurs mouvements n'entraînent un détachement précoce de la cordelette et ne fichent tout le plan de Cornuau par terre. En outre, garder leurs corps serrés l'un contre l'autre leur permettait de lutter contre le froid

féroce. Comme à chaque fois, les gabarriers laissèrent dériver leurs embarcations à proximité de l'île Cheviré, rebaptisée par Lamberty l'« île Chaviré ». Les barques manœuvrèrent de manière à se maintenir bord à bord avec les gabarres, puis, quand les gabarriers furent en sécurité, Lamberty donna l'ordre aux charpentiers marinières d'entrer en action.

« Envoyons tout ce beau monde à la pêche au corail !

— Vous nous aviez pourtant dit que vous nous emmeniez à Belleville ! hurla une voix.

— Ah, foutre, on a oublié d'vous dire que c'était à Belleville sous Loire ! » glapit Sullivan.

Les noyeurs éclatèrent de rire.

« Maudits ! cria une femme. Soyez maudits !

— Faut pas te plaindre, citoyenne, la République dans sa grande générosité t'offre un beau baptême ! »

Les masses des charpentiers marinières s'abattirent sur les trous pratiqués dans les sabords des gabarres jusqu'à ce que les bouchons de bois sautent et créent une voie d'eau. La première embarcation ainsi démantelée s'enfonça aussitôt de quelques pouces. Cornuau espéra que la gabarre où se trouvait Angélique serait l'une des dernières à être fracassée. Moins longtemps la jeune femme demeurerait dans l'eau, plus ses chances de survie augmenteraient. La panique gagnait maintenant les condamnés qui voyaient l'onde noire engloutir inexorablement les corps blêmes de leurs compagnons. Ils essayaient avec l'énergie du désespoir de se délivrer de leurs liens. Leurs mouvements désordonnés entraînaient les embarcations dans des gîtes importantes. Les langues d'eau glacée qui passaient par-dessus bord et leur léchaient les jambes accentuaient leur affolement. Le vent d'est emportait leurs hurlements en direction de l'estuaire, loin de la ville.

Angélique et l'homme aux cheveux gris ne bougeaient pas. Ils s'efforçaient de ne pas être touchés par la vague de détresse qui déferlait sur leurs compagnons. Les barques se rapprochaient d'eux comme une meute de chiens se ruant sur le cadavre déchiqueté d'un cerf. Les énormes masses frappaient les sabords dans un vacarme effroyable. Déjà les sabres de Lamberty, de Sullivan, de Grandmaison et les piques de quelques Marat repoussaient les premiers condamnés précipités dans la Loire qui tentaient désespérément de remonter à la surface. Des exclamations saluaient chaque coup porté, chaque doigt coupé, chaque crâne entaillé.

La barque de Cornuau glissa près de la gabarre d'Angélique. Leurs regards se croisèrent. Il lut cette fois de la détermination dans les yeux noirs de la jeune femme. Elle retrouvait cet instinct de combat qui lui avait valu de survivre lors des batailles acharnées contre les armées Bleues. Mille fois elle avait échappé à la mort, mille fois elle avait

exploité de minuscules opportunités pour renverser le cours d'un destin qui paraissait scellé.

Les masses de charpentiers brisèrent les sabords de la vieille gabarre comme des brindilles sèches. Disloquée, elle coula presque à pic, entraînant sa cargaison humaine dans sa brusque descente. Cornuaud vit disparaître les corps les uns après les autres dans les profondeurs obscures du fleuve. Les Marat demeurèrent un moment attentifs, les piques levées, prêtes à harponner le ou la jean-foutre qui aurait la mauvaise idée de réapparaître à la surface, puis, constatant avec déception que les remous se refermaient, ils commandèrent au pilote de diriger sa barque vers une autre gabarre.

Cornuaud se retourna pour river son regard sur la surface hérissée de la Loire. Il n'y remarqua aucun mouvement, aucun signe de vie. Il se résigna au bout d'une minute, deux en comptant la manœuvre de la barque. Il en éprouva une déception cruelle, davantage pour lui-même que pour Angélique. Il avait l'impression qu'avec cet échec toute rédemption lui était désormais interdite. L'enjomineuse négresse ressentait la même désillusion que lui. Elle aussi avait besoin de croire que les malédictions pouvaient être brisées, les destins renversés. Les piques, les sabres et les masses poursuivaient leur ballet destructeur alentour. On n'entendait maintenant plus un cri, seulement les sifflements du vent et les claquements des sabres et des piques sur l'eau et sur les débris de bois.

« Un sacré bon bain, foutre ! rugit Lamberty.

— V'là la nation débarrassée de quelques-uns de ses calotins ! renchérit Sullivan.

— Sans qu'ça lui coûte un foutu sol ! » cria un Marat.

Cornuaud jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. C'est alors qu'il aperçut une tache claire à une vingtaine de pas, qu'il prit d'abord pour un bout de bois.

Une tête.

Elle s'éloignait en silence en direction de la rive opposée. Personne ne l'avait remarquée. Affinant son observation, le paydret discerna une barque tapie dans l'obscurité, Mathurin et Sylvette sans doute. En revanche, il lui fut impossible de deviner si la tête était celle d'Angélique. Il n'insista pas de peur d'attirer l'attention des autres. Il aurait la réponse un peu plus tard au cours de la nuit, il lui fallait seulement s'armer de patience.

Au sortir du pont de la Vieille-Croix, Cornuaud laissa l'Hôtel-Dieu sur sa droite et s'engagea dans la chaussée. Il lui fallut une bonne demi-heure pour traverser la prairie de la Madeleine, puis, après avoir franchi le deuxième pont jeté au-dessus de l'autre bras de la Loire, il prit à droite en direction du village de Trentemoult. À la puanteur de

la ville succédait une odeur de vase et de poisson qui rappelait au paydret celle de son pays natal. Pas un bruit ne montait des petites maisons et des bateaux alignés le long du fleuve. La terre du chemin, gelée par le froid des jours précédents, crissait sous ses pas. Aussitôt débarqué sur le quai de la Fosse, il avait pris congé des autres en prétextant une tâche urgente. Quelqu'un avait crié que Belzébuth avait le feu au cul. Quoi de plus normal pour un diable ? Ils avaient ri, il s'était contenté de hausser les épaules et de filer d'un bon pas en direction de l'île Feydeau. Pas le moment de faire rentrer ses mots dans la gorge de l'insolent. Il avait récupéré son fusil, gardé avec les autres armes près d'un tas de poutres par un Marat qui ne prisait point les promenades sur l'eau.

Il marchait d'un bon pas, assailli par le froid et tenaillé par la faim. Il n'avait croisé en tout et pour tout que deux chiens, un chat et un miséreux tout au long du chemin. Les étoiles cernaient le croissant de lune haut dans le ciel. Le vent hurlait dans les arbres et les toitures. Il aperçut le petit village de Haute-Ile regroupé frileusement devant une grève de terre jonchée de quelques barques. La maison de Mathurin, située entre Haute-Ile et Trenteinoult, se dressait, solitaire, au milieu d'une zone marécageuse insalubre. Cornuaud s'y était rendu deux jours plus tôt avec Sylvette afin de repérer les lieux. Basse, contrairement à la plupart des maisons de pêcheurs, elle comptait seulement deux pièces pour ses neuf occupants. Il emprunta la passerelle de bois jetée par Mathurin pardessus la terre habituellement spongieuse et se présenta devant la porte d'entrée, arrondie et basse. Aucune lumière ne brillait par les interstices du bois. Consigne avait été donnée à Sylvette et au pêcheur de ne point allumer de chandelle, de ne montrer aucun signe d'activité. Le paydret toqua à la porte. Le grondement d'un chien lui répondit, suivi presque aussitôt d'un bruit de pas puis d'un grincement de verrou.

La tête de Mathurin, coiffée d'un bonnet de laine, se glissa par l'entrebâillement de l'huis.

« On t'attendait, dit le pêcheur. Entre. »

Malgré l'obscurité et l'heure tardive, personne ne dormait dans la maison. Cornuaud se retrouva au milieu d'une dizaine de silhouettes dont il ne discernait pas les traits. Des enfants, un chien, une vieille femme, une autre plus jeune et puis, devant la cheminée où rougeoyaient des braises, Sylvette et Angélique de Béjarre, emmitouflée dans une couverture.

« Bon d'là, vous avez réussi », s'écria le paydret.

Une joie intense se déploya en lui comme un courant doux et chaud, à laquelle s'ajouta l'allégresse de la sorcière négresse.

« S'ils ne m'avaient pas recueillie et aussitôt enveloppée dans une couverture, je serais à l'heure actuelle morte de froid, dit Angélique

d'une voix qui n'avait pas encore recouvré sa fermeté. Je crois bien que je n'aurais pas pu faire trois pieds de plus.

— Et l'gars qu'était marié avec vous, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il m'a confié qu'il ne savait pas nager mais qu'il m'aiderait de son mieux. Il s'est mordu les lèvres au sang pour ne pas être pris de panique. Il a dénoué calmement sa corde, puis il s'est laissé couler sans un geste pour ne pas m'entraîner avec lui vers le fond. J'ai nagé un moment sous l'eau, comme tu me l'avais conseillé, puis je suis remontée, j'ai vérifié que j'étais dans la bonne direction, j'ai continué vers la rive... »

Sa voix se brisa. Elle s'absorba dans la contemplation des braises qui craquaient dans l'âtre.

« Personne ne t'a suivi, au moins ? demanda Mathurin à Cornuaud.

— Penses-tu, y a personne dans les rues. J'meurs de faim à c't'heure. Y aurait pas un p'tit quelque chose à manger ?

— Ma mère avait préparé une soupe. Il doit en rester un peu. »

La femme de Mathurin apporta une écuelle emplie d'une soupe de légumes où surnageaient des morceaux de poisson bouilli, ainsi qu'un quignon de pain. Le paydret posa son fusil contre un mur, s'assit aux côtés de Sylvette sur le seuil de la cheminée et mangea de bon appétit.

« Je n'ai jamais rien vécu de si horrible, reprit Angélique en resserrant les pans de la couverture et en secouant ses cheveux blonds. Mon Dieu, tous ces pauvres gens...

— J'ai entendu dire qu'les Vendéens avaient fait d'même à Machecoul, dit Cornuaud. Les chapelets républicains, qu'on a appelé ça.

— Ce sont des scélérats qui ont commis ces horreurs, le vil Souchu et sa bande d'assassins. Charette lui-même les a désavoués. Personne ne les a pleurés quand ils sont tombés sous les balles des patauds. Mais là, Belzébuth, c'est la nation tout entière qui jette ces gens dans la Loire, qui les fusille à Gigant. Le représentant Carrier n'oserait pas commettre des crimes aussi affreux s'il n'avait pas l'aval du Comité de salut public.

— Tout l'monde n'est pas de l'avis de Carrier. C'gars-là est fou. J'i'ai vu frapper à coups de sabre des hommes qu'étaient pas d'accord avec lui. Faut l'voir s'pavaner au bras de sa maîtresse, la femme Le Normand, devant l'échafaud.

— Et c'est pour un tel homme que tu travailles, Belzébuth...

— J'travaille pas pour lui ni pour personne d'autre, mais seulement parce que j'ai besoin à c't'heure d'gagner d'l'argent et que j'sais pas faire grand-chose de mes mains. »

Angélique écarta les mèches de ses cheveux pour darder ses yeux fiévreux sur le paydret. Elle n'avait pas encore touché aux vêtements pliés et déposés près d'elle par la femme du pêcheur.

« Ne t'avais-je point promis que tu aurais largement de quoi vivre si tu t'engageais dans mon armée ?

— J'serais mort ou en prison à c't'heure. Les rares gars qui sont revenus de Bretagne sont arrivés à Nantes dans de drôles d'accoutrements. »

Les jours précédents, on avait en effet assisté à d'étranges défilés dans les rues de Nantes. Les rescapés de la bataille de Savenay s'étaient présentés dans la ville vêtus de tout ce qu'ils avaient pu trouver pour se réchauffer, couvertures, rideaux, tenues et chapeaux trouvés dans des théâtres, dolmans noirs ou redingotes bleues récupérées sur les cadavres patauds, robes, aubes, soutanes... Affamés, désarmés, les joues creusées, les yeux brillants, les pauvres bougres n'avaient opposé aucune résistance aux gendarmes et aux patrouilles qui les avaient arrêtés. Beaucoup d'entre eux étaient morts les heures suivantes en prison, les autres avaient été déférés devant les commissions militaires et passés par les armes dans la journée. Les gazettes républicaines avaient célébré avec emphase la victoire de Westermann dans les marais de Savenay et la fin d'une rébellion qui menaçait de contaminer les populations de toutes les régions. Les sabots des chevaux républicains avaient écrasé les débris de la grande armée catholique et royale, hommes, femmes, enfants, ne laissant rien ou presque de l'engeance détestable des Vendéens. On avait chanté, bu et formé de folles farandoles dans les rues. L'ironie voulait que les calotins eussent été massacrés deux jours avant l'ancienne fête superstitieuse de Noël. À quoi donc leur avait servi de se battre au nom d'un dieu qui ne les entendait pas ?

« Nous n'aurions jamais dû... » commença Angélique.

Elle éclata en sanglots. Sylvette la prit dans ses bras. Mathurin s'avança vers Cornuaud, la mine sévère sous le bonnet de laine qui comprimait sa chevelure emmêlée.

« Il faut à c't'heure que tu arrêtes de noyer les gens, mon gars.

— Si c'est pas moi qui l'fait, c'en s'ra d'autres, répliqua avec calme le paydret. Si j'avais pas été là, dame, on aurait pas pu la sauver. »

Angélique se dégagea des bras de Sylvette, se redressa et, les joues baignées de larmes, se tourna vers lui.

« Il aurait sans doute mieux valu me laisser au fond avec les autres, balbutia-t-elle. Les corps sans vie de ces hommes et ces femmes me hanteront jusqu'à ma mort.

— P't-êt' aussi que vous pourrez reprendre le combat contre les patauds, suggéra Cornuaud. On raconte que Charette continue de résister.

— Viendras-tu avec moi, cette fois ? »

Les yeux luisants du pêcheur, des enfants, des femmes cernaient Cornuaud comme une meute de loups. Il ne put faire autrement

qu'acquiescer d'une légère inclinaison du torse.





CHAPITRE XXVI

Les hussards lancèrent une nouvelle offensive sans laisser le temps à leurs adversaires de recharger leurs armes. Surpris par la première attaque, Émile et les autres avaient eu tout juste le temps de se jeter à terre pour esquiver les coups de sabre. Puis, lorsque le grondement des sabots s'était éloigné, ils s'étaient relevés et avaient couché les cavaliers en joue, mais, l'obscurité et la vitesse des chevaux les empêchant d'ajuster le tir, ils avaient manqué leurs cibles.

« Tchés grands fils d'garce, avait maugréé Pierre-Marie. L'sant plus difficiles à tuer qu'les goupils. »

Les attaques s'étaient succédé, parfois soutenues, parfois espacées.

« L's'amusant avec nous autres comme les chats avec les mulots », avait murmuré Balthazar.

C'était bien l'impression que donnaient les hussards de la mort : ils disparaissaient soudain dans le couvert, surgissaient ensuite sans un bruit dans le dos des Vendéens, fonçaient tout à coup au grand galop en poussant des ululements et des rires, traversaient la clairière, revenaient aussitôt à la charge ou s'éclipsaient entre les arbres.

Ils avaient cette fois décidé d'en finir. Les offensives se faisaient plus répétées et les coups de sabre plus puissants, plus précis. Après avoir poussé leurs adversaires à décharger leurs armes, ils poursuivaient maintenant une tactique de harcèlement. Ils formaient un cercle approximatif autour des quatre hommes et de Claudine, ne leur offrant aucun répit, aucune brèche. Émile avait dévié, avec le canon de son pistolet, la lame qui volait vers la tête de la jeune femme. Le hussard avait poussé un grognement de dépit. Son coup manqué l'avait déséquilibré et il s'était rattrapé de justesse à la crinière de sa monture. Émile en avait profité pour saisir Claudine par le bras et la repousser un peu plus loin. Il lui semblait que les démons à tête de mort le recherchaient, que leurs attaques étaient principalement

dirigées contre lui. Il en déduisit, comme il l'avait pressenti quelques instants plus tôt, qu'ils étaient envoyés par les adeptes de Mithra afin de venger la mort du Père des Pères et des deux prêtresses aux serpents. Il se demanda comment ils avaient retrouvé sa trace. La réponse s'imposa aussitôt : l'haoma, les herbes visionnaires des anciens Aryens.

Trois hussards convergeaient maintenant vers lui et l'acculaient peu à peu contre un énorme tronc couché en travers. À la lisière de la clairière, Pierre-Marie, Bertrand Pirouteau et Balthazar s'éloignaient les uns des autres, se défendant avec l'énergie du désespoir.

Émile jeta son pistolet désormais inutile, plongea la main dans sa besace et se saisit de la dague. Sa chaleur intense, insupportable, lui embrasa tout le corps. Une voix cria en lui qu'il ne devait pas utiliser le présent des fées contre les êtres humains, mais la colère et la peur lui interdirent de l'écouter. Il défendait sa vie et il n'avait pas d'autre arme à sa disposition. Un hussard s'avança, le sabre levé. Son cheval se cabra et contraignit Émile à se plaquer contre le bois rugueux du tronc. Il garda la dague collée contre sa cuisse ; son feu dévorant réduisait en cendres fatigue et frayeur. Il attendit que le sabre du hussard s'abaisse pour se jeter entre les membres antérieurs et rouler sous le ventre du cheval. Il se releva du côté opposé et, dans le même mouvement, frappa le hussard au niveau de la hanche. Émile ressentit la même souffrance que face au Père des Pères, comme si la douleur de son adversaire se transférait en lui, comme si la brûlure s'étendait à chacun de ses nerfs. Une violente secousse parcourut le cavalier, qui vida les étriers et s'effondra sur le sol. Son cheval, affolé, partit au triple galop. Des volutes de fumée blanche s'élevèrent de sa pelisse, de son dolman, de ses cheveux, de son imposante moustache. La peau de son visage s'était noircie, desséchée, craquelée.

« Attention, ce jean-foutre a une arme ensorcelée ! hurla un chasseur.

— Ensorcelée ou pas, il va voir ce qu'il en coûte de défier les hussards de la mort ! gronda l'autre. J'aurai sa peau ! »

Ils s'écartèrent d'une vingtaine de pas afin de concerter leur attaque. La dague était désormais froide dans la main d'Émile. Il avait perdu son rabalet lors de sa roulade et sa redingote s'était déchirée sur l'arête d'une pierre. La douleur se retirait de lui en abandonnant le long de son échine des frémissements irritants. Il se sentait sans force, animé par sa seule colère. Il ne distinguait plus Pierre-Marie ni les autres, il entendait seulement leurs halètements, leurs ahanements, le cliquetis des fers qui se croisaient, les crépitements des sabots, les aboiements furieux des chiens de Michel. Les hussards attendirent un petit moment avant d'éperonner leurs montures. Ils se séparèrent puis piquèrent sur Émile des deux côtés à la fois, surmontés des ombres

flottantes et noires de leurs pelisses. Ils portaient tous les deux des colliers d'oreilles et des pantalons taillés dans des peaux humaines. Les traits déformés, les yeux agrandis par la rage, ils brandirent simultanément leurs sabres. Émile resta immobile, les yeux fixés devant lui, essayant de garder les deux chevaux dans son champ de vision. La dague se réchauffait rapidement dans sa main, comme si elle réagissait devant l'imminence du danger. Il comprit qu'il devait abandonner l'initiative à l'arme des filles des eaux ; il y avait en elle une volonté propre associée à son enchantement. Il ne bougea pas jusqu'à ce que le cheval arrivant sur sa gauche, plus rapide que son congénère, se présente à moins de quatre pas de lui. Alors il sauta d'un seul bond sur le tronc couché, pourtant haut de six ou sept pieds, et, de sa position élevée, les jambes fléchies, il surveilla les mouvements du hussard. Le cheval frôla les chicots des branches brisées, poussa un hennissement de protestation quand son cavalier, à coups de talon, le contraignit à se rapprocher encore du tronc.

« Foutu sorcier ! »

Le hussard se pencha par-dessus l'encolure de sa monture et donna un premier coup de sabre devant lui, qu'Émile esquiva aisément d'un pas de côté.

« Je me ferai un pantalon avec ta peau ! cracha le hussard, hors de lui. Et j'expédierai ta foutue tête chez nos frères de Paris. »

Il frappa à plusieurs reprises, mais, gêné par les incessantes ruades du cheval, il manqua à chaque fois sa cible. Le deuxième hussard, qui n'avait pas la place pour intervenir, se tenait attentif derrière lui. La dague brûlait maintenant la main et le bras d'Émile. Elle guettait le moment propice ; il se présenta quelques secondes plus tard quand le chasseur, emporté par son mouvement, déséquilibré, dut se livrer à une série de contorsions pour se rétablir en selle. La dague se tendit subitement vers l'avant, entraînant Émile dans un bond fantastique. Il vola par-dessus le cavalier et retomba à califourchon derrière la selle.

« Maudit... »

La dague se ficha en travers de la gorge du hussard. Émile ressentit à nouveau le feu qui dévorait le corps de son adversaire. La douleur, atroce, lui coupa le souffle, une odeur de chair brûlée lui envahit les narines. L'homme lâcha son sabre, partit vers l'avant et tomba lourdement sur le tapis de feuilles mortes. Émile ramena la dague près de lui, s'empara des rênes et, d'une traction soutenue, empêcha le cheval de ruer. Il enfourcha la selle et glissa ses pieds dans les étriers. Il avait déjà monté des chevaux de ferme – le cheval mallet également, mais ce n'était pas la même chose – et il ne rencontra aucune difficulté à se maintenir sur la monture parfaitement dressée du hussard. Il perçut un souffle derrière lui, se retourna, vit que le troisième chasseur arrivait dans son dos. Il partit au galop vers le centre de la

clairière. Un juron de dépit retentit derrière lui, dominant le roulement des sabots. Il effectua un ample mouvement tournant afin de se présenter face à son dernier adversaire. Celui-ci avançait maintenant au trot, refroidi par le sort échu aux deux autres. Il avait vu Émile sauter sur le tronc couché avec la puissance et l'agilité d'un fauve, il l'avait vu retomber après un bond prodigieux derrière son compère, il avait vu les cadavres fumer et se transformer en charbon. Il n'affrontait pas un combattant ordinaire mais un sorcier et ses charmes. Il s'immobilisa à dix pas d'Émile. La peur grisait son visage et ternissait son regard. Il renfonça d'un geste machinal son shako noir dont la flamme défaite pendait sur le côté droit de son visage. À la lueur du quartier de lune et des étoiles, Émile distingua les coutures de son pantalon et les différentes teintes des peaux utilisées pour sa confection : des hommes, des femmes, des enfants peut-être avaient été assassinés à seul dessein de fabriquer cet abominable tissu. La colère à nouveau monta en lui, en même temps que la température de la dague. Comment l'humanité avait-elle pu engendrer de tels monstres ? Une envie sauvage de plonger sa lame dans le cœur du cavalier, de l'envoyer griller dans le feu de l'enfer, le secoua de la tête aux pieds. Ils se défièrent du regard un long moment, puis le chasseur souleva la sabretache, remisa son sabre dans son fourreau et, à l'issue d'une demi-volte, s'éloigna dans la direction opposée. Tout en prenant de la vitesse, il poussa un hurlement strident. Les autres hussards battirent aussitôt en retraite et filèrent en direction de l'ouest.

« Bon d'là, on dirait qu'l'avant grâlé dedans les fiammes de l'enfer », murmura Balthazar.

Après le départ des hussards de la mort, Émile, toujours à cheval, était revenu sur ses pas et avait rejoint les autres au bord de la clairière. Ils avaient examiné les cadavres des hussards et récupéré leurs sabres et l'une des deux montures. Les lames des chasseurs n'avaient semé que des égratignures sur les bras et les épaules de Pierre-Marie et de Balthazar. Bertrand Pirouteau était en revanche plus sérieusement touché : le sang coulait en abondance de son avant-bras entaillé jusqu'à l'os. Claudine avait déchiré un pan de la robe de Marie-Anne avec lequel elle avait confectionné un pansement de fortune.

« I m'd'mande c'que tchés zirous faisiant dans tcho bois à c't'heure, grommela Pierre-Marie.

- Ils me cherchaient, répondit Émile.
- Ta ? Comment qu'l'auriant su qu't'étais là ?
- On peut savoir beaucoup de choses par les plantes.
- Qué to qu'le te vouliant ?
- Me tuer.

— À cause de tchu ? »

Pierre-Marie désignait le manche de la dague qu'Émile avait enfoncée dans la ceinture de son pantalon.

« Elle a servi à tuer leur prophète, leur dieu. D'autres l'appelaient l'esprit du mal.

— O l'est donc tchu qu't'as été faire à Paris ? »

Émile acquiesça en silence. Les chevaux attachés aux branches basses d'un frêne broutaient les maigres herbes. Assis contre une souche, Bertrand Pirouteau gémissait tandis que Claudine enroulait la bande de tissu autour de son bras.

« Le r'védront pas ? demanda encore Pierre-Marie.

— Je ne pense pas, répondit Émile.

— Dame, l'avant eu tellement peur de ta pis de tes enjomineries que l'sant pas près de musser leurs sales goules dans l'coin ! » Le jeune maraîchin désigna les cadavres de Marie-Anne, Grégoire et Matthieu. « I allant les enterrer, à c't'heure. Et pis i ramènerons Michel à sa mère.

— Et les hussards, qu'est-ce qu'on en fait ?

— O l'a qu'à les laisser pourrir, tchés grands fils d'garce... »

Émile aurait dû protester, affirmer que la charité chrétienne exigeait l'égalité dans la mort, qu'il n'y avait rien de plus semblable à un cadavre humain qu'un autre cadavre humain, mais il y renonça, pas la force de convaincre ses compagnons, pas envie, surtout, d'offrir une sépulture décente à des scélérats qui coupaient les oreilles de leurs ennemis et confectionnaient des pantalons avec leur peau. Sa colère n'était pas apaisée, elle fredonnait en lui, incendie prêt à se réveiller au premier souffle.

Comme ils ne disposaient pas de pelles ni de pioches, Pierre-Marie, Balthazar et Émile creusèrent trois trous peu profonds à l'aide des sabres et de pierres plates. Ils y disposèrent les corps qu'ils recouvrirent de terre, de pierres et d'humus, puis ils plantèrent dans les tombes des croix sommaires fabriquées avec des branches. Pierre-Marie prononça ensuite la prière des morts d'une voix brisée de tristesse. Pudique comme la plupart des Vendéens, il ne versa pas une larme, il attendrait d'être seul pour pleurer. Ils hissèrent ensuite le corps de Michel sur l'échine d'un cheval, récupérèrent les couvertures, les vivres, les armes, les bottes des chasseurs et même deux shakos pour les montrer à ceux qui douteraient de la présence de hussards de la mort dans les bois, puis ils prirent la direction de La Copechagnière.

La femme de Bertrand Pirouteau ne manifesta aucune émotion lorsqu'on lui amena le corps sans vie de son fils. Elle l'étendit sur le grand lit de la pièce principale et entreprit de le dévêtir afin de le nettoyer et de le rendre présentable. Le forgeron s'assit dans le fauteuil devant la cheminée et, hébété, laissa sans réagir Claudine

désinfecter sa plaie profonde avec de l'alcool. C'était comme si toute vie avait déserté son corps, comme s'il était mort en même temps que son fils. Balthazar et Pierre-Marie allèrent enfermer les chevaux dans l'écurie située juste derrière l'habitation.

« O faudrait faire v'nir un médecin à c't'heure, dit Claudine. Ou bé donc o pourrait s'infecter pis tornevirer en gangrène. »

Émile demanda à la femme de Bertrand si elle connaissait un médecin dans le village. Elle leva sur lui des yeux dépourvus d'expression et lui dit d'une voix morne de s'adresser à la grande maison juste en face de l'église. Il s'y rendit malgré l'heure tardive. Le village, silencieux, figé, semblait plongé dans un sommeil enchanté. La dague avait cessé de chauffer contre son ventre. L'avait-elle seulement prévenu de la présence des hussards de la mort dans la forêt de Grasla ? Les filles des eaux lui avaient recommandé de ne pas s'en servir contre les hommes – ou était-ce sa propre intuition, il ne s'en souvenait plus... – mais elle avait désormais répandu le sang humain et il se sentait avili, flétri. Seul le regard pur de Perrette pourrait le laver de la souillure.

Il frappa trois coups avec le heurtoir de bronze de la maison indiquée par l'épouse du forgeron. Une femme sans âge vint lui ouvrir au bout de quelques minutes, méfiante, mal réveillée, grincheuse sous sa coiffe enfilée à la hâte. Il lui expliqua que le forgeron avait reçu une vilaine blessure au bras et que la présence du médecin était requise. Elle lui demanda à qui elle avait donc affaire et ce qu'il fichait dans le village. Il faillit lui rétorquer avec vivacité que là n'était pas le propos, puis il se dit que le bourg comptait probablement des partisans de la Révolution et qu'en guerre depuis plusieurs mois ses habitants se méfiaient de tout et de tous.

« Je suis un journalier de La Réorthe de passage dans le coin, un ami de la famille Pirouteau. »

L'œil inquisiteur de la vieille femme resta fixé sur lui un petit moment.

« Et moi je vois plutôt un jeune écervelé qui court la campagne avec du sang sur ses habits, maugréa-t-elle. Ne restez donc pas là. »

Elle entrouvrit la porte. Elle avait jeté à la hâte un châle de laine sur son épaisse chemise de nuit. Elle le pria d'entrer et de s'asseoir dans l'un des fauteuils du vestibule.

« Le temps que j'aille chercher monsieur Talvard. »

Elle disparut par une petite porte. Des bruits retentirent dans une pièce voisine, puis le médecin apparut dans le vestibule, équipé d'une mallette de cuir, coiffé d'un chapeau anglais pardessus sa perruque, vêtu d'une cape sombre et chaussé de hautes bottes. Le sieur Talvard avait sans doute dépassé la cinquantaine et, à en croire la couperose sur son nez et ses joues ainsi que son extrême décharnement, il s'aidait

visiblement à supporter les atteintes de l'âge avec de généreuses rasades d'alcool.

« Cet âne bâté de Pirouteau est blessé ? »

Il mangeait les mots et il fallait être attentif pour comprendre ce qu'il disait.

« Au bras, répondit Émile. Son fils Michel a eu moins de chance : il est mort. »

Talvard secoua la tête d'un air navré.

« Je leur avais bien dit, à ces grands couillons, de ne point se frotter aux patauds.

— Personne ne vous a dit qu'il avait été blessé par les patauds.

— Allons, mon jeune ami, vous ne me ferez pas croire qu'il s'est coupé tout seul en pleine nuit. » L'index long et crochu du médecin se promena sur la redingote d'Émile. « Ni que ces traces de sang ont été laissées sur votre habit par une bécasse ou un lièvre. Qu'importe, allons où le devoir nous appelle. »

Talvard ne cessa pas de parler pendant qu'ils parcouraient la rue centrale du village balayée par un vent glacial.

« Vous vous demandez certainement comment un médecin de ma qualité a pu s'enterrer dans un bourg aussi insignifiant que La Copechagnière.

— À vrai dire...

— L'amour. C'est par amour que je suis venu m'installer ici. Mais la femme que je chérissais est morte au bout de six mois de mariage. Si je suis resté, c'est que j'ai souhaité vivre dans son souvenir. Oh, bien sûr, j'ai eu des maîtresses, nombreuses, presque toutes les épouses que ces rustres traitent en bêtes de somme, et même la femme de Pirouteau, une sacrée bigote pourtant, mais aucune d'elles n'a pu effacer le souvenir de ma tendre Béatrice. J'ai tout essayé, jusqu'aux philtres d'oubli des enjamineuses qui sévissent dans le...

— J'en connais une, l'interrompt Émile.

— Qui donc ?

— Je n'ai rien d'autre que son surnom : Bequette. »

Talvard s'immobilisa, les yeux baissés sur ses bottes.

« Bequette, Bequette... Ah oui, la vieille sorcière des Lucs-sur-Boulogne. Elle vivait avec une splendide jeune fille qui s'appelait... voyons...

— Perrette ? »

Le médecin reprit sa marche, ses instruments métalliques tintèrent à nouveau dans sa mallette.

« Perrette, c'est ça. Vous les connaissez depuis longtemps ?

— Je suis à leur recherche depuis quelque temps, répondit Émile, le cœur battant. Vous n'auriez pas eu récemment de leurs nouvelles ? »

Comme ils arrivaient devant la maison du forgeron, ils poussèrent la

porte et s'introduisirent dans la pièce principale où rôdait déjà l'odeur de la mort. Talvard évalua la situation d'un coup d'œil, retira son chapeau et sa cape, s'approcha de Bertrand dont le bras blessé pendait sur un côté du fauteuil, dénoua le bandage de fortune posé par Claudine et imbibé de sang.

L'irruption du médecin et d'Émile n'avait pas réveillé Balthazar endormi sur une couverture étalée le long d'un mur. Malgré sa fièvre, Claudine aidait la femme du forgeron à nettoyer le cadavre de Michel. Pierre-Marie proposa aux deux hommes un verre du vin qui chauffait dans un broc métallique posé sur un trépied au-dessus des braises. Talvard l'accepta avec grand plaisir et l'avalait d'une seule traite avant de se pencher à nouveau sur la blessure de Bertrand.

« Les villageois étaient pourtant prévenus qu'on avait vu des patauds dans le coin, marmonna le médecin. Des enfants m'ont même soutenu qu'ils avaient aperçu des hussards de la mort.

— Dame, o l'est bé tchés grands fils d'garce qu'avant tué Michel pis blessé Bertrand, dit Pierre-Marie. L'avant aussi tué deux gars et une femme qu'étiant avec nous. »

Talvard étala un baume odorant sur le bras du forgeron.

« La présence de ces assassins ne présage rien de bon, reprit-il. À mon avis, ils ne sont que l'avant-garde des colonnes qui vont bientôt déferler sur la Vendée. Il ne faut surtout pas croire que le Comité de salut public se contentera de sa victoire à Savenay.

— Pourquoi qu'vous dites ça ? s'étonna Claudine.

— Un confrère et ami m'a envoyé un message de Nantes. Là-bas, selon lui, on fusille, on noie, on décapite les malheureux dont le seul tort est de s'écarter de la ligne extrémiste. Croyez-vous que le représentant en mission, un certain Carrier, et ses pairs ne voudront pas purger la Vendée de ses brigands ? Les gazettes rapportent que les durs de la Convention proposent de changer le nom du département, de l'appeler désormais Vengé. » Talvard examina une dernière fois la plaie badigeonnée de baume puis se tourna vers la femme du forgeron : « Voulez-vous me donner un linge propre ? »

Elle se releva, sortit un drap blanc et plié d'une armoire au bois noirci, le remit au médecin en évitant de croiser son regard. Il découpa, à l'aide de ciseaux, une large bande sur laquelle il versa quelques gouttes d'alcool avant de l'enrouler autour du bras de Bertrand. Le forgeron n'esquissa pas une grimace lorsque le tissu entra en contact avec ses chairs à vif.

Son travail terminé, Talvard se servit un autre verre de vin chaud, le vida cul sec et s'approcha du lit où reposait Michel. Il contempla le cadavre, s'attarda sur son visage à moitié emporté et grossièrement reconstitué par sa mère, hocha la tête et murmura ;

« Saleté de guerre. Elle va nous prendre tous nos hommes. La

Vendée mettra plus d'un siècle à s'en remettre. Bertrand, lui, devrait s'en sortir. Il faudra changer son pansement tous les deux jours et à chaque fois remettre de l'onguent sur sa blessure. Je vous en laisse. S'il vous en manque ou si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver. »

Il rangea ses instruments dans sa mallette, remit son chapeau et sa cape, se dirigea vers la porte et sortit. Émile enfila à son tour sa redingote et se lança à sa poursuite.

« Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, dit-il quand il eut rattrapé le médecin.

— De quoi parles-tu donc, mon ami ?

— De Bequette et de Perrette. Je vous ai demandé si vous aviez eu de leurs nouvelles ces derniers temps. »

Les craquements de la terre sous leurs pas résonnaient avec fracas dans la nuit que blêmissaient à l'horizon les premières lueurs de l'aurore. De chaque côté de la rue, les maisons restaient enfouies dans l'obscurité. Des hurlements de loups se répondaient de loin en loin. Le froid agrippait les oreilles et le cou d'Émile.

« On est venu me chercher un soir pour rendre visite à une jeune fille très malade, finit par répondre Talvard, déjà essoufflé par la marche. Je crois bien qu'il s'agissait d'une certaine Perrette. On m'a dit qu'elle gisait dans une maison des environs.

— Est-elle... morte ? » s'écria Émile.

Le médecin lui jeta un regard en biais.

« Cette jeune fille représente beaucoup pour toi, n'est-ce pas ? En vérité, j'ignore ce qu'elle est devenue. Je n'ai jamais pu trouver la maison dont on m'avait parlé. À croire qu'elle n'existait pas.

— Qui est venu vous chercher ? »

Talvard s'arrêta de marcher pour se plonger dans ses pensées. Émile réfréna son envie de le secouer comme un prunier pour faire tomber les mots de sa bouche.

« Un homme, dit enfin le médecin. Un grand gaillard à la mine sinistre. Pas le genre qu'on aime croiser en pleine nuit.

— Il ne portait pas une pèlerine noire ?

— De fait. Et un large rabalet. Je le revois marcher devant moi. Il a semblé complètement perdu tout à coup. Je lui ai demandé s'il savait où il allait. Il ne m'a pas répondu, il a disparu, me laissant seul dans les bois. Il m'a fallu toute la nuit et la moitié de la journée suivante pour retrouver le chemin de La Copechagnière.

— Ça s'est passé quand ?

— L'année dernière. Au cours de l'été. »

L'époque où Jean Augereau, le cocassier, et ses complices avaient assommé et jeté Émile dans une oubliette du château de Lusignan... Le loup en avait profité pour s'introduire dans la bergerie. Il se souvenait

des paroles d'Angélique de Béjarre lorsqu'elle l'avait invité à monter dans son cabriolet sur la route entre Fontenay et Sainte-Hermine : *Jean Augereau clame à qui veut l'entendre qu'il va bientôt se marier avec une certaine Perrette.*

Perrette n'était pas morte. La sirène rencontrée dans la rivière souterraine de Paris avait affirmé à Émile qu'elle vivait. Les filles des eaux avaient usé de leurs sortilèges pour l'influencer, mais leurs pensées ne mentaient pas et il savait au fond de lui que Perrette l'attendait. Son cœur se serra à l'idée que Jean Augereau la maintenait séquestrée. Comme le hussard de la mort quelques heures plus tôt, il enverrait avec joie le cocassier rôtir dans le feu de la dague.

« Me voilà arrivé. »

Talvard se tenait sur le seuil de la porte de sa maison.

« Je regrette d'ailleurs de ne plus pouvoir bénéficier des conseils de Bequette, ajouta-t-il. J'aurais aimé recueillir les connaissances de cette vieille sorcière. Nous autres médecins sommes élevés dans le refus de la superstition, dans la pensée moderne, mais, nous avons beau nous comporter en cuistres, nous en savons bien moins que les guérisseuses de la campagne. »

Le médecin ouvrit la porte. Un chien aboya tout près. Une rafale de vent parcourut en gémissant la rue déserte.

« Bonne chance dans tes recherches, mon jeune ami. Si j'entends parler de quelque chose, je t'en ferai part. Prends garde aux patauds. Ils vont bientôt transformer en enfer notre pauvre pays. »





CHAPITRE XXVII

« Ces foutus rats ont fini écrasés dans la boue du marais. Tu leur as bien joué de la flûte, Armande. »

Bellerive croqua le bout de pain dur qui traînait sur la table. Armande ne l'avait pas reconnu lorsqu'il s'était présenté à la porte de son appartement, trois jours après son retour de Normandie. Le visage du Gascon s'était émâcié, ses cernes creusés, ses yeux ternis, sa peau avait jauni, ses cheveux blanchi. Il avait vieilli d'une dizaine d'années en quelques jours, et on aurait pu le croire gravement malade s'il n'avait décoché ses habituelles flèches sarcastiques.

« Ces rats, comme tu dis, ont été abandonnés par tout le monde, répondit-elle avec calme. Ils étaient sincères, courageux, ils auraient pu réussir dans leur entreprise.

— C'était ton souhait, n'est-ce pas ? »

Armande lança un regard furtif par-dessus son épaule et entrevit la silhouette rassurante entre le paravent et le mur.

« Je soutenais en effet le parti des royalistes, Jacques-André Bellerive, lâcha-t-elle avec une moue provocante. Mais quand j'ai vu la grande armée vendéenne devant Granville, quand j'ai vu ces pauvres gens envoyés à la mort par leurs propres partisans, quand j'ai vu le prince de Talmont et ses complices, les lâches, essayer d'embarquer pour les îles anglaises, alors j'ai cessé de croire dans la monarchie comme j'ai cessé de croire dans la Révolution. Fout comme j'ai cessé de croire dans l'humanité. »

Le Gascon la considéra d'un air narquois. De la boue et du sang souillaient sa redingote noire, sa chemise blanche et son chapeau. Il ressemblait à un chat écorché de retour après une longue absence et une bagarre féroce contre d'autres mâles. Il avait posé sa canne-épée sur ses genoux. Elle espérait qu'appelé par d'autres tâches il ne demeurerait pas longtemps chez elle.

« La vie est dure pour les péronnelles idéalistes de ton genre. Tu rêvais de gloire, de richesse, d'amour, et vois ce que la vie t'a offert : des rôles insignifiants, dévêtus, des amants volages, une existence placée sous le signe de l'austérité et de la trahison. Au moins tu y as gagné une certitude, ma douce : nul ne te regrettera. »

Elle tisonna les bûches qui se consumaient à petit feu dans la cheminée. Elle avait retrouvé un hiver rigoureux à Paris après avoir enduré l'humidité glaciale de la Normandie. Le passage de l'année 1793 à 1794 – elle refusait catégoriquement de se référer au nouveau calendrier républicain dans lequel tout le monde, y compris certains conventionnels, s'embrouillait s'était effectué sans joie, sans faste. Personne d'ailleurs n'avait célébré l'événement, de peur de passer pour un jean-foutre de contre-révolutionnaire. Armande savait seulement qu'on était au mois de nivôse de l'an II : elle avait lu une affiche du théâtre Feydeau qui programmait, à partir du 24 nivôse, *Paul et Virginie*, un opéra tiré du roman de Bernardin de Saint-Pierre. Elle n'était pas retournée au théâtre de la rue de Richelieu. Gaillard et les autres n'étaient certainement point fâchés d'être débarrassés d'elle. De même elle n'avait pas cherché à renouer le contact avec Galaad ou d'autres membres des réseaux royalistes. Le roi et la reine décapités, le dauphin emporté par une maladie selon une rumeur persistante, la cause des Bourbons perdue, quel intérêt y avait-il à commercer avec des aristocrates corrompus et uniquement soucieux de récupérer leurs privilèges ?

Guérie de la fièvre théâtrale et de la fièvre intrigante, elle aspirait ardemment à repartir pour une nouvelle vie sur de nouvelles terres. Christophe connaissait du monde dans les compagnies maritimes et avait promis de l'aider. La Révolution avait eu quelque chose de bon, finalement : il aurait été dommage que cet homme-là restât jusqu'à la fin de sa vie prisonnier de ses liens avec l'Église. Elle n'avait pas connu d'amant plus tendre, plus attentionné. Grâce à lui, le séjour prolongé en Normandie s'était déroulé à la façon d'un doux rêve. Les gens qui les logeaient, des laboureurs aux manières rudes et au grand cœur, ne les avaient pas dérangés les jours où ils avaient décidé de garder la chambre. Une servante venait frapper aux alentours de midi et leur apportait, sur un large plateau, un dîner composé le plus souvent de poisson, quelquefois de bœuf aux cornichons ou de poulet rôti. Après avoir vidé les plats et les pichets de vin, ils se glissaient à nouveau dans les draps et reprenaient leurs activités à l'endroit où ils les avaient abandonnées. Le reste du temps, pendant que Christophe s'occupait de ses chevaux ou aidait le laboureur à nourrir les bêtes, Armande s'était promenée sur les falaises surplombant la mer en respirant avec ivresse l'air saturé de sel. Elle avait vu des compagnies républicaines, fantassins et artillerie, se rassembler dans les environs

de Granville, signe que l'armée vendéenne se rapprochait. Des mouvements de panique avaient agité la population locale : on avait dépeint les Vendéens comme des bêtes sauvages, des êtres cruels qui soumettaient à la torture les patriotes et leurs familles, et, comme ils avaient remporté des victoires retentissantes à Laval, à Dol, à Pontorson, leur arrivée prochaine suscitait les plus vives inquiétudes. Des hommes s'étaient portés volontaires pour défendre Granville transformée en place forte. Ordre avait été donné de résister à tout prix, de ne pas livrer la ville aux insurgés et, plus tard, aux Anglais.

« Mon pauvre Bellerive, je me moque bien d'être regrettée, fit Armande en se retournant.

— Tu as tort, rétorqua le Gascon. Être regrettée, cela signifie qu'il y a au moins une personne pour te pleurer lors de ton enterrement.

— Je ne suis pas morte !

— Pas encore. Personne ne connaît à l'avance l'heure et les circonstances de sa mort. La vie n'est pas toujours bien faite, ma belle : c'est quand on croit toucher enfin au but que souvent tout se dérobe. »

Elle retourna s'asseoir dans le fauteuil crapaud placé en face de la table. Malgré le feu dans la cheminée, ses bras, ses jambes et son cou commençaient à refroidir. Elle avait hâte à présent de sortir de l'hiver lugubre, hâte de quitter Paris et ses odeurs méphitiques, hâte de s'éloigner des individus malfaisants comme Bellerive.

« Je suppose que vous allez bientôt paraître en plein jour, toi et les autres adorateurs du taureau. »

Le visage du Gascon s'assombrit, il fronça les sourcils, son regard se fit dur, presque minéral.

« Un jean-foutre a tué le Père des Pères, dit-il d'une voix sourde. Au moment même où il présentait son successeur à ses fidèles. »

Armande faillit éclater de rire. Elle parvint à ne rien laisser paraître de sa jubilation.

« Qui l'a tué ?

— Tu le connais.

— Serait-ce ce jeune homme que tu m'as envoyée voir à la prison du Châtelet ? »

Bellerive hocha la tête d'un air las. Elle se souvint du détenu à l'air triste derrière les barreaux de sa geôle. Elle lui avait trouvé de la grâce, de l'innocence, de la prestance, l'exact opposé des brutes avinées qui constituaient le gros des bataillons de Mithra.

« Le Père des Pères avait pourtant chargé les prêtresses aux serpents d'enfouir à jamais sa foutue dague ensorcelée, reprit le Gascon. Émile a disparu une nuit et un jour de la maison de Montmartre. Je suppose que c'est à ce moment-là qu'il l'a récupérée. Mais qui est allé la déterrer ? Qui la lui a remise ? Et, surtout, où a-t-il puisé l'audace de

s'en servir contre le Père des Pères, contre son propre père ? »

La voix de Bellerive n'était plus qu'un murmure à peine audible. Son grand rêve s'était brisé, il ne s'en remettait pas.

« Où est-il maintenant ?

— Il croit s'être mis définitivement à l'abri. Mais nous le retrouverons où qu'il se cache.

— Le monde est vaste.

— Pas assez pour les plantes des anciens Aryens. Chaque jour elles me ramènent à lui. Il nous a échappé jusqu'à présent, il finira tôt ou tard par tomber entre nos pattes.

— Pourquoi t'acharner contre lui ? »

Bellerive se redressa, des lueurs sardoniques brillèrent à nouveau dans ses yeux.

« Parce que je n'ai plus rien d'autre. Le Père des Pères n'a pas eu le temps de désigner un autre successeur et tous se battent à présent pour grimper sur son trône. Il ne restera bientôt rien, ou presque, d'une organisation qui a mis des siècles à se construire. Les filles de la lune, foutre, savaient ce qu'elles faisaient en éliminant le Père des Pères. Ces bougresses sont de redoutables stratèges : elles ont enlevé son fils à la naissance pour l'utiliser plus tard contre lui. Elles nous ont joués comme des enfants.

— Cela prouve au moins que ton Père des Pères n'était pas aussi clairvoyant que tu le pensais. »

Hors de lui, il frappa du plat de la main sur la table. Armande tressaillit. Elle se souvenait de ses accès de violence, des grêles de coups de poing et de pied sur son corps recroquevillé. À nouveau elle lança un coup d'œil à la silhouette parfaitement immobile entre le paravent et le mur.

« J'ai réussi à subtiliser aux autres courriers du soleil une jarre contenant de l'haoma, poursuivit le Gascon. Il m'a suffi de contacter mes réseaux pour lancer plusieurs groupes de tueurs aux trousses de ce traître d'Émile. Je leur transmets les résultats de mes visions à l'aide de pigeons voyageurs. La vengeance, Armande, la vengeance est désormais mon unique dessein.

— Je constate qu'elle te ronge. »

Il secoua la tête d'un air mélancolique.

« Non point la vengeance, mais l'haoma. C'est un échange, comprends-tu ? Il me prête ses yeux, il me fait payer avec mon énergie, avec ma vie. Je ne suis pas le fils d'un immortel, l'haoma me tuera bientôt, mais je m'en fous, je mourrai satisfait si j'emmène Émile avec moi.

— Robespierre et ses amis du Comité de salut public ne doivent pas être mécontents d'être délivrés de vous.

— Ces jean-foutre se figurent triompher, mais, je te le prédis, ma

belle, ils tâteront de leur guillotine avant la fin de l'été. Déjà on s'agite dans les officines pour se débarrasser d'eux et de leur despotisme. Desmoulins et son *Petit Cordelier* ne cessent de vitupérer contre la Terreur. Il vient d'être radié du Club des jacobins, mais la vague de fond finira par submerger l'incorruptible et les siens. Nous aurons au moins le plaisir de les voir s'entre-tuer. »

Les mêmes pièces se jouaient sur toutes les scènes du monde. Les chefs de l'armée vendéenne avaient failli en venir aux mains dans la grange où ils avaient tenu leur conseil. Les uns reprochaient amèrement à Talmont, à Donnissan et à leurs partisans, dont une certaine Angélique de Béjarre, les manœuvres qui avaient abouti à cette désastreuse expédition au nord de la Loire. Les autres vilipendaient le jeune généralissime, Henri de La Rochejaquelein, un garçon courageux, intrépide mais incapable de prendre des décisions sensées. D'autres encore parlaient de se séparer du gros de l'armée et de rejoindre dans son fief Charette, qui, lui au moins, avait eu l'intelligence de demeurer sur ses terres. On s'était invectivé, provoqué en duel, et, sans l'intervention énergique de l'évêque d'Agra, un imposteur selon Christophe, on se serait expliqué sur-le-champ entre gentilshommes. Ils n'avaient en tout cas prêté aucune attention à Armande et à son message, que La Rochejaquelein n'avait même pas cherché à lire et que Talmont avait subtilisé pour le jeter dans le feu avec une moue de dédain.

Désespérée, Armande était sortie et s'était mêlée à la foule des Vendéens qui attendaient dans la bruine glacée les décisions de leurs généraux. Elle s'était retrouvée au milieu d'une cohorte d'hommes, de femmes et d'enfants rongés par la maladie, la fièvre, le froid et la faim. Ils ne parlaient pas, ne bougeaient pas, ne pleuraient pas, sous le ciel bas et noir. Il leur était impossible de lutter contre l'humidité avec leurs vêtements déchirés et maculés. Beaucoup toussaient à fendre l'âme, beaucoup souffraient de typhus et de dysenterie, certains agonisaient allongés dans la boue, veillés par un curé ou abandonnés à leur sort.

Armande n'avait pas pu retenir ses larmes. Quelqu'un l'avait saisie par le bras. Elle s'était retrouvée face à Angélique de Béjarre, une très jolie jeune femme au regard d'aigle.

« Ils se jouent de nous à Paris, n'est-ce pas ? »

Face à ces visages désespérés, désespérés, Armande n'avait pas eu le cœur de mentir. Elle avait révélé le plan de Galaad à son interlocutrice et son propre rôle dans l'affaire.

« Je suis comédienne. Ils ont sans doute pensé que j'étais la plus apte à remplir cette mission. »

Le regard d'Angélique de Béjarre s'était teinté de mépris.

« Ainsi ils ont remis notre sort entre les mains d'une comédienne. La

peste soit des intrigants de cour ! Les Anglais n'ont jamais eu l'intention réelle de nous secourir, n'est-ce pas ?

— Veuillez me pardonner, madame, je ne suis point instruite de leurs intentions, je ne suis qu'une humble messagère.

— Évidemment. Talmont, ce porc... »

Angélique de Béjarre s'était tue et, la tête et les épaules basses, était retournée dans la grange. Elle n'avait pas fait partie du petit groupe qui s'était embarqué à bord d'un bateau à destination de Jersey et que les autres, furieux, avaient empêché de prendre la mer.

« N'empêche, Robespierre et les siens continuent d'appliquer point par point le plan de Mithra, déclara Bellerive. Ils vont maintenant mettre la Vendée à feu et à sang. Montrer ainsi aux autres régions ce qu'il en coûte de défier la Convention. Mais nous avons la puissance, des armes, une réserve d'hommes inépuisable, ils n'ont rien de tout ça, et leur faiblesse causera leur perte. Les sections sont comme des ruches affolées depuis la mort du Père des Pères, elles n'obéissent plus à personne. Foutre, nous étions si près, si près... »

Il abattit une deuxième fois le plat de la main sur le bois de la table. Il avait l'air d'un fou.

« Que veux-tu de moi, Bellerive ? » demanda Armande.

Il la fixa avec le petit air cruel qu'il promenait habituellement sur les événements et les hommes.

« Je ne veux plus rien, ma douce. Je pourrais te foutre une dernière fois, en souvenir du bon vieux temps, mais l'haoma me dérobe mes ardeurs. Ou plutôt si, j'ai une dernière tâche à effectuer...

— Laquelle ? »

Bellerive se leva, déplia du pied le tapis froissé et détendit ses membres engourdis.

« Foutues herbes. Elles me tiennent, elles resserrent sans cesse leur filet, elles me laissent de moins en moins de répit.

— Quelle tâche ? insista Armande.

— Ton exécution. On t'a condamnée à mort, ma belle.

— Qui ?

— Moi. Je n'ai pas aimé d'autre femme que toi.

— Sottises ! Utiliser quelqu'un, ce n'est pas l'aimer. »

Il s'approcha d'elle d'une allure de fauve, sa canne-épée levée à hauteur de sa poitrine. Elle se recula vers le paravent déployé entre la fenêtre et le mur. La rumeur de Paris s'échouait, étouffée, moribonde, dans la pièce. Le bois sifflait sous la caresse des flammes.

« Tu as tort, Armande. J'ai crevé de jalousie de savoir ce jean-foutre de pleutre de Froidure dans ton lit. Je te trouve radieuse, plus désirable que jamais. Je refuse de laisser d'autres profiter de tes jambes, de tes seins, de ton ventre. Tu m'attendras de l'autre côté.

— Tu as perdu l'esprit, voilà la vérité, Jacques-André.

— Seulement pour toi, Armande. »

Avec un ricanement, il tira l'épée de son fourreau de bois et fouetta l'air de la lame dénudée.

« Si tu m'aimes vraiment, Bellerive, épargne ma vie et sors immédiatement d'ici. »

Le Gascon continua d'avancer, les lèvres déformées par un rictus. Les lattes du parquet craquaient sous ses bottes. Il paraissait issu d'un autre monde, du peuple des créatures maléfiques rapporté par les légendes.

« Hors de question. J'ai possédé ton corps, ma douce, je veux maintenant ton sang, ton âme. »

Il donna un coup d'épée vers l'avant. La lame siffla à quelques pouces du visage d'Armande qui poussa un cri. Elle fut subitement tirée en arrière, plaquée contre le mur derrière le paravent, puis la silhouette glissa devant elle et se précipita vers Bellerive en brandissant un pistolet.

« Ne bouge pas, misérable ! »

Le Gascon marqua un temps de surprise avant de lever un regard froid sur l'homme qui venait de surgir devant lui.

« Je te connais, monsieur le prêtre défroqué, dit-il sans quitter son vis-à-vis des yeux. On te surveille, foutre. On sait tout de toi. Par exemple que tu fais le cocher pour survivre et que tu es le nouvel amant de notre chère Armande. Tu ne peux pas faire un pas dans Paris sans qu'on en soit prévenu. Si tu presses la détente de ton pistolet, tu ne survivras pas plus d'un jour. Si tu le remets dans ta poche et quittes immédiatement cet appartement, il te restera encore quelques belles années devant toi. Et des femmes, tu en auras autant que tu voudras. »

Un doute s'insinua soudain dans l'esprit d'Armande. N'avait-elle pas surestimé le courage et l'amour de Christophe ? Il avait juré de la protéger de Bellerive et de tous les scélérats de sa sorte, mais que valait une promesse proférée dans la douce tiédeur d'un lit face à la perspective de sa propre mort ? Les mensonges, les tromperies, les trahisons des hommes qui s'étaient pressés dans sa loge lui revenaient en mémoire. Poudrés ou barbus, parfumés ou puants, bourgeois ou nobles, riches ou ruinés, tous l'avaient couverte de serments, tous s'étaient parjurés devant leurs femmes ou leurs autres maîtresses.

« Eh bien, monsieur l'ancien calotin, que décides-tu ? »

Christophe garda le bras tendu et le pistolet braqué sur la tête du Gascon. Envahie d'un pressentiment, Armande lui avait demandé de se cacher derrière le paravent lorsqu'on avait frappé à sa porte. Elle ne se sentait pas tranquille depuis qu'elle avait remis les pieds à Paris, et elle avait invité l'ancien prêtre à demeurer chez elle jusqu'à leur départ. Il ne l'avait laissée seule qu'une matinée, le temps de rencontrer les gens de la compagnie maritime qu'il connaissait, de

recupérer l'argent qu'il avait caché chez lui, de saluer quelques-uns de ses amis et de changer ses derniers assignats.

« Je ne crois pas que tu sois capable de me tuer de sang-froid, reprit Bellerive. Tu restes un foutu chrétien, un être de compassion, un faible. Moi, fils du soleil, je ne te laisserais pas la moindre chance.

— Je ne reconnais plus le dieu mesquin et jaloux des chrétiens, dit Christophe d'une voix douce. Je ne suis qu'une âme parmi des millions d'autres, une parcelle à la fois insignifiante et indispensable de l'humanité. Si tu promets de ne plus importuner Armande, je ne tirerai pas.

— Je pourrais t'en faire le serment, mais je ne suis point de ces hypocrites dont sont remplies les églises et les autres sociétés humaines. L'haoma m'a prédit ce matin que je croiserais ton chemin, l'abbé. Un chemin de souffrance et de sang. Tu perdras quel que soit ton choix : soit tu renies tes convictions humanistes, soit tu renonces à la vie. »

Le Gascon leva son épée devant lui et s'approcha de Christophe, un sourire aux lèvres. Armande reconnut alors le jeune Bellerive qui s'était présenté quelques années plus tôt dans sa loge. Elle avait remarqué sa beauté sombre et son air farouche, à mille lieues des mines affectées, des perruques extravagantes et des fards outranciers de ses autres admirateurs. Elle avait alors cru trouver l'amour qu'elle appelait de tous ses vœux, l'amour qui lui ferait oublier l'inconstance des hommes et la laideur du monde, et elle s'était embrasée comme une torche. La passion l'avait brûlée presque une année entière, jusqu'à ce que Bellerive l'entraîne un soir dans l'officine d'une prêtresse à l'affreuse maigreur. Les serpents noirs et les prédictions de la devineresse l'avaient terrorisée. Les souvenirs affluaient en elle, mais ils ne lui apportaient aucun plaisir, seulement du dégoût, de la honte, des remords. Elle se demandait comment elle avait pu un jour tomber sous la coupe d'un tel monstre.

Bellerive ne tendit pas le bras pour enfoncer son vis-à-vis, son sourire ne s'effaça pas de ses lèvres quand Christophe pressa la détente.

Le coup l'atteignit en plein cœur. La fumée grise, poussée par un courant d'air, s'enroula autour de sa tête et de sa poitrine. Son épée lui échappa des mains et retomba en tintant sur le parquet. Il eut un dernier regard, désespéré, pour Armande figée contre le mur, son sourire se crispa, puis il fléchit subitement et s'effondra de tout son long au pied du fauteuil.

« Je lui ai proposé de partir », murmura Christophe.

Il lâcha son pistolet, puis heurta le sol dans un bruit mat. Les effluves de poudre emplissaient maintenant la pièce et masquaient l'odeur de bois brûlé.

« Il n'y a rien à regretter, dit Armande d'une voix sourde.

— Je ne regrette rien. Il souhaitait mourir, mais il n'avait pas le courage de se tuer.

— Qu'allons-nous faire, Christophe ? »

Il se dirigea vers la jeune femme et la prit dans ses bras.

« Un bateau part du Havre dans quatre jours pour l'Amérique. L'armateur était un ami de mon père. Le capitaine est prévenu : il nous attend.

— De quoi vivrons-nous là-bas ?

— L'argent que j'ai mis de côté devrait nous suffire les premiers mois. Ensuite nous travaillerons. Le pays, à ce qu'on raconte, est plein de promesses.

— Plein de dangers également : il y a les sauvages, les brigands.

— Les sauvages et les brigands, c'est ici qu'ils sont.

— Comment sortirons-nous de Paris ?

— On m'a donné ce qu'il faut, permis, passeports, certificats de civisme. Nous partirons aujourd'hui même avec ma voiture. »

Dix, vingt fois Armande crut que les sectionnaires surexcités allaient la tirer hors de la berline noire. Bien que le chemin ne fut pas très long entre le quartier de la Madeleine et l'Étoile, la barrière d'octroi par laquelle Christophe avait choisi de sortir de Paris, il lui parut interminable. L'affaire de la Compagnie des Indes, l'arrestation de Fabre d'Églantine, les rumeurs de corruption qui pesaient sur une grande partie des conventionnels soulevaient dans les rues de Paris une fièvre soupçonneuse et procédurière. Christophe lui avait demandé de ne prendre avec elle que le strict nécessaire, une malle légère où elle avait entassé à la hâte quelques tenues de rechange et une trousse de toilette. La vitesse à laquelle son destin basculait lui procurait une ivresse teintée d'une sourde angoisse. Elle partait en voleuse sans avertir le propriétaire de son appartement, sans rendre une dernière visite à sa mère qu'elle n'avait pas revue depuis plusieurs mois. Elle n'emmenait rien de son ancienne vie, aucun objet, aucun effet, aucun regret. Elle craignait seulement qu'un événement imprévu, le caprice d'un sectionnaire, d'un gabelou ou d'un gendarme, la violence soudaine d'une émeute, ne dresse un obstacle infranchissable sur son chemin.

La berline avait parcouru une partie de la rue de Richelieu, encombrée de piétons, de marchands ambulants et de voitures. Elle avait entrevu par la vitre la façade du théâtre où elle avait passé sept ou huit ans de sa vie. Elle avait reconnu la silhouette épaisse de Gaillard et celle plus élancée de Talma devant l'entrée des comédiens. Elle avait tenté de lire le titre de la pièce qu'ils jouaient actuellement, une jacobinerie ridicule sans doute, mais un groupe d'hommes en

grande discussion devant l'affiche l'en avait empêchée.

Elle se rencogna dans le siège au cuir craquelé de la berline, ravie de constater qu'elle était désormais délivrée de la gloire et de ses mirages.





CHAPITRE XXVIII

« Voilà des gens de ton pays, Belzébuth », murmura Angélique avant de s'éloigner.

La petite troupe, menée par un certain Guérin, un paydret, venait de surgir des épais genêts et s'était avancée vers le général Charette, assis au milieu de ses hommes hâves, fourbus, et d'une population affolée qui s'était réfugiée sur le plateau de la Vivantière, à environ une lieue des Lucs-sur-Boulogne.

Quelques instants plus tôt, deux éclaireurs avaient annoncé l'approche de deux colonnes infernales. Elles abandonnaient derrière elles les fumées noires des incendies, comme chaque jour depuis maintenant plus d'un mois. Elles n'avançaient pas vite, ralenties par les pillages et le massacre des habitants des hameaux et des fermes isolées. Les généraux républicains avaient décrété que leurs hommes n'étaient point des bergers, qu'ils ne devaient donc pas s'encombrer du bétail, mais l'égorger ou le brûler dans les champs ou dans les étables afin de n'offrir aucune subsistance aux brigands de l'horrible Vendée. De même, la plus grande partie des réserves de fourrage et de grain était, à de rares exceptions près, réduite en cendres. La tactique de la terre brûlée commençait à porter ses fruits : les armées de Charette et de Stofflet manquaient désormais de provisions et, le gibier se faisant rare, ne trouvaient plus de nourriture nulle part. Les hommes se contentaient de farine de froment ou de seigle qu'ils mélangeaient avec un peu d'eau et pétrissaient brièvement avant de la faire cuire sur des tuiles ou des pierres chaudes. Sans cesse en mouvement pour déjouer les manœuvres des bataillons lancés à leurs trousses, ils se reposaient à la belle étoile dans l'atmosphère glaciale des forêts profondes. Ils évitaient d'allumer de grands feux afin de ne pas donner le moindre repère à l'ennemi. Depuis la mort de d'Elbée, fusillé à Noirmoutier, et celle de La Rochejaquelein, tué à la fin du mois de

janvier par un pataud qu'il venait pourtant de gracier, Charette, flanqué maintenant de Sapinaud, et Stofflet, dans la région d'Anjou, étaient les derniers à résister aux colonnes de Turreau.

Après avoir combattu du côté de Sainte-Hermine, de Simon-la-Vineuse, de La Réorthie et de Bournezeau contre les pillards du général Daillac, Angélique et Cornuaud avaient rejoint l'armée de Charette à la fin du mois de janvier à Beaulieu-sous-la-Roche, quelques jours avant la bataille victorieuse de Chauché. Ils avaient ensuite participé à la prise de Legé qu'on avait abandonnée le jour même à cause des nombreux cadavres qui pourrissaient dans les rues de la ville dévastée et répandaient une terrible infection. Le rêve d'Angélique de lever ses troupes à l'exemple de Bonchamps s'était brisé quand elle avait découvert le domaine familial entièrement détruit, sa propre famille, les métayers, leurs femmes et leurs enfants massacrés, les réserves brûlées, le bétail décimé. Elle n'avait plus rien d'autre que son chagrin, sa colère et sa soif de vengeance.

Sylvette avait elle aussi tout perdu. De la ferme de L'Herbaudière, pourtant située en territoire à majorité républicaine, il ne restait rien. Elle n'avait pas pleuré ni hurlé devant les cadavres dénudés, mutilés et alignés de sa mère, de ses sœurs et de Berthe, la vieille servante. Elle était restée prostrée un long moment, puis elle s'était enfuie dans le petit bois proche. Cornuaud ne l'avait pas suivie afin de respecter son chagrin. Une erreur, il s'en était aperçu une heure plus tard quand, la cherchant, il l'avait trouvée pendue à une branche. Il avait également repéré, vautreés dans une mare, les corps de René Martineau et de son fils Peyot. La mort de Sylvette n'avait pas causé de chagrin au paydret : ils avaient vécu quelque temps ensemble, mais ils n'avaient pas eu le temps de se fabriquer des souvenirs communs. Elle aurait dû demeurer à Nantes comme il le lui avait conseillé, mais elle avait tenu à les accompagner, Angélique et lui. Ils avaient traversé la Vendée jusqu'au sud, à pied le plus souvent, dans une malle-poste parfois, quelques jours avant les premières offensives des colonnes de Turreau.

Angélique avait donc décidé de rallier Charette qui échappait depuis plus d'un an aux meutes républicaines et dont la légende grandissait de jour en jour. Elle préférait mille fois le Nantais, pourtant vilipendé par le Conseil de la grande armée, au garde-chasse Stofflet dont elle abhorrait la brutalité, l'arrogance – et probablement la condition de roturier. Cornuaud avait hésité à la suivre. La sorcière négresse se manifestait de temps à autre par des pensées ou des souvenirs nostalgiques, mais elle semblait désormais indifférente aux horreurs qui se déroulaient dans le pays de l'homme blanc. Sa vengeance était accomplie, ou plutôt elle avait admis que le sang répandu ne lui apporterait pas la paix. Elle n'intervenait plus dans les affaires de son serviteur, pas même pour l'aider à déjouer les innombrables dangers

dans le bocage défiguré, livré aux flammes, ensanglanté. Elle avait abandonné à son corps d'emprunt la responsabilité de leur survie.

Angélique et Cornuaud ne goûtaient pas un instant de tranquillité dans les troupes de Charette. Toujours fourrés avec les moutons noirs, les paysans farouches qui servaient de gardes du corps au général, ils erraient de refuge en refuge au gré des mouvements des colonnes infernales, tantôt dans la forêt de Grasla, tantôt dans les fermes ou les granges abandonnées, tantôt dans le cœur du marais dont ils franchissaient les étiers avec les ningles ou les yoles, tantôt dans les impénétrables massifs de genêts. Les effectifs variaient considérablement d'un jour à l'autre. Parfois ils recevaient les renforts de villageois chassés par les patauds, le lendemain ils avaient perdu près de la moitié des hommes et des femmes retournés chez eux après le passage des incendiaires. Cependant, au fur et à mesure que la dévastation s'étendait dans le pays, les armées brigandes se renforçaient régulièrement, au point que la Convention, alarmée par les rumeurs d'une nouvelle insurrection générale, avait dépêché deux représentants en mission, Hentz et Garrau, près de Turreau. D'après les rapports des espions infiltrés dans les rangs Bleus, on reprochait au général d'avoir rallumé une guerre qu'on avait crue définitivement scellée dans les marais de Savenay. Il répliquait qu'il avait reçu, sinon l'ordre, au moins les encouragements du Comité de salut public : ne lui avait-on pas assuré en haut lieu que ses mesures paraissaient bonnes et ses intentions pures, que son devoir était d'exterminer les brigands jusqu'au dernier ? Son projet de purger la terre vendéenne de son ivraie catholique et royale de la même manière que Carrier purifiait Nantes de sa vermine accapareuse et négociante avait donc le soutien de Paris ; il fallait faire place nette dans ces contrées soumises à l'influence des réfractaires et des aristocrates, brûler ces landes sauvages afin de fertiliser le sol et de semer le blé révolutionnaire, foutre ! Cependant, si les recrues levées çà et là se révélaient téméraires face aux femmes, aux enfants et au bétail sans défense, elles montraient une fâcheuse tendance à se débander au premier coup de feu échangé avec les bandes armées. Les volontaires n'étaient pas venus pour se battre mais pour piller, s'enrichir, se divertir. Ainsi les colonnes de Grignon et Lachenay avaient subi une cuisante défaite dans les environs de Chauché, perdant plus de cinq cents hommes et autant de fusils. Les Vendéens de Charette et Joly s'en étaient donné à cœur joie sur l'unique pont emprunté par les patauds en déroute. Ils n'avaient pratiquement pas tiré un coup de feu ; épargnant leurs munitions, ils avaient massacré les soldats républicains à coups de sabre, de baïonnette et de faux. La cavalerie avait pourchassé les fuyards à travers les champs et les landes jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul.

À la fin de la première « promenade », Turreau, assisté par les représentants Hentz et Prieur de la Marne, avait pris de nouvelles mesures. Il avait entouré la Vendée de postes d'observation, à Cholet, Chantonay, Niort, Doué et Machecoul, et regroupé entre elles certaines colonnes. Le général Cordelier avait infligé une défaite à Stofflet à Beaupréau, puis il était arrivé à Montaigu le 18 février, où il avait attendu le général Duquesnoy, lequel avait musardé en route, incendiant quelques maisons avec leurs habitants à l'intérieur, se livrant au massacre et au viol de fidèles de retour de la messe, jouant à lancer en l'air des enfants que ses hommes devaient rattraper avec leurs baïonnettes avant qu'ils ne retombent sur le sol.

On s'était assez amusé. La grande affaire était maintenant la capture du brigand Charette que les espions avaient aperçu dans la région des Lucs-sur-Boulogne. Des milliers d'hommes s'étaient donc dirigés vers le bourg des Lues, mais, une fois sur place, Cordelier et Duquesnoy avaient constaté que l'oiseau n'était point dans le nid. On l'avait cherché du côté de Saint-Philbert-de-Bouaine, puis on l'avait enfin débusqué dans les environs de Geneston, où l'on avait commencé les manœuvres d'encerclement. Charette avait organisé le repli des siens vers le pont de Montbert tout en agitant une multitude de drapeaux blancs au-dessus des genêts et des ajoncs. Cornuaud, au premier rang avec Angélique et les moutons noirs, avait constaté que la manœuvre avait parfaitement réussi. Jamais les Bleus, abusés par les drapeaux, n'avaient deviné que leurs adversaires n'étaient qu'une poignée derrière les buissons et les arbustes ; la lenteur précautionneuse avec laquelle ils s'étaient déployés avait permis au gros des troupes vendéennes de se replier sans être inquiétées. Puis Charette avait fait tirer quelques coups de feu pour inciter les patauds à davantage de prudence, avant de battre en retraite avec sa garde rapprochée. Le piège des généraux républicains s'était refermé sur du vide.

« O s'dit que tchés zirous de patauds, dame, le sant r'partis bé furieux chez eux ! »

Pierre-Marie fixait Cornuaud, assis à ses côtés, d'un air rieur. Malgré un visage tellement creusé par les privations que la peau paraissait rentrer dans les os, il restait toujours d'humeur égale. À son retour de la virée en Bretagne, Pierre-Marie avait retrouvé sa place parmi les moutons noirs composés essentiellement de gars du Loroux et du vignoble nantais. Sa bravoure, sa témérité lui avaient valu à plusieurs reprises les félicitations de Charette. Touché à plusieurs reprises tout comme le général, il ne s'était jamais plaint de ses blessures. L'une d'elles s'était infectée pourtant, et sa cuisse, tailladée par une baïonnette Bleue à Chauché, avait pris une affreuse teinte noire et pratiquement doublé de volume. On le voyait toujours en compagnie de Balthazar, un sabotier d'Aizenay vêtu également de peau de

mouton noir, et d'une femme appelée Claudine, surnommée la « garrache » en vertu de la férocité sans égale qu'elle déployait pour égorger ou éventrer les patauds blessés.

« O s'dit qu'un de leurs généraux s'en est reparti pas content en Bretagne, pis qu'les représentants d'la Convention s'en sont r'tournés à Nantes tôt marris ! poursuivit Pierre-Marie.

— Il en reste encore dans le coin à c't'heure, grogna Cornuaud. Et s'il en manque, ils en enverront d'autres.

— R'garde tos tchés gars qui v'nant avec nous ! » Pierre-Marie désignait les paydrets de Guérin regroupés près d'un bosquet de genêts. « Bétout, tote la Vendée s'ra avec nous. I chasserons tos tchés fils d'garce de chez nous, pis i vivrons itchi à notre manière. »

Cornuaud ne partageait pas l'enthousiasme du maraîchin. Les ravages opérés par les colonnes républicaines porteraient bientôt leurs fruits. La faim, l'épuisement, les maladies et le désespoir auraient plus sûrement raison de la résistance vendéenne que les pleutres recrutés par les armées de la nation. Une terre brûlée ne pouvait plus nourrir ses habitants, et les quelques chariots de vivres volés aux Bleus ne suffiraient sûrement pas à combler les manques. Malgré l'incompétence notoire de Turreau et de ses généraux, le temps travaillait pour eux. Les cadavres en voie de décomposition empoisonnaient les eaux, le typhus se répandait rapidement dans les troupes, le moral était au plus bas malgré les victoires glanées au hasard des chemins.

Cornuaud lança un regard à Angélique, assise aux côtés de Charette. Le bras en écharpe, pâle, un foulard noué sous son chapeau dont le panache blanc pendait piteusement sur son épaule, le général continuait d'exercer une grande fascination sur les femmes, et Angélique, qui l'avait considéré comme un traître à la cause vendéenne, était elle-même tombée sous son charme. Il ne semblait d'ailleurs pas insensible à la beauté de la jeune femme, d'autant qu'elle conduisait un bataillon de cavalerie avec une ardeur qu'auraient pu lui envier bon nombre d'hommes. Joly le Bordelais tolérait mal en revanche la présence d'une femme dans le commandement et ne manquait jamais une occasion de le faire savoir. On était bien loin en tout cas de la « Cour galante » et des fêtes bachiques données chaque soir à Legé. Les rares femmes qui ne s'étaient point réfugiées dans leurs domaines ou leurs maisons – à tort, les colonnes infernales les y avaient souvent débusquées – n'étaient plus que des spectres flottant dans des vêtements crottés, déchirés et trop grands pour elles. De temps à autre, lorsque les guetteurs ne discernaient aucun ennemi à l'horizon et promettaient une nuit tranquille, on sortait les vèzes et on improvisait un bal, mais le cœur n'y était plus, les visions des cadavres dénudés, mutilés, affreusement

souillés, les souvenirs d'enfants hachés à coups de sabre comme de vulgaires quartiers de viande et dévorés par les loups, les récits de survivants témoins des pires atrocités hantaient les esprits et interdisaient toute joie. Alors on s'arrêtait de danser, on rangeait les vèzes et on écoutait le chant poignant d'un ancien.

« O s'dit qu'à Paris l'avant aboli l'esclavage, reprit Pierre-Marie.

— Comment qu'tu sais ça ? demanda Cornuaud.

— Dame, o l'est un gars qui m'l'a dit quand qu'i avant été à Legé. L'avait lu tchu dessus un journal. V'là qu'à c't'heure les nègres sant bérède mux considérés que nous autres.

— Ils ont tant qu'assez souffert eux aussi. »

La réponse avait jailli toute seule de la bouche de Cornuaud ; c'était l'enjomineuse qui, réveillée tout à coup, s'exprimait par sa bouche.

« I t'dis pas l'contraire, dit Pierre-Marie, les sourcils froncés. O l'est sûrement point chrétien d'prendre dos gens de chez eux pis d'les emmener comme dos bêtes dans un autre pays, mais, dame, tchés gars, à la Convention, le pourriant aussi bé r'connaître qu'i sant aussi dos hommes libres de vivre comme i en avant envie.

— Ils pensent justement que, nous les Vendéens, nous sommes des ennemis de la liberté.

— Si le se souciant dos souffrances dos nègres, le pourriant aussi r'garder les nôtres. »

Cornuaud hocha la tête tout en essuyant sa baïonnette avec un mouchoir. Elle avait enfermé un grand nombre de Bleus sur le pont de Chauché ; leur sueur, leur sang, leur salive l'avaient éclaboussé au milieu de la furieuse mêlée.

« Les hommes font souvent une chose et son contraire, dit-il. Toi par exemple, tu t'dis chrétien et, pourtant, tu t'défends, tu leur présentes pas la joue gauche, pas vrai ? Là-bas, à Paris, ils déclarent des gens libres pendant qu'ils en massacrent d'autres.

— Et pis ta, Belzébuth, o l'est quoi qu'tu fais donc l'contraire à ce que tu dis ? »

Cornuaud effleura de la pulpe de l'index le fil de la baïonnette.

« J'ai combattu dans les deux camps, répondit-il d'une voix sourde.

— I o savais déjà. O s'dit même qu't'as été avec tchos-là qui noyant les prisonniers dans la Loire à Nantes. »

Le paydret jeta à nouveau un regard vers Angélique en grande discussion vingt pas plus loin avec Charette au milieu des moutons noirs. Elle avait sans doute raconté les circonstances de son évasion de l'entrepôt des cafés, les scènes atroces de noyades dans la Loire.

« J'me suis porté volontaire quand j'ai appris qu'Angélique faisait partie des condamnés, mais, dame, à part ça, j'suis point un noyeur, mon gars. »

Pierre-Marie souleva son rabalet et grimaça quand il déplaça de

quelques pouces sa cuisse blessée.

« I t'crés, Belzébuth, même si te portes le vilain nom du diab'. L'principal, o l'est qu'te t'battes avec nous autres.

— Tu devrais soigner ta jambe, mon gars. Ou elle va bientôt s'gâter et tu vas la perdre.

— Dame, si o l'est c'que veut Not'-Seigneur.., »

Les Bleus progressaient par petits groupes sur la rive droite de la Boulogne bordée de saules et de chênes. Flanqués des chasseurs à cheval, des hussards de la mort, les fantassins marchaient d'un pas lent, pesant. Les havresacs étaient lourds des objets pillés dans les hameaux disséminés entre les landes de Boisjarry et le bourg des Lues. Les attelages peinaient à tirer les canons dans les passages les plus pentus.

Angélique, Cornuau et la dizaine de moutons noirs envoyés en reconnaissance se tenaient sur les rochers ronds qui surplombaient la rive gauche de la rivière. Ils avaient laissé leurs chevaux dans un bosquet, une dizaine de perches plus loin. Les pieds et les mains engourdis par le froid humide, le ventre tordu par la faim, ils n'avaient plus de vin pour se réchauffer. La consigne leur avait été donnée de ne point révéler leur présence, mais de suivre à distance la progression de la colonne infernale, puis de la harceler à l'arrière lorsque le gros de l'armée de Charette aurait lancé l'attaque au Chef-de-Pont. Les officiers républicains couraient d'un groupe à l'autre pour tenter de rameuter leurs hommes dispersés, indisciplinés. Chaque fois qu'ils apercevaient un toit ou une fumée entre les ramures décharnées, les Bleus s'éloignaient de la rive de la Boulogne afin de rendre une « petite visite de courtoisie » aux occupants du logis. La perquisition se terminait toujours de la même manière : l'incendie de la maison et le massacre de tous les êtres vivants, humains et animaux.

Angélique et ses hommes récupérèrent leurs chevaux après que les derniers Bleus furent passés. Ils longèrent sur un quart de lieue la rive gauche de la Boulogne qu'ils franchirent ensuite au gué des Grands-Pas. Joliveau, un simple d'esprit originaire de Belleville, guida la petite troupe le long du passage entièrement submergé. Connaissant par cœur l'emplacement de chaque pierre, il s'avança à pied sans aucune hésitation dans le courant glacé. Il suffit ensuite aux chevaux de le suivre pas à pas. L'eau monta à la poitrine de Joliveau et au flanc des montures. Cornuau n'était guère à son aise sur son cheval, un grand bai dont la nervosité l'entraînait parfois à ruer. Les bottes qu'il avait prélevées sur un cadavre Bleu s'emplirent d'eau et ses pieds se gelèrent un peu plus. Il ressentit un grand soulagement lorsqu'ils atteignirent l'autre rive. Joliveau, trempé mais hilare, se jucha sur un cheval derrière un mouton noir. Ils se retrouvaient désormais du

même côté que la colonne Bleue. Ils s'éloignèrent à une dizaine de perches de la Boulogne dont ils entrevoyaient la surface grise et agitée entre les troncs et les rochers.

Malgré leur grande prudence, ils faillirent se jeter tout droit sur un groupe de patauds qui s'étaient arrêtés pour se reposer et se restaurer. Le mouton noir qui allait en tête leur fit signe de se taire et de descendre de cheval. Laissant les montures à la garde de Joliveau, ils s'avancèrent à pied sur un promontoire d'où ils aperçurent une cinquantaine d'hommes, fantassins et hussards, regroupés dans une large clairière au bord de la rivière. Les patauds buvaient du vin au goulot de gourdes et mangeaient du pain, de la viande séchée, des noix et des châtaignes qu'ils avaient sans doute volés dans une ferme. Déjà ivres, ils comparaient leur butin et racontaient, à grand renfort d'éclats de rires, les supplices qu'ils avaient réservés aux brigandes bigotes et à leur progéniture.

Quelle foutue bonne idée ils avaient eue de s'engager dans l'aventure ! Les terres vendéennes étaient bien plus riches que les régions ou les villes d'où ils venaient. Ils espéraient retourner chez eux avec un trésor qui les aiderait à repartir d'un bon pied dans la vie. C'est qu'on ne croyait plus trop à la vertu révolutionnaire, ni à l'égalité ni à la fraternité prêchées par les beaux discoureurs de l'Assemblée. Comme chacun profitait de la période pour s'enrichir, surtout les bourgeois qui achetaient à bon compte les biens confisqués aux émigrés et aux accapareurs, il n'y avait aucune raison pour qu'eux, les volontaires de la nation et les hussards de la mort, ne tirent pas de substantiels bénéfices de la campagne de Vendée.

Le voisin de Cornuaud, un homme d'une trentaine d'années aux cheveux bruns, aux sourcils fournis et au regard noir sous le bord arrondi et profond du rabalet, manifesta sa colère d'un grognement.

« Silence, Malach, chuchota Angélique.

— L'me font pas peur, tchés grous fils d'vesse, lâcha Malach entre ses lèvres serrées.

— Tu as entendu comme moi les consignes du général : à aucun prix on ne doit révéler notre présence.

— Ma, i dis qu'i pouvant à c't'heure tuer tchos-là et pis qu'les autres entendront rin. De même, o l'en f'ra bérède moins.

— Imagine que quelques-uns en réchappent et aillent donner l'alerte aux autres. Athanase compte sur l'effet de surprise.

— Ma, i dis qu'l'marquis laisseriant jamais passer une si belle occasion d'même. L'avant posé lus fusils, le s'attendant sûrement pas à ine attaque à c't'heure. I avant l'temps d'les tuer à coups de coûté ou à la baïonnette sans tirer ien seul coup d'feu. Comme dessus le pont de Chauché. »

Angélique se mordit la lèvre inférieure, signe chez elle de

perplexité. Elle n'avait pas reçu le commandement formel du détachement, mais les hommes l'avaient spontanément considérée comme leur chef. Ils étaient nombreux à s'être portés volontaires pour cette mission, y compris Pierre-Marie, écarté à cause de sa blessure. On avait choisi les plus robustes, les plus résistants, les plus expérimentés.

Angélique consulta du regard les hommes déployés autour d'elle et lut dans leurs yeux une volonté farouche d'en découdre immédiatement avec les patauds. La guerre qu'ils menaient depuis près d'un an n'avait rien de conventionnel. La stratégie évoluait au gré des circonstances, et Charette lui-même ne devait sa survie qu'à ses extraordinaires facultés d'adaptation. Et puis les Vendéens en avaient assez de fuir comme des cerfs forcés par des meutes de chiens, ils désiraient au plus profond d'eux se venger des démons qui semaient la désolation dans leur pays. Angélique ressentait dans sa propre chair les frémissements guerriers des moutons noirs ; elle-même ne vivait plus que pour verser le sang des patauds responsables de la mort des siens et de la dévastation de son domaine, elle-même se sentait frustrée par cette fuite perpétuelle, par l'impossibilité de rassembler les troupes de Charette et de Stofflet, de reformer la grande armée fourvoyée, en partie par sa faute, dans les mirages normand et breton.

« Nous sommes à un contre cinq, murmura-t-elle.

— Bah, tchés zirous avant pas l'habitude de s'battre contre dos vrais hommes, enfin contre dos vrais soldats, répondit Malach à voix basse. L'temps qu'le réagissant, i en aurant égorgé déjà dux ou trois chacun. »

Angélique se tourna vers Cornuauud.

« Qu'en penses-tu, Belzébut ?

— Ça s'ra sûrement difficile de les empêcher de donner l'alerte, mais on peut toujours tenter le coup. De toute façon, j'crois pas trop à l'effet d'surprise. J'suis bien sûr qu'les espions Bleus savent à c't'heure où s'trouve l'armée de Charette. On avait entendu parler de deux colonnes Bleues, on n'en a vu qu'une. À mon avis, l'autre doit s'trouver quelque part sur la rive gauche de la Boulogne. Et puis on a tous besoin de bouger, on est gelés. »

Angélique acquiesça d'un hochement de tête déterminé.

« Préparez-vous. On donne l'assaut dans cinq minutes. Et surtout pas de quartier : vous avez entendu ce que ces monstres ont fait aux femmes et aux enfants. »

Les moutons noirs récitèrent une prière à voix basse, baisèrent les chapelets qu'ils portaient au cou ou enroulés autour de leur main, s'assurèrent que leurs baïonnettes étaient solidement fixées à leurs fusils et, sur un signal d'Angélique, commencèrent à ramper silencieusement dans la pente abrupte qui descendait vers la clairière

où étaient regroupés les patauds.

Une pierre se déroba sous l'un d'eux. Il perdit l'équilibre et roula entre les buissons. Le bruit alerta les Bleus les plus proches. Ils se retournèrent, aperçurent les moutons noirs parvenus au milieu de la pente et se ruèrent sur leurs fusils.

« Alerte ! Des brigands !

— Rembarre ! » cria Malach en se relevant.

La baïonnette en avant, il fondit sur l'ennemi.

« Rembarre ! » hurlèrent les autres en écho.

Plus question de prudence désormais. Il fallait compenser l'infériorité numérique par une énergie et une férocité de tous les instants. Oubliées, les longues heures égrenées dans le froid et la faim ; oubliées, la fatigue et les fièvres ; oubliés, le découragement, le désespoir. La vague noire emporta une dizaine de Bleus et abreuva la terre sèche de leur sang.

« Reprenez-vous, bande de jean-foutre ! » hurla un officier, reconnaissable à son chapeau orné d'un plumet tricolore, à ses épaulettes et à son sabre.

Les patauds commençaient en effet à se débander entre les arbres et les rochers, effrayés par la soudaineté de l'attaque et l'aspect démoniaque de ces brigands affublés de peaux de mouton noires. On les aurait crus surgis tout à coup des entrailles de la terre avec leurs visages et leurs habits couverts de boue. Ils embrochaient les ventres, les poitrines, les gorges avec des cris terrifiants et des ahanements sourds. Les hussards, plus aguerris, s'étaient déjà ressaisis. Ils frappaient les volontaires du plat de leurs sabres pour les empêcher de fuir et les obliger à retourner au combat. Peu à peu, sous la houlette des six ou sept chasseurs et de l'officier, les patauds se saisirent de leurs fusils et opposèrent une résistance digne de ce nom à leurs adversaires.

« Y a une femme parmi eux ! hurla l'officier. La calotine sera au premier d'entre vous qui réussira à la prendre ! »

Des coups de feu claquèrent, dominant les cliquetis, les grognements, les geignements. Deux moutons noirs s'affaissèrent, frappés à la tête et à la poitrine. Resté aux côtés d'Angélique, Cornuaud vit, entre les volutes de fumée, les hussards de la mort se jucher sur leurs chevaux et brandir leurs sabres. Les yeux noirs de l'enjomineuse négresse, grands ouverts, contemplaient la bataille avec un détachement qui contrastait étrangement avec sa propre fébrilité, comme si le feu et la glace s'épousaient en lui. Il comprit que le combat était perdu : les assaillants n'avaient tiré que peu de profit de l'effet de surprise et le nombre jouait maintenant en leur défaveur. Les hussards de la mort n'étaient pas des recrues alléchées par les promesses de butin, mais des soldats expérimentés, des tueurs à sang

froid. Ils avaient évalué la situation en un clin d'œil : ils attendaient que les fantassins regroupés fixent l'attention des Vendéens pour effectuer un mouvement tournant et sabrer les assaillants à revers.

« Il faut rompre sans perdre un instant, souffla Cornuaud à Angélique. Ces gorets se sont repris.

— Trop tard, répondit-elle, plus pâle que le ciel hivernal. Ils ne nous laisseront pas le temps d'atteindre nos chevaux. »

Elle tenait d'une main son épée et de l'autre un des pistolets qu'elle portait sous sa redingote. Elle avait perdu son chapeau et sa chevelure blonde dénouée dansait comme une flamme vive au milieu des laines noires et des écharpes de fumée.

« T'nez bon, les gars ! hurla Malach. Notre-Seigneur est avec nous ! »

Ce furent ses dernières paroles : une balle se logea dans sa bouche grande ouverte et ressortit sous sa nuque. Il lâcha son fusil et battit des bras avant de s'effondrer de tout son long sur une roche. Ses vertèbres craquèrent comme du bois mort sur l'arête de pierre.

« Faut partir tout de suite, répéta Cornuaud. On mourra à coup sûr si on reste là ! »

Angélique déchargea son pistolet au jugé avant de tourner vers lui un regard tragique et d'acquiescer d'un clignement de cils.

« Égaillez-vous, les gars ! hurla le paydret. Égaillez-vous ! Aux chevaux ! Aux chevaux ! »

Il leur fallait maintenant grimper la pente qu'ils venaient de dévaler tout en évitant de s'exposer au tir des Bleus. Les moutons noirs déchargèrent leurs fusils avant d'amorcer leur repli. Ils avaient admis comme Cornuaud qu'ils avaient perdu toute chance, que leur salut résidait à présent dans la fuite.

« Feu ! » hurla l'officier.

Le tir nourri des Bleus faucha trois autres Vendéens qui basculèrent en arrière et roulèrent jusqu'aux pieds des patauds.

D'un coup d'œil derrière lui, Cornuaud vit les soldats républicains embrocher les blessés avec une sauvagerie inouïe. Il vit également les hussards de la mort, flammes des shakos au vent, se ruer au grand galop dans leur direction.





CHAPITRE XXIX

Suffoquant d'horreur et d'indignation, émile s'arma de la dague des fées et guetta le moment propice pour passer à l'action.

Il était arrivé quelques instants plus tôt au Petit-Luc et avait perçu les bruits d'une bataille dans le lointain. Cela faisait plus d'un mois qu'il arpentait le bocage à la recherche de Perrette et il n'avait recueilli aucun renseignement digne de foi, aucun indice. Partout les villages et leurs églises avaient brûlé, partout le bétail avait été décimé et les populations massacrées. Il enterrait les corps qu'il découvrait sur son chemin, parfois dépecés et impossibles à reconstituer. Il creusait alors une grande fosse dans laquelle il jetait pêle-mêle les membres, les troncs et les têtes, et qu'il recouvrait ensuite de terre et de pierres. Puis il fabriquait une grande croix avec des bouts de planche ou des branches et se recueillait quelques instants avant de reprendre son chemin. Il n'était pas chrétien, du moins pas au sens où l'entendait l'Église, mais il pensait que tous ces malheureux auraient souhaité être enterrés selon leurs croyances, sans compter que les corps en voie de décomposition risquaient de provoquer des épidémies. Il était devenu fossoyeur, un homme qui prenait soin des morts laissés à l'abandon puisqu'il n'y avait plus de vivants pour s'occuper d'eux. Les rares rescapés, des enfants surtout, qu'il rencontrait dans les forêts ou dans les masures abandonnées étaient trop choqués ou effrayés pour répondre à ses questions. Les regards étaient vides, les yeux desséchés à force de pleurer. Il ne pouvait pas faire grand-chose pour eux, pas même leur offrir de quoi assouvir leur faim. Lui-même se nourrissait de peu, des châtaignes, des noix, quelques pommes blettes, quelques morceaux de pain noircis récupérés dans une maison en ruine, parfois, si la chance lui souriait, un quartier de viande que le feu n'avait pas entièrement calciné, des navets ou des pommes de terre ayant cuit sous les cendres. Il

s'abreuvait aux sources et cascades fraîches qui pullulaient dans le bocage. Si quelqu'un acceptait de lui parler, un ancien, une adolescente ou une femme gagnée par la fièvre, il ne connaissait pas de Perrette ni de Bequette, ni de cocassier nommé Jean Augereau.

Il n'avait pas voulu rester dans les armées de Charette en compagnie de Pierre-Marie, de Balthazar et de Claudine. La vie menée par les soldats du marquis, une vie de gibier perpétuellement traqué, lui avait paru incompatible avec son propre dessein. Il avait besoin d'une totale liberté de mouvement afin de conduire ses recherches quand et où il le souhaitait. Il avait donc pris congé de Pierre-Marie et des autres et s'était lancé sans perdre de temps dans l'exploration du pays vendéen. Il avait commencé par le marais de L'Aiguillon, là où lui était apparue la fée Mélusine, continuant par une vaste région comprise entre Fontenay, Chantonay et Sainte-Hermine, remontant ensuite en direction de Mareuil, de Saint-Florent-des-Bois et de La Roche-sur-Yon. Il avait réussi à semer un petit groupe lancé à ses trousses, deux spadassins et deux assassins d'Arabie. L'organisation de Mithra le suivait à la trace. Depuis, il n'avait pas remarqué la présence d'autres tueurs dans les parages et il commençait à croire que les fils du soleil avaient abandonné la poursuite. À maintes reprises il avait espéré que les fadets, les petits êtres des forêts, lui apparaîtraient et le conduiraient près de Perrette, mais ils ne se manifestaient point, terrorisés sans doute par les colonnes républicaines qui hantaient le bocage. Il ne pouvait donc compter que sur lui-même et sur le destin. Parfois il se résignait et demeurait plusieurs jours dans une grotte ou un autre endroit reculé, décidé à ne plus en bouger jusqu'à ce qu'un nouvel espoir germe en lui et le pousse à repartir. Il continuait d'enterrer les corps innombrables et pourrissants qui jonchaient le sol et que ni les corbeaux ni les loups, comblés par cette soudaine abondance, n'avaient eu la patience de dévorer entièrement. Il lui était arrivé de tomber sur une patrouille de soldats républicains regroupés autour d'un feu et de leur dérober un peu de nourriture et de vin tandis qu'ils dormaient, ivres morts, à même la terre gelée sans avoir pris la précaution de disposer des sentinelles autour de leur campement. Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il découvrait, du haut d'une colline, les colonnes de fumée noire en partie couchées par le vent au-dessus des frondaisons ; le pays de son enfance, ce pays généreux qui l'avait nourri de son air, de sa vitalité, de sa beauté, ce pays aux courbes douces et aux failles sombres qui l'avait accueilli dans son ventre serein, ce pays sauvage et impénétrable servant de refuge aux fadets, aux animaux, aux enjamineurs, ce pays de landes, de bruyères, de champs minuscules hérissés de rochers de granit, son pays était en train d'agoniser, victime de la folie des hommes.

Il résistait tant bien que mal à la tentation permanente et féroce de

se servir de la dague contre les patauds. La bataille contre les hussards de la mort dans la forêt de Grasla l'avait laissé dans un tel état de faiblesse les jours suivants qu'il avait cru ne jamais s'en relever. La dague, en avait-il déduit, lui donnait de l'énergie quand elle était utilisée à des fins justes, elle lui en prenait lorsqu'il la tournait contre d'autres hommes. Elle pouvait sans doute le tuer comme elle avait foudroyé tous ceux qui, à Paris ou ailleurs, avaient tenté de s'en emparer. Elle chauffait de temps à autre sans qu'il n'y eût personne dans les environs, comme si elle tentait de lui signifier quelque chose.

Elle brûlait à présent dans sa main d'un feu ardent difficilement supportable. Devant lui une dizaine de soldats dont trois hussards de la mort riaient à gorge déployée de deux femmes nues, ensanglantées et tordues de douleur sur le sol. Enceintes toutes les deux, elles avaient été éventrées et on leur avait arraché leurs fœtus presque à terme, qu'on avait piqués sur des baïonnettes plantées dans le sol. Puis on avait versé de l'avoine dans les ventres béants des malheureuses et approché les chevaux des hussards. Les animaux avaient plongé avidement leurs bouches dans ces étranges mangeoires. L'agonie des malheureuses divertissait fort les patauds. Quand les chevaux en eurent assez de manger, on se décida enfin à les achever. Ce furent les hussards qui s'en chargèrent, à coups de sabre sur le cou, exactement comme ils auraient fendu des bûches. Les rires s'étranglèrent dans les gorges des soldats.

« Emmenez-les maintenant dans l'église avec les autres, ordonna un hussard.

— Pour quoi faire ? protesta un soldat. Elles sont déjà mortes.

— Tu veux donc que tout le monde sache ce qui s'est passé ? Il vaut mieux que ça reste entre nous.

— C'est la Convention qui nous a chargés de terroriser le pays, non ?

— Peut-être, mais crois-moi, citoyen, si les affaires ne tournent pas à son avantage, la Convention niera toute responsabilité dans le massacre.

— Quelle différence y a-t-il entre éventrer des femmes et les faire brûler avec les autres dans l'église ?

— Le résultat est le même sans doute, mais le crime collectif nous protège. On peut condamner un homme ou un groupe d'hommes, pas une armée entière. »

Les soldats surmontèrent leur dégoût pour charger les deux cadavres dans une brouette démantibulée et se dirigèrent ensuite vers l'église. Émile les suivit à distance. Le feu de la dague embrasait tout son corps. Il réfrénait tant bien que mal son envie de se précipiter au milieu des patauds et de les réduire en charpie. Il y en avait beaucoup d'autres devant la petite église, affairés à répartir des bottes de paille

autour du bâtiment. Devant le porche, de nombreux cadavres gisaient la face contre terre, hommes, femmes, enfants, sabrés, embrochés, dénudés, disposés dans une curieuse symétrie qui signait presque toujours les forfaits des colonnes infernales. Des cris et des sanglots jaillissaient de la porte entrouverte de l'église. Le cœur d'Émile battit à tout rompre : ce n'étaient donc pas seulement des dépouilles que les Bleus s'apprêtaient à brûler, mais des êtres vivants. À nouveau il faillit se jeter sur les soldats républicains. Il n'aurait sans doute pas l'ombre d'une chance d'en réchapper, mais il lui fallait tenter quelque chose. Le visage souriant de Perrette lui apparut. Elle l'encourageait, qu'elle fût encore de ce monde ou passée dans l'autre. Les larmes aux yeux, il dissimula la dague dans la poche de sa redingote, sortit de la venelle et s'avança sur la place de terre entourée de façades.

Il piqua tout droit vers l'homme coiffé d'un bicorne surmonté d'un imposant panache et ceint d'une large écharpe tricolore pardessus sa redingote bleue. Le chef de la colonne sans aucun doute. À ses côtés paraient deux officiers, des jeunes gens aux traits aiguisés, aux chevelures emmêlées et aux regards de faucons. Ils portaient eux aussi des couvre-chefs extravagants, des vestes chamarrées et de hautes bottes.

« Halte ! »

Deux soldats s'étaient avancés vers Émile en lui braquant leurs fusils sur le ventre.

« Où vas-tu, citoyen ? »

Ayant troqué son rabalet pour un chapeau à l'anglaise, Émile n'avait plus rien d'un paysan.

« Je passais par là et j'ai entendu des cris, répondit-il sans quitter des yeux le groupe d'officiers.

— Tu t'inquiètes donc d'une nichée de calotins, citoyen ?

— Tous les cris humains se ressemblent. Comment aurais-je pu savoir que ceux-ci étaient poussés par des calotins ?

— La peste soit du raisonneur... »

À court d'arguments, les soldats firent signe aux officiers de s'approcher. Ils vinrent tous les trois, intrigués par la présence d'un voyageur dans les environs. L'homme qui portait le bicorne emplumé, plus âgé et massif que ses compagnons, posa sur Émile ses yeux clairs rendus vitreux par l'alcool et le manque de sommeil.

« Eh bien, citoyen, ne sais-tu donc pas qu'il y a du danger à déranger les troupes de la nation en plein travail ? »

Il avait lui-même participé au massacre : son habit était maculé de sang. Ses lèvres minces et ses joues molles lui donnaient un air cruel.

« À qui ai-je l'honneur ? demanda Émile.

— Tu veux que je t'apprenne les bonnes manières, insolent ? gronda l'un des deux jeunes officiers.

— Laisse, Julius, intervint l'homme au bicorné en écartant le bras. Je n'ai aucune raison de cacher mon état civil à ce jeune coq : je suis le général Cordelier. À cause de ces jean-foutre d'incapables de Martincourt et de Crouzat, nous venons de laisser échapper le brigand Charette, mais il ne sera pas dit que je serai venu pour rien aux Lues.

— Est-ce donc cela le travail de l'armée de la nation ? cracha Émile, hors de lui. Éventrer des femmes enceintes, massacrer une population sans défense, rassembler les survivants dans une église pour les faire brûler ? Est-ce là que tu places ton honneur de général ? »

Les deux officiers tirèrent en même temps leurs sabres.

« Je vais te couper la langue comme au petit curé, glapit l'un d'eux.

— Et moi je t'arracherai le cœur ! renchérit l'autre.

— La paix, vous deux ! tonna Cordelier. Laissez notre ami s'exprimer. Nous le fusillerons s'il ne parvient pas à nous convaincre.

Mieux : nous lui donnerons à contempler de près le feu de joie qui éclairera bientôt la campagne et nous réchauffera tous. Eh bien, as-tu déjà perdu ta langue ?

— S'il te reste une once d'humanité, général, permets maintenant à ces pauvres gens de sortir de l'église et laisse-les repartir chez eux », déclara Émile en essayant de mettre dans sa voix tout le poids de sa conviction.

Cordelier eut un sourire sardonique.

« Nous avons reçu le mandat de purger la Vendée des brigands qui l'infestent, et, par chance, nous sommes tombés sur tout un nid.

— Il n'y a pas de brigands, ici, mais de paisibles villageois. Les Français de Vendée ne sont donc pas des Français ?

— Des calotins rétrogrades ! En voulant empêcher l'avènement d'une ère nouvelle et riche de promesses pour les hommes, ils s'opposent à l'humanité tout entière.

— Tu parles comme un adorateur du taureau. »

Les traits de Cordelier se tendirent, ses yeux se plissèrent, son visage devint livide, comme si, tout à coup, il reconnaissait son interlocuteur.

« Je parle comme un serviteur loyal de la nation. La nation me commande de foutre le feu à cette église avec tous ses fidèles dedans. Et c'est ce que je vais faire, foutre de foutre ! »

Émile crut que la chaleur de la dague allait embraser ses vêtements. Les soldats avaient maintenant fini d'étaler la paille et de transporter les cadavres dans l'église. Une dizaine d'entre eux poussaient un énorme tronc contre la porte refermée. Les cris transperçaient le bois, les pierres, les vitraux et se mêlaient aux rires des patauds. Des torches furent allumées et brandies dans l'attente de l'ordre du général. Du coin de l'œil, Émile vit danser les flammes de part et d'autre du bâtiment.

« Une dernière fois, général, je t'implore de libérer ces gens, dit-il

d'une voix forte. Ou l'histoire te regardera à jamais comme un boucher.

— Je crois, quant à moi, qu'elle nous regardera tous comme des défricheurs, des libérateurs. »

Cordelier se tourna vers l'église, leva le bras et l'abaisse aussitôt. Les soldats lancèrent leurs torches dans la paille, qui s'enflamma aussitôt en crépitant.

« Maudit... »

Émile plongeait la main dans la poche de sa redingote, saisit la dague, mais il ne la tira pas. Le feu grondait autour de l'édifice, léchait déjà les murs. Une vingtaine de soldats se tenaient en peloton face à la porte, prêts à décharger leurs armes si la lourde porte de bois cédait aux poussées désespérées des villageois. Les cris se faisaient maintenant perçants, insupportables.

« Voici le marché que je te propose, citoyen, reprit Cordelier avec un sourire. Tous les calotins que tu parviendras à sortir de là seront graciés. Si tu n'en sauves pas un seul, tu les rejoindras dans la mort.

— Que vaut la parole d'un homme de ton espèce ? rugit Émile.

— Tu perds du temps, citoyen. »

Ravis par la proposition du général, les deux jeunes officiers arboraient de larges sourires. Même s'il n'avait pas une chance sur cent de réussir dans l'entreprise, Émile se décida, aiguillonné par les hurlements. Il traversa la place en courant et, se faufilant entre les silhouettes figées des soldats, se précipita vers la porte. L'air déjà brûlant s'infiltra dans sa gorge, dans ses poumons, la fumée lui piqua les yeux. Les flammes grondaient furieusement autour de lui, léchant déjà les chevrons des avant-toits. Elles se rapprochaient du tronc poussé par les soldats en travers de la porte. Émile saisit un chicot et tira de toutes ses forces ; la lourde pièce de bois ne bougea pas d'un pouce. Il eut beau s'arc-bouter, s'acharner, il ne réussit pas à la faire pivoter sur elle-même. La fumée, de plus en plus épaisse, le contraignit à suspendre sa respiration. Les coups portés par les villageois ébranlaient le panneau de bois mais, pas davantage que lui, ne parvenaient pas à bouger le tronc. Les cris et les supplications des malheureux enfermés lui vrillaient les nerfs. Il se retourna vers les soldats alignés devant le porche.

« À moi, vous autres ! Votre général m'a promis la vie de ces gens si je réussissais à les libérer ! »

Malgré la fumée et les larmes qui lui brouillaient les yeux, il lut de l'indécision sur les visages des soldats.

« Conduisez-vous en êtres humains ! Aidez-moi, bon Dieu ! »

Certains d'entre eux auraient certainement rompu les rangs pour lui venir en aide si des coqs aux crêtes tricolores ne s'étaient pas avancés devant eux. Les regards implacables des officiers suffirent à interdire

tout élan de compassion à leurs hommes. La pitié n'était point révolutionnaire.

Émile ne tenait plus. Il respirait du feu, ses veines se déformaient sous l'effet de la chaleur, ses pensées s'embrouillaient. Il tenta une fois encore de déplacer le tronc couvert de débris enflammés, puis, la mort dans l'âme, toussant et pleurant, il recula vers le centre de la place, pourchassé par les lamentations et les râles des villageois.

Le bâtiment tout entier s'embrasa, des éléments de la toiture s'effondrèrent.

« Splendide illumination ! » s'exclama Cordelier.

Émile, à demi étourdi, sans force, s'affaissa sur la terre battue de la place au milieu des flaques de sang. Il n'eut aucune réaction quand une série de craquements et de grondements sourds parcoururent l'église, étouffant les cris des suppliciés. Ni quand les soldats le traînèrent devant le général et les deux jeunes officiers.

« Tu as échoué, citoyen, déclara Cordelier en lui posant sa botte sur le ventre. C'est donc que leur dieu, ton dieu, n'a aucune considération pour ceux qui prétendent l'adorer. C'est donc que le dieu de compassion et de pardon n'existe pas. C'est donc qu'il nous faut des dieux dignes de foi.

— J'aurais dû... j'aurais dû te tuer... » hoqueta Émile.

Cordelier s'accroupit et se pencha sur lui ; il reçut en pleine face son haleine avinée.

« Comme tu as tué le Père des Pères, dit-il à voix basse. J'étais au château de Versailles ce soir-là. Par ta faute, nous avons perdu d'un seul coup ce que nous avons mis des siècles à bâtir.

— C'est donc... que Mithra n'était pas lui non plus digne de foi. »

Cordelier lui donna un violent coup de poing dans le flanc.

« Il m'a permis en tout cas de te retrouver. J'étais prévenu que tu étais revenu en Vendée. Décidément, il ne peut sortir de cette terre maudite que des traîtres et des brigands. C'est à moi qu'il reviendra l'honneur de venger la mort du Père des Pères. Toi, l'Atar de la fin des temps, comment as-tu pu commettre ce crime ?

— Et toi, comment as-tu pu commettre celui-là ? rétorqua Émile en désignant l'église transformée en gigantesque torche.

— Contrairement à toi, je ne serai pas perdu par faiblesse. Tu n'as jamais pu te débarrasser des sentiments chrétiens inculqués par le jean-foutre de curé qui t'a recueilli.

— Mithra n'existe plus. Le dieu taureau n'a jamais existé de toute façon. Ce n'était qu'une chimère, un rêve absurde de gloire et de puissance. »

Un deuxième coup de poing coupa la respiration déjà suffocante d'Émile.

« Nous nous relèverons, nous élirons un nouveau Père, nous

reformerons l'organisation. Nous trouverons toujours des hommes dignes de ce nom, des guerriers prêts à porter la lumière du soleil dans les recoins obscurs. Regarde comme le feu nous illumine, foutre ! Il purifie la terre des vieilles superstitions et de leurs adeptes.

— Robespierre et les autres ne vous laisseront pas faire. »

Cordelier partit d'un rire tonitruant puis se pencha à nouveau sur Émile.

« Ces jean-foutre n'en ont plus pour longtemps. La plupart des généraux, y compris Turreau, sont des frères. S'ils ne veulent pas nous rendre le pouvoir qu'ils nous ont volé, nous lancerons nos armées sur les douze apôtres du Comité de salut public.

— Pauvres fous. C'est vous qui finirez sur l'échafaud. »

Cordelier se releva et, de la pointe de sa botte, frappa durement les côtes d'Émile.

« Fusillez-moi ce jean-foutre-là et jetez son corps dans l'église avec les autres. »

Les soldats attendaient les consignes des officiers pour former le peloton. Le bruit avait couru que le général avait émis le désir d'assister en personne à l'exécution. Ils avaient conduit le condamné à l'extérieur du bourg enfumé et pratiquement irrespirable. Le vent avait propagé l'incendie dans les maisons et les granges, les fumées noires avaient envahi la grand-rue, les places et les venelles. Aux effluves de bois et de foin brûlés s'étaient mêlées des odeurs de chair grillée. Une autre rumeur avait affirmé que les armées de Charette marchaient sur les Lues et l'ordre avait été donné à la colonne de se regrouper dans un petit bois au bord de la Boulogne. On s'y était restauré avec les vivres glanés dans les habitations, on avait bu le vin des tonneaux soustraits aux calotins avant le grand feu de joie.

Émile, lié à un tronc et veillé en permanence par deux soldats, avait peu à peu recouvré ses forces malgré la faim et la soif atroce qui lui desséchait la gorge et la bouche. La colonne rassemblée comptait près de trois mille hommes, fantassins, chasseurs à cheval, artilleurs. Les deux soldats préposés à la surveillance d'Émile n'avaient pas cru bon de le fouiller ; les volontaires oubliaient souvent d'observer ce genre de précautions pourtant élémentaires. Leur négligence leur avait sauvé la vie : la dague les aurait foudroyés sitôt qu'ils l'auraient touchée. Elle continuait de diffuser une chaleur vive dans le corps d'Émile. Les cris des villageois suppliciés résonnaient toujours en lui. Sa colère n'était plus seulement dirigée contre Cordelier et ses hommes, mais contre lui-même, incapable de libérer les enfants, les femmes et les hommes piégés dans l'église. Le grondement lointain et diffus de l'incendie berçait le silence du petit bois. Assis sur la mousse, sur les souches ou sur les rochers, les hommes mangeaient en silence, les

yeux dans le vague, comme sidérés par leur propre fureur. L'excitation était retombée, la splendide illumination s'était transformée en un enfer de fumée et de cendres. La nuit descendait peu à peu sur la campagne, et avec elle le froid, les pensées sombres, l'amertume, les remords.

Le général s'était éloigné à cheval en compagnie de quelques hussards et des deux jeunes officiers afin, selon un adjudant principal, de se rendre compte par lui-même de la progression des armées du brigand Charette. Aux crailllements proches des corbeaux répondaient les hurlements lointains des chiens ou des loups.

Un soldat se détacha d'un petit groupe et s'approcha d'Émile. Les deux hommes commis à la surveillance du prisonnier voulurent s'interposer, mais, d'un geste de la main, l'autre leur fit signe de se rasseoir.

« Tiens, v'là d'quoi manger et boire. »

Le soldat tendit à Émile un bout de pain, un morceau de viande séchée et une gourde. Bien qu'ayant déjà presque viré au vinaigre, le vin le désaltéra. Il commença ensuite à manger le pain au goût dominant de seigle. Le soldat l'observa un long moment. Sa moustache et ses favoris coupaient en deux son visage couturé de cicatrices. Une mèche tressée à la mode des hussards tombait de son tricorne et se coulait dans le col de sa redingote. Il y avait, davantage que de la curiosité, de l'intérêt, voire de la bienveillance dans ses yeux bleus. Les sentinelles l'épiaient en coin tout en continuant leur repas.

« J'voulais qu'tu saches : on était nombreux à vouloir t'aider tout à l'heure devant l'église, dit-il à voix basse. Mais si on l'avait fait, on s'rait maintenant à ta place. »

Émile fourra un bout de viande dans sa bouche et le mâcha avec plaisir avant de demander :

« Vous n'êtes donc pas d'accord pour participer à ces massacres ? »

Le soldat baissa la tête, incapable de soutenir le regard de son vis-à-vis.

« On l'était au début. On en a plus qu'assez à présent. C'qu'on fout ici n'a plus aucun sens. Tout c'qu'on veut, c'est rentrer chez nous et reprendre notre métier.

— C'est où, chez toi, et c'est quoi, ton métier ?

— J'suis coiffeur à Angers. J'gagnais bien mon pain avant 1792. Puis il y a eu la guerre contre les royaumes européens, la pénurie, les gens ont gardé leur argent pour acheter la nourriture, et j'me suis r'trouvé en faillite. On m'a dit que j'pourrais amasser du bon butin en Vendée, j'me suis donc gagé, mais en guise de butin j'n'ai rien d'autre que des assignats royalistes et des objets sans valeur aucune. Et puis j'ai l'impression, en éventrant et en brûlant ces pauvres bougres, que c'est ma propre femme et mes propres gosses que je torture. Je suis de

leur race, foutre ! Mes aïeux étaient des paysans de l'Anjou, des hommes rudes qui savaient ce que c'était que le travail. Qu'est-ce que c'est que cette foutue révolution qui oblige des gens du peuple à tuer d'autres gens du peuple ? »

Émile but une nouvelle gorgée de vin.

« Tu n'as qu'à désertre.

— La désertion est punie de mort. J'me suis fourré dans un piège et je ne sais pas comment m'en sortir. »

Le soldat se releva et ajouta, avant de s'éloigner :

« J'voulais juste te dire que j'ai d'l'admiration pour des gars de ta sorte. Et pas beaucoup d'estime pour moi et les autres soldats de la nation. »

Il alla se rasseoir au milieu de son groupe. Pendant quelques instants, leurs regards restèrent tournés vers Émile, puis ils s'absorbèrent à nouveau dans la contemplation de leurs chaussures ou du sol.

La nuit était tombée depuis un bon moment quand Cordelier et son escorte revinrent dans le petit bois. L'incendie jetait des lueurs rougeoyantes dans le ciel étoilé. Émile n'entendit pas ce que le général racontait aux autres officiers, il comprit seulement que la rumeur d'une attaque imminente de Charette n'était pas fondée.

Il sentit tout à coup une présence dans son dos. Il se retourna et entrevit, entre les arbres, une minuscule silhouette couverte d'un pelage ras et auréolée de lumière grise. Elle se déplaçait avec une telle vivacité que chacun de ses mouvements abandonnait derrière lui une traîne scintillante. Un sourire plissait de mille rides son visage enfantin et infiniment vieux.

Un fadet.

Il se rapprochait en passant d'un tronc à l'autre et en scrutant les ténèbres avant de s'aventurer à découvert. Émile pensa d'abord qu'il prenait des risques inconsidérés, mais l'attention des deux sentinelles et des autres soldats était entièrement tournée vers le centre du campement. Il s'efforça d'établir le vide dans son esprit, de chasser les pensées parasites. Il discerna bientôt un deuxième fadet, puis un troisième et une multitude d'autres qui se déployaient entre les fougères et les branches basses dans un halo diffus de lumière grise. Leurs oreilles pointues frémissaient au moindre bruit. À chaque éclat de voix et de rire des patauds, la lumière diminuait d'intensité, s'éteignait presque, et les menues silhouettes disparaissaient comme des flammes de bougie soufflées par le vent.

Le premier d'entre eux parvint enfin près d'Émile, grimpa avec agilité le long du tronc où le prisonnier était attaché et, comme l'eût fait un gros rat, commença à ronger la corde. Un deuxième sauta à ses

côtés, puis un troisième.

Une pensée étrangère s'imposa tout à coup avec une clarté étonnante dans l'esprit d'Émile.

Nous sommes les fils de la nuit et nous venons te délivrer.

Leurs grignotements, leurs grattements se prolongèrent dans le bois de l'arbre et dans sa colonne vertébrale. L'une des sentinelles se détourna et jeta un coup d'œil dans leur direction au moment où la corde sectionnée se détachait et retombait sur la mousse.

« Le prisonnier ! Il s'est détaché ! »

Le glapissement du soldat frappa de terreur les fadets, qui s'évanouirent dans les replis de l'obscurité. Émile tira sur ses bras afin de les dégager entièrement puis, sans perdre un instant, se lança dans une course éperdue entre les arbres.

« Tirez, foutre ! » hurla un officier.

Il entendit dans son dos les cliquetis des fusils qu'on armait. Il se dirigea vers l'endroit le plus sombre du petit bois, là où les lueurs de l'incendie ne parvenaient pas. Un premier tir déchira la nuit, suivi de plusieurs autres. Les projectiles ne réussirent qu'à déclencher des averses éparses d'écorces et de brindilles.

Il continua de courir. Une deuxième salve retentit. Aucun des tirs ne le toucha. Il eut alors la certitude que les soldats Bleus avaient manqué volontairement leur cible.





CHAPITRE XXX

Le cheval, épuisé, ne répondait plus aux sollicitations de Cornuauud. Il marchait au pas en renâclant et en secouant sa longue crinière grise. Les hussards avaient de toute façon cessé la poursuite à la tombée de la nuit. Le paydret laissait aller sa monture au hasard des sentiers étroits entre les genêts, les hêtres, les frênes, les châtaigniers et les chênes.

De temps à autre, il se penchait sur Angélique, allongée en travers devant la selle, pour vérifier qu'elle respirait toujours. Le coup de fusil avait frappé la jeune femme sous l'omoplate gauche. Une large tache de sang maculait sa redingote. Elle poussait parfois des geignements sourds, prolongés. Il devait trouver rapidement un abri tranquille où il pourrait extraire la balle et la soigner. Ils étaient les derniers survivants du groupe de moutons noirs envoyés en reconnaissance. Leur désobéissance avait coûté la vie à une dizaine d'hommes expérimentés et valeureux, une perte énorme pour une armée aussi squelettique que celle de Charette.

Cornuauud avait chargé Angélique sur son épaule lorsqu'elle s'était effondrée quelques pas devant lui, puis il avait fini de grimper la pente et s'était précipité vers les chevaux. Il avait crié à Joliveau, resté en arrière pour surveiller les bêtes, de déguerpir, il avait couché la jeune femme en travers sur la première des montures, avait sauté en selle et s'était lancé au grand galop. Un roulement sourd et continu l'avait informé que les hussards de la mort étaient à ses basques. Il s'était éloigné de la rivière et s'était engagé, à travers une forêt dense, dans un sentier en mauvais état dont l'étroitesse interdisait à deux chevaux de se tenir de front. Il avait au passage arraché la branche morte d'un chêne et l'avait jetée par-dessus son épaule. Il avait entendu le juron de dépit du hussard le plus proche. Avisant un arbre couché sur le côté, il avait pris le risque de s'arrêter afin de le tirer en

travers du chemin. Il était remonté en selle juste avant l'arrivée d'un autre hussard, qui n'avait pas eu le cran de sauter l'obstacle. Il avait galopé ensuite sans se retourner jusqu'à ce que la nuit escamote les reliefs.

La façade grise d'une maison basse lui apparut au bout du chemin. C'était une mesure comme on en voyait beaucoup dans le bocage vendéen. Elle ne se distinguait en rien des autres, hormis qu'elle était encore debout à une époque où la plupart des habitations s'envolaient en fumée – un bon signe en tout cas : elle était suffisamment à l'écart pour échapper à la fureur destructrice des patauds. Le paydret attacha sa monture à un arbre afin d'explorer les environs. À la lumière des étoiles, il s'aperçut que le verger et le potager n'avaient pas été entretenus de l'hiver. Un peu plus loin, le poulailler avait été visité par les loups ou les renards ; des touffes de poils étaient restées accrochées dans les buissons à côté de petits tas de plumes. Il n'eut qu'à défoncer la porte vermoulue d'un coup d'épaule pour pénétrer dans une soullarde dépourvue de fenêtres et meublée d'étagères vides. Une odeur indéfinissable flottait dans l'air glacé. Il passa ensuite dans la pièce principale de l'habitation et, après que ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il discerna une grande cheminée de granit pourvue d'une crémaillère et d'une marmite, une table de bois flanquée de deux bancs, le sol pavé de dalles de pierre grossières et arrondies, un garde-manger de guingois, un foyer de pierre. Il frissonna, non pas à cause du froid, mais de l'atmosphère étrange qui régnait sur les lieux.

L'enjomineuse s'était réveillée, intriguée, comme si la découverte de cette demeure remuait tout à coup ses souvenirs. Des images s'imposèrent à l'esprit de Cornuaud, une case de terre rouge, un récipient de pierre posé sur un foyer, une odeur d'herbes et de racines brûlées...

Des gouttes brûlantes et amères coulent dans sa gorge, une bulle de chaleur naît de son ventre et gonfle dans son corps, sensation de nausée, de transpiration, le mur, le toit, la porte de la case se déforment, une énergie folle, enivrante, roule dans ses veines, tend ses muscles, tord ses membres, il se penche sur un homme noir, nu, luisant, allongé à ses pieds, son regard traverse sa peau, s'enfonce dans ses organes, dans ses muscles, dans ses nerfs, discerne subitement des remous, comme à la surface agitée d'un fleuve, plonge dans les tourbillons, suffoque, se débat pour remonter à la surface, continue de couler, échoue soudain sur une langue de terre, se relève. La sorcière négresse doit maintenant combattre l'esprit du mal qui a pris possession de l'âme et du corps du guerrier allongé à ses pieds.

Un tapage soudain sortit Cornuaud de sa transe. Il se rendit compte que, malgré le froid, il transpirait à grosses gouttes.

Angélique.

Il se rua vers la porte principale, la déverrouilla et sortit dans la nuit. Il avait abandonné son fusil dans sa fuite, il n'avait pas d'autre arme que son couteau. Des nuages occultaient les étoiles, les ténèbres épaisses ployaient les cimes des arbres. Le cheval hennissait, ruait, tapait du sabot sur le sol gelé, donnait des coups de tête pour se libérer de son licou, effrayé par les deux formes pâles et grondantes à quelques pas de lui.

Des loups.

Cornuaud dégagea son couteau à la lame longue et courbe et s'avança d'un pas résolu vers les fauves.

« Foutez-moi l'camp ! hurla-t-il. Ou je vous saigne comme des gorets. »

Les loups grondèrent de plus belle avant de se reculer. Par chance ils n'étaient que deux, pas très vieux à en juger par leur taille et leur poil. Comme ils ne bénéficiaient plus de la protection de la meute, ils rompirent sans engager le combat et s'évanouirent dans les fourrés. Cornuaud calma le cheval, le détacha, le conduisit à l'intérieur de la maison, le lia à un crochet scellé dans le mur, referma la porte derrière lui. Puis il porta Angélique sur le lit à baldaquin dans l'unique chambre. Ne voyant rien, il chercha fébrilement de quoi faire du feu. Il trouva des bâtons de soufre, des mèches de résine et quelques bougies aux trois quarts consumées dans une grande boîte en bois posée sur la cheminée. Il dut s'y reprendre à trois fois pour allumer un bâton. Il enflamma ensuite des mèches de résine qu'il piqua dans les interstices de la table et une bougie qu'il cala sur un bout de tuile. Il retourna dans la chambre, posa la bougie sur le large pied du lit, entreprit de retirer sa redingote, son gilet et sa chemise à la jeune femme. Elle respirait avec peine et son corps inerte s'affaissait à chaque fois qu'il essayait de le relever. Il parvint néanmoins à lui dénuder le torse et à la retourner sur le ventre. Il approcha la bougie pour mieux examiner la blessure. Le projectile avait percé la chair sous l'omoplate et s'était sans doute logé dans le poumon. Il ne disposait même pas d'eau pour nettoyer le sang coagulé.

Utilise ta salive, lui souffla la sorcière négresse.

Il découpa à l'aide de son couteau un pan de la chemise d'Angélique et l'imbiba de salive. Quand il l'estima suffisamment imprégné, il le passa avec délicatesse sur la plaie. La blancheur neigeuse de la peau de la jeune femme émerveilla l'enjomineuse. Elle n'en avait jamais vu de si fine, de si soyeuse, de si délicate. De même elle admira ses cheveux dorés étalés sur le tissu du matelas d'herbes séchées, un véritable soleil couché. Il fallut à Cornuaud mouiller un deuxième bout de tissu afin de nettoyer les bords de la blessure. Il approcha encore la bougie et aperçut, dans le fond de la plaie, l'éclat luisant de

la balle de plomb.

Dégage-la avec la pointe de ton couteau, souffla l'enjomineuse. Passe d'abord la lame dans le feu.

Il laissa un long moment le fer dans la flamme de la bougie, puis, quand il l'estima suffisamment chaud, il le plongea dans la blessure. Angélique sursauta et poussa un gémissement. La pointe de la lame crissa sur le plomb. À gestes lents, minutieux, Cornuaud la remua jusqu'à ce qu'il parvienne à la placer sous la balle. Ensuite il commença à remonter le projectile en prenant appui sur son autre main afin d'exercer un mouvement de levier. Le sang jaillissait à nouveau de la plaie et s'écoulait en rigoles dans le creux de la colonne vertébrale.

Le contact de ses mains sur la peau d'Angélique le troublait. Aucun homme avant lui n'avait touché ce corps à la blancheur immaculée, à la douceur ensorcelante. Il se sentait dans la peau d'un pauvre bougre à qui échoirait par hasard un trésor fabuleux. La bille de plomb remontait point après point, en équilibre précaire sur la pointe de la lame. La fatigue, la nervosité l'empêchaient de garder la maîtrise totale de ses gestes. Il s'arrêtait régulièrement pour reprendre son souffle. La balle lui apparut enfin, en partie écrasée, marbrée de sang. Il acheva de l'extraire et la jeta loin de lui comme un animal malfaisant. Dans la pièce d'à côté, le cheval hennit et frappa des sabots.

Cornuaud chiffonna le bout de tissu et le plaqua sur la plaie. Couvert de sueur, tremblant, comme s'il n'était pas tout à fait sorti de la transe, il demeura un moment assis sur le lit, le regard rivé sur le dos de la jeune femme, en proie à un désir soudain, violent.

Il faut nettoyer la blessure, suggéra l'enjomineuse.

Avec quoi ?

La lame rougie dans le feu.

Oui, bien sûr, tout le monde savait ça : sur les champs de bataille, on cautérisait les plaies pour les empêcher de s'infecter.

Les cris des blessés soignés au fer rouge déchiraient le silence lugubre des nuits qui suivaient les combats. Il se rendit dans la pièce principale puis dans la souillarde, trouva quelques bûches dans un recoin, qu'il disposa dans la cheminée ainsi que du foin légèrement pourri. Il en donna une partie au cheval, se servit du reste pour allumer le feu. Il attendit que les bûches, très sèches, se désagrègèrent pour plonger la lame du couteau sur les premières braises. Il retourna près d'Angélique en attendant que le fer rougisse. Réveillée, la tête tournée vers lui, elle le fixa d'un regard absent, éteint. Jamais sa beauté ne l'avait frappé comme ce soir, sans doute parce qu'un paydret de sa sorte ne pouvait même pas imaginer partager l'intimité d'une femme de son rang. Ce soir, c'était différent, elle était à sa

merci, en son pouvoir. Il l'avait tirée des griffes des patauds à Torfou, mais il s'agissait alors d'une simple péripétie sur un champ de bataille, une entraide naturelle entre deux combattants du même bord. Les yeux noirs de la jeune femme, habituellement hautains, voire dédaigneux, semblaient lui adresser une supplique. La souffrance avait désagrégé l'arrogance d'Angélique, l'arrogance de la naissance, l'arrogance de la beauté.

Il récupéra le couteau dans la cheminée. Il entoura le manche de plusieurs couches de tissu avant de l'empoigner. Les bûches craquaient dans l'âtre et projetaient leurs éclats enflammés sur les dalles de pierre. Le cheval avait déjà fini de brouter sa ration de foin. Des filets de bave s'écoulaient de chaque côté de sa bouche. Cornuauud avait cru apercevoir la margelle d'un puits entre le poulailler et la souillarde. Il se promit de tirer de l'eau afin d'abreuver sa monture après avoir cautérisé la plaie d'Angélique.

Elle avait encore les yeux ouverts lorsqu'il se présenta avec le couteau chauffé au rouge.

« Va falloir que j'vous enfonce ça dans la blessure, murmura-t-il. Pour éviter qu'elle s'infecte, vous comprenez ? Mais, j'vous préviens que, dame, ça risque d'faire un peu mal ! »

Elle baissa les paupières en signe d'acquiescement. Des larmes s'écoulèrent de ses yeux. Il approcha le fer de la plaie. Il la maintint quelques secondes au-dessus des chairs ouvertes, aux prises avec l'atroce sensation de défigurer la perfection faite femme.

Maintenant.

Il glissa le fer aussi délicatement que possible dans l'entaille. Il faillit la retirer lorsque Angélique poussa un hurlement déchirant. Il la maintint cependant, la bougeant avec lenteur pour l'appliquer à tous les bords de la plaie. L'odeur de viande grillée supplanta les relents de moisissure, de cire et de métal chauds. Angélique s'évanouit, du moins elle cessa de crier et de s'agiter. Il craignit un instant qu'elle ne fut passée de vie à trépas, puis il constata qu'elle continuait de respirer. Il essuya d'un revers de manche les gouttes de sueur piquantes qui s'écoulaient dans ses yeux. Lorsqu'il en eut terminé, il examina le résultat de son travail : l'incision s'était transformée en un cratère légèrement fumant aux bords bruns et rétractés.

Ensuite ?

Laisse la blessure à l'air libre.

Elle va crever de froid, bon d'là !

Emmène-la près du feu. Et reste près d'elle.

Il transporta la jeune femme devant la cheminée et l'allongea avec les plus grandes précautions sur sa veste étalée par terre. Il ajouta ensuite des bûches pour ranimer le feu avant d'installer le matelas d'herbes séchées sur lequel il étendit Angélique. Puis, assis à ses côtés,

il lui posa la paume de la main sur l'épaule afin de s'assurer que sa température n'avait pas trop chuté.

Il se demanda pourquoi il se démenait à ce point pour elle. Il n'en avait aucune reconnaissance à attendre. Même si elle survivait, elle ne baisserait pas les yeux sur lui, elle continuerait à vivre dans son monde, séparée de lui par des siècles et des siècles de mépris et de rancœur. Il se rappelait qu'enfant les aristocrates lui apparaissaient comme des anges ou des dieux, des êtres en tout cas descendus du ciel. La beauté de leurs toilettes, la blancheur de leur peau, leurs parfums fleuris, leur délicatesse offraient un contraste presque insupportable avec les teints hâlés des paysans et des ouvriers, avec leurs hardes crottées, leurs odeurs fortes et leurs manières grossières.

Est-ce que sauver une femme de sa qualité rachèterait les dizaines de crimes qu'il avait commis ? Est-ce que certains êtres humains valaient davantage que d'autres ? Il prenait conscience tout à coup de la grande détermination qu'il avait fallu aux auteurs de la Déclaration des droits de l'homme. Affirmer que les hommes naissaient libres et égaux en droits, c'était renverser une construction établie depuis des millénaires sur les ordres, agrégée par les habitudes et le temps.

Égaux en droits ? Libres ? Les Blancs ne regardent pas les miens comme des égaux et leur volent leur liberté.

Tu as entendu comme moi : l'esclavage a été aboli par la Convention.

Qui nous ramènera dans notre pays ?

Il contempla avec ravissement le corps apaisé d'Angélique. Il ne se rendit pas compte tout de suite qu'il pleurait. Ses larmes jaillissaient d'une source oubliée, de son enfance privée de tendresse, du sentiment persistant d'appartenir à la lie du monde, d'une ancienne malédiction. Qu'étaient-ils devenus, ses parents, ses frères et ses sœurs ? Humbles parmi les humbles, ils avaient toujours vécu dans les marges de l'existence, soucieux principalement de se faire oublier, honteux d'eux-mêmes et de leur condition, écrasés par le regard des prêtres et des voisins, prompts à battre leurs enfants dès lors qu'on les montrait du doigt, sans même chercher à savoir si l'accusation était fondée. Il avait poussé, lui, le fils Cornuaud, sur ce terreau de culpabilité et de misère, il s'était nourri d'humiliation et d'amertume. Il était écrit dans son ciel de naissance qu'il emprunterait les chemins du déshonneur, de la fatalité.

Tu m'as obligé à commettre des crimes...

Je ne t'ai pas obligé à violer une enfant dans le navire des Blancs. Tu portais la haine et la violence en toi. Nous nous sommes choisis.

Comment... J'me demande à c't'heure comment réparer tout l'mal que nous avons fait...

Nous ne pouvons rien réparer, ni toi ni moi, nous devons seulement

apprendre à vivre avec nos souvenirs.

Que dois-je faire maintenant ?

Partir de l'autre côté de l'océan. Commencer une vie nouvelle. Le regard de cette femme ne changera rien. Il ne t'apprendra pas à t'aimer.

Pourquoi m'as-tu tourmenté de la sorte, bon Dieu ?

Pourquoi ne m'as-tu pas chassée hors de toi ?

J'ai essayé...

Les larmes coulaient sans interruption des yeux de Cornuaud, chaudes, amères. Jamais il n'avait éprouvé un tel sentiment de gâchis.

Tu m'as volé ma vitalité, sorcière.

Je t'ai donné la force de survivre. Sans moi, il y a bien longtemps que tu serais mort.

T'aurais pu sortir de mon corps, m'laisser tranquille.

Nous avons tous les deux une revanche à prendre. J'avais besoin de toi, tu avais besoin de moi. Nous étions comme mari et femme.

Un gémissement d'Angélique ramena l'attention de Cornuaud sur la jeune femme. À nouveau il posa la paume de sa main sur son bras, sur son épaule, sur son dos ; sa peau était glacée.

Le feu suffit pas. Il faut que j'la couvre à c't'heure, où elle va geler.

Le mieux est que tu t'allonges contre elle, que tu la gardes dans ta propre chaleur.

Un renâchement derrière lui rappela à Cornuaud qu'il devait d'abord donner à boire à son cheval. Il étala son manteau sur le corps d'Angélique. Il ne chercha même pas à essuyer ou retenir ses larmes. À quoi bon essayer de juguler un torrent ? Il dénicha un vieux seau de bois dans la souillarde et se dirigea vers le puits. Des grondements et des craquements proches lui apprirent que les loups rôdaient encore dans les parages. Il suspendit le seau au crochet d'une chaîne rouillée et enroulée autour de la margelle, et le descendit dans le puits. La surface de l'eau, enfouie à une profondeur de six pieds, n'était pas gelée. Le seau flotta quelques instants avant de s'emplir et de s'enfoncer. Il le hissa et retourna d'un pas pressé dans la maison, prenant le temps, toutefois, de refermer les portes sur son passage.

Le bois du seau ayant séché, il n'était plus étanche et avait perdu le tiers de son contenu lorsque Cornuaud le posa devant le cheval. Ensuite, après avoir alimenté le feu, il suivit les conseils de l'enjomineuse négresse et s'allongea contre Angélique sur le matelas d'herbes séchées. Il lui fut impossible de discerner ce qui domina chez lui lorsqu'il glissa le bras autour de la taille de la jeune femme, l'appréhension, la pudeur ou le désir.

« Je ne connais... je ne connais même pas ton vrai nom, Belzébuth... » murmura Angélique.

Elle s'était réveillée au milieu de la nuit et, loin de s'offusquer de la proximité de Cornuauud, elle s'était encore rapprochée de lui.

« Cornuauud, répondit-il.

— Non, non, ton prénom... »

Son prénom ? Il l'avait presque oublié. On l'avait toujours appelé par son nom de famille ou son surnom. Sa mère elle-même lui avait donné en permanence du « diable », du « démon » ou du « zirou » dans les jours fastes.

« Augustin.

— C'est... c'est la troisième fois que tu me sauves la vie, Augustin. »

Elle parlait d'une voix faible, à peine audible, une succession de halètements. Elle brûlait de fièvre. Il avait l'impression qu'elle pouvait se briser dans ses bras au moindre mouvement. Le feu continuait de ronfler, des éclats rougeoyants jonchaient les dalles de pierre devant la cheminée.

« C'est l' destin, dame !

— Je vais... je ne sais pas si je vais... Mon Dieu... venez-moi en aide... je ne veux pas me présenter... devant vous... »

Sa main se crispa sur le poignet de Cornuauud.

« Vous devriez arrêter d' parler, à c' t'heure, et vous reposer. »

Leurs visages étaient si proches l'un de l'autre que leurs souffles et leurs odeurs se mêlaient. Elle lui sourit avant de fermer les yeux. Elle était l'aboutissement, la quintessence des femmes qu'il avait connues, Justine, Pélagie, Renée, Sylvette... Il la contempla un long moment à la lueur des flammes, fasciné par sa beauté, comme une porte entrebâillée sur le paradis, puis, à son tour, il s'endormit.

Ce fut le froid qui le réveilla. Des rayons de lumière se glissaient par les brèches du toit et les interstices de la porte. Le feu s'était éteint, le cheval dormait couché sur les dalles dures. Il eut besoin d'un peu de temps pour reprendre le fil de ses souvenirs. Angélique, toujours allongée contre lui, était glacée. Saisi d'un pressentiment, il guetta un mouvement, un signe de vie, mais, n'en détectant pas, il se résolut à poser le pouce et l'index sur les jugulaires de la jeune femme. Il dut se rendre à l'évidence : elle n'avait pas passé la nuit. Il examina la blessure, qui avait gardé à peu près la même apparence que la veille. Il ne pouvait pas croire que la vie avait déserté ce corps cristallin ciselé par la grâce. Il lâcha un long cri de désespoir qui poussa le cheval, effrayé, à se relever, à se cabrer. La mort le suivait à la trace et fauchait tous ceux et celles qu'il approchait. Il faillit plonger le couteau encore rougi du sang d'Angélique dans sa propre poitrine, mais l'instinct de survie, associé à celui de la sorcière négresse, l'en dissuada. Il lui fallait retourner sans attendre à Nantes, battre le quai de la Fosse, s'engager dans l'équipage d'un bateau en partance pour le

Nouveau Monde.

Tu ne commenceras pas une nouvelle vie si tu ne fais pas la paix avec l'ancienne.

Je peux m'couper un bras, mais je ne peux pas me défaire d'mon passé. Il me suivra partout où j'irai. Et puis faudrait aussi que j'me débarrasse de toi.

Partons, nous n'avons plus rien à faire ici.

J'dois d'abord l'enterrer.

La terre est dure. Brûle-la. Ça ira plus vite.

Il emmena le cheval dehors et l'attacha à la branche d'un chêne proche, se disant que le feu tiendrait les loups à distance. Il ne réduirait pas son passé en cendres en incendiant la maison, il brûlerait au moins sa dernière demeure sur cette terre frappée de malédiction. Il tira le matelas au milieu de la pièce principale, croisa les mains d'Angélique sur sa poitrine nue, admira encore un moment ses courbes délicates, son visage posé sur le coussin d'or de ses cheveux, pâle, serein dans la mort, brisa à coups de pied le lit vermoulu et le vieux buffet, répartit les morceaux autour de la dépouille de la jeune femme, récupéra le reste de foin et les dernières bûches dans la souillarde, les étala dans toute la maison, ajouta des brindilles et des bouts de planche ramassés dans le pré et l'ancien poulailler, puis, après s'être recueilli une dernière fois devant le corps d'Angélique, après avoir à nouveau versé des larmes – dire qu'il n'avait pratiquement jamais pleuré avant cette nuit –, il gratta un bâton soufré sur un mur. Il le laissa se consumer un petit moment avant de le jeter dans le foin. La flamme parut d'abord s'éteindre avant de resurgir en grésillant entre les brins d'herbe sèche et de courir à vive allure vers les brindilles, les planches et les bouts d'écorce. Il attendit encore que le feu prenne de la vigueur avant de sortir. Il détacha le cheval et, le tenant fermement par le licou, il contempla les volutes de fumée grise qui s'échappaient de la toiture et des lucarnes, les langues des flammes sous les portes.

Tracassé tout à coup par une sensation de présence, il se retourna.

Un homme l'observait une vingtaine de pas plus loin. Tête nue, yeux cernés, cheveux bruns ondulés, emmêlés, redingote bleue, bottes noires. Son visage fut immédiatement familier à Cornuaud. Il s'associait à un couloir plongé dans la pénombre, éclairé par des torches, à un détenu derrière une grille, à une peur soudaine, à Kolly, son chef du Comité de sûreté générale. Il se revit fondre sur Kolly, le percuter, le renverser, l'égorger d'un coup de couteau puissant et précis, se relever, fixer le prisonnier derrière la grille en prenant garde à ne point l'approcher. Le petit bocain, l'homme dont la dague ensorcelée foudroyait tous ceux qu'elle touchait. Nom de Dieu ! Il avait donc échappé à la guillotine et l'avait retrouvé dans le fin fond du bocage. Il usait de magie, aucun doute là-dessus. La sorcière rua en

lui, affolée. Il tira son couteau et le maintint collé contre sa jambe, conscient qu'il n'aurait pas l'ombre d'une chance contre un enjamineur.

« Il n'y avait personne dans cette maison ? demanda le jeune bocain.

— Y avait bien une jeune fille belle comme le jour, tu peux m'en croire, mais...

— Perrette ! Mon Dieu, qu'as-tu fait ? »

Le jeune bocain, livide tout à coup, désignait le couteau à la lame rouge de sang séché. Cornuaud demeura interdit, tétanisé, incapable de proférer le moindre son.

« Tu l'as tuée et tu as mis le feu à la maison pour dissimuler ton crime ! »

Tout en hurlant, le jeune bocain se rua vers la porte et la défonça d'un coup d'épaule, libérant brusquement fumée, étincelles et flammes. Il recula dans un premier temps, repoussé par la chaleur, puis il exploita une brève accalmie pour s'engouffrer à l'intérieur de la maison.

« Reviens ! » cria Cornuaud.

L'autre ne l'entendit pas. Le paydret garda un moment les yeux rivés sur la fumée, guettant l'apparition d'une silhouette, puis, quand la toiture s'affaissa dans un craquement et une immense gerbe d'étincelles, il se dit que les voies du Seigneur étaient décidément impénétrables.

Il se jucha sur le cheval et s'engagea dans le sentier. Sans argent, sans papiers, sans certificat de civisme, sans autre arme que son couteau, son désespoir et sa volonté, il lui fallait maintenant s'introduire dans la ville de Nantes gouvernée par un fou puis, une fois arrivé au quai de la Fosse, trouver un engagement à bord d'un navire prêt à prendre la mer et capable de forcer le blocus anglais.





CHAPITRE XXXI

Comme devant l'église du Petit-Luc, Émile dut battre en retraite avant d'avoir dérobé aux flammes le corps allongé au milieu de la pièce principale. Une jeune femme, aucun doute là-dessus. De la taille et de la corpulence de Perrette.

Mon Dieu, il était arrivé trop tard !

C'était pourtant la première visite qu'il avait effectuée quand, se séparant des hommes de Charette, il avait entrepris d'explorer la Vendée. Il avait trouvé la maison de Bequette vide, intacte, comme figée dans le temps. Après un mois de recherches infructueuses, il avait décidé de revenir s'y installer en espérant le retour des deux femmes. Au sortir de La Roche-sur-Yon, il avait pris le chemin de Belleville-sur-Vie puis des Lues. Il n'avait pas prévu de tomber sur la colonne infernale du général Cordelier dans le bourg du Petit-Luc. Non seulement son intervention n'avait servi à rien, mais elle l'avait empêché d'arriver à temps pour sauver Perrette.

Il tenta une dernière fois de s'approcher du corps livré au feu, mais l'effondrement d'une partie de la toiture l'obligea à se jeter en arrière et à se précipiter vers la porte. Dehors, il put enfin reprendre son souffle, allongé sur la terre, battu par le chagrin et la colère. Des flocons de neige folâtraient au-dessus de lui, épars, minuscules. Un abîme s'ouvrait sous ses pieds. La vie n'avait plus aucun intérêt sans Perrette. Sans elle, sans l'espoir de la retrouver, il n'aurait jamais eu le courage de se libérer de l'emprise de l'haoma et de plonger la dague dans la gorge du Père des Pères. Il ne lui restait qu'à la rejoindre dans l'au-delà.

Il crut avoir été brûlé au flanc avant de se rendre compte que la chaleur vive provenait de l'arme des filles des eaux. *L'esprit du mal s'est levé sur la terre*, avait dit la fée Mélusine. Il s'était glissé dans cet homme, Belzébuth, meurtrier des membres de la famille Glutron,

coupable sans doute de nombreux autres crimes et assassin de Perrette. Émile devait l'éliminer de la surface de la terre comme il avait éliminé le grand prêtre de Mithra, son propre père.

Il prend forme humaine et œuvre dans les champs de matière.

N'était-ce pas ce qu'avait tenté de lui signifier la dague lorsqu'il était revenu en Vendée ? L'esprit du mal ne possédait pas un seul homme mais plusieurs, et Belzébuth faisait partie de ceux-là. Il l'avait reconnu au premier coup d'œil en débouchant devant la maison de Bequette, même si ses cheveux avaient blanchi, même si son visage s'était creusé et ses yeux renfoncés : comment oublier l'homme sauvage et féroce qui avait égorgé son supérieur dans le couloir de la prison du Châtelet ? Déjà l'arme des fées avait chauffé lorsqu'elle s'était approchée de lui, déjà elle l'avait désigné, déjà Belzébuth s'en était aperçu et avait tenté de le tuer d'un coup de sabre.

Émile se releva en chancelant. La fatigue, le chagrin, le désespoir lui prenaient ses forces. Sa course éperdue de la nuit l'avait exténué. Les hommes de Cordelier l'avaient pourchassé à travers les bois et les champs, il avait fini par les semer en traversant la Boulogne à la nage et en s'éloignant rapidement de la rive opposée. Il avait ensuite erré un long moment dans le bocage touffu avant de retrouver à l'aube le chemin de la maison de Bequette.

Les flammes emportaient la seule femme qu'il eût aimée et le souvenir magnifique de leur étreinte clandestine. Il ne pouvait pas croire qu'elle lui était à jamais retirée, que leur histoire s'était achevée sans avoir vraiment commencé, demeurée à jamais en l'état de germe, de promesse.

Au découragement succédèrent bientôt une colère noire, un désir lancinant de vengeance. Il devait maintenant oublier sa fatigue et sa détresse, se mettre en chemin immédiatement, remonter la piste de Belzébuth et lui planter la dague dans la poitrine, comme ces êtres maléfiques des légendes qui ne mouraient que si on leur transperçait le cœur. Il avait déjà perdu trop de temps. Il était à pied et l'autre allait à cheval. Le fuyard avait certainement suivi la direction des Lues puis, de là, rejoint l'ancienne route royale entre Nantes et Les Sables-d'Olonne. Quelqu'un l'aurait bien vu prendre l'une ou l'autre direction. La monture aurait besoin de souffler, son cavalier aurait besoin de manger, de dormir. Émile, lui, ne goûterait pas le repos tant qu'il ne l'aurait pas rattrapé.

« Dame non, i ai point vu tcho gars dans l'coin. Faut dire qu'o l'a plus persounne dessus les chemins depuis qu'les faillis... enfin, les républicains mettant l'pays à feu et à sang. »

Le vieil homme au visage plus noueux que l'écorce d'un chêne avait posé son fagot sur le sol. Les empreintes laissées par ses grands sabots

étaient les seules traces dans la neige fraîche. Le vent ne parvenait plus à écarter les rideaux des flocons gros comme des œufs.

« Vé donc t'reposer un p'tit chez moi, mon gars. Te vas pas r'partir avec le temps qu'o fait. Les loucs avant faim.

— Les patauds ont épargné votre maison ?

— Dame, non ! I vivant à c't'heure dans ine grotte en piein milieu dos bois, comme dos bêtes sauvages. O l'a une auberge un p'tit plus loin sur la route de Legé. Les soldats des colonnes s'y arrêtant chaque fois qu'le venant dans l'coin. "La Mère Foucheau", qu'alle s'appelle. Le gars qu'te recherches, l'est p't-êt' passé par là-bas... »

Le vieil homme chargea de nouveau son fagot sur l'épaule et s'éloigna de son pas de trotte-menu.

Émile marcha environ une demi-lieue avant d'arriver dans un hameau d'une dizaine d'habitations entre les Lues et Legé. Des chevaux broutant de l'avoine dans une mangeoire et un carrosse dont les brancards reposaient sur le sol lui signalèrent l'auberge mieux que son enseigne à moitié rongée et battue par un vent violent. La neige continuait de tomber en abondance, étouffant les bruits, dissimulant les reliefs. La blancheur éblouissante contraignait Émile à garder les yeux à demi fermés. Il n'avait pas d'argent pour s'offrir un repas, et la marche dans le froid et la neige lui coûtait ses dernières forces. Lorsqu'il poussa la porte de l'auberge, des odeurs de chou, de pain et de viande lui sautèrent aux narines et aiguisèrent sa faim. L'aubergiste, un gros homme vêtu d'un tablier et d'une toque sales, s'avança vers lui, les yeux inquisiteurs sous ses sourcils en broussaille.

« Que veux-tu, mon gars ?

— Seulement un renseignement. Je cherche un grand gars aux cheveux blancs et à l'œil sombre. Il monte un cheval gris. Il porte une veste de paysan et des bottes. S'il est passé chez vous, ça doit être il y a une heure ou deux.

— Qu'est-ce donc que tu lui veux ?

— Lui remettre quelque chose qu'il a oublié de prendre en partant. »

L'aubergiste lança un coup d'œil en direction des trois hommes qui prenaient leur repas près de la cheminée, des bourgeois vêtus de pelisses et de manteaux luxueux. Des cocardes tricolores étaient piquées dans leurs chapeaux posés sur un banc.

« Viens avec moi. »

Émile suivit l'aubergiste dans une petite pièce.

« Dire qu'autrefois cette salle était pleine à chaque heure du jour et de la nuit. C'est que l'auberge de la Mère Foucheau était connue dans toute la région. Je suis le fils aîné de la mère Foucheau. J'ai repris l'affaire quand elle est morte. Les temps sont durs pour tout le monde, pas vrai ? »

Exaspéré par le verbiage et l'haleine fétide de son interlocuteur,

Émile faillit tourner les talons et déguerpir sans demander son reste.

L'aubergiste se pencha et piocha dans une caisse en bois une veste et un rabalet.

« C'est le gars dont tu parles, non ? Il est venu tout à l'heure. Il m'a raconté qu'il était recherché et m'a demandé si j'avais pas de vieux habits à lui donner. Il ne me l'a pas dit, mais... » Le gros homme baissa la voix et scruta de nouveau Émile comme s'il hésitait toujours à lui faire confiance. « ... j'ai deviné qu'il avait des ennuis avec les... enfin, les républicains. Comme il me reste toujours des affaires oubliées par des clients, je lui ai fourni une cape épaisse, une écharpe et un bonnet de laine. Il m'a laissé ses hardes, non pas que l'échange soit équitable, mais, dame, si ça pouvait lui rendre service.

— Il vous a dit où il allait ?

— À Nantes. J'ai cru comprendre qu'il cherchait un embarquement pour l'Amérique. Il est parti sans manger. Il avait l'air sacrément pressé. Et toi, mon gars, tu ne veux pas manger un morceau avant de repartir ?

— Je n'ai point d'argent. »

L'aubergiste haussa les épaules.

« Je n'aime pas voir ma salle vide. Je préfère encore qu'elle soit pleine de gens sans le sou. Et puis, si un jour la fortune te sourit, tu reviendras avec tes amis. J'ai là du cuissot de sanglier dont tu me diras des nouvelles. »

Émile tenait maintenant son renseignement. Il faudrait au moins une semaine, voire davantage, à Belzébuth pour trouver un engagement sur un bateau, d'autant qu'avec les blocus anglais et espagnol les armements se faisaient de plus en plus rares.

« En ce cas, j'accepte. »

L'aubergiste l'installa à une table proche de celle des bourgeois, qui vidaient leur troisième pichet de vin. Une fois assis, il fut de nouveau envahi par la pensée de Perrette, par l'image de son corps en train de se consumer dans la maison de Bequette. Il ne parvenait pas à s'imprégner de la réalité de sa mort, elle continuait de vivre en lui, elle l'attendait toujours. Il écrasa du dos de la main les larmes qui perlaient à ses yeux. Une servante au visage rieur et aux formes généreuses lui apporta son dîner, de la viande de sanglier servie avec des choux, des raves, des navets, un pichet de vin chaud et un pain frais de froment. Perdu dans ses pensées, il vida son assiette sans prêter attention à la saveur des aliments, simplement parce que son corps fourbu et privé de solide nourriture pendant des semaines le réclamait. La chaleur de la pièce et du vin l'engourdirent et, vaincu tout à coup par la fatigue de la nuit et le chagrin, il s'assoupit sur sa chaise.

Quelqu'un lui secoua l'épaule. Il tressaillit et leva les bras devant

son visage, croyant se réveiller devant une douzaine de soldats braquant sur lui leurs fusils. Il se détendit lorsqu'il aperçut, tout près de la sienne, la tête ronde et rougeaude de l'aubergiste.

« Excuse-moi de te réveiller de la sorte, mais ces gens-là partent pour Nantes et ils acceptent de te prendre à bord de leur voiture.

— Comment... comment savent-ils que je vais à Nantes ?

— Je leur ai dit, tiens ! Tu n'es pas en état de franchir quinze lieues à pied avec un froid pareil. Et puis tu gagneras du temps et tu pourras retrouver plus vite ton ami. »

Émile se redressa et fixa les trois hommes qui, à l'entrée de la salle, finissaient de boutonner leurs manteaux.

« Qui sont-ils ?

— Des négociants de Nantes. Ils sont courageux de revenir en ville avec ce qui s'y passe. »

Au cours de ses pérégrinations, Émile avait entendu parler des scènes abominables qui se jouaient dans la cité de Nantes et qui n'étaient, finalement, que le versant citadin des colonnes infernales dans le pays vendéen.

« Faut te dépêcher si tu veux profiter de l'aubaine, mon garçon, ils ne t'attendront pas », reprit l'aubergiste.

Vêtu d'une livrée rouge et noir, le cocher était en train d'épousseter son banc quand Émile et l'aubergiste sortirent dans la cour – il avait sans doute dîné dans les communs réservés aux domestiques et aux servantes. Les six chevaux attelés piaffaient dans la neige épaisse. Les flocons tombaient toujours avec la même densité et empêchaient de distinguer les reliefs à plus de quinze pas.

L'aubergiste accompagna Émile jusqu'au carrosse où les trois passagers s'étaient déjà installés. D'un geste du bras, l'homme assis près de la portière l'invita à monter ; il prit le temps de remercier l'aubergiste avant de gravir le marchepied et de s'engouffrer dans la voiture.

« Penses-tu, mon gars ! Entre gens du même pays, faut bien s'entraider, pas vrai ? »

Il se laissa choir sur la confortable banquette dans le sens contraire à la marche. Des odeurs fortes de cuir, de parfums, d'alcool, de tabac, de cheveux et de tissus mouillés se mêlaient à l'intérieur de la voiture. Deux des trois hommes fumaient la pipe. Ils ne le regardaient pas, comme s'il n'avait aucune importance, ils gardaient les yeux rivés sur les vitres des portières. Sous leurs chapeaux de feutre à large bord, ils portaient des perruques poudrées telles qu'on en voyait sous l'Ancien Régime et encore dans certains cercles révolutionnaires parisiens.

« Je vous remercie, messieurs, de m'avoir offert de voyager en votre compagnie, lança Émile.

— Ah, mais tu parles un excellent français, s'étonna l'homme assis

en face de lui.

— C'est bien naturel, je ne suis pas étranger. »

La réflexion d'Émile plaqua un demi-sourire sur le visage fané et cireux de son vis-à-vis.

« N'y vois pas d'offense, citoyen. Je croyais seulement que tu parlais le patois du bocage.

— Quand bien même, ce n'est pas un crime. »

La dague diffusait une chaleur douce, agréable, dans la poche de la redingote d'Émile. Le cri du cocher transperça la cloison de bois et la voiture s'ébranla dans un concert de claquements et de grincements.

« Nous avons donc affaire à un raisonneur », reprit l'homme assis en face d'Émile après que le carrosse eut parcouru un quart de lieue dans une neige épaisse et vierge.

Sans les arbres et les buissons, il aurait été impossible de discerner les limites de la route et la voiture aurait pu facilement verser dans les fossés.

« Eh bien, jeune raisonneur, nous apprendras-tu ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis journalier, commis si vous préférez, répondit Émile.

— Allons, aucun journalier ne s'exprimerait avec une telle aisance.

— J'ai été recueilli par un curé quelques instants après ma naissance. Il m'a appris à lire et à écrire.

— Tu aurais pu en ce cas choisir un autre métier.

— Je n'avais pas envie de partir du pays. Pas envie d'aller vivre en ville. Je ne vis bien que dans les bois et les champs.

— Un vrai sauvage, si je comprends bien. On dirait un personnage de Rousseau. Tu as toujours l'air aussi triste ?

— J'ai perdu quelqu'un de très cher.

— Que viens-tu foutre à Nantes ?

— Rendre visite à quelqu'un. Je retournerai ensuite chez moi... »

Chez lui, c'était là où se trouvait Perrette, il n'avait plus rien à faire à La Réorthie ou ailleurs, plus rien à faire sur terre.

« Nous, nous retournons justement chez nous. Nous en étions partis parce que l'air était devenu malsain, mais nous ne pouvons abandonner nos affaires plus longtemps, ou nous courons à notre ruine. »

L'un des deux hommes qui fumaient la pipe eut une moue de réprobation.

« Tu ne devrais point t'exprimer de la sorte devant un inconnu, Toussin. J'ai du mal à croire qu'il est ce qu'il prétend être. On m'a dit que des agents de tous bords pullulaient dans le pays.

— Allons, Félix, regarde-le, il n'a pas la tête d'un espion.

— Les espions ont justement ceci de remarquable qu'ils n'ont pas la tête de leur emploi.

— Quoi qu'il en soit, il est trop tard, intervint le troisième homme en crachant une longue écharpe de fumée grise. S'il est un agent, nous en avons déjà beaucoup trop dit.

— Assez de vivre dans la peur, Eustache ! J'affirme quant à moi que ce garçon est un simple voyageur. »

Le dénommé Eustache, visage pâle, joues tombantes, yeux bleus, sourcils fins et arqués, se tourna vers Émile sans cesser de mordiller le tuyau de sa pipe.

« Quel est le nom du curé qui t'a recueilli ?

— L'abbé Rambaud, répondit Émile. De La Réorthie. »

La réponse d'Émile parut clouer de stupeur son interlocuteur.

« Diantre, Eustache, on dirait que tu viens d'apercevoir le diable en personne !

— J'ai bien connu un abbé Rambaud, reprit Eustache au bout d'un long moment de silence. C'était un frère.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui dans la loge de Nantes.

— Il fréquentait la loge du Grand Orient à Paris, il y a de cela vingt et un ou vingt-deux ans. Il a disparu tout à coup sans laisser de traces. Je l'ai d'abord cru mort et j'en ai eu du chagrin, car c'était un homme bon et sage. Puis, quand je suis revenu à Nantes, on m'a dit qu'il vivait dans un petit village du bocage vendéen et qu'il avait recueilli un orphelin, un... fils de fée.

— Ma mère n'était pas une fée, dit Émile, mais une femme ordinaire.

— Non, évidemment, les fées n'existent pas, marmonna celui qui s'appelait Félix. Toutes ces fariboles superstitieuses gouvernent l'esprit des gens simples, et c'est ainsi qu'ils deviennent des simples d'esprit.

— Les responsables en seraient plutôt les calotins, objecta Toussin.

— C'est du pareil au même, la religion mène les paysans par le bout du nez. Robespierre l'a bien compris, d'ailleurs, qui crée sa propre religion pour remplacer l'ancienne.

— J'ai appris de mes amis de Paris qu'il y donne des fêtes grandioses, dit Eustache. Des grands-messes citoyennes sous l'égide de l'Être suprême.

— On rapporte que les hommes s'y pressent principalement pour voir des femmes demi-nues !

— C'est ainsi, sans doute, qu'il encourage la vertu !

— Comment pourrait-il y voir le mal, lui qui, à ce qu'on dit, n'a jamais touché une femme ? »

Ils rirent tous les trois. Félix tira une flasque de son manteau, en dévissa le bouchon et but une généreuse rasade avant de la passer à son voisin. À leur invitation, Émile la porta lui-même à ses lèvres. L'alcool abandonna une traînée incendiaire dans sa gorge et dans son estomac. Devenus intarissables tout à coup, les trois hommes lui

apprirent qu'ils étaient négociants en vins, en tissus, en coquillages, en porcelaine, en grains, en bois, bref en tout ce qui pouvait s'acheter et se vendre à l'exception notable de la marchandise humaine. Ils avaient adhéré depuis le début aux idées de Brissot et de la Société des amis des Noirs, partisans de l'abolition de l'esclavage bien avant les jacobins aux faces lugubres et aux mains pleines de sang. Ils s'étaient enfuis de Nantes et réfugiés du côté de Périgueux lorsque les extrémistes du club Vincent la Montagne avaient arrêté ou rançonné leurs amis, mais, au bout seulement d'un mois d'exil, ils avaient décidé de revenir et d'affronter en face leurs adversaires, ignorant les supplices de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs petits-enfants demeurés dans leurs refuges du Périgord. Eux qu'on appelait avec mépris les fédéralistes, les défenseurs de l'autonomie des grandes cités portuaires, n'allaient tout de même pas laisser les rênes de Nantes, la belle et cosmopolite porte de l'Atlantique, à l'Auvergnat Carrier et à ses sbires. Ils avaient encouragé et financé la résistance de la ville face aux hordes vendéennes, ils avaient caché et soustrait à leurs bourreaux les victimes souvent innocentes de la Terreur, ils devaient maintenant activer leurs anciens réseaux afin de protéger la population nantaise des fanatiques dotés des pleins pouvoirs.

« Ces fous se livrent à des cérémonies païennes, affirma Eustache, les sourcils froncés, les yeux écarquillés. Ils égorgent un taureau et s'aspergent de son sang, comme les Phrygiens de l'antiquité dont ils portent les bonnets.

— Le culte de Mithra, intervint Émile.

— Tu les connais donc ?

— J'en ai approché quelques-uns. Je ne pense pas qu'ils représentent maintenant un danger.

— Je vous avais bien dit que ce garçon était un agent ! se récria Félix.

— Non point un agent, murmura Émile, à nouveau au bord des larmes. Un simple instrument du destin. »

Ils se turent, autant pour respecter son chagrin que pour masquer leur malaise. Ils s'étaient exprimés à cœur ouvert devant leur invité, comme devant un fils ou un intime, et ils s'apercevaient qu'ils ne savaient rien de lui. Qu'il eût connu l'abbé Rambaud n'en faisait pas automatiquement un ami, un confident. Il disposait d'assez d'éléments pour les expédier devant le tribunal révolutionnaire.

Le carrosse s'arrêta au relais de Saint-Colomban afin, selon le cocher, de réparer une roue dont le moyeu s'était fendu dans une profonde ornière escamotée par la neige. Une compagnie de soldats républicains avait envahi le relais, trois ou quatre cents hommes dont une trentaine de chasseurs à cheval. Les négociants n'en menèrent pas large tant que dura leur halte. Le carrossier leur dit qu'il avait besoin

de deux bonnes heures pour changer le moyeu – et que la réparation leur coûterait environ cinquante livres, une somme exorbitante qu'ils se gardèrent pourtant de contester. Accompagnés d'Émile, ils se rendirent dans l'auberge afin de ne pas rester dans le froid et de boire un verre de vin chaud. Ils se retrouvèrent au milieu d'une cohue d'uniformes bleus dont les hurlements et les rires affolaient les deux servantes qui couraient sans cesse d'une table à l'autre. Les volontaires de la nation se vantaient d'aller foutre le feu à cette Vendée qui respirait encore et que la Convention les pressait d'achever. Et puis ils en profiteraient pour montrer aux ribaudes, avant de les égorger comme des truies, que le bois révolutionnaire était d'une tout autre qualité que le bois calotin. Leurs propos ravivèrent dans l'esprit d'Émile les images des corps mutilés qui jonchaient les cours des fermes, les chemins creux et les rues des villages. Il entendit à nouveau les cris de désespoir des villageois enfermés dans l'église en feu du Petit-Luc. Son frémissement de colère trouva son prolongement dans le réchauffement brutal de la dague. L'inconscience avec laquelle les recrues, très jeunes pour la plupart, se promettaient d'ajouter au martyre de tout un pays le glaçait d'effroi. Elle stupéfiait également les trois négociants, ces bourgeois éclairés qui, comme l'abbé Rambaud, avaient cru que le progrès et les Lumières délivreraient l'être humain de ses tentations obscures. Ils avaient aspiré au changement tant le pays croulait sous le joug des croyances et de l'ordre ancien, jamais ils n'avaient imaginé, même dans leurs pires cauchemars, que la conquête de la liberté entraînerait une telle débauche de violence et de sang.

Ils s'empressèrent de quitter les lieux lorsque le cocher vint les prévenir que la roue était réparée. Toussin paya le carrossier de la main à la main avec du bon argent, « merci, citoyen, j'aime mieux ça qu'ces maudits assignats qui perdent chaque jour ou presque la moitié de leur valeur ». La neige avait cessé de tomber et l'air s'était réchauffé. Par les premières déchirures des nuages se dévoilait le bleu pâle du ciel. Des garçons d'écurie amenaient leurs chevaux à des hussards vêtus de noir qui patientaient dans la cour du relais.

« Combien de temps encore vont-ils s'acharner sur le bocage ? maugréa Félix quand ils eurent repris leur place sur les banquettes du carrosse.

— Aussi longtemps que le Comité de salut public le décidera, soupira Eustache. Je dois le confesser en tout cas, mon jeune ami : j'ai eu grand-peur que tu nous dénonces à ces brutes.

— Cette drôle d'époque nous rend tous fous », ajouta Toussin avec un sourire d'excuse à l'adresse d'Émile.

Nantes fut en vue à la tombée de la nuit. Ils perdirent beaucoup de

temps sur une route que le radoucissement du temps et la fonte de la neige transformaient en rivière de boue. Ils durent descendre à deux reprises pour aider le cocher à désembourber le carrosse. Un grand nombre de voitures et de charrettes se pressaient à l'entrée du premier pont sur la Loire. L'attelage s'immobilisa, bloqué dans la cohue. Le cocher les informa qu'il allait aux nouvelles.

« Ces satanés sectionnaires ont certainement installé un barrage sur le pont, marmonna Félix.

— Je n'ai point de papiers, dit Émile. Ils ne me laisseront pas entrer.

— Que comptes-tu faire ? demanda Toussin.

— Essayer de trouver un passage plus loin.

— Il n'y a qu'un seul pont de ce côté-ci de la Loire. Et l'eau est bien trop froide pour envisager de traverser à la nage.

— Je ne suis sûrement pas le seul à vouloir entrer clandestinement dans Nantes. » Il ouvrit la portière, respira une bouffée d'air froid et pur, passa sur le marchepied, se retourna avant de sauter à terre. « Je ne sais comment vous remercier de vos bontés, messieurs.

— Le mieux sera de rester en vie. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux nous trouver au numéro 2 de la place Saint-Nicolas. Tu te rappelleras ? Place Saint-Nicolas, pas loin du port aux Vins. Bonne chance à toi, mon garçon. »

Émile s'éloigna de la route royale. Jetant un coup d'œil en arrière, il constata que la file des voitures, des piétons et des chevaux s'étendait sur près d'une demi-lieue. À la barrière de péage habituelle s'étaient ajoutées deux autres à l'entrée du pont, veillées par des gardes nationaux et des employés d'octroi. Les trois négociants seraient peut-être condamnés à passer une nuit angoissante et glacée dans leur carrosse.

Émile traversa un marais asséché et marcha jusqu'à la Loire où sombraient les dernières lueurs du jour. D'élégants chapeaux de neige coiffaient les buissons et les souches. Les roseaux frissonnaient dans un murmure soyeux. Des gouttes d'eau tombaient des arbres dont les branches basses se brisaient dans le miroir ridé et enflammé de l'eau. Il apercevait dans le lointain les lumières falotes des maisons réparties sur la rive opposée.

Malgré l'humidité glaciale, il s'assit un moment sur un tronc couché pour se repaître de la mélancolie du paysage. Il n'avait pas décoléré entre le relais de Saint-Colomban et le premier pont sur la Loire, et la dague des fées avait associé sa chaleur à sa fureur. Le monde était-il condamné à demeurer une vallée de larmes ainsi que l'affirmait la Genèse ? Les hommes avaient-ils définitivement perdu l'Éden ? Il n'y avait point de bonheur possible, ni même de plaisir éphémère, sur cette terre ravagée par la folie humaine. Personne pour effacer la tache originelle. La disparition de Perrette l'avait à jamais chassé du

paradis terrestre.

Il regarda les premières étoiles s'allumer l'une après l'autre dans un ciel de plus en plus dégagé.

« Eh bien, citoyen, que fiches-tu donc dans le coin ? »

Il tressaillit. Une silhouette s'avancait vers lui d'un pas précautionneux, armée d'un fusil.





CHAPITRE XXXII

Cornuaud contemplait la Loire sur laquelle se reflétait le bleu intense du ciel. Des averses de neige des jours précédents, il ne restait plus une seule trace. Les bateaux se balançaient doucement sous l'effet d'une légère houle. Les odeurs habituelles de vase, de poisson et de friture flânaient sur le quai, répandues par un vent sec rageur.

Un équipage s'agitait sur le pont d'une galiote amarrée non loin de la place de la Hollande. Elle s'apprêtait à appareiller, à descendre l'embouchure du fleuve jusqu'à Paimbœuf puis, de là, à gagner le large. Battant pavillon américain, chargée de tissus de Cholet et de pièces d'étain, elle ne rencontrerait sans doute guère de difficulté pour franchir le blocus des royaumes coalisés de l'Europe.

Cornuaud n'avait plus que six jours à attendre. Il avait trouvé un engagement sur un vieux navire de trois cent cinquante tonneaux ancré dans le port de Paimbœuf. Il n'avait même pas eu besoin de se présenter dans les offices des armateurs, il avait été abordé dans un cabaret du quai de la Fosse par l'un des officiers marins de la *Prudence*, un navire hollandais qui recrutait des matelots confirmés pour une expédition à destination de la ville de Philadelphie, où l'on attendait avec impatience du vin, de l'eau-de-vie, des ustensiles de cuivre, des toiles, des porcelaines, bref tout ce dont un pays en cours de civilisation a besoin. Le second, un beau parleur d'origine italienne, lui proposait soixante livres de salaire mensuel, dix livres d'avance s'il se décidait tout de suite. Libre à lui, ensuite, de rester en Amérique ou de revenir en France.

« Comment sais-tu que j'suis marin ? avait demandé Cornuaud.

— On te connaît dans le coin, avait répondu le second avec son accent chantant. On m'a dit que tu avais fait la dernière campagne de l'*Indomptable*, une bien mauvaise machine, pas vrai ? Nous n'avons pas assez d'hommes expérimentés pour commander aux novices. Tous les

habitants de Nantes veulent nous confier leurs enfants. Avec ce qui se passe dans le coin, ils pensent qu'il est moins dangereux de naviguer sur l'océan que de marcher dans les rues. Ma foi, on ne peut pas leur donner tort quand on se promène du côté du Bouffay ou qu'on voit tous ces corps repêchés dans la Loire. Alors ? »

Cornuaud avait conclu le marché d'une poignée de main.

« On m'a aussi raconté que tu t'appelais Belzébuth. C'est pas ton vrai nom, tout de même ?

— J'm'appelle Cornuaud, Augustin Cornuaud.

— Je préfère ça, Augustin ! On a nos petites superstitions dans la marine, et ça m'aurait embêté d'embarquer avec le diable. On est le 10 février, ah, je devrais dire le 22 pluviôse de l'an II, foutre, vous les Français, vous avez vraiment le don de compliquer les choses. On appareille le... enfin, le 26 février. Débrouille-toi pour être à Paimboeuf trois jours avant. Tiens, voilà tes dix livres, l'ami. Signe là ou, si tu ne sais pas écrire, fais une croix. »

Les dix livres avaient bien arrangé le paydret. Il n'avait rien mangé ni bu depuis son arrivée à Nantes. Il avait franchi la Loire à bord d'une vieille barque abandonnée sur une grève, le premier pont étant gardé jour et nuit par des gardes nationaux et des volontaires patriotes. Il avait abandonné son cheval au beau milieu de la tempête de neige et avait exploré les environs à la recherche d'un moyen pour traverser le fleuve. La barque avait failli couler dix fois mais, à force d'écoper, il avait réussi à la mener sur l'autre rive. Il avait passé sa première nuit dans la cave d'un immeuble désert du quai de la Fosse, enfoui dans une épaisse couche de paille dénichée dans un coin, hanté jusqu'à l'aube par l'image du corps blanc et figé d'Angélique. Il évitait en revanche de penser au petit bocain et à sa dague ensorcelée. L'enjomineuse négresse dormait profondément en lui, laissant de temps à autre échapper un rêve de chaleur, de lumière, de bonheur. Las, vidé de toute substance, il espérait que l'air du large et l'espoir d'une vie meilleure lui redonneraient le goût de la vie.

« Belzébuth, foutre ! »

Qu'une-dent avait planté au beau milieu de la rue la jeune femme pendue à son bras pour s'approcher de Cornuaud. Il ne portait plus sa carmagnole crasseuse ni son bonnet phrygien, mais une élégante redingote et un chapeau à l'anglaise. Seule une cocarde piquée discrètement sur le revers de sa veste attestait de son appartenance à l'aile extrémiste de la Révolution. Son visage, ses cheveux, ses mains avaient connu le bonheur d'un lavage récent ; il ne puait plus la crasse ni le vin, mais le savon et le parfum.

« Eh bien, mon vieux jean-foutre, où donc que t'étais passé ?

— Des choses à faire à droite, à gauche... »

La réponse évasive de Cornuaud décrocha une moue sceptique sur

les lèvres rainurées de Qu'une-dent. Le vent emportait les cris et les rires des marins de la galiote américaine.

« Faut pas partir sans prévenir comme ça ! On s'est d'mandé, chez les Marat, c'que t'étais d'venu. »

Cornuaud jugea opportun de changer de sujet.

« Ça a l'air d'aller pour toi.

— Ma foi, j'me plains pas. J'fais plus partie à c't'heure de la compagnie de Marat. J'compte me présenter bientôt pour... enfin, pour la mairie de Nantes. J'espère bien prendre la place du citoyen Renard, le maire actuel.

— Toi, l'ancien de la bande de Clovis, un notable ? T'as donc des partisans ? »

Qu'une-dent se rapprocha de lui, l'œil mauvais tout à coup.

« On n'parle plus de Clovis ni d'mon passé à la Fosse, à c't'heure, dit-il à voix basse. De même, j'parlerai point d'ceux qui t'ont vu t'battre en Vendée du côté des calotins. » Il lança un regard presque craintif à la jeune femme qui l'attendait en frappant impatiemment des pieds sur les pavés. « On t'a vu dans les armées du brigand Charette, mon vieux jean-foutre. J'devrais à c't'heure te faire arrêter, mais j'te laisse ta liberté en souvenir d'l'ancien temps. Et à condition qu'tu demeures point à Nantes.

— Qui donc m'a vu en Vendée ?

— Des gars du club Vincent la Montagne qui se sont portés volontaires, qui ont été blessés et qui ont été ramenés chez eux. Paraît même que t'as fait un carnage sur l'pont d'un village appelé Chevauché.

— Chauché.

— Si tu veux. Que comptes-tu faire ?

— J'me suis engagé sur un bateau, la *Prudence* qu'il s'appelle. J'pars dans quatre ou cinq jours. Et j'reviendrai pas. En attendant, t'inquiète pas, personne m'entendra.

— Ce s'ra parfait d'la sorte.

— Beau brin de femme qu'est avec toi. Le mariage est pour bientôt ?

— Très bientôt, Belzébuth, et, grand dommage pour toi, tu s'ras pas invité. »

Qu'une-dent se détourna et, la main sur son chapeau, se dirigea d'un pas pressé vers la jeune femme. Cornuaud regarda le couple s'éloigner avant de lever un regard inquiet sur l'horizon. Pas un nuage. Le soleil se couchait sans jeter ses habituels éclats pourpres et dorés dans l'azur limpide du ciel. La fin du jour noyait la ville dans un bleu intense splendide. La malédiction semblait enfin levée. Pour la première fois de sa vie, la chance lui souriait, les événements s'enchaînaient avec une incroyable fluidité, comme si le destin l'avait oublié au bord de la route.

Dans un peu plus d'un mois, il aurait changé de continent, changé de vie.

Un mouvement au milieu du fleuve attira son attention. Il lui sembla apercevoir un corps. Il le prit d'abord pour un noyé, puis il constata qu'il bougeait, qu'il nageait, qu'il semait un léger sillage derrière lui.

Quel fou osait ainsi affronter l'eau glacée de la Loire ?

Il se demanda si quelqu'un d'autre avait remarqué le phénomène, mais les marins étaient descendus de la galiote pendant sa conversation avec Qu'une-dent, le laissant seul sur le quai. Il s'approcha du bord afin d'affiner son observation. La blancheur du corps offrait un contraste saisissant avec la couleur de l'eau. Il paraissait anormalement long, pourvu d'interminables jambes.

Il n'aimait pas ça. Il y avait de la sorcellerie là-dessous.

La fatalité l'avait rattrapé.

Debout sur le bord du ponton, vêtu d'une cape épaisse et d'un bonnet de laine, Belzébut observait avec attention la Loire teinte d'une couleur bleue éclatante. Émile s'approcha à pas de loup après s'être saisi de la dague. Elle lui brûlait la main, le bras, l'épaule, tout le flanc droit, impatiente de plonger dans le corps qui abritait l'esprit du mal.

Il avait fallu trois jours à Émile pour le retrouver. Il avait franchi la Loire à bord d'une gabarre rudimentaire. L'homme qui l'avait abordé sur la rive du fleuve, un ancien marin désormais trop âgé pour naviguer, aidait chaque nuit les clandestins à déjouer les barrages dressés à l'entrée du pont de Pillemy. Ils étaient nombreux à ses dires, les hommes et les femmes qui souhaitaient entrer dans la ville de Nantes sans rendre des comptes aux argousins ni aux patriotes. Muni d'une longue pigouille, il avait manœuvré son embarcation avec une grande adresse entre les îles, les roseaux, les bancs de sable et les bateaux amarrés aux pontons. Il ne réclamait aucun argent pour ses services : ses expéditions en Afrique, en Amérique et dans les Caraïbes lui avaient permis de mettre un petit pécule de côté. Partisan de la monarchie, il se faisait un devoir de porter assistance à tous ceux qui, pour une raison ou une autre, tentaient d'échapper aux tentacules de la pieuvre jacobine. Il avait déposé son passager à l'extrémité du quai de la Fosse avant de repartir aussitôt à la recherche d'autres clandestins coincés sur les bords de la Loire.

« Tout le monde sait pas nager, dame. Et même si on sait, mieux vaut éviter de plonger dans l'eau en cette saison. »

Émile avait traîné dans le quartier de la Fosse et appris, en entendant une conversation, que le second du bateau la *Prudence* recherchait des matelots pour un voyage à destination de

Philadelphie.

Il n'avait pas dormi pendant deux nuits, se réfugiant sous les porches et supportant le froid grâce à la chaleur de la dague. Il avait vu des escouades de sectionnaires et de hussards nègres s'engouffrer dans les maisons ou les immeubles et en ressortir quelques instants plus tard en poussant des hommes, des femmes, des enfants devant eux. La ville exsudait sa peur par toutes ses portes, toutes ses fenêtres, toutes ses venelles, toutes ses rues. Il avait assisté, un matin que ses pas l'avaient porté devant la place du Bouffay, à l'exécution de quatre jeunes Vendéennes, quatre sœurs aux visages d'ange que le bourreau avait hésité à coucher et à sangler sur les planches. Les spectateurs s'étaient tournés vers une voiture noire à l'arrêt et avaient réclamé au citoyen Carrier la grâce des condamnées, mais le représentant en mission, dont le visage pâle se devinait dans l'entrebâillement de la portière, n'avait donné aucun ordre ni esquissé aucun geste. Les quatre têtes étaient tombées l'une après l'autre dans un silence sépulcral. Aucune des jeunes filles n'avait poussé le moindre cri, la moindre plainte. Leurs corps encore dégouttants de sang avaient été jetés dans la charrette tirée par deux bœufs qui attendait près de l'échafaud.

Un copeau de bois craqua sous la botte d'Émile.

Cornuaud se retourna. Ses yeux s'agrandirent d'effroi.

Bon d'là, le petit bocain se tenait à quelques pas de lui, brandissant la dague ensorcelée. Ses rêves de vie nouvelle se fracassaient d'un seul coup sur le bois du ponton. Sa mère l'avait pourtant prévenu que les rêves n'amenaient que du malheur dans le cœur des gens.

« Tu croyais m'échapper, hein, Belzébut ? »

Les yeux du petit bocain lançaient des éclats terribles. Comment l'avait-il retrouvé ? Oui, bien sûr, c'était un enjamineur. Le paydret tira son couteau sans quitter des yeux la dague ensorcelée. Il suffisait qu'elle le touche pour qu'il soit réduit en cendres comme un arbre frappé par la foudre. Son passé l'avait rattrapé. Il lui avait manqué deux ou trois jours pour vaincre la malédiction. La présence du petit bocain avait sans doute un lien avec la créature qui nageait à la surface de la Loire. Autrefois il se serait débattu comme un fauve pris au filet, il aurait puisé une force redoutable dans sa rage de vivre, mais, ce soir, il n'avait plus l'envie ni la volonté de se défendre, il se résignait, il acceptait d'être confronté aux femmes et aux hommes qu'il avait assassinés. L'enfer ne le changerait guère de son existence sur la terre. Il laissa tomber son couteau qui, avec un bruit mat, se planta dans la bande de terre entre deux pavés.

« Qu'est-ce t'attends pour me tuer ? J'suis prêt à c't'heure. »

Il tomba à genoux sans un dernier regard pour ce monde qui n'avait jamais voulu de lui. Une pensée de l'enjamineuse le traversa : elle

consentait à se séparer de lui, à devenir un esprit errant, une âme damnée pour l'éternité. Il eut l'impression qu'elle sortait de son corps, qu'elle flottait au-dessus de lui. Il se sentit seul et vide tout à coup. Abandonné de tous.

Émile leva la dague et, soupçonnant une ruse de la part de Belzébuth, s'approcha de lui d'un pas prudent. Il le frappa d'un violent coup de pied dans les côtes pour l'obliger à s'allonger.

« Montre-moi ton cœur, c'est lui que je veux, misérable ! »

Hors de lui, Émile se jeta sur le paydret et maintint la dague levée quelques pouces au-dessus de sa poitrine. L'autre ne chercha pas à le désarçonner, des larmes silencieuses roulaient sur ses joues.

Un feu dévorant, un feu dévastateur, courait maintenant dans les veines d'Émile. Il dirigea la lame vers le cœur de Belzébuth, mais, au dernier moment, il suspendit son geste. Elle foudroierait le monstre au premier contact, et il voulait encore jouir de sa terreur, de ses ultimes expirations, comme ce salaud avait joui du dernier souffle de Perrette.

« Tu t'es bien amusé avec elle, hein ! Comme tu t'es amusé avec les enfants Glutron, avec tous les autres ! »

Au paroxysme de la colère, incapable de se contrôler, il gifla à plusieurs reprises Belzébuth de son autre main en poussant de petits cris hystériques. Le bonnet du paydret glissa sur le quai, libérant ses cheveux emmêlés et blancs.

« Tue-moi, bon d'là, tue-moi donc », gémit Cornuau.

Tremblant de rage, Émile leva à nouveau la dague. Une image lui traversa l'esprit : des centaines d'hommes au garde-à-vous, vêtus de toges et de cagoules claires, brandissant leurs glaives, une armée de fidèles prêts à déferler sur l'Europe comme les colonnes infernales de Turreau dans le bocage vendéen. Une pensée étrangère à la sienne s'éleva en lui, *l'esprit du mal transforme en haine la souffrance des hommes, il les dresse les uns contre les autres, il ne se retirera qu'après en avoir massacré le plus grand nombre*. Il entendit ensuite la voix de Louise, sa maîtresse de La Rousselière, *tu lutteras contre l'ombre, contre l'ombre*, puis la voix chevrotante de Bequette : *Perrette entre chez les gens comme on entre dans une maison, elle reçoit leur souffrance, leur haine et leurs désirs en plein cœur*.

Perrette était entrée en lui, elle avait reçu en plein cœur son désir, sa violence, sa haine. L'esprit du mal se levait en chaque homme, il prenait toutes les formes humaines, il prenait en cet instant sa forme humaine, il transformait en haine sa souffrance. Il était lui-même l'ombre. Il ne tuerait pas seulement Belzébuth s'il abaissait la dague, mais la femme noire dont il entrevoyait le visage et le buste éthérés au-dessus du paydret, il porterait un nouveau coup à l'humanité, que d'autres après lui frapperaient en plein cœur jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Il essaiera de les exterminer jusqu'au dernier, avait dit Mélusine.

La colère et la haine d'Émile tombèrent tout à coup, la dague cessa aussitôt de chauffer. Il prit conscience que l'arme des filles des eaux n'avait pas désigné d'autre esprit du mal que lui-même. Il était prisonnier de formes dont il aurait dû être le maître. Prisonnier des pensées, prisonnier de sa mémoire, prisonnier de lui-même. Il se releva et fixa à nouveau Belzébuth, qui avait fermé les yeux dans l'attente du coup de grâce. Belzébuth, également prisonnier de formes qu'il ne maîtrisait pas, également oublieux de sa véritable nature. Ce n'était pas à lui, Émile, de le juger, encore moins de l'exécuter. Il vit la silhouette éthérée de la femme noire s'affaïsser, s'estomper, se fondre à nouveau dans le corps prostré du paydret.

Il reprit son souffle et remit un peu d'ordre dans ses vêtements. Le vent froid sécha les gouttes de sueur perlant à son front. Il n'y avait plus aucun ressentiment en lui, seulement un grand calme, un silence profond qui absorbait d'anciennes et tenaces rumeurs. Le ciel s'était légèrement assombri, mais la Loire et le port baignaient toujours dans un bleu éclatant.

Un mouvement attira son attention. Une lumière vive montait du fleuve et se dispersait un peu plus haut dans la clarté déclinante du jour. Une paix magnifique, enchanteresse, tombait sur la ville. Il s'approcha du bord du quai. La lumière jaillissait d'une forme qui se maintenait à la surface de l'eau. Un visage diaphane, une chevelure d'un vert pâle presque blanc, des yeux ronds à l'ambre transparent, des lèvres sombres, des dents nacrées et pointues, des seins sillonnés de veines d'un rouge tirant sur le brun, des hanches et une partie du ventre habillées d'écailles grises, et puis la queue, longue, ondulante, disparaissant dans les profondeurs du fleuve.

Émile s'accroupit et se pencha vers la fée. Dans le silence de son esprit, les pensées de la fille des eaux n'eurent aucune difficulté à tracer leur chemin.

Je suis celle qu'on ne nomme pas et que les hommes ont pourtant appelée sirène. Je ne peux demeurer que peu de temps hors de la mère de toute création. Je suis venue reprendre le présent que t'a donné ma sœur, celle que les hommes appellent Lahuzeen.

Pourquoi m'avoir confié la dague ? Elle aurait pu entrer à jamais au service du mal.

C'était le risque. L'esprit du mal s'incarne en chaque homme et, parfois, il parvient à mettre en péril la survie même de l'humanité, la nôtre par la même occasion. Celui qui t'a donné le jour faisait peser une très grande menace sur les hommes. Toi seul pouvais le tuer, parce que toi seul pouvais porter la dague, toi seul pouvais l'approcher.

Que se serait-il passé si je n'étais pas parvenu à le tuer ?

Nous aurions dû envoyer quelqu'un d'autre, peut-être lever une armée

entière. Quoi qu'il en soit, la tâche aurait été plus difficile, voire impossible. Grâce à toi, les hommes et les créatures des profondeurs continuent de vivre. Les choses sont désormais accomplies, je dois retourner dans le silence.

Émile désigna la ville d'un geste du bras.

Il y a encore tant de souffrance sur la terre des hommes.

Il y en aura toujours. Nous interviendrons encore lorsqu'elle pèsera trop, qu'elle emportera l'humanité dans ses débordements. Nous sommes les gardiennes du jardin des hommes, nous réparons les offenses faites par la pensée humaine.

Émile faillit lui demander ce qu'était devenue Perrette, mais il se souvint du corps livré aux flammes dans la maison de Bequette, et il se contenta de serrer les dents et les poings.

N'écoute point ce que te disent tes pensées mais ce que te dit ton cœur.

Mon cœur... mon cœur est lourd de chagrin.

Libère-toi de ton passé, de tes peines. Tu trouveras les vraies réponses au-delà de ta volonté, au-delà de tes désirs.

Est-ce que nous nous reverrons ?

Si le destin en décide ainsi.

La sirène se dressa sur sa queue et, ruisselante, leva vers Émile ses mains aux doigts larges et reliés entre eux par des membranes diaphanes. Il se pencha pour y poser la dague. Il fut frappé par la beauté, par la sérénité du visage de la fille des eaux.

La sérénité des profondeurs.

Elle lui sourit avant de s'affaïsser lentement dans l'eau. Il garda les yeux rivés sur le fleuve jusqu'à ce que les tourbillons se fussent refermés.

Lorsqu'il se releva, la nuit, une nuit noire, énigmatique, était tombée sur le port.

« J'avais t'dire... »

Belzébuth se dressait face à lui, les cheveux entièrement blancs, les yeux profondément renfoncés sous les sourcils. Les rafales de vent soulevaient sa cape ouverte par-dessus ses épaules et sa tête.

« J'suis vraiment... Enfin, ça n'a pas d'importance... La fille qu'a brûlé l'autre jour dans la maison, t'as cru que c'était une certaine Perrette, pas vrai ? »

Émile acquiesça d'un mouvement de tête.

« Elle s'appelait pas comme ça, reprit Belzébuth. Mais Angélique. Angélique de Béjarre. Elle a reçu une sale blessure dans l'dos. J'ai essayé d'la soigner, dame, sûr que j'ai essayé, mais j'ai pas pu la sauver. Le matin, elle était morte. Alors, comme j'pouvais pas l'enterrer, j'ai mis l'feu à la maison pour lui faire une sépulture.

— Je connaissais Angélique de Béjarre.

— Alors, cette Perrette que t'as crue morte, elle vit sûrement

quelque part. J'voulais t'le dire pour... enfin, parce que tu m'as pas...

— Ne me remercie pas. Je ne suis pas meilleur que toi. »

Belzébuth hocha la tête à plusieurs reprises, ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, se ravisa, pivota sur lui-même et s'évanouit dans l'obscurité.

Trois jours que le grand diable aux cheveux blancs pleurait en silence. Dans la salle à manger, sur le pont, dans sa couchette, dans les vergues, les larmes ne cessaient de couler sur ses joues ombrées d'une barbe poivre et sel. À ceux qui lui demandaient pourquoi il sanglotait de la sorte, il répondait d'un haussement d'épaules. Oh ! ça, il effectuait sa part de travail, et plutôt bien, mais on se demandait où un gaillard de sa trempe allait puiser toutes ces larmes. Elles auraient pu remplir l'un des tonneaux arrimés à fond de cale.

Le lourd navire ballotté par les vagues de l'Atlantique voguait bon gré, mal gré vers les côtes américaines. Les bâtiments de guerre anglais l'avaient laissé passer après avoir vu son pavillon hollandais. Les royaumes coalisés se lassaient de surveiller cette surprenante France révolutionnaire qui les tenait en respect depuis plus de trois ans. Tout le monde aspirait à commercer en paix.

« C'est donc bien toi, mon diable ! »

Assis contre le mât, Augustin Cornuau se tamponna les yeux avant de les lever sur l'homme qui venait de l'apostropher.

« Foutre de foutre, je ne pensais pas te retrouver sur ce radeau de l'enfer. »

Cornuau eut besoin de quelques secondes pour remettre un nom sur le visage rond et flasque penché sur lui.

« Monsieur le marquis ? »

D'Ambert se laissa choir à ses côtés. Il flottait à présent dans une peau beaucoup trop ample pour lui. Il avait enfoncé une pauvre perruque grise et mitée sur ses cheveux bruns et noués sur la nuque. Ses vêtements troués, usés, laissaient paraître par endroits son torse et son ventre.

« Plus de marquis, plus de particule. J'ai collé le *d* à mon nom : je suis le citoyen Dambert à présent. Je compte m'installer en Amérique.

— Ah, vous aussi ?

— J'en avais assez du garde-chasse Stofflet et de ses manières ! Qu'il continue de se battre contre la terre entière si ça lui chante, je ne suis plus concerné. J'ai... disons emprunté un peu d'argent pour me payer la traversée. Le gîte et le couvert m'ont pris jusqu'à mon dernier sol. Je repars vraiment à zéro, mon diable.

— L'argent, vous l'avez pris dans la caisse de l'armée vendéenne, je gage, dit Cornuau avec un sourire.

— Que veux-tu, je suis trop vieux et fatigué pour me mettre à

l'honnêteté ! Je n'étais pas certain que c'était toi : tes cheveux sont devenus tout blancs, on dirait que tu reviens de l'enfer.

— Y a beaucoup d'ça.

— Tu ne remettras pas les pieds en France ?

— Dame, non. »

Le paydret leva les yeux au ciel où roulaient des nuages menaçants. Il emportait avec lui les souvenirs des jours malheureux et ceux d'une sorcière négresse. Elle avait failli l'abandonner, effrayée par la magie du petit bocain, elle était revenue en lui. Ils avaient décidé de vivre en bonne compagnie jusqu'à la fin de leurs jours. Il lui prêtait son corps d'homme blanc, elle lui faisait don de son passé et de ses connaissances de femme noire. Ils n'étaient point mari et femme, ils ne formaient qu'un seul esprit, un seul corps.

Le bateau craquait de toutes parts, comme sur le point de se disloquer à la moindre lame.

« On te voit beaucoup pleurer ces jours-ci, reprit Dambert.

— Bah, j'suis pas encore près d'faire déborder l'océan. »

Le vent du large emporta leurs rires.

Écoute ce que te dit ton cœur, avait conseillé la fille des eaux.

Perrette était vivante, Émile n'avait là-dessus plus aucun doute. Il marchait depuis près d'une semaine dans les chemins profonds et boueux du bocage. La Vendée flambait toujours. Ses souffrances prendraient bientôt fin. Les plaintes affluaient à Paris contre les généraux républicains et les représentants en mission, accusés d'avoir ressuscité une révolte qu'on croyait définitivement brisée.

La vue des cadavres et des maisons incendiées ne soulevait plus de colère en Émile, mais de la compassion. Il enterrait les corps à l'abandon et aidait de son mieux les survivants, distribuant les réserves de nourriture, les couvertures et les vêtements glanés dans les ruines. Il battait avec le cœur blessé du bocage.

Un matin pluvieux, il découvrit un groupe de moutons noirs que les patauds avaient fusillés le long d'un mur de cimetière et abandonnés tels quels, les mains liées dans le dos. Il reconnut Pierre-Marie et Balthazar parmi les corps. Il constata que la jambe du jeune maraîchin avait doublé de volume et que la gangrène avait déjà atteint son bassin. Il pleura ses amis après avoir recouvert leurs tombes, puis il se remit en chemin. Il lui semblait qu'un murmure dirigeait ses pas.

Le septième jour, alors qu'il s'était réfugié dans le creux d'un chêne centenaire pour s'étendre et dormir un peu, Émile fut surpris par les deux assassins d'Arabie et les deux spadassins qu'il avait réussi à semer quelques semaines plus tôt. Comme il n'avait pas d'arme, il n'essaya même pas de résister.

L'un des spadassins, un gaillard au visage rude et à la moustache imposante, tira une rapière et lui en posa la pointe sur la gorge. Le vent souleva son ample cape et releva les bords de son chapeau. Les trois autres s'étaient placés de façon à interdire toute fuite à leur proie.

« On a mis du temps à te retrouver, foutre, mais on t'a vu dans les environs de Chantonay et on te suit depuis presque deux jours, dit le spadassin. Nos amis ne nous auraient pas pardonné de renoncer.

— Vos amis, ce sont les adeptes de Mithra ?

— Quelle importance ? Garde tes derniers instants pour adresser une prière à ton dieu. Et tant pis pour toi si tu n'en as pas. »

Bien qu'allongé et dans l'incapacité de se défendre, Émile ne ressentait ni peur ni colère. Il n'avait aucune mansuétude à attendre du spadassin, mais rien n'altérerait sa sérénité. Le visage souriant et confiant de Perrette occupait tout son esprit. Le tueur le fixait avec un rictus dont l'obscurité naissante accentuait la cruauté. Sa bouche s'entrouvrit tout à coup, ses yeux s'agrandirent, il lâcha son épée, vacilla, partit en arrière et s'effondra de tout son long sur la terre dure. Sans un regard pour le cadavre, l'assassin d'Arabie essuya la lame courbe de son poignard sur une feuille morte avant de le remiser dans sa gaine. Un peu plus loin, le deuxième Maure avait fait subir le même sort au deuxième spadassin.

« Je croyais que vous étiez leurs alliés », dit Émile en se redressant.

L'assassin rajusta son turban.

« Notre sultan nous avait envoyés à Paris afin de nous introduire dans l'entourage du Père des Pères à dessein de l'éliminer, répondit-il dans un français parfait prononcé avec un accent tantôt musical, tantôt guttural. Les adorateurs du soleil n'avaient pas l'intention d'arrêter leurs conquêtes au seul monde chrétien. Tu as tué leur grand prêtre avant nous. Nous avons scruté ton cœur, nous y avons vu courage et loyauté, et, avant de rentrer chez nous, nous voulions nous assurer qu'il ne t'arriverait rien de fâcheux.

— Soyez-en remerciés.

— C'est nous qui te remercions. Nous avons une dette envers toi : sans ton intercession, ni nous ni le monde n'aurions réussi à vaincre la magie du Père des Pères. »

Les deux assassins d'Arabie s'inclinèrent et, sans ajouter un mot, s'évanouirent dans la nuit.

Le dixième jour, Émile arriva dans les environs de La Réorthe. Guidé par le murmure, il contourna le bourg en partie incendié et prit la direction du hameau appelé Poële-Feu où, enfant, il était allé souvent pêcher et rêver. Il s'engagea dans le sentier tortueux, rocheux, qui descendait vers le grand Lay. Son cœur battait la chamade, une

joie inexplicable, ineffable, le submergeait. Les méandres de la rivière lui apparurent entre les branches tombantes des saules, des sureaux et des chênes. L'atmosphère des lieux était comme jadis enjominée, le même ramage enchanteur de l'eau sur les rochers, le même frissonnement des ramures et des roseaux, la même impression d'entrer par effraction dans un endroit situé hors du monde, hors du temps. Le vieux moulin se dressait toujours sur la berge, ses murs, sa roue et son toit disparaissaient presque entièrement sous le lierre et les branches. Comme autrefois, Émile eut la sensation que des dizaines de paires d'yeux se posaient sur lui. En s'approchant de la rivière, il lui sembla entrevoir des formes vives et grisâtres entre les pierres moussues, les buissons, les souches et les troncs.

Il ne s'y intéressa pas. Une autre silhouette, familière celle-là, venait de surgir du moulin et se précipitait dans sa direction.

« Milo ! »

Mon Dieu, elle était encore plus belle que dans ses souvenirs, avec sa pauvre robe de laine serrée à la taille par une ceinture de tissu, ses pieds nus, ses cheveux noirs et dénoués, ses yeux d'un bleu de ciel matinal, sa peau d'une blancheur de neige, sa grâce de sylphe. Il fut happé par un tourbillon de rires et de larmes lorsqu'elle se jeta dans ses bras.

Allongés sur le matelas de mousse et d'herbe confectionné par Perrette, apaisés, ils restèrent un moment à l'écoute des bruits de la nuit. Ils avaient tant de choses à se dire qu'ils ne savaient pas par laquelle commencer.

« Jean Augereau... commença Émile.

— Il a profité de l'absence de Bequette pour m'enlever, mais jamais il ne m'a touchée », coupa Perrette. Elle parlait à présent sans aucune hésitation, d'une voix ferme et claire. « Il disait que je finirais par l'aimer, qu'il ne me toucherait pas avant. Il est même allé quérir un médecin des environs quand je suis tombée malade. Les fadets sont venus me délivrer. Ce sont eux qui m'ont soignée. Je sais maintenant qu'Augereau est mort. Les fadets ont vu son cadavre à demi dévoré par les loups.

— Je t'ai crue perdue.

— Les êtres de la nuit me protégeaient.

— Tu savais ce que je risquais ? J'ai été conçu pour devenir l'Atar de la fin des temps. J'aurais pu entraîner l'humanité à sa perte.

— Je l'ai toujours su. Mais tu as fait la paix avec ton passé, avec toi-même, et tu m'es revenu.

— Et Bequette ?

— Elle m'a retrouvée grâce aux fadets. Elle est morte l'année dernière. Je l'ai enterrée près d'ici. Elle a eu une longue et belle vie.

Elle m'a transmis tout son savoir. Nous n'avons jamais douté de toi. »

Un rayon de lune se coula de la lucarne en partie occultée par le lierre et se posa sur le visage de Perrette. Sa splendeur, sa douceur, son éclat émerveillèrent une nouvelle fois Émile.

« Elle m'a appris à tempérer les souffrances du monde, reprit Perrette.

— Je t'aiderai. »

Il n'était pas fils de fée mais enfant de la nature, et c'était là, dans le pays obscur et grave de son enfance, dans le bocage touffu où souvent le soleil se brisait, dans le sourire et l'odeur de Perrette, dans le mystère à jamais préservé de la vie qu'il se retrouverait.

FIN



Achevé d'imprimer en mai 2006 par l'imprimerie Bussière à Saint-Amand-Montrond
(Cher) pour le compte de la Librairie L'Atalante
N° d'imprimeur : 010559 Dépôt légal : mai 2006
IMPRIMÉ EN FRANCE